

HISTOIRE DES CHEVALIERS DE MALTHE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
DES
CHEVALIERS HOSPITALIERS
DE
S. JEAN DE JERUSALEM,
APPELLÉS DEPUIS
CHEVALIERS DE RHODES,
ET AUJOURD'HUI
CHEVALIERS DE MALTHE.

Par Monsieur l'Abbé DE VERTOT, de l'Académie des Belles-Lettres.

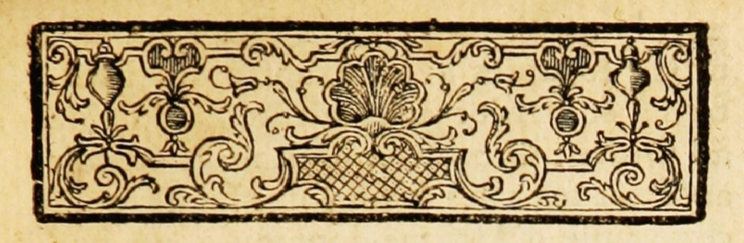
Nouvelle Edition augmentée des Statuts de l'Ordre, & des Noms des Chevaliers.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,
Chez BAROIS, Quai des Augustins, à la ville de Nevers.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE DES CHEVALIERS HOSPITALIERS DE S. JEAN DE JERUSALEM,

APPELLEZ DEPUIS CHEVALIERS DE RHODES; *ET AUJOURD'HUI* CHEVALIERS DE MALTHE.

LIVRE DIXIE'ME.

LE Grand-Maître n'eut pas plûtôt donné les ordres nécessaires pour la défense de l'isle de Malthe, qu'il passa à celle du Goze: il la parcourut, & visita les endroits où les Corsaires pouvoient faire quelques descentes; ordonna des retranchemens, fit entrer dans le château plusieurs piéces d'artillerie, & des munitions de guerre & de bouche; laissa dans cette place une compagnie d'infan-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

1530.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

terie : & après avoir exhorté les habitans à conserver une fidélité inviolable à l'Ordre, il repassa à Malthe, & étendit aussi-tôt ses vûës & ses soins sur Tripoli, cette ville d'Afrique dont on a vû que l'Ordre avoit eu tant de peine à se charger, à cause qu'elle étoit éloignée & sans défense.

Fazelius de rebus Siculis, l. 1.
Bos. t. 3 l. 5.

Nous avons dit que le chevalier Sanguesse y avoit été établi pour gouverneur, par les commissaires, qui au nom de l'Ordre en prirent possession. Le Grand-Maître en lui envoyant de nouveaux secours le confirma dans cet emploi. On ne pouvoit guéres le remettre en de meilleures mains : c'étoit un ancien chevalier qui s'étoit signalé au dernier siége de Rhodes par plusieurs actions de valeur, & qui combattant sous les ordres du Grand-Maître pendant un siége si long & si meurtrier, avoit acquis l'art de conserver les places qui lui seroient confiées. Ce commandeur se trouvant resserré dans Tripoli par d'autres Villes voisines, & par des bourgades toutes habitées par des Infidéles, & par des peuples autrefois sujets des Rois de Thunis, envoyoit souvent contre ces Africains & sur leur territoire differens partis pour ravager la campagne.

Parmi ces villes occupées par des Ma-

hometans, Gienzor & Tachiora ou Tachore s'étoient ſouſtraites depuis quelques années de la domination des Rois de Thunis : la garniſon de Tripoli faiſoit ſouvent des priſonniers & du butin juſqu'aux portes de ces places. Les habitans de Gienzor fatigüés par les entrepriſes continuelles de ces incommodes voiſins, traitérent avec eux ; & moyennant certaine contribution dont on convint, Sangueſſe, du conſentement du Grand-Maître, leur accorda la paix, & étendit de ce côté-là la liberté du commerce.

Le Seigneur de Tachore, plus puiſſant que ceux de Gienzor, & maître d'un bon port, ne voulut point entendre parler de tribut. Le territoire de ce Cheque ou Seigneur de Tachore, du côté de Tripoli, conſiſtoit dans une grande plaine qui s'étendoit à quatre lieuës de cette ville vers le Levant. Cette grande campagne étoit remplie de villages qui fourniſſoient à leur Seigneur un aſſez grand nombre de cavaliers & d'arquebuſiers fort braves, & dont le principal exercice étoit de voler. Ils en vinrent aux mains avec les Malthois : chaque parti dreſſoit des embuches à ſes voiſins. Tout cela ſe paſſa d'abord avec aſſez peu de perte de part & d'autre, ſi on en excepte

la mort du chevalier de Harlai, de la Langue de France, qu'un excès de courage & trop peu de précaution fit périr avec la troupe qu'il commandoit, dans une embuſcade des Tachorizains.

Nous ne nous ſerions pas arrêtés à ces courſes ordinaires entre des peuples voiſins, & de differente Religion, ſi ces petites guerres n'en avoient cauſé dans la ſuite de bien plus importantes, & dans leſquelles nous verrons que les armes des chevaliers de S. Jean ne furent pas moins utiles aux princes chrétiens dans cette troiſiéme partie du monde, qu'elles l'avoient été dans l'Aſie, pendant le ſéjour que la Religion avoit fait d'abord dans la Paleſtine, & enſuite dans l'iſle de Rhodes.

Il y avoit déja quelque tems que des guerres civiles s'étant élevées dans les Etats d'Alger & de Thunis, les Turcs Ottomans, ou plûtôt des corſaires ſous leur nom, pour profiter de ces diviſions s'étoient emparés de pluſieurs places, ſituées le long des côtes de Barbarie. Pluſieurs chevaliers, & ceux même qui avoient témoigné le plus d'éloignement pour ſe charger de la défenſe de Tripoli, propoſérent alors au Grand-Maître de porter de ce côté-là tout l'effort des armes de la Religion. Ils lui repréſentérent

que l'Ordre ne pourroit jamais conſerver une place auſſi foible que Tripoli, & ſurtout ſans territoire, à moins de la couvrir par de nouvelles conquêtes, & par une étendue de païs qui pût fournir à la ſubſiſtance de la garniſon. Ce projet n'étoit pas ſans fondement ; mais outre que le Grand-Maître, avant que de s'engager dans cette guerre, étoit bien aiſe de laiſſer affoiblir ces Infidéles & ſe ruiner réciproquement, il étoit d'ailleurs actuellement occupé par un deſſein formé depuis long-tems, & dont il eſpéroit que ſa Religion pourroit tirer un avantage plus conſidérable.

Modon attiroit alors toute ſon attention ; c'étoit l'unique objet de ſes deſirs ; & tout ce qui pouvoit l'approcher de Rhodes paroiſſoit à ſes yeux comme une autre Rhodes même, ou du moins comme un moyen qui pourroit un jour lui en faciliter la conquête. Ainſi avant que de fixer abſolument ſa réſidence dans l'iſle de Malthe, & avant que d'engager ſon Ordre dans les dépenſes néceſſaires pour mettre hors d'inſulte cette iſle ouverte de tous côtés, il réſolut à la faveur des intelligences qu'il avoit dans Modon, de tâcher de ſurprendre cette place.

Dans cette vûë il prit à la ſolde de la Boſ. t. 3. l. 6.

Religion un bon nombre de ſoldats qui venoient de ſervir au ſiége de Florence, que le Pape & l'Empereur avoient entrepris de concert ; & où ces deux Princes avoient rétabli l'autorité des Médicis. Le chevalier Salviati parent de ce Pontife, & prieur de Rome, par ordre du Grand-Maître, amena ces troupes à Malthe ſur ſix galeres bien armées, dont il y en avoit trois à l'Ordre. Le Viceroy de Sicile avoit prêté la quatriéme, & Jacques Grimaldi Seigneur Génois, & grand homme de mer, en avoit loüé deux autres qui lui appartenoient, moyennant mille écus par mois ; & on étoit convenu qu'il les commanderoit en perſonne, tant que dureroit cette expédition.

Le Grand-Maître ne pouvant quitter Malthe, dont ſa préſence faiſoit la principale force, nomma pour Général de l'entrepriſe le prieur de Rome : & le chevalier de Boniface, baillif de Manoſque, devoit avoir le commandement de la flotte pendant que le Général ſeroit à terre, & attaché à l'attaque de Modon. Des brigantins de differente grandeur, chargés de troupes & de munitions de guerre, devoient accompagner les galeres ; & on confia deux vaiſſeaux Marchands, chargés de planches,

& deſtinés pour l'exécution de l'entrepriſe, à Jean Scandali, chrétien Grec de l'iſle de Zante, & fils d'un des deux renégats dont nous avons parlé dans le Livre précedent ; & à Janni Necolo auſſi chrétien Grec, tous deux connus à Modon par le commerce fréquent qu'ils y faiſoient.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

L. IX. p. 503.

Outre un grand nombre de chevaliers qui s'embarquérent pour cette expédition, le vicomte de Cigale, fameux armateur, & frere du Cardinal de ce nom, offrit ſes ſervices au Grand-Maître ; & il joignit la flotte de l'Ordre avec deux galéres bien armées, qui lui appartenoient, & qu'il commanda en perſonne.

Avant que cet armement ſortît des ports, on tint pluſieurs conſeils au ſujet de l'exécution de cette entrepriſe ; & après differens projets, le Grand-Maître s'arrêta à celui-ci ; Que les galeres, brigantins, grips & autres petits navires ſe tiendroient cachés le long des côtes de la petite iſle de Sapienza, ſituée vis-à-vis Modon ; que ſur le ſoir & proche de la nuit, on feroit avancer deux navires marchands, chargés en apparence de bois & de planches, mais ſous leſquelles il y auroit un bon nombre de chevaliers & de braves ſoldats cachés ;

que le jeune Scandali, ſous prétexte de demander pratique, & de concert avec ſon pere, ſe rendroit au pied de la tour du Mole, qui étoit environ à cinq cens pas de la place, & qu'il s'en empareroit; que le compagnon du jeune Scandali ſe préſenteroit d'un autre côté à l'entrée du port; & qu'après avoir eſſuyé pour la forme la viſite de Quir Calojan l'autre renégat, directeur de la douanne, il ſe retireroit à la faveur de la nuit dans ſa maiſon; que le lendemain à l'ouverture de la porte, les troupes qui étoient cachées dans ces deux brigantins, ſe joindroient pour s'emparer de cette porte; qu'on tireroit auſſi-tôt un coup de canon pour en donner avis au Général, qui à l'inſtant partiroit de l'iſle de Sapienza, débarqueroit ſes troupes, & ſe jetteroit dans la place par la porte qui auroit été ſurpriſe.

Le prieur de Rome, qui étoit chargé
1531. de cette expedition, partit du port de Malthe le dix-ſept Août; & après avoir vogué heureuſement pendant quelques jours, il ne voulut arriver que de nuit à l'iſle de Sapienza. Il cacha ſa petite flotte dans la cale de l'iſle la plus couverte; & après avoir déſarboré ſes galeres, il envoya à Modon Straligopule & Marquet, ces deux Rhodiens dont

nous avons parlé ; afin de reconnoître si les deux renégats n'avoient point changé de disposition,& s'ils étoient toujours maîtres de leurs postes, & en état de tenir leur parole. Les deux Rhodiens déguisés en Marchands, entrérent dans Modon, virent les deux Grecs renégats : & les ayant trouvé fermes, inébranlables, & même dans l'impatience de se signaler dans l'exécution de cette entreprise, ils les engagérent à passer avec eux dans l'isle de Sapienza,pour en conférer avec le prieur de Rome. Ce Général les reçut bien ; & après leur avoir confirmé de la part du Grand-Maître, les promesses d'une magnifique récompense, que les deux Rhodiens leur avoient faites, il leur proposa différentes difficultés, ausquelles ils satisfirent pleinement. Ils ajoûtérent que tout consistoit dans la diligence & la promptitude de l'exécution ; & pour y déterminer Salviati, ils lui représentérent que l'Ordre n'avoit manqué l'entreprise sur Rhodes, que par sa lenteur & son trop de précaution. Mais ce Général craignant une double intelligence, & que ces deux Grecs, après avoir renoncé à la foi, ne fissent pas scrupule de le trahir & de le livrer aux Turcs, il exigea d'eux, avant que de s'engager plus

avant, qu'ils conduisissent à Modon le commandeur Sciatese, Romain ; le chevalier de Broc, François ; de la Langue de Provence, & le Seigneur Jacques Grimaldi ; afin qu'étant sur les lieux, ils pussent tous trois reconnoître s'il y avoit sureté dans cette entreprise, & convenir ensuite des dernieres mesures pour le débarquement des troupes, & l'attaque de la place.

Ces deux renégats, avec les chevaliers déguisés en marchands, abordérent sur le soir au port de Modon, comme s'ils fussent revenus pour les affaires de leur commerce, de l'isle de Sapienza. Scandali le pere, qui commandoit dans la tour du mole, sous prétexte d'y donner à souper à ces prétendus marchands, leur fit voir la facilité qu'il avoit de les en rendre maîtres ; & dans la même vûë, ils furent coucher chez l'autre renégat, qui logeoit proche de la porte de la ville, & dont comme doüannier, il avoit les entrées libres. Les chevaliers parurent contens de la disposition où ils voyoient ces deux Grecs : & le fils de Scandali, Chrétien, comme nous avons dit, & qui n'avoit pas voulu imiter son pere dans son apostasie, les ramena le lendemain à Sapienza.

Les chevaliers à leur retour déclarérent au Général qu'ils croyoient que ces deux renégats marchoient de bon pied dans cette affaire : mais qu'après tout on ne pouvoit prendre trop de précaution avec des traîtres ; qu'ils trouvoient même de grandes difficultés dans l'exécution de cette entreprise ; que quoique Scandali commandât dans la tour du mole, les Janissaires qui y étoient de garde, au premier mouvement qu'il feroit, prendroient les armes contre lui ; que sur le bruit inévitable dans ces occasions, & sur l'avis qu'en recevroit le Gouverneur de Modon, il feroit fermer aussi-tôt les portes de la ville, & que la garnison & les habitans seroient bientôt en état de repousser ceux qui les attaqueroient. Ces difficultés, & même celles qu'en pareilles occasions on ne peut presque jamais prévoir, balançoient dans l'esprit du Général le desir qu'il avoit de tenter cette entreprise. Le jeune Scandali ayant pénétré une partie des soupçons du Général, lui dit que son pere ne l'avoit fait venir de Zante, & ne lui avoit communiqué le secret de ce dessein, que dans la vûe de l'offrir, & de le lui remettre pour ôtage de sa fidélité, & qu'il étoit prêt de rester dans sa galere ; qu'à l'égard des Janissaires qui

étoient en petit nombre dans la tour du mole, son pere sçauroit bien les éloigner sous differens prétextes, & qu'il avoit même résolu de les faire boire, & de les enyvrer, pour les mettre hors d'état de s'opposer à l'entrée des chevaliers dans la tour ; d'ailleurs que le dessein de son pere & de son associé, n'avoit jamais été d'emporter cette place à force ouverte ; qu'on n'y réüssiroit que par surprise ; qu'il craignoit seulement que la facilité qui paroissoit dans l'exécution, n'eût fait naître la défiance du Général. Enfin ce jeune homme plein de zele & de courage, leur montra cette conquête par des endroits si aisés & si brillans, que tout le Conseil résolut de ne pas differer davantage : & on renvoya le jeune Scandali à son pere, pour l'assurer que le soir même on tenteroit l'entreprise.

Dans cette vûe, le Général fit embarquer plusieurs chevaliers, & un bon nombre de soldats, sur deux felouques ; & on les cacha sous des planches, dont ces deux petits bâtimens paroissoient chargés, & qui étoient destinés à faciliter le débarquement des troupes qui étoient sur les galeres. Stefi Marquet le Rhodien, dont le commandeur Bosio s'étoit servi si utilement pour former le

premier plan de cette conjuration, étoit ſur le premier brigantin, qu'on appelloit en ce tems-là un grips. Il ſe rendit ſur le ſoir à l'entrée du port. Calojan qui en avoit la garde en qualité de grand doüannier, feignant de ne le pas connoître, monta dans ce navire; & après l'avoir viſité pour la forme, & pour ne ſe pas rendre ſuſpect, il en fit ſon rapport au Gouverneur, comme d'un petit navire chargé de planches, qu'un Marchand venoit vendre, dit-il, à des ouvriers de la ville; le Gouverneur lui permit de le laiſſer entrer. Ceux qui étoient cachés dans cette felouque, déguiſés en matelots, à la faveur des ténébres, & ſous prétexte d'être obligés de partir le lendemain de grand matin, mirent à bord ces planches, & des pieces de bois dont ils formérent une eſpece de pont vis-à-vis la porte de la ville, qu'on vouloit ſurprendre, pour faciliter le débarquement des troupes qui étoient ſur les galéres; & ils ſe retirérent enſuite dans la maiſon du renégat, où ils paſſérent le reſte de la nuit.

Le jeune Scandali qui étoit dans l'autre felouque, vint preſque en même tems donner fond à la pointe de la tour; & comme ſon pere y commandoit, & que lui-même y venoit ſouvent de l'iſle

de Zante où il demeuroit, les Janissaires de la tour avec lesquels il étoit familier, le reçurent sans difficulté, & il entra dans cette tour avec huit autres Grecs déguisés en Turcs, qui en parloient la langue avec facilité, & qui se disoient soldats des garnisons de Lepante & de Patras. Son pere, suivant qu'on en étoit convenu, dispersa par differentes commissions quelques-uns des gardes, & il invita à souper ceux qui restoient. Dans la chaleur du repas, on leur présenta d'un excellent vin grec, que son fils, disoit-il, lui avoit apporté dans sa felouque. Les véritables Turcs, d'autant plus frians de cette liqueur, qu'elle leur étoit défendue par la loi, en bûrent avec excès : ils furent bien-tôt yvres ; & à la faveur d'un assoupissement qui suit ordinairement l'yvresse, les Chrétiens Grecs déguisés en Janissaires, introduisirent dans la tour les chevaliers & leurs soldats, qui étoient restés cachés dans le brigantin. Ils coupérent la gorge aux Turcs, en liérent d'autres, se rendirent maîtres de la tour, & tout cela se passa dans le silence de la nuit, sans bruit, & sans que le Gouverneur qui étoit logé à cinq cens pas de la tour, en eût aucune connoissance.

D'un autre côté le renégat Calojan,

à la pointe du jour, & à l'ouverture de la porte, s'y présenta avec quelques chevaliers déguisés en matelots, & qui avoient passé la nuit dans sa maison : ils s'arrêtérent à la porte pour donner le tems au reste des soldats qui étoient cachés dans les deux grips, de s'avancer Ces deux troupes se joignirent ; ils étoient environ trois cens hommes. A leur approche, les prétendus matelots qui étoient à l'entrée de la porte, mirent l'épée à la main, chargérent les gardes, en tuérent quelques-uns, & le gros de la troupe étant survenu, se saisit de la porte, & crut la ville prise. On tira aussi-tôt un coup de canon pour signal, & pour donner avis au Général qu'il s'avançât en diligence avec ses galeres. En l'attendant, les troupes Chrétiennes, au lieu de marcher droit au château où le Gouverneur étoit retiré, après avoir laissé seulement un corps-de-garde à la porte de la ville, se jettérent dans les premieres maisons, & les plus proches de la porte, pour les piller : on y commit toutes les violences ordinaires en pareilles occasions, dans des places surprises ou emportées d'assaut & l'épée à la main. Les habitans, pour éviter la premiere fureur du soldat, se refugiérent dans le château ; le Gouver-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

neur leur fit prendre les armes, & ayant reconnu le petit nombre des Chrétiens, & que la plûpart s'étoient même séparés pour piller, il sortit à la tête de sa garnison & des habitans, chargea brusquement ces pillards, qui étoient dispersés, & en tua d'abord plusieurs. Un péril commun les réünit ; ils se rallièrent, firent ferme, & en attendant l'arrivée des galéres, tâchérent de se maintenir dans les differens postes qu'ils occupoient. On se battoit de part & d'autre avec une égale fureur ; les chevaliers qui perdoient à tous momens les plus braves de la troupe, se désesperoient de ne point voir arriver le secours ; mais ils ne sçavoient pas qu'un vent violent & contraire avoit empêché le Général d'entendre le bruit du canon : & ce ne fut que sur le midi, & par une barque que le jeune Scandali dépêcha, qu'il apprit que les chevaliers étoient dans la ville, & aux mains avec la garnison du château. Il se rendit aussi-tôt dans la place ; & avec toute la diligence que pût faire la chiourme de ses galeres, il débarqua sans obstacle. Après que selon l'ordre de la guerre il eut laissé quelques troupes commandées par le chevalier d'Humieres, à la garde des galeres, & dans la tour du mole, il s'avança à la

tête du corps qu'il commandoit, joignit ceux qui étoient aux mains avec le Gouverneur & sa garnison : & autant par sa valeur, que par le nombre supérieur de ses soldats, il l'obligea bien-tôt de se renfermer dans le château. Comme il n'y avoit pas moyen de l'y forcer sans artillerie, il en envoya chercher sur les galeres : mais pendant tout le tems qu'on mit à faire venir du canon, il arriva du secours au Gouverneur. Ce commandant n'avoit pas plûtôt vû la premiere troupe des chevaliers dans la place, qu'il avoit dépêché des couriers dans les villes voisines, & au Gouverneur de la Province, pour lui faire part de la descente & de l'attaque des Chrétiens. Heureusement pour le Gouverneur du château, le Sangiac de la Province étoit à la tête d'un corps considérable de troupes, que par ordre de Soliman il devoit conduire incessamment sur les frontieres de Hongrie, où le Grand Seigneur faisoit alors la guerre. Le Sangiac qui n'étoit pas campé loin de Modon, aux premieres nouvelles qu'il eut de l'entreprise des chevaliers, fit partir quelques compagnies de cavalerie, qui se rendirent avec une extrême diligence à Modon, & qui furent introduites dans le château par une porte qui donnoit dans

Villiers de l'Isle-Adam.

la campagne, pendant que le Général des Turcs s'avançoit lui-même à la tête de six mille hommes d'infanterie. Le Gouverneur de la place ayant fait mettre pied à terre à ces cavaliers, pour engager l'action, sortit à leur tête, & chargea les chevaliers avec toute sa garnison. Quoique le prieur de Rome s'apperçût bien qu'il étoit venu du secours aux Infidéles, il ne laissa pas de soutenir leur attaque avec beaucoup de courage; & après leur avoir tué les plus braves de leurs cavaliers, & fait plusieurs prisonniers, il força les autres à chercher leur salut derriere les fortifications du château. Cependant ayant appris de ses prisonniers que le Sangiac arriveroit infailliblement à Modon avant le soleil couché, & n'ayant pas de troupes en assez grand nombre pour lui résister & assieger la place dans les formes; comme il n'avoit compté pour le succès de ses desseins, que sur l'avantage d'une surprise, il se vit réduit malgré lui & avec beaucoup de chagrin à la nécessité de se rembarquer.

Mais avant que de faire sonner la retraite, il fit bloquer la porte du château par un bon retranchement, & il abandonna la ville entiere au pillage. Les plus riches maisons devinrent alors

la proye du ſoldat : les chevaliers mêmes & les principaux officiers prirent part à une occupation plus utile qu'honorable. On ne peut exprimer les richeſſes qu'ils enlevérent dans cette ville. Ce qui fut encore plus fâcheux pour les habitans, c'eſt que les Chrétiens tranſportérent dans leurs galeres & dans leurs vaiſſeaux plus de huit cent femmes ou filles, qu'ils firent priſonnieres & eſclaves. Parmi ces dames de Modon, le hazard fit tomber entre les mains du vicomte de Cigale une jeune Turque d'une rare beauté : après l'avoir conduite à Meſſine, & l'avoir fait baptiſer, il en fit ſa femme, & en eut un fils appellé Scipion Cicala, que differentes avantures conduiſirent à Conſtantinople, & qui après avoir pris le turban, parvint par ſa valeur au commandement des armées, & vengea depuis les Turcs du ſac de Modon. Un peu avant le ſoleil couché, les chevaliers abandonnérent cette ville ; tout ſe rembarqua ſans obſtacle & ſans perte ; ſi on ne compte pour une perte très-conſidérable les frais de cet armement, dont la Religion ne fut pas dédommagée par le pillage, qui ne tourna qu'au profit des particuliers.

Le Grand-Maître par le retour des galeres n'apprit qu'avec douleur le mau-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

vais ſuccès de cette entrepriſe ; mais comme ſon courage fut toujours au-deſſus des accidens de la fortune, il jugea dès-lors que la Providence vouloit que ſon Ordre ſe fixât dans Malthe ; & il ne ſongea plus qu'à fortifier cette iſle, & à la mettre à couvert des inſultes & des incurſions des corſaires.

Pendant qu'il étoit occupé par des ſoins ſi dignes d'un Souverain, il s'éleva un nouveau ſujet d'exercer ſa patience & ſa fermeté. Balthaſar Waltkirk, Evêque de Malthe étant mort, c'étoit à l'Empereur à nommer celui qui devoit remplir cette dignité : & la Religion, ſuivant le traité fait avec ce Prince, lui devoit propoſer trois Eccleſiaſtiques, dont un au moins devoit être au choix de l'Ordre, en le prenant parmi les ſujets de l'Empereur. Le Grand-Maître & le Conſeil préſentérent au Viceroy de Sicile, Frere Pontus Laurencin, de la Langue d'Auvergne, Frere Thomas Boſio Italien, & Vice-Chancelier de l'Ordre, & Frere Dominique Cubelle, de la Langue d'Arragon, & vaſſal de l'Empereur. Le Grand-Maître, pour récompenſer dans la perſonne de Thomas Boſio, le rare mérite & les ſervices importans que le commandeur ſon frere avoit rendus à l'Ordre, eût été bien aiſe que le choix de l'Empereur

eût tombé sur Bosio. Il fit part au Pape de ses vûes. Ce Pontife, dont le commandeur avoit été pendant sa vie un des cameriers secrets, & qui conservoit cherement la mémoire de ses services, en écrivit à ce prince. Non-seulement il en parla à son Ambassadeur comme d'une chose qui lui seroit agréable; il ordonna encore au Seigneur Salviati son parent, & pere du prieur de Rome, d'en écrire de sa part au Cardinal Campegge qui résidoit alors auprès de l'Empereur en qualité de Légat *à latere*, pour qu'il pressât sans relâche cette nomination. L'Empereur reçut agréablement les offices du saint Pere, & il lui fit dire par son Ambassadeur qui résidoit à Rome, qu'il lui donneroit dans peu de tems la satisfaction qu'il souhaitoit, au sujet de l'Evêché de Malthe. Mais ce Prince qui ne disposoit de ses graces qu'avec une extrême circonspection, soit pour en tirer d'autres du Pape, ou qu'il n'eût pas le tems de vacquer à cette affaire, differa la nomination de Bosio; & ce ne fut qu'après avoir engagé le Pape & la Religion de saint Jean dans une Ligue contre les Turcs, qu'il déclara publiquement la nomination à l'Evêché de Malthe en faveur de Thomas Bosio: il en remit l'acte entre les mains de l'Am-

Villiers de l'Isle-Adam.

baſſadeur de la Religion, qui réſidoit auprès de lui.

Ce Miniſtre qui ſçavoit combien cette nomination feroit plaiſir au Grand-Maître, lui envoya cet acte par un courier exprès. Le Grand-Maître le reçut avec une joye ſenſible, & qu'il partagea avec le nouvel élû, auquel il annonça les premieres nouvelles de ſa dignité. Tous les chevaliers qui étoient alors dans l'iſle, en félicitérent l'un & l'autre: & le ſacerdoce & l'Empire ayant également concouru dans cette élection, on regarda cette affaire comme heureuſement finie. Le Grand-Maître, pour y mettre le ſceau & la derniere main, voulut que Boſio allât lui-même prendre ſes Bulles, & ſe faire ſacrer à Rome. Il le fit accompagner par un Ambaſſadeur extraordinaire, qu'il dépêcha au Pape, pour le remercier de la continuation de ſes bontés envers l'Ordre; & cet Ambaſſadeur étoit chargé de préſenter en même-tems l'élû à ſa Sainteté.

L'un & l'autre étant arrivés à Rome, demandérent & obtinrent une audience du Pape. L'Ambaſſadeur en lui préſentant Boſio, lui dit qu'il étoit chargé de la part du Grand-Maître & du Conſeil, de le remercier de ſes bons offices auprès de l'Empereur, & d'avoir engagé

ce prince à préferer Bosio à un de ses sujets. Mais quelle fut la surprise de ce Ministre & de celui qui l'accompagnoit, lorsqu'il entendit ces paroles sortir de la bouche de ce Pontife : Que l'Eglise de Malthe étoit déja pourvûe d'un pasteur ; qu'il avoit nommé lui-même à cet Evêché le Cardinal Chinucci ; qu'il n'avoit pu donner des marques plus éclatantes de son affection constante envers l'Ordre, qu'en mettant dans cette place un des plus dignes sujets de l'Eglise, & un Cardinal d'un aussi grand mérite ; que cette Eminence alloit envoyer à Malthe un grand vicaire pour prendre possession en son nom de cette dignité, & qu'il espéroit qu'il n'y trouveroit pas d'obstacle ni d'opposition.

Quoique l'Ambassadeur fût comme assommé par un discours si peu attendu, il ne laissa pas de lui répondre qu'il trouveroit toujours dans le Grand-Maître & dans le Conseil une parfaite soumission à ses ordres ; mais que cette affaire regardoit uniquement l'Empereur, & la maniere dont il prendroit un changement si surprenant. *C'est à nous*, repartit le Pape en haussant sa voix, *& non pas à Charles, à pourvoir cette Eglise, depuis que la proprieté de cette Isle a passé à d'autres mains.* Et là-dessus il congédia l'Am-

baſſadeur & Boſio, qui ſe retirérent pénétrés de chagrin, & couverts de confuſion.

Le Grand-Maître n'en fut pas moins ſurpris & affligé. Il ne manquoit plus, pour ainſi dire, à ſa conſtance, que cette derniere épreuve : il la ſoutint avec ſa fermeté ordinaire ; & pour ſe démêler d'une affaire auſſi délicate, & ne ſe pas trouver entre deux puiſſances, qu'il avoit également intérêt de ménager, il jugea à propos, avant que de faire aucun mouvement, de voir le parti que prendroit l'Empereur. Il n'en pouvoit pas prendre lui-même un plus judicieux. Charles-Quint qui trouva ſa dignité bleſſée par l'entrepriſe du Pape, fit ſon affaire de celle de Boſio. Ce prince, quoique ſi concerté dans toutes ſes paroles, ne put s'empêcher de faire éclater ſon reſſentiment. Sangro un de ſes hiſtoriens prétend que dans les premiers mouvemens de ſon indignation & de ſa colere, il lui échapa de dire qu'il ne s'étoit jamais fié à ce Pape ; parce qu'il avoit obſervé que dans toutes ſes actions il y avoit toujours quelque fineſſe cachée ; & que ce prince ajoûta que pour cette fois il avoüoit à ſa honte, qu'il y avoit été trompé, pour ne s'être pas aſſez défié des manieres vives & empreſſées en apparence

parence dont il avoit ſollicité lui-même la nomination de Boſio. Apparemment que le chagrin de ſe voir la duppe du Pape dans un art où il ſe croyoit infiniment ſupérieur à ce Pontife, arracha des plaintes ſi ameres de Charles-Quint. Mais quoiqu'il en dît, & peut-être pour ſoulager ſon reſſentiment, il paroît par tous les Hiſtoriens, que les offices du Pape avoient d'abord été très-ſinceres. Son changement ne fut point l'effet d'un deſſein prémedité; mais on prétend que ce Pontife ne voulut ſupplanter l'Empereur, que pour ſe venger du retardement qu'il avoit apporté à la nomination de Boſio, & que dans le chagrin que cela lui donnoit, il n'avoit pu s'empêcher de dire à ce ſujet, & en s'en plaignant à quelques Cardinaux; *Que quand un Souverain Pontife s'abaiſſoit juſqu'à prier, ſes prieres & ſes offices devoient être reçûs comme des commandemens.*

D'autres ſoutiennent que ſans chercher dans ce changement un raffinement de vengeance, dont il n'étoit pas trop capable, il avoit fait réfléxion, que dans la conſidération & le crédit que la plûpart des Chevaliers avoient dans toutes les cours de l'Europe, & ſur-tout dans ce dégré de puiſſance où cet Ordre militaire s'étoit élevé,

il ne convenoit point aux intérêts du ſaint Siége, que l'Empereur & les Rois de Sicile ſes ſucceſſeurs conſervaſſent ſur l'Evêché de Malthe le droit de patronage, qui donnoit au titulaire l'entrée dans le Conſeil, & même la premiere place après le Grand-Maître ; qu'un Evêque habile & intriguant, dans les troubles dont l'Italie étoit ſouvent agitée, pourroit engager les Chevaliers dans des partis oppoſés à ceux des Papes : en un mot, qu'on ne devoit point ſouffrir qu'un Ordre religieux toujours armé, voiſin de l'Italie, & qui avoit à ſon commandement des troupes & des flottes, dépendît d'une autre puiſſance que de celle du ſaint Siége.

Quoiqu'il en ſoit de ce motif, qui ne laiſſoit pas d'avoir ſa ſolidité ; & quelques inſtances que l'Empereur fît pour obliger le Pape à ſe déſiſter de la nomination du Cardinal Ghinucci, ce Pontife en conſervant les dehors d'une bonne intelligence avec Charles-Quint, fut toujours inébranlable ſur cet article : & ce qui pourroit faire croire que ſa fermeté ne venoit point de ſon reſſentiment, c'eſt qu'étant à l'extrêmité, & dans ces momens précieux qui décident de l'éternité, & où toutes les paſſions diſparoiſſent, il fit appeller le Cardinal Caraffa,

qu'il connoissoit pour très-attaché aux interêts du saint Siége : & il le chargea de représenter à son successeur qu'il étoit obligé en conscience de maintenir hautement la nomination qu'il avoit faite de Ghinucci. Mais comme les dernieres intentions des Souverains les plus absolus sont presque toujours ensevelies dans leurs tombeaux, Paul III. qui succeda depuis à Clement, ayant reçû des lettres très-pressantes de la part de l'Empereur, & voulant d'ailleurs pour ses interêts particuliers en faveur de sa famille ménager un prince si puissant, il résolut de lui donner satisfaction. L'affaire fut mise en négociation ; il se trouva des tempéramens pour concilier les interêts des deux concurrens. Bosio après trois ans de poursuites & de dépenses infinies à la cour de Rome, & à la suite de l'Empereur, obtint enfin ses Bulles : mais à condition de payer au Cardinal une pension de neuf mille livres par an : & l'Empereur qui croyoit qu'il y alloit de sa gloire, que celui auquel il avoit procuré l'Evêché, en joüît dans toute son étenduë, pour le dédommager de la pension, lui donna en Sicile une Abbaye de pareille valeur.

Quoique cette affaire n'ait été terminée que sous le Pontificat de Paul III.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

nous avons crû pour la satisfaction du lecteur, en devoir anticiper la conclusion, & afin de n'être pas obligés de revenir au même fait par des digressions qui embarrassent souvent le fil de la narration.

Cependant la fermeté que Clement avoit fait paroître à maintenir la nomination du Cardinal Ghinucci, n'avoit rien diminué de son zéle contre les Infidéles. Il joignit un bon nombre de ses galeres à la flotte de l'Empereur : & sur un Bref très-pressant qu'il en écrivit au Grand-Maître, ce prince de son côté mit aussi-tôt en mer la grande carraque, les galeres & les vaisseaux de la Religion. On peut dire que pour ces armemens l'Ordre n'avoit pas besoin des exhortations de ce Pontife : les Chevaliers par l'esprit de leur institut, & par reconnoissance pour Charles-Quint, lui fournirent toujours de puissans secours quand il s'agissoit de faire la guerre aux Infidéles. Il ne se passa guéres d'actions, comme nous l'allons voir, soit en Asie, soit en Afrique, où on ne vît briller dans les armées de l'Empereur les étendarts de saint Jean.

Cette escadre joignit le 8 d'Août la flotte de l'Empereur commandée par le fameux André Doria, prince de Melphe. Celle des Turcs composée de soi-

xante & dix voiles étoit alors dans le golfe de Larta ou de la Preverse. Doria faisant route, trouva auprès de Zante soixantes galeres Venitiennes, & il proposa au noble Vincent Capello qui en étoit Général, de joindre leurs flottes, de forcer Gallipoli, & de porter leurs armes jusqu'à Constantinople, qu'ils trouveroient dénuée de sa garnison ordinaire, parce que Soliman l'en avoit tirée pour fortifier l'armée qu'il commandoit en personne sur les frontieres de Hongrie. Mais les Venitiens qui ménageoient les Turcs avec tant d'égards, qu'ils en souffroient souvent des insultes, sans oser les repousser, se dispenserent de prendre part à cette entreprise, sous prétexte qu'ils avoient promis au Grand-Seigneur de demeurer neutres en cette guerre.

La flotte chrétienne se trouvant alors entre l'isle de Sapienza & Medon, on proposa de s'attacher à cette derniere place, & d'en former le siége. C'étoit le sentiment du Prieur de Rome & des Chevaliers, qui auroient été bien-aises de tenter à force ouverte la conquête d'une place qu'ils avoient manqué de surprendre l'année précédente. Mais les soldats qui n'avoient guéres d'autre solde que le butin qu'ils pouvoient faire,

témoignérent beaucoup de répugnance pour cette entreprise, & ils disoient assez hautement, qu'ils n'exposeroient pas leurs vies à l'attaque d'une place aussi forte, & où les Chevaliers l'année précédente n'avoient rien laissé qui pût dédommager les victorieux de leurs fatigues. Le Conseil de guerre se crut obligé de dissimuler des discours, qu'on auroit punis, si ces soldats eussent été payés exactement : & l'on se détermina à faire le siége de Coron, place alors bien moins fortifiée, & qui n'étoit éloignée de Modon, que de douze milles par terre.

Coron ou Coroné, autrefois *Cheronée*, patrie de Plutarque, aussi grand Philosophe, que fameux Historien, se trouve à la gauche du cap Gallo, de la figure d'un triangle scaléne ou à côtés inégaux : un des angles regarde un rocher escarpé ; les deux autres sont vûs du golfe de Coron, qui sert presque de port à la tour. Mais ces angles ne sont pas battus par les eaux de la mer, & l'on peut en les côtoyant faire facilement le tour de cette forteresse, laquelle étoit revêtuë d'une muraille à l'antique & assez foible ; mais flanquée de six tours d'ancienne structure.

Doria en ayant reconnu la situation, après avoir débarqué ses troupes, fit

avancer les galeres : il les plaça derriere les vaiſſeaux de haut bord, & ſurtout la grande caraque de la Religion, qui tirant par-deſſus les galeres, abbattit la plûpart des défenſes de cette place. Toute l'artillerie de ces vaiſſeaux, & deux batteries qu'on avoit dreſſées à terre, ayant fait une large bréche, le comte de Sarno, & Mendoze meſtre de camp d'un régiment d'Eſpagnols, furent commandés pour monter à l'aſſaut : ils s'y portérent avec beaucoup de valeur; mais ils ne trouvérent pas moins de courage dans les Turcs, qui leur tuérent trois cens ſoldats, pluſieurs officiers, & en bleſſérent un plus grand nombre. Les prieurs de Rome & d'Auvergne, qui avançoient pour les ſoutenir, prirent leurs places; ils étoient ſortis l'un & l'autre de la grande caraque, à la tête de deux cens Chevaliers, & de cinq cens hommes à la ſolde de la Religion. Ce ſecond aſſaut ne fut pas moins meurtrier que le premier : malheureuſement pour les attaquans, les échelles ne ſe trouvérent pas de longueur proportionnée à la hauteur des murailles : il fallut que les Chevaliers, pour gagner le haut de la bréche, tâchaſſent de s'accrocher à la muraille, & qu'ils grimpaſſent des mains & des pieds.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Dans une ſituation ſi violente, ils ſe trouvérent expoſés au feu de la mouſqueterie, aux coups d'arbalêtes ; & les pierres, les feux d'artifice, & les huiles boüillantes ne leur furent pas épargnées. Il en périt un grand nombre par ces differentes armes ; mais comme ils étoient réſolus de ſe faire tous tuer aux pieds des murailles, plûtôt que d'abandonner l'attaque, aprés avoir invoqué le nom de ſaint Jean, qui étoit leur cri de guerre, ils ſe pouſſérent avec tant de fureur, qu'en ſe ſoutenant les uns les autres, ils s'élevérent juſques ſur la bréche, s'en rendirent les maîtres, & y arborérent le grand étendard de la Religion.

Les armées de terre & de mer ne virent ce ſignal de la victoire qu'avec de grands cris de joye. Ce bruit fit croire aux aſſiegés, que les Chrétiens étoient maîtres de la place : ceux des habitans qui étoient encore retranchés en differens quartiers de la ville, & la garniſon du château, arborérent le drapeau blanc. La capitulation fut bien-tôt ſignée ; les Turcs naturels avec leurs maiſons furent conſervés, & on abandonna celle des Juifs au pillage. Doria fut enſuite aſſieger Patras, dont il ſe rendit maître, pendant que les galéres de la Religion s'emparérent du château d'Ardinel, & d'autres

forts ſitués le long de la côte, & qu'ils emportérent ſans trouver beaucoup de réſiſtance. Après cette expédition, & l'hyver approchant, les differentes eſcadres dont la flotte chrétienne étoit compoſée, ſe ſéparérent, & ſe retirérent dans leurs ports.

L'année ſuivante, les Turcs, qui n'aimoient pas à demeurer ſur leur perte, firent un puiſſant armement pour recouvrer Coron; & ſi-tôt qu'on put tenir la mer, un fameux corſaire appellé le Maure, par ordre de Soliman, vint avec quatre grandes galéres bloquer cette place, pendant qu'un autre Général Turc l'aſſiegeoit par terre.

Doria inſtruit de leurs deſſeins, ſe mit auſſi-tôt en mer, & il fut joint par les galéres du Pape & de la Religion, commandées par le Prieur de Rome. La flotte chrétienne s'avança en bonne ordonnance contre les Infidéles. Les ſoldats demandoient la bataille avec de grands cris: mais Doria, quoiqu'auſſi brave ſoldat que grand capitaine, ſoit par prudence, ou pour ſe perpétuer dans le commandement, évitoit les combats déciſifs, & il diſoit ordinairement, Qu'il n'aimoit pas à ſe trouver dans des occaſions, où la fortune avoit ſouvent plus de part que la conduite des

Généraux. Son unique deſſein étoit de jetter du ſecours dans la place, & enſuite ſe retirer. Dans cette vûë il mit à la tête de ſa flotte la grande caraque de Malthe, d'où, comme d'un fort & d'une citadelle, il battoit en ruine les Turcs : & il avoit donné ordre à des capitaines particuliers, à la faveur du feu & de la fumée du canon, de faire couler dans la place des barques chargées de ſoldats & de munitions. Mais ce deſſein fut ſi mal executé, que ces petits vaiſſeaux furent tout-à-coup enveloppés par des galeres des Turcs. Les chrétiens ayant pris l'épouvante, les uns ſe rejettent dans le gros de l'armée ; d'autres qui avoient débarqué, croïent échapper plus aiſément à la fureur des Infidéles, en rentrant dans leurs eſquifs : mais ils y entrérent en ſi grand nombre, & avec tant de précipitation, qu'ils coulérent à fond, & avancérent leur mort en la voulant éviter.

Les Turcs devenus maîtres d'une partie du convoi, attaquent enſuite les grands vaiſſeaux. Tout combat, tout ſe mêle : les galéres attaquent les galéres, les navires ſe joignent aux navires. Doria d'un côté, & le Prieur de Rome de l'autre, viennent au ſecours des plus preſſés : leur préſence anime les ſoldats,

& rétablit l'ordre dans la flotte. La fortune change bien-tôt de parti ; les chrétiens recouvrent leurs petits vaisseaux, en prennent plusieurs aux Turcs ; & même ces Infidéles s'étant jettés le sabre à la main, dans un vaisseau de la Religion, & étant déja maîtres du premier pont, il survint un autre vaisseau de Malthe, qui dégagea le vaisseau de la Religion, & fit prisonniers les assaillans, qui se virent chargés des chaînes qu'ils destinoient pour ces Chevaliers. Enfin, cette forêt de mats s'éclaircit peu à peu ; le bruit diminue par la mort des uns, & la fuite des autres. Doria victorieux ravitaille Coron, se remet à la voile, poursuit les Infidéles, & va rechercher de nouvelles occasions d'acquérir de la gloire.

L'escadre de la Religion rappellée par le Grand-Maître, se détacha alors du corps de la flotte chrétienne, & rentra dans ses ports. Malthe & Tripoli, & les côtes de Naples & de Sicile, étoient également menacées par Barberousse, chef des corsaires de Barbarie, qui avec quatre-vingt deux galéres, couroit ces mers, & portoit de tous côtés la terreur & l'épouvante, sans qu'on sçût encore où la foudre alloit tomber. Comme l'ancienne ville de Malthe étoit peu for-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

tifiée, que le bourg, résidence des Chevaliers, étoit commandé de différens endroits, & que le couvent n'avoit pour toute retraite que le château Saint Ange, le Conseil étoit d'avis qu'on y laissât seulement trois cens chevaliers pour le défendre; que le Grand-Maître se retirât en Sicile, & qu'il y transportât le couvent, les reliques, les ornemens des Eglises, les titres & le trésor de la Religion. Mais ce généreux vieillard rejetta courageusement cet avis: *Je n'ai jamais*, leur dit-il, *fui devant les ennemis de la Croix; & pour conserver les restes d'une vie languissante, on ne me verra point donner un si mauvais exemple à mes Religieux*. Il envoya aussi-tôt cent chevaliers avec quelques compagnies d'infanterie dans la ville, qu'on appelloit la cité notable; & autant que le tems le put permettre, on éleva à la hâte quelques ouvrages avancés autour du bourg. Tous les habitans de l'isle, par ordre du Grand-Maître, prirent les armes; & pour pourvoir à la sûreté des reliques & des titres de la Religion, il les fit passer en Sicile, où ce précieux dépôt fut conservé avec soin. Après de si sages précautions, il attendit avec fermeté l'arrivée des barbares; mais leur Général prit une autre route: il retourna en Afrique, & fit écla-

ter des desseins, dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Le Grand-Maître, aussi attentif à la conservation de la discipline réguliere, qu'à la défense de son Etat, profita de cet intervalle que lui donnoient les Infidéles, pour convoquer un Chapitre général. Depuis la perte de Rhodes, & pendant huit années, que la Religion sans résidence fixe avoit erré en différens endroits, il s'étoit introduit plusieurs abus, ausquels il jugea à propos de remedier. Les Chevaliers, en abordant à Malthe, s'étoient logés séparément, & comme ils avoient pû, en différens quartiers du Bourg, & même de l'isle, contre l'usage de l'Ordre, & contre ce qui s'étoit pratiqué à Rhodes, où il y avoit un endroit de la ville appellé *Collachio*, uniquement destiné pour le logement des Chevaliers, sans que les séculiers y pussent habiter. Le Grand-Maître, de concert avec le Chapitre, rétablit à Malthe un reglement si sage, & tous les Chevaliers furent obligés de se venir loger auprès de lui, & pour ainsi dire, sous les yeux d'un supérieur aussi exact & aussi vigilant. Ce fut par le même esprit de religion, qu'on proscrivit les habillemens trop riches & éloignés de la simplicité & de la mo-

destie si convenable à des Religieux ; & on porta la sévérité de ce réglement contre tout ce qui avoit le moindre air d'une vaine distinction, jusqu'à interdire aux Commandeurs qui étoient Grands-Croix, de porter hors de l'isle de Malthe la marque de leur dignité ; & il ne leur fut permis de s'en parer que le jour qu'ils partoient de leur pays & de leurs Commanderies, pour se rendre à la capitale de l'Ordre.

De ces réglemens particuliers, on passa aux affaires les plus importantes du gouvernement. Le Chapitre en corps se fit représenter le traité fait avec l'Empereur touchant l'établissement de la Religion dans l'isle de Malthe, & il le confirma par un acte solemnel. On admit les appels du Conseil ordinaire au Conseil complet, c'est-à-dire, dans lequel on faisoit entrer, outre les Grands-croix, deux Chevaliers les plus anciens de chaque Langue ; mais il fut statué que l'appel de ce dernier Conseil n'auroit point d'effet suspensif, & que les sentences qui émaneroient de ce tribunal, seroient exécutées par provision seulement, nonobstant l'appel au Chapitre général.

Comme la Religion étoit engagée à faire de grandes dépenses ; qu'elle entre-

tenoit six à sept galéres sans les vaisseaux de haut bord & les brigantins ; qu'elle tenoit à sa solde des troupes dans les isles de Malthe, de Goze & à Tripoli ; qu'il faloit nourrir le peuple réfugié de Rhodes ; bâtir une Eglise & une Infirmerie : le Chapitre jugea à propos d'augmenter les responsions sur les Commanderies de l'Ordre, & on supplia le Grand-Maître dont on connoissoit le parfait désinteressement, de vouloir bien continuer le soin qu'il prenoit de l'administration des finances.

Ce fut par ce dernier réglement que se termina le Chapitre, dont l'assemblée n'auroit pû être que très-utile à la Religion, si sur la fin, ou peu après, il n'étoit survenu un désordre où quelques Langues prirent part, en vinrent aux mains, & causérent un tumulte & un scandale qui affligea sensiblement le Grand-Maître, & tout le corps de la Religion.

Le sujet de cette querelle vint d'un différend particulier, qui s'émut entre un gentilhomme Florentin & séculier, domestique du Prieur de Rome ; & un jeune Chevalier François, neveu du Commandeur Servier, de la Langue de Provence. Ils se battirent, & le Chevalier François fut tué. L'oncle du mort,

qui prétendoit que le Florentin avoit usé de supercherie dans ce combat, se fit accompagner de ses amis, le chercha, & l'ayant rencontré aussi accompagné d'autres gentilshommes pensionnaires du Prieur, les chargea, en blessa plusieurs, & les obligea de s'enfuir, & de chercher leur salut & un azile dans le palais de leur patron.

Ce Seigneur puissamment riche, parent, d'autres disent même neveu du Pape, & Général de ses galéres & de celles de la Religion, avoit jusqu'à soixante gentilshommes séculiers, & plusieurs chevaliers Italiens attachés à sa personne. Ils s'armérent aussi-tôt, & sortirent pour venger leur compatriote; & sans distinguer les langues de France, ils chargérent avec fureur tous les François qu'ils rencontrérent. Ils en tuérent quelques-uns, en blessérent plusieurs, & d'une querelle particuliére firent une guerre ouverte & déclarée entre les deux nations. Les Chevaliers des Langues d'Auvergne & de France, surpris & irrités de cette insulte, se joignirent à celle de Provence. Toute la nation se réunit & s'assembla chez le Chevalier de Bléville, pour tirer raison de cet attentat. Mais avant que de porter plus loin leur ressentiment, cette assemblée particuliére en-

voya des députés au Grand-Maître pour lui demander justice. Le Grand-Maître fit part de leurs plaintes au Prieur de Rome, & lui ordonna de punir les coupables.

Salviati fier de son alliance avec le Pape regnant, & qui se regardoit comme un autre Grand-Maître, se contenta pour toute satisfaction de faire mettre aux arrêts sur sa capitane les plus criminels de ses gentilshommes, & il fit dire aux Langues offensées, qu'après qu'il auroit examiné cette affaire, il leur rendroit justice. Ce procedé hautain, peu convenable dans une si noble République, dont tous les membres se croyoient égaux, irrita de nouveau les Chevaliers François. La réponse du Prieur leur parut une pure illusion, & faite pour éluder leurs justes plaintes; & ils regardérent l'arrêt des criminels moins comme une prison, que comme un moyen dont ce Prieur se servoit pour les soustraire à l'autorité des loix, & à la jurisdiction du Conseil & des juges de la Religion. Ainsi sans consulter eux-mêmes ni les loix, ni les devoirs de veritables Religieux, ils sortent bien armés, se jettent dans la galere du Prieur, s'en rendent maîtres, & pleins de fureur & de ressentiment, poignar-

dent quatre des gentilshommes du Prieur qui étoient aux arrêts, & qui avoient tué ou bleſſé leurs camarades : & fiers du honteux honneur d'une vengeance ſi indigne de leur profeſſion, après cette ſanglante exécution, ils ſortirent comme en triomphe de la capitane, & ſe retirérent dans leurs auberges.

Le Prieur outré du maſſacre de ſes gentilshommes, appelle auprès de lui tous les Chevaliers de la Langue d'Italie, & par ſes émiſſaires il met encore dans ſes intérêts les deux Langues d'Eſpagne, Arragon & Caſtille, qui ſe déclarent pour lui, & viennent en armes à ſon ſecours. Les François, qui ne s'étoient pas ſéparés, étant avertis de cette ligue, ſortent de nouveau de leurs auberges, & vont chercher leurs ennemis juſques dans la maiſon du Prieur : ils ſont reçus à coups de mouſquets, & ils y répondent par un feu qui n'étoit pas inférieur. Jamais pareille diſcorde n'étoit arrivée dans l'Ordre depuis ſa fondation : un tumulte affreux régnoit dans ce quartier de la ville. En vain le Grand-Maître leur envoya ordre de ſe retirer : il n'y avoit plus de ſubordination ni d'obéiſſance : la diſcorde régnoit dans tous les quartiers de

la ville : chaque parti ne prenoit ordre que de sa fureur & de son emportement. On continuoit à tirer de tous côtés, & le Prieur ayant fait venir de ses galéres quelques piéces d'artillerie, les François amenérent de leur côté un canon qu'ils braquérent contre la porte de son Palais, pour la mettre en piéces. La nuit qui survint augmenta encore le désordre & la confusion.

Le Grand-Maître plein de douleur de voir ses Chevaliers aux mains les uns contre les autres, voulut sortir, & essayer si le respect de sa présence ne contiendroit pas les mutins. Mais le Conseil, dans la crainte que ce vénérable vieillard pendant la nuit, & au milieu d'un si terrible tumulte, ne reçut quelque blessure, le conjura de rester dans son Palais, & on envoya à sa place, & à la tête de la garnison du château, le Bailli de Manosque, ancien Chevalier, révéré dans l'un & l'autre parti par sa sagesse, encore plus que par sa dignité. Ce Seigneur mêlant adroitement de justes reproches à des manieres pleines de douceur, se fit écouter par les plus emportés, & il les obligea à la fin à mettre les armes bas. Chacun se retira de son côté ; la nuit calma cette fureur, & le jour vit naître la honte & le repentir. Mais le Grand-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Maître ne crut pas devoir laiſſer ſans punition les auteurs d'un tumulte de ſi dangereux exemple : il en priva douze de l'habit ; & ſi nous en croyons Boſio , on en jetta dans la mer quelques-uns des plus opiniâtres , qui ne vouloient pas reconnoître leur faute , & capables d'en commettre de nouvelles , & de rallumer la ſédition.

Quelque juſte que fût ce châtiment , le Grand-Maître conçut une égale douleur du crime & de ſa punition. Il en tomba malade , & il ſe reprochoit comme le plus grand de ſes malheurs de n'avoir ſurvécu à la perte de Rhodes , que pour être le triſte témoin de la violence & de la rebellion de ſes Religieux. La crainte d'un avenir encore plus fâcheux , l'orgueil de ces Chevaliers déguiſés ſous le nom de courage ; le luxe & la molleſſe de quelques autres , fruits malheureux de paſſions plus criminelles , qui malgré ſon exemple & la ſévérité de ſes ordonnances , s'étoient déja introduites dans l'Ordre : tout cela jetta ce grand homme dans une ſombre mélancolie. Il ne fit plus que traîner les reſtes d'une vie languiſſante ; & les fâcheuſes nouvelles qu'il recevoit continuellement d'Angleterre , dont il prévoyoit des ſuites funeſtes pour ſon Ordre , le condui-

sirent insensiblement au tombeau.

Henry VIII. comme nous l'avons dit dans le neuviéme Livre, regnoit dans cette isle. Ce Prince avec dispense du Pape Jules II. avoit épousé Catherine d'Arragon, veuve d'Artus Prince de Galles son frere aîné, & il avoit passé dix-huit ans avec la Reine son épouse dans une union réciproque, lorsqu'une passion dereglée pour une jeune Angloise, lui fit naître des scrupules sur la validité de son mariage: & comme s'il eût pris dans les agitations de l'amour des inquiétudes de conscience, il s'en fit du moins un prétexte pour justifier son divorce avec la Reine. Le peu d'agrémens de cette Princesse, & les charmes trop dangereux d'Anne de Boulein, lui persuadérent aisément qu'il y avoit des abus dans sa dispense: il étoit Roy, il ne manqua ni de courtisans serviles, ni de sçavans mercenaires qui le flattérent dans son erreur.

L'affaire avoit été portée à Rome & au tribunal du Pape. Le refus constant que fit Clement VII. d'approuver les prétextes de son divorce, révolta ce Prince impérieux & passionné contre l'autorité du saint Siége. Ne pouvant obtenir la grace qu'il sollicitoit avec tant d'empressement, il résolut de s'en

Villiers de l'Isle-Adam.

passer, & il crut que pour parvenir à ses fins, le plus court chemin étoit d'abolir dans ses Etats l'autorité des souverains Pontifes. Il fit plus : de concert avec le Parlement, qu'il avoit eu l'adresse d'intéresser dans cette affaire, il se revêtit lui-même de cette puissance spirituelle ; & il n'eut point de honte de se faire déclarer par un acte solemnel chef de l'Eglise Anglicane, pour n'être pas obligé de se soumettre au jugement du Chef visible de l'Eglise universelle, qui refusoit de séparer ce que Dieu avoit uni.

Ce Prince autrefois si sage & si éclairé, & pour lors furieux dans sa passion, persécutoit cruellement ceux de ses sujets qui refusoient d'adorer la chimére de sa suprématie. Prélats, Ecclesiastiques, Religieux, Séculiers perdirent la vie pour n'avoir pas voulu souscrire au double divorce qu'il venoit de faire avec l'Eglise Catholique, & avec Catherine d'Arragon son épouse légitime. Le crime de léze-majesté, qui sous les mauvais Princes est souvent le crime des innocens, suppléoit aux prétextes qui manquoient pour les faire périr. Le Parlement que Henry avoit eu l'habileté de rendre le ministre de ses passions, proscrivit l'illustre Polus encore plus distin-

gué par sa pieté & une profonde érudition, que par sa naissance royale qu'il tiroit du Duc de Clarence frere d'Edouard IV.

Le Roy d'Angleterre avoit recherché avec empressement son approbation ; & il avoit voulu l'obliger d'écrire en faveur de ses erreurs. Ni les promesses, ni les menaces de ce Prince ne l'ébranlérent point : il lui représenta avec beaucoup de fermeté l'injustice de ses nouvelles prétentions. Ce Prince qui auroit bien voulu avoir la réputation d'aimer la vérité, & la satisfaction de ne l'entendre jamais, ne lui put pardonner cette liberté. Polus pour se soustraire à son ressentiment, se retira à Rome : le Pape le prit sous sa protection, & honora le sacré College par sa promotion à la dignité de Cardinal.

Henri lui fit un crime de ce titre éminent : il mit sa tête à prix, & on prétend qu'il auroit été assassiné par des bandits aux gages du Roy d'Angleterre, si le Pape qui révéroit les grandes qualités du Cardinal Anglois, ne lui eût donné des gardes pour veiller à sa conservation. La disgrace de Polus fut funeste à toute sa maison : Marguerite Plantagenette, Comtesse de Salisbury sa mere ; Henry Polus de Montaigu son frere ;

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Henry de Courtenay, Marquis d'Excester son cousin, accusés d'avoir entretenu quelque correspondance avec le nouveau Cardinal, perdirent la vie sur un échafaut. Le Roy toujours excessif dans sa vengeance, en étendit les effets jusques sur le jeune Courtenay, fils de Henry. A la vérité il eut honte de faire mourir un enfant; mais il le fit conduire à la tour, & il l'ensévelit dans une prison, de peur qu'il n'entreprît un jour de venger la mort de son pere.

Au milieu de tant de supplices, les Protestans, quoique rebelles au saint Siége, n'en étoient pas mieux traités. Henry ennemi de toutes les nouveautés dont il n'étoit pas auteur, par une cruauté bizarre, & qui n'avoit point d'exemple, faisoit brûler les hérétiques, & pendre les Catholiques qui osoient adhérer publiquement au saint Siége. La plûpart d s courtisans incertains de la religion du Prince, n'en avoient plus d'autre que sa volonté. Catholiques & Protestans, on cachoit sa religion comme un crime : il n'y avoit que la rébellion contre l'autorité du saint Siége, qu'on pût faire paroître impunément. C'étoit l'idole de la Cour, & le seul moyen de s'y maintenir. Le Roy, pour se venger des Religieux qui persévéroient

roient dans l'obéiſſance dûë au ſaint Siége, en abandonna les biens en proye à ſes courtiſans : mais ces mêmes biens ſi injuſtement acquis, les précipitérent inſenſiblement du ſchiſme dans l'héréſie. Pluſieurs ſous le regne d'Edouard ſon fils, pour s'épargner une reſtitution néceſſaire, embraſſérent les opinions de Luther & de Calvin ; & l'opinion la plus utile leur parut à la fin la plus véritable.

Les Commandeurs & les Chevaliers de Malthe, dévoüés d'une maniére particuliére au ſaint Siége, & qui reconnoiſſoient le Pape pour leur premier ſupérieur, ne furent pas exempts de cette perſécution. Mais comme cet Ordre, composé en partie de la premiere nobleſſe, étoit puiſſant dans le Royaume, & que le Prieur de ſaint Jean de Londres avoit même ſéance dans le Parlement en qualité de premier Baron d'Angleterre, il différa leur proſcription, & la ſuppreſſion entiére de l'Ordre, juſqu'à ce qu'il l'eût fait autoriſer, comme il fit depuis, par un acte du Parlement. Cependant il n'y eut guéres de perſécutions indirectes, qu'il ne leur fît eſſuyer. La plûpart ſous différens prétextes furent arrêtés : ou du moins on ſaiſit les biens de leurs Commanderies. Ceux qui

purent échaper à la malice & à la dureté de ses ministres, & qui prévoyoient les suites funestes du schisme, abandonnérent tous leurs biens, & se retirérent à Malthe. On les voyoit arriver sans aucun fond assûré pour leur subsistance. Le Grand-Maître, comme un bon pere, y pourvut avec une charité infinie, & tâchoit de les consoler. Il n'avoit pas moins besoin lui-même de consolation. Cette persécution d'un Roy chrétien envers un Ordre qui avoit si bien mérité de toute la chrétienté, mit le comble à cette suite de disgraces qu'il avoit éprouvées dans la Grande-Maîtrise. Il n'y put résister plus long-tems : il tomba malade : une fiévre violente eut bien-tôt consumé le peu de vie qui lui restoit, & il expira dans les bras de ses chers Chevaliers, le vingt-un d'Août : Prince recommandable par sa rare valeur, par sa fermeté héroïque, & par la sagesse & la douceur de son gouvernement, vertus qu'il posseda dans un degré éminent, & qu'on tâcha depuis de représenter, par ce peu de mots qui furent gravés sur son tombeau :

C'EST ICI QUE REPOSE LA VERTU VICTORIEUSE DE LA FORTUNE.

Frere PIERRE DU PONT, d'une illuſtre Maiſon dans le comté d'Aſt, iſſu des anciens Seigneurs de Lombriacs, & de Caſal-gros en Piémont, & Bailli de ſainte Euphemie dans la Calabre, ſucceda à Villiers de l'Iſle-Adam. Il étoit alors dans ſon Bailliage, & ſon mérite & ſes vertus firent ſeuls ſa recommandation. C'étoit un ancien Chevalier, grave, auſtere dans ſes mœurs, zelé obſervateur de la diſcipline réguliére : & ſon élection juſtifie que ſi par le malheur des tems il s'étoit introduit quelque relâchement dans la pratique des ſtatuts, cependant dans les affaires importantes, & ſur-tout quand il s'agiſſoit du choix d'un Grand-Maître, tous les Chevaliers ne conſultoient alors que leur conſcience, & que le mérite ſeul emportoit tous les ſuffrages.

PIERRE DU PONT.

1534. *Boſio, l. 7.*

Thomas Boſio, élû Evêque de Malthe, fut envoyé par le Conſeil au Grand-Maître pour lui porter l'acte de ſon élection. Il n'en apprit les nouvelles que les larmes aux yeux, & il vouloit ſe diſpenſer d'accepter une ſi grande dignité : mais de fâcheuſes nouvelles qu'il reçut par un nouveau courier, le déterminérent, & hâtérent ſon départ.

On lui avoit dépêché le Chevalier Geſvalle pour lui donner avis des révo-

PIERRE DU PONT.

lutions qui venoient d'arriver en Afrique, & dans le Royaume de Tunis, dont Airadin Barberousse s'étoit rendu maître ; & que ce corsaire redoutable menaçoit Tripoli d'un siége. Le nouveau Grand-Maître s'embarqua aussi-tôt, & se rendit le dix de Novembre à Malthe. Ses premiers soins furent de faire passer un puissant secours à Tripoli : mais quand on y auroit transporté toutes les forces de l'Ordre, quelque braves que fussent les Chevaliers, ils n'étoient pas capables avec quatre ou cinq galéres de résister à Barberousse, maître de deux Etats aussi puissans qu'Alger & Tunis, & qui d'ailleurs en qualité de Bacha de la mer, & de Grand-amiral de Soliman, avoit sous ses ordres cent galéres, & plus de deux cens vaisseaux de différentes grandeurs. Il étoit frere de Horruc ou d'Horace Barberousse, tous deux fameux par leur fortune & par leur valeur.

Bosio, l. 6.

Ces deux corsaires, quoique nés dans la lie du peuple de la ville de Metelin, n'avoient rien de la bassesse de leur naissance. Dès leur premiere jeunesse, & si-tôt qu'ils purent porter les armes, ils firent éclater leur courage & leur ambition, & coururent ensemble les mers sur un seul brigantin, qui faisoit toute leur fortune.

Une valeur ſi déterminée, d'heureux ſuccès, des priſes conſidérables, augmentérent leur réputation & leurs forces. Ils achetérent ou firent conſtruire des vaiſſeaux & des galéres, formérent une petite flotte, & attirérent depuis ſous leurs enſeignes, d'autres pirates qui les reconnurent pour leurs chefs & leurs Généraux. L'ambition & les richeſſes ne ſéparérent point les deux freres. Horruc plus âgé qu'Airadin avoit à la vérité le principal commandement; mais ce dernier en ſon abſence, n'avoit pas moins d'autorité : également braves, également cruels, corſaires déterminés, & qui ſe diſoient amis de la mer, & ennemis de tous ceux qui navigeoient ſur cet élément, ils attaquoient indifféremment les Muſulmans comme les Chrétiens; & en faiſant le métier de voleurs & de corſaires, ils apprirent inſenſiblement celui de conquérans.

Il ne manquoit à leur fortune qu'un port dont ils fuſſent les maîtres, pour y retirer leurs priſes. La guerre qui s'éleva entre Selim Eutemi Prince d'Alger, & ſon frere, leur en fit naître l'occaſion. Ils ſe déclarérent pour un de ces Princes, & les accablérent tous deux. Horruc reçu dans Alger en qualité d'al-

PIERRE DU PONT.

lié, s'en rendit maître : il fit étrangler Eutemi qui l'avoit appellé à son secours : ses troupes le proclamérent Roy d'Alger ; & pour mettre sa conquête sous une puissante protection, il en fit hommage à Soliman Empereur des Turcs, & se fit son tributaire. Il prit depuis les villes de Cercelle & de Bugie, conquit le Royaume de Trémisen, dont Alger faisoit autrefois partie, & remporta plusieurs avantages sur les Espagnols qui avoient pris la défense du Roy de Trémisen leur vassal. Mais comme les armes sont journalieres, il se vit assiégé dans la capitale de ce Royaume ; & après une défense opiniâtre, l'artillerie des Espagnols ayant réduit les fortifications de cette place en poudre, ne pouvant ni tenir plus long-tems, ni se résoudre à capituler, il tâcha de s'échapper avec ses trésors par un conduit souterrain qui aboutissoit dans la campagne. Le marquis de Gomare, gouverneur d'Oran, qui commandoit au siége, averti de sa fuite, le poursuivit vivement.

Barberousse, pour retarder la poursuite des Espagnols, & pour avoir le tems de gagner les déserts, répandoit d'espace en espace de l'or, de l'argent & des étoffes précieuses. Mais rien ne

put arrêter les Chrétiens ; ils l'attaquérent au paſſage de la riviére de Huenda ; il fallut en venir aux mains. Barberouſſe fit ferme : ſon courage augmenta par le déſeſpoir de ne point échapper à ſes ennemis ; & la vûe d'un péril inévitable, lui en fit perdre la crainte. Il ſe jette avec fureur au milieu des Chrétiens, & tue de ſa main pluſieurs officiers : mais après tout, comme la partie n'étoit pas égale, le plus grand nombre prévalut, & Horruc enveloppé de tous côtés, périt avec quinze cens hommes qui l'accompagnoient dans ſa retraite, & qui furent taillés en piéces. Son frere Airadin, avec le nom de Barberouſſe prit le titre de Roy d'Alger ; il s'aſſocia depuis avec deux fameux pirates qu'il fit ſes lieutenans. L'un nommé comme lui Airadin, Caramanien de naiſſance, & que ſa fureur & ſa cruauté avoient fait nommer *Chaſſe-diables* ; l'autre corſaire, Juif renégat, de la ville de Smirne, étoit connu ſous le nom turc de *Sinan*. Ces trois corſaires étoient la terreur de toutes les côtes chrétiennes, & tenoient, pour ainſi dire, la mer méditerranée ſous leur empire. Chaſſe-diables non content des priſes continuelles qu'il faiſoit en mer, voulut, à l'exemple de Barberouſſe, & peut-être pour ſe ſouſtraire

PIERRE DU PONT.

de ſa dépendance, ſe faire un établiſſement particulier. Il ſurprit Tachiora, dont nous avons parlé au commencement de ce livre, ſe rendit maître de la place, fit entrer ſon eſcadre dans le port, & il eut la vanité de ſe faire proclamer Roy de cette ville.

Boſio, l. 6. Mais pour demeurer toujours uni en apparence avec Barberouſſe, en lui donnant avis de ſa nouvelle conquête, il lui en rendit hommage, & proteſta de ne ſe détacher jamais de ſes intérêts. Barberouſſe, quoiqu'indigné de l'ambition de ſon lieutenant, crut devoir diſſimuler une injure qu'il ne pouvoit venger ſans s'affoiblir. Il reçut l'hommage de Chaſſe-diables, le félicita ſur ſa conquête; & ce corſaire n'ayant rien à craindre du côté d'Alger, fit des courſes ſur le territoire de Tripoli. La guerre s'alluma entre les Chevaliers & ce nouveau Prince: il leur enleva deux brigantins qui appartenoient à la Religion; obligea ceux de Gienzor ſes voiſins à rompre l'alliance & le traité qu'ils avoient fait avec Tripoli: & pour tenir les Chevaliers comme inveſtis dans cette place, malgré tous leurs efforts, il fit conſtruire à la portée du canon une tour ou un château appellée depuis *la Tour d'Alcaide*, qui découvroit tout ce qui

Pierre du Pont.

entroit dans le port de Tripoli, ou qui en sortoit.

Muley Hascen, Prince Maure, Roy de Tunis, qui redoutoit l'ambition & le voisinage de ce Turc, fit une alliance particuliere contre lui avec le gouvernement de Tripoli; & avant que ce corsaire pût s'affermir dans sa nouvelle conquête, il résolut de l'en chasser. Dans cette vûe il mit sur pied un corps assez considérable de troupes, la plûpart composées des Arabes de la campagne: & avec un train d'artillerie que les Chevaliers de Tripoli lui fournirent, il assiégea Tachiora. Mais, soit par la valeur & le courage de Chassediables, soit manque de capacité dans les Généraux de Hascen, ce Prince fut obligé de lever le siége, & d'employer depuis à sa propre défense des troupes qu'il n'avoit levées que pour attaquer ses ennemis.

Hascen dont nous parlons, étoit fils de Muley Mahomet, qui de plusieurs de ses femmes avoient eu trente-quatre enfans. Quoique Muley fût le dernier, à ce qu'on prétend, ou du moins des plus jeunes, sa mere qui apparemment étoit alors la Sultane favorite, eut assez de pouvoir sur l'esprit de Mahomet pour en tirer une déclaration en faveur de son fils, par laquelle il le désignoit

pour ſon ſucceſſeur. Cette femme ambitieuſe, pour l'empêcher de varier, le fit auſſitôt empoiſonner. Ce crime fut le premier degré par lequel Haſcen s'éleva ſur le trône ; & pour s'y maintenir, il fit mourir ou aveugler la plûpart de ſes freres & de ſes neveux. Arraſchid, qui étoit un de ſes aînés, lui échapa : ce Prince ſe réfugia à Alger, & implora la protection du corſaire Barberouſſe, qui pour profiter de ces diviſions le reçut bien. Il lui promit même un puiſſant ſecours : mais il lui fit comprendre en même tems, qu'étant officier & vaſſal du Grand-ſeigneur, il ne pourroit pas s'engager ſans ſa permiſſion dans cette entrepriſe ; ajoutant que s'il vouloit venir avec lui à Conſtantinople, il ne doutoit pas que ce grand Prince, & tout le Divan, n'approuvaſſent une guerre ſi juſte, & dont il ſe chargeoit de faire voir à Sa Hauteſſe les avantages & les facilités.

Le Prince Maure, qui n'avoit pas d'autre reſſource, s'abandonna à ſes conſeils. Barberouſſe qui avoit ſes vûes particuliéres, le conduiſit à Conſtantinople ; & quand ils furent arrivés, il prévint le Grand-ſeigneur : & dans une audience ſecrette, le perfide corſaire lui repréſenta qu'à la faveur du parti & des

intelligences qu'Arraſchid avoit dans Tunis, il ſeroit aiſé de s'emparer de cette ville & de tout le Royaume, & de l'annexer enſuite à ſes Etats. Soliman avide de gloire, & d'étendre les bornes de ſon Empire, goûta ces raiſons : par ſes ordres on travailla dans tous les ports à un armement extraordinaire : on vit bien-tôt en mer quatre-vingt-dix galéres & plus de deux cens navires chargés de munitions de guerre, & de troupes de débarquement. Le Grand-ſeigneur careſſa Arraſchid, qui à la vûë d'une armée ſi redoutable, ſe flattoit de rentrer dans Tunis comme en triomphe. Mais quand il fut queſtion de s'embarquer, Soliman le fit arrêter dans le Sérail ; & cela s'exécuta avec tant de ſecret, que quand on mit à la voile, toute la flotte crut que ce Prince infortuné étoit ſur la capitane, & dans la galére du Général.

Ce corſaire étant parti de Conſtantinople, pour cacher ſes deſſeins au Roy de Tunis, fit voile du côté de l'Italie, ravagea les côtes de la Poüille & de la Calabre, répandit la terreur de ſes armes dans Naples & Gayete ; & après avoir pillé les bourgs & les villages, fait eſclaves un nombre infini d'habitans, & laiſſé par tout de triſtes mar-

PIERRE DU PONT.

ques de sa fureur, il passa par le Phare de Messine, exerça les mêmes cruautés le long des côtes de Sicile, s'approcha du Cap de Passaro, comme s'il eût eu dessein d'y faire une descente, & tourna ensuite tout court du côté de l'Afrique. Il aborda proche de la Goulette, & fit publier qu'il ramenoit Arraschid. Pour se concilier la garnison du Fort, il le fit saluer par une décharge de son artillerie, mais sans boulets ; & ayant envoyé un Officier dans la place demander au Gouverneur pour qui il tenoit : *Nous sommes serviteurs des événemens*, répondit l'Aga, *& nous conserverons la place pour le parti qui prévaudra, & pour celui de ces Princes, qui demeurera Roy de Tunis.*

Barberousse qui n'ignoroit pas l'importance de cette place, la clef du Royaume, lui fit réprésenter que le Grand-Seigneur l'avoit envoyé pour placer sur le trône de Tunis le légitime héritier ; qu'il avoit ordre d'attaquer & de faire périr tous ceux qui s'y opposeroient : qu'il pouvoit juger par ses propres yeux des forces de ce Prince, & s'il étoit en état d'y résister. Celui qui étoit chargé de cette négociation, la conduisit si adroitement, & sçut mêler si à propos les promesses avec les menaces, que le

Gouverneur, peut-être féduit encore par des fommes confidérables, livra fa place au Corfaire, qui après y avoir laiffé une forte garnifon, fe rendit aux portes de Tunis. Cette ville, la capitale du Royaume du même nom, eft fituée fur la côte de Barbarie, au Septentrion de l'Afrique, entre Tripoli & Alger, à la pointe du golfe de la Goulette, & à deux milles de la mer Méditerranée : de-là fe découvroient les ruines de la fameufe Carthage.

On comptoit en ce tems-là plus de vingt mille maifons dans la ville de Tunis ; le peuple à proportion y étoit nombreux ; mais elle n'avoit que de fimples murailles fans fortifications : & comme cette place étoit commandée de plufieurs endroits du côté de l'Occident, toute fa force ne confiftoit que dans le château & dans le nombre des habitans.

A l'approche de l'armée de Barberouffe, & fur les bruits qu'on répandoit que le Prince Arrafchid étoit à la tête des Turcs, le peuple toujours avide, & fouvent la dupe du changement de maître, s'émut & prit les armes. Haffen qui craignoit d'en être abandonné, fortit du château, tâcha d'appaifer la fédition, remontra aux plus mutins la

fidélité qu'ils lui avoient jurée ; & pour les gagner, defcendit jufqu'aux priéres les plus baffes. Mais foit averfion pour fon gouvernement, ou compaffion pour Arrafchid, parce qu'il étoit malheureux, le peuple rejetta avec de grands cris, & même avec mépris, les remontrances & les prieres du Roy ; & ce Prince craignant qu'on n'attentât à fa vie, ou qu'on ne le livrât à fon ennemi, fortit fur le champ de la ville, fans même rentrer dans le château, & fans emporter avec lui fes tréfors.

Hiftoire du Royaume de Tunis, l. 6.

Marmol, dans fa defcription de l'Afrique, rapporte que ce Prince lui avoit avoüé, que dans l'agitation & le trouble que lui caufoient l'approche des ennemis, & la révolte de fes fujets, en defcendant du château dans la ville, il avoit oublié une bourfe de velours rouge, où il y avoit deux cens diamans d'une groffeur & d'une valeur ineftimable. Il ne fut pas plûtôt forti de Tunis, que les habitans en ouvrirent les portes à fes ennemis. Barberouffe y entra auffi-tôt à la tête de neuf mille Turcs, & fe rendit maître du château & des principaux poftes de la ville. Les habitans l'avoient reçu d'abord avec de grands témoignages de joie : mais voyant qu'Arrafchid ne paroiffoit point,

on commença à se défier du Corsaire, quoiqu'il dît que le Prince étoit resté malade sur sa galere : & la fourberie ayant enfin été découverte, les habitans, au lieu de prêter serment de fidélité à Soliman, comme il les en pressoit, détestérent hautement la perfidie du Corsaire, prirent les armes, chargérent ses troupes pour les obliger de sortir de leur ville. Mais ils avoient affaire à un capitaine qui sçavoit faire la guerre, & qui avoit prévû cette révolution. Barberousse pour contenir le peuple, fit tonner l'artillerie du château, dont il étoit le maître ; & ses soldats firent une si furieuse décharge de leurs mousquets sur ces habitans, que pour faire cesser le massacre, ils furent réduits à reconnoître le Grand-seigneur pour souverain, & Barberousse pour son Viceroy.

Ce Corsaire aussi habile que brave, après s'être servi si utilement de ses armes pour réprimer le peuple, employa les caresses & les maniéres pleines de douceur pour gagner les principaux habitans. Par leur moyen il fit alliance avec les Arabes de la contrée, s'empara de la plûpart des villes qui étoient plus avant dans les terres, y mit garnison, & dans le dessein d'élargir un canal pour faire un port à Tunis, &

le mettre en état de recevoir les plus grands vaiſſeaux, il ſe ſervit des eſclaves chrétiens, dont il y avoit plus de vingt mille dans cette ville : & il leur fit ouvrir le canal de la Goulette, qui entre de la mer, dans le lac, ſur lequel eſt ſituée la ville de Tunis.

Tel étoit l'état des côtes d'Afrique & des provinces voiſines de Tripoli, lorſque le Grand Maître arriva à Malthe. Ce Seigneur jugea bien que ſans des forces ſupérieures, & une puiſſance au-deſſus de celle de ſon Ordre, les Chevaliers ne pourroient pas ſe maintenir dans Tripoli. De tous les Souverains de l'Europe, il n'y avoit que Charles-Quint que cette entrepriſe intéreſſât, & qui fût capable de s'y oppoſer ; il devoit craindre que ce Corſaire redoutable, après tant de conquêtes, ne tentât de s'emparer des royaumes de Sicile & de Naples : ce qui par la ſuite du tems auroit fait tomber Malthe en ſa puiſſance. Ainſi, de l'avis du Conſeil, le Grand-Maître envoya à l'Empereur en ambaſſade le Commandeur Ponce de Leon, Grand-Croix, pour le ſolliciter de faire paſſer une armée en Afrique, capable de maintenir les Chevaliers dans la ville de Tripoli, & d'arrêter les progrès ſurprenans de Barberouſſe.

L'Empereur reçut en même tems & au même ſujet une autre ambaſſade de la part de Muley Haſcen, dont un renégat Génois appellé Ximaa, ſon capitaine des gardes, étoit le chef. Ce renégat voyant ſon Maître détrôné, & ſans eſpérance de pouvoir recouvrer ſa couronne, lui conſeilla d'avoir recours à Charles-Quint, Prince à qui Barberouſſe, lui dit-il, étoit odieux, & qui ſe feroit un honneur de rétablir dans ſes Etats un Roy qui en avoit été dépouillé ſi injuſtement.

Haſcen confia l'exécution de ce projet à celui qui en étoit l'auteur; le Génois ſe rendit à Madrid, eut audience de l'Empereur, qui craignant pour ſes Royaumes de Naples & de Sicile, écouta favorablement l'un & l'autre ambaſſadeur. L'affaire fut miſe en délibération dans le Conſeil; & après qu'elle eut été examinée devant l'Empereur par ſes Miniſtres & ſes plus habiles Généraux, on réſolut de porter la guerre en Afrique, tant pour mettre les Royaumes de Naples & de Sicile à couvert des armes du Roy d'Alger, que pour aſſûrer la navigation de la mer d'Eſpagne en Italie, où aucun vaiſſeau marchand ou paſſager, par la crainte des Corſaires, n'oſoit plus paroître ſans s'expoſer à être enlevé.

1535.

Boſio, l. 7.

PIERRE DU PONT.

Charles-Quint parut ſe conformer à cette réſolution : mais avant que d'employer la force, ce Prince le plus grand politique de ſon ſiécle, & qui tiroit ſouvent plus d'avantage de ſes négociations ſecrettes que de ſes armes, tâcha de gagner Barberouſſe, & de le détacher des intérêts de Soliman. Il chargea de la conduite de cette intrigue un autre Génois appellé Louis Preſandes, qui ſous prétexte de commercer à Tunis, s'y rendit ſur un vaiſſeau Marchand que l'Empereur lui avoit fourni ſecrettement : il étoit chargé de lettres de créance, qui lui donnoient la qualité d'Ambaſſadeur. Après s'être fait introduire ſous un autre prétexte auprès de Barberouſſe, il lui rendit ces Lettres ; & ſuivant ſon inſtruction, il lui propoſa une alliance particuliére avec Charles-Quint, & il lui offrit de la part de ce Prince de contribuer à le rendre Monarque abſolu de toute l'Afrique, s'il vouloit s'engager à tenir dans la ſuite une ſi belle Monarchie, & la rendre tributaire de la couronne d'Eſpagne. Par une ſeconde inſtruction entiérement oppoſée à la premiére, cet Agent avoit ordre de s'aboucher le plus ſecrettement qu'il pourroit avec certains habitans de Tunis, dont on lui donna les

noms, & que l'Ambaſſadeur de Haſcen avoit dit être bien intentionnés pour ſon Maître ; de reconnoître leur diſpoſition, de les aſſurer du prompt retour de ce Prince à la tête d'une armée, & de les exhorter à prendre les armes en ſa faveur, quand il paroîtroit aux portes de leur ville.

Mais ce Miniſtre ayant voulu mener en même tems deux négociations ſi différentes, ſe rendit bien-tôt ſuſpect ; l'intrigue fut découverte, & Barberouſſe ſans s'embarraſſer du droit des gens, fit étrangler l'Ambaſſadeur. L'Empereur voyant que toutes les voyes de la négociation étoient fermées, ſe détermina à une guerre ouverte ; il renvoya l'Ambaſſadeur de Haſcen à ſon Maître, avec charge de l'aſſûrer qu'il iroit lui-même à la tête d'une puiſſante armée pour le rétablir ſur ſon trône ; & il écrivit en même-tems par un exprès au Grand-Maître pour lui faire part de ſon deſſein, & pour inviter les Chevaliers à ſe joindre à lui dans une entrepriſe, dont par rapport à Tripoli, ils pouvoient tirer de grands avantages.

Le Grand-Maître ayant reçu ſa Lettre, & l'ayant communiquée au Conſeil, il fut réſolu qu'on armeroit pour cette expédition autant de vaiſſeaux que

l'Ordre en pourroit fournir. La Religion mit en mer quatre galéres des plus grandes & des mieux pourvûës, avec dix-huit brigantins tous bien armés, ſans compter la grande caraque, qui ſeule étoit plus redoutable, & rendit plus de ſervice dans cette expédition, qu'une eſcadre entiére. Un nombre conſidérable de Chevaliers s'embarquérent ſur ces différens vaiſſeaux, & chaque Chevalier menoit à ſa ſuite deux braves ſoldats au lieu de domeſtiques. Le Commandeur Aurelio Botigella, ancien officier de marine, fut nommé pour Général de cette flotte particuliére, & Antoine de Grolée, Bailli titulaire de Lango, devoit commander la caraque & les troupes de débarquement.

Barberouſſe ne pouvant ignorer les deſſeins des Princes chrétiens, ſe pourvût d'armes, de munitions & de vivres; appella auprès de lui tous les corſaires du Levant, tira d'Alger ce qu'il y avoit de troupes, & dépêcha divers ambaſſadeurs à tous les petits Rois d'Afrique pour implorer leur ſecours, & leur repréſenter que la perte de Tunis entraîneroit après elle celle de toute la Barbarie. Son argent réüſſit mieux que l'éloquence de ſes négociateurs; & à la faveur de quelques ſommes conſidérables

qu'il envoya aux principaux chefs des Arabes, il en tira quinze mille hommes, tous gens de cheval, & qui ſans s'embarraſſer du parti qu'ils prenoient, mettoient leur vie en commerce pour une legere ſolde, & faiſoient de la guerre un métier mercenaire. Charles-Quint de ſon côté avoit aſſemblé une puiſſante flotte, compoſée de près de trois cens voiles, & chargée de vingt-cinq mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, outre un nombre conſidérable de volontaires de différentes nations, & des premieres maiſons de l'Europe, qui vouloient ſe ſignaler aux yeux de ce grand Empereur.

PIERRE DU PONT.

Le rendez-vous général étoit dans le port de Cagliari, ville de l'iſle de Sardaigne, diſtante ſeulement de ſoixante lieuës des côtes d'Afrique. L'Empereur ayant reçu les ſecours du Pape & de l'Ordre de Malthe, en partit le treize de Juin, & arriva heureuſement à Porto-Farina, appellée anciennement Utique, ville fameuſe dans l'Hiſtoire Romaine par la mort du dernier Caton. On prétend que Barberouſſe averti que l'Empereur commandoit ſon armée en perſonne: *Si ce Prince*, dit-il aux officiers qui l'environnoient, *qui juſqu'ici a preſque toujours fait la guerre par ſes Lieute-*

1536.

PIERRE DU PONT.

nans, acquiert dans cette campagne la gloire qui lui manque, il faut nous résoudre à perdre celle que nous avons acquise au prix de notre sang.

Sagredo t. 2. & 3.

Ce Pirate qui ne doutoit pas que les Chrétiens ne commençassent leur entreprise par l'attaque du fort de la Goulette, y avoit fait entrer six mille Turcs des plus braves de son armée. Ils étoient commandés par Chasse-diables & par Sinan le Juif, ces deux fameux corsaires dont nous avons parlé, & en qui Barberousse avoit une entiére confiance. Il envoya en même tems l'eunuque Azanaga, un autre de ses Généraux, avec trente mille Maures ou Arabes, mais tous archers ou arquebusiers, & la plûpart à cheval, pour harceler sans cesse les Chrétiens: & comme il n'étoit pas assuré de la fidélité des habitans de Tunis, il s'enferma dans cette place avec l'élite de ses troupes.

L'Empereur débarqua son armée sans obstacle, à une portée de canon du fort de la Goulette; ce n'étoit qu'une grosse tour quarrée, mais bien flanquée, & située à douze mille de Tunis, à l'embouchure du canal par où l'eau de la mer entre dans l'étang, au bord duquel Tunis est bâtie. Ce canal est long d'un trait d'arbalêtre, mais si étroit, qu'une

galére n'y peut paſſer qu'à force de rames. Barberouſſe avoit fait conſtruire un pont ſur ce canal : & dans une langue de terre qui ſe trouvoit entre la mer & la tour de la Goulette , il fit faire un rempart qui découvroit toute la côte , & défendoit les galéres qu'il tenoit hors du canal. PIERRE DU PONT.

Les Généraux de l'Empereur choiſirent l'endroit qui leur parut le plus commode pour camper , & ils l'entourérent de bonnes lignes , larges , profondes , & fortifiées d'eſpace en eſpace par des redoutes. La garniſon de la Goulette , pour interrompre ces travaux, faiſoit de fréquentes ſorties, dans leſquelles trois cens Eſpagnols & quatre cens Italiens furent taillés en piéces : en même-tems les cavaliers Maures & Arabes harceloient continuellement l'armée chrétienne, & venoient eſcarmoucher juſqu'à l'entrée du camp. Mais les fortifications en étant achevées , on commença à dreſſer des batteries, tant contre le fort , que du côté de la campagne ; & le feu en fut ſi terrible & ſi continuel , que les Turcs de la garniſon, auſſi-bien que les Maures & les Arabes qui tenoient la campagne, n'oſérent plus approcher du camp de l'Empereur.

Ce Prince , qui jugeoit bien que la

PIERRE DU PONT.

prise de cette forteresse emporteroit avec elle celle de Tunis, résolut, si-tôt que les bréches seroient trouvées assez ouvertes, d'y faire donner un assaut : on battoit la place en même tems par terre & par mer.

Doria, qui commandoit la flotte, faisoit avancer les galéres tour à tour ; & après qu'un rang avoit tiré, un autre prenoit sa place pour faire ses décharges. La grande caraque de la Religion étoit postée comme au siége de Coron, derriére toutes les galéres : mais par sa hauteur elle tiroit aisément par-dessus, & elle fit un feu si terrible & si continuel, qu'elle démonta toutes les piéces de la tour. Le Commandeur Botigelle, Prieur de Pise, s'étant apperçu que le principal Comite des galéres de l'Ordre, de peur d'échoüer contre terre, faisoit tenir les rames hors de l'eau, fut à lui l'épée à la main, & lui commandant de faire voguer sa chiourme : *Malheureux*, lui dit-il, *faut-il que pour conserver deux ou trois carcasses de galéres, nous manquions de faire une belle action ?* Le Chevalier de Conversa, habile ingénieur, se distingua par une entreprise encore plus hardie : il arma une barque longue de fauconneaux, la remplit de mousquetaires, & la poussa ensuite jusqu'au

qu'au pied de la tour : de-là il tiroit contre tous les Turcs qui se présentoient sur les bréches : & pendant qu'il rechargeoit d'un côté, il tournoit adroitement sa barque, & présentoit l'autre côté, qui faisoit feu aussi-tôt. Par cette manœuvre il tua un grand nombre des Infidéles, sans qu'il pût être offensé par l'artillerie de la tour, dont il étoit trop proche. Enfin le feu ayant continué de tous côtés depuis minuit jusqu'à midi, l'Empereur, avant que les Turcs eussent le tems de réparer les bréches, & d'y faire des retranchemens, ordonna un assaut général. Les Chevaliers conformément à leur prééminence, & à la possession où ils étoient d'être toujours à la tête des attaques, furent chargés de marcher les premiers à celle qui se devoit faire du côté de la mer.

Le commandeur de Grolée, appellé autrement le Bailli Passim, qui commandoit les troupes destinées au débarquement, les fit entrer dans des barques & des vaisseaux plats : mais en approchant du bord, ces esquifs se trouvérent ensablés. Le chevalier Copier, de la maison d'Hieres en Dauphiné, qui portoit l'étendart de la Religion, se jetta le premier dans l'eau avec son enseigne. Il fut suivi de tous les Cheva-

liers, qui ayant de l'eau jufqu'au deffus de la ceinture, s'avancérent fierement l'épée à la main, gagnérent le rivage, & malgré une grêle de moufquetades, montérent à l'affaut. Les Efpagnols foutenus par les Italiens & les Allemands, attaquérent un autre endroit. Par ces différentes attaques, les Chrétiens forcérent les bréches, gagnérent les boulevards & le haut de la tour, & s'en rendirent les maîtres, malgré la vigoureufe réfiftance des Turcs. Mais cette victoire couta à la Religion beaucoup de fes plus braves Chevaliers, & il n'en revint prefque aucun fans bleffures. Comme cette tour n'avoit point de dehors, on fut auffi-tôt au corps de la place; & l'artillerie en ayant déja ruiné toutes les fortifications, les affiegeans s'en virent les maîtres, après une heure de combat.

Chaffe-diables & Sinan le Juif voyant leur défenfe inutile, fe jettérent dans l'étang avec la garnifon : ils marchérent le long des baffes par une route qu'on avoit marquée avec des pieux, gagnérent Tunis, & d'autres s'arrêtérent à Arradez, petite ville fur le chemin de la Goulette à Tunis. Les Chrétiens les pourfuivirent & en tuérent un grand nombre. L'Empereur entra dans la Goulette fuivi du roi Hafcen, & fe

Juillet 1535.

tournant vers ce Prince : *Voilà*, lui dit-il, *la porte ouverte par où vous rentrerez dans vos Etats*. On prétend qu'on trouva dans le port de cette place quatre-vingt-sept galéres, galeottes, & autres vaisseaux à rames, tous armés, outre plus de trois cens piéces de canon, la plûpart de bronse, un nombre infini de mousquets, d'arbalêtes, de piques & d'épées. Cette place étoit l'arcenal de Barberousse, qu'il avoit cru jusqu'alors imprenable, & où il retiroit ses prises & son butin.

L'Empereur ayant donné quelques jours à ses troupes pour se reposer, leur fit prendre le chemin de Tunis, où Barberousse s'étoit retiré. Quoique ce Pirate fût peu assuré de la fidélité des Tunisiens, & encore moins de la bravoure des Arabes ; cependant comme c'étoit un homme d'un grand courage, il résolut de tenter le sort des armes, d'aller au-devant des Chrétiens, & de leur livrer bataille, plûtôt que de s'enfermer dans une place, qui d'ailleurs étoit peu fortifiée. Mais avant que de se mettre en campagne, il tint un grand conseil de guerre, & ayant fait appeller les principaux chefs de son armée, Turcs, Maures & Arabes, il leur représenta le peu de troupes de l'Empereur en comparaison des

ſiennes ; que les plus braves parmi les Chrétiens avoient péri au ſiége de la Goulette ; que les chaleurs exceſſives du pays, auſquelles les ſoldats de l'Europe n'étoient pas accoutumés, en avoient rendu malades & languiſſans un grand nombre ; qu'ils manquoient d'eau, enſorte que la plûpart mouroient de ſoif. Il ajoûta que le camp de l'Empereur étoit rempli de richeſſes immenſes ; qu'ils n'en tireroient pas moins de la rançon des priſonniers qu'ils feroient : *Enfin*, leur dit-il, *je vous promets la victoire ſi vous voulez vaincre : & vous trouverez dans la défaite de vos ennemis une fortune abondante, votre propre ſalut, & celui de vos femmes & de vos enfans.*

On ne lui répondit que par des proteſtations d'une fidélité inviolable : mais au travers de ces proteſtations, il démêla ſur la plûpart des viſages un air d'inquiétude & une impreſſion de crainte, qui lui en cauſa beaucoup à lui-même. Comme d'ailleurs il connoiſſoit le caractére leger & inconſtant de ces Africains, il tint la nuit un conſeil ſecret ſeulement avec les Turcs attachés à ſa fortune. Il leur dit qu'ils ſe trouvoient malheureuſement engagés dans une place où ils avoient trois for-

tes d'ennemis dont il falloit également ſe défier ; que les Maures ſouffroient impatiemment la domination des Turcs, & ſeroient ravis de les voir taillés en piéces ; que les Arabes plus propres à faire des courſes qu'à tenir ferme dans un combat, pour peu qu'il y eût de péril, ſe débanderoient à la vûë de l'ennemi, & qu'il y avoit actuellement vingt-deux mille Chrétiens eſclaves, renfermés dans Tunis, qui ne manqueroient pas d'en faciliter l'entrée aux troupes de l'Empereur, s'ils en pouvoient trouver l'occaſion ; que quoiqu'ils fuſſent renfermés tous les ſoirs dans le château, il ne falloit qu'un traître & un renégat pour leur en ouvrir les portes, & les rendre maîtres de la ville, pendant qu'ils ſeroient aux mains avec les Chrétiens : mais que pour ſe tirer de cette inquiétude, il étoit réſolu, avant que de ſortir de la place, de faire égorger tous ces eſclaves ſans pardonner à un ſeul.

Chaſſe-diables ſe déclara hautement en faveur d'un ſentiment ſi inhumain : il ſoutint que ſi on épargnoit les eſclaves, ils les feroient repentir un jour de leur fauſſe pitié, & que dans une pareille conjoncture c'étoit pécher contre toutes les régles de la politique, que de

PIERRE DU PONT.

conſerver l'ennemi qui peut vous perdre. Mais le Juif Sinan, auquel une partie de ces eſclaves appartenoit, & dont ils faiſoient la principale richeſſe, s'oppoſa à cet avis. Il repréſenta à Barberouſſe, qu'une action ſi barbare les rendroit odieux à toutes les nations ; qu'ils alieneroient même par-là les eſprits des Tuniſiens, qui avoient pris ou acheté le plus grand nombre de ces chrétiens ; que lui-même y perdroit le prix & la rançon des plus conſidérables, dont il s'étoit rendu maître ; qu'après tout il ſeroit toujours aſſez tems d'en venir à une ſi cruelle précaution ; qu'il falloit réſerver cette exécution pour un coup de déſeſpoir : au lieu que s'ils battoient les troupes de l'Empereur, la perte qu'ils auroient faite par la mort précipitée de leurs eſclaves, empoiſonneroit la joie qui ſuit la victoire.

Boſio, t. 3. l. 8.

Quoique Barberouſſe n'eut pas coutume de préférer un avis modéré au plus violent, l'avarice en cette occaſion retint ſa cruauté naturelle : il conſentit de différer la mort des eſclaves : mais pour aſſurer ſa vengeance s'il étoit vaincu, il les fit charger de nouvelles chaînes, défendit qu'on les laiſsât ſortir du cachot où ils étoient enfermés ; & il fit mettre ſous ce bâtiment pluſieurs ton-

neaux pleins de poudre à canon, pour le faire ſauter quand il l'ordonneroit. Il partit enſuite à la tête de ſes troupes pour aller au-devant de l'Empereur, & il campa dans une plaine qui n'étoit qu'à une lieuë de Tunis : les armées furent bien-tôt en préſence. Les hiſtoriens Eſpagnols, pour augmenter la gloire de Charles-Quint, prétendent qu'il n'y avoit pas moins de quatre-vingt-dix mille hommes dans l'armée de Barberouſſe. On en jugera par le ſuccès de la bataille, ſi on peut donner ce nom à une déroute, où de l'aveu de ces écrivains, les chrétiens ne perdirent que dix-huit ſoldats, & les Infidéles environ trois cens.

Les Arabes ſe préſentérent d'abord d'aſſez bonne grace au combat, & vinrent à la charge avec de grands cris : mais ils n'eurent pas plûtôt entendu tonner l'artillerie, & eſſuyé les premiers coups de mouſquet, que ces troupes accoutumées à ne combattre qu'en caracolant, ſe débandérent, s'enfuirent, & diſparurent en un inſtant : & ce qui acheva de conſterner Barberouſſe, c'eſt que dans leur fuite, ils entraînérent les Maures & les Tuniſiens, qui de leur côté regagnérent la ville, avec plus d'empreſſement qu'ils n'en étoient ſortis. Les

PIERRE DU PONT.

chefs des Arabes, dans le dessein de faire leur cour à Hascen, se vantérent depuis de les avoir retenus, & empêché de combattre. Barberousse fit sonner la retraite, rallia les fuyards, & sans leur faire aucun reproche, leur dit seulement qu'il les remettroit le lendemain aux prises avec les chrétiens.

Ce n'étoit pas son dessein. Entouré de tous côtés par des ennemis secrets ou déclarés, il ne retenoit sous les armes tant de troupes que pour couvrir sa retraite, & la pouvoir faire avec sureté. Il cacha même avec soin ce projet aux Turcs, qui paroissoient lui être les plus fidéles; néanmoins l'empressement de ses gens à tirer ses trésors du château, en fit soupçonner quelque chose; & l'ordre qu'il donna ensuite de mettre le feu aux poudres qui étoient sous la prison des esclaves, ne laissa plus douter du parti qu'il avoit pris: mais les ministres ordinaires de ses cruautés ne furent pas maîtres d'exécuter une si affreuse barbarie.

Bosio. l.8.t.3. p. 152.

Il y avoit alors parmi ses esclaves un Hospitalier commandeur de Turin, appellé Frere Paul Simeoni, que Barberousse n'avoit jamais voulu relâcher, quelque rançon que l'Ordre lui eût offerte. Nous en avons déja parlé au su-

jet de l'isle de Lero, que ce Chevalier, à l'âge de dix-huit ans, défendit avec tant de courage contre les entreprises & les attaques des Infidéles. Simeoni dans cette derniére conjoncture gagna deux renégats, geoliers des esclaves : & ayant eu par leur moyen des marteaux & des limes, il brisa ses fers, & aida à rompre ceux des compagnons de son esclavage. Ils forcérent ensuite la salle d'armes du château, s'armérent de tout ce qui tomba sous leurs mains, taillérent en piéces ce qui étoit resté de soldats Turcs dans le château, s'en rendirent maîtres ; & après en avoir baricadé les portes, & mis de bons corps de garde dans les principaux endroits, le Chevalier chef de l'entreprise monta au haut du château, & fit banniére blanche, pour avertir l'armée chrétienne de venir à leur secours. Barberousse ayant été averti qu'on entendoit beaucoup de bruit dans le château, y accourut, en criant qu'on lui en ouvrît les portes : mais on ne lui répondit qu'à coups de mousquets, & par une grêle de pierres, que les esclaves lui jettérent. Alors transporté de fureur, il s'écria : *Tout est perdu, puisque ces chiens sont maîtres du château & de mes trésors.* Sans s'arrêter davantage il sortit de

PIERRE DU PONT.

François de Medallino, & Vincent de Cattaro Giasfraga.

PIERRE DU PONT.

la ville avec Chaſſe-diables, & ce qu'il put ramaſſer de Turcs : & avant que l'Empereur pût être averti de cette révolution, il s'enfuit, & gagna la ville de Bone, bâtie proche des ruines de l'ancienne Hyppone, ville célébre par l'épiſcopat de ſaint Auguſtin, un des quatre premiers Peres de l'Egliſe, & ſon oracle après ſaint Paul ſur les matiéres de la grace.

Simeoni ayant appris la fuite du Corſaire, en fit donner avis à l'Empereur, qui s'avança auſſi-tôt. En entrant dans la place, le premier objet qui ſe préſenta devant lui, fut ce Chevalier, à la tête de ſix mille de ſes compagnons d'eſclavage. Charles-Quint en l'embraſſant : *Ami Chevalier*, lui dit-il, *benie ſoit à jamais la courageuſe réſolution qui vous a fait rompre vos chaînes, faciliter ma conquête, & augmenter la gloire de votre Ordre.* Simeoni comblé d'honneur, ſe retira ſur les galéres de Malthe, & fut ſaluer le Général & ſes confreres. Mais les troupes de l'Empereur & les eſclaves ſe répandirent dans la ville, & y commirent des excès ſi affreux de toute eſpéce, qu'il ſembloit que des Chrétiens vouluſſent renchérir ſur la violence & la lubricité des peuples les plus barbares. Les malheureux

habitans de l'un & de l'autre ſexe éprouvérent dans leurs perſonnes & dans celles qui leur étoient les plus chéres, des tortures, & différentes ſortes de gehennes pour les obliger de découvrir à leurs cruels vainqueurs les tréſors cachés : quand on n'en pouvoit plus rien tirer, on les maſſacroit enſuite de ſang froid. Les jeunes filles étoient expoſées à des infamies encore plus odieuſes & plus inſupportables que les plus cruels ſupplices ; & quand le ſoldat fut las de tuer, ou d'aſſouvir ſa brutalité, ſans aucun égard pour l'âge, le ſexe, ou la naiſſance, il chargea de chaînes tout ce qui tomboit entre ſes mains. Les perſonnes du ſexe les mieux faites & les plus jeunes étoient arrachées d'entre les bras de leurs meres ; & les officiers ſe les réſervoient, pour les faire ſervir à leurs infames plaiſirs.

Parmi ces eſclaves infortunés ſe trouva une jeune fille d'une rare beauté & des premiéres maiſons de la ville, appellée Ayſa : elle étoit tombée en partage à un officier Eſpagnol, qui l'amenoit dans le camp & dans ſa tente. Muley Haſcen, qui la rencontra garrotée d'une maniére indigne de ſa haute naiſſance, touché de compaſſion, & peut-être d'un ſentiment encore plus vif, *Boſio, t. 3. l. 5.*

PIERRE DU PONT.

l'arrêta, & offrit à ſon patron de la racheter. La Mauriſque naturellement fiére, & outrée de douleur & de colére, s'écria en lui crachant au viſage : *Retire-toi, perfide & méchant Haſcen, qui pour recouvrer un Royaume qui ne t'appartenoit pas, as trahi honteuſement ton pays & ta nation.* Mais ce Prince ſans ſe rebuter, continuant d'offrir à l'officier des ſommes conſidérables pour ſa rançon, Ayſa furieuſe lui répéta : *Retire-toi, te dis-je ; je ne veux point d'un tyran pour libérateur.*

On prétend que plus de deux cens mille perſonnes périrent ou furent eſclaves : pluſieurs trouvérent la fin de leurs jours dans la fureur des ſoldats ; d'autres qui croyoient échaper dans les ſables & les deſerts voiſins, furent étouffés par les chaleurs exceſſives qui ſe font ſentir dans ces climats brûlans, & moururent de ſoif. On fait monter le nombre des priſonniers à plus de quarante mille de différent ſexe.

L'Empereur maître de Tunis, rétablit Muley Haſcen ſur le trône : mais à condition de relever de la couronne d'Eſpagne : & pour gage de ſa fidélité il retint entre ſes mains le fort de la Goulette, dont il rétablit les fortifications. Par ce traité il obligea le Prince Maure

PIERRE DU PONT.

d'en payer la garnison, & d'y envoyer en ôtage le Prince Mahomet un de ses enfans, avec quelques autres Seigneurs de sa Cour. L'Empereur se disposa ensuite à retourner en Europe : mais avant que de s'embarquer, le vingt cinq de Juillet que l'Eglise célébre la fête de saint Jacques patron de l'Espagne, ce Prince en solemnisa la mémoire dans son camp. Après y avoir entendu la Messe, qui fut chantée en musique, il voulut dîner sur le grand gallion de Malthe, appellé Caracca, où il fut servi par les Chevaliers avec une extrême magnificence. Le dessein de l'Empereur, après avoir mis à la voile, étoit de passer par Mehedia, ville d'Afrique dont il vouloit s'emparer, mais il s'éleva une tempête qui écarta les vaisseaux & les galéres : & ce ne fut pas sans de grands périls que cette flotte victorieuse aborda à Drepano en Sicile.

Le Grand-Maître lui envoya en cette ville une célébre ambassade pour le féliciter sur l'heureux succès de ses armes. Ce Prince répondit obligeamment, qu'il en devoit la meilleure partie à la valeur & au courage des Chevaliers ; & pour tenir l'Ordre toujours attaché à ses intérêts, il combla de présens les principaux Chevaliers qui l'avoient suivi dans

cette expédition, & ordonna par un nouveau Refcrit, que le Grand-Maître & le Couvent puffent tirer librement & fans péages de la Sicile les munitions de guerre & de bouche dont ils auroient befoin. Par un autre Edit & un privilége particulier, il déclara qu'aucun Chevalier, fous quelque prétexte que ce fût, ne pourroit joüir dans toute l'étenduë de fes Etats des biens de l'Ordre, fans l'attache particuliére du Grand-Maître & du Confeil, & que les originaux de fes provifions n'euffent été vûs par Sa Majefté ou fes Miniftres, & enregiftrés dans fon Confeil d'Etat.

L'efcadre de la Religion rentra heureufement dans les ports de Malthe : mais la joie des Chevaliers fut peu de tems après tempérée par la mort du Grand-Maître, qui à peine remplit cette grande dignité pendant un an. La Religion perdit en fa perfonne un digne chef & un véritable Religieux. Pendant fon gouvernement il interdit aux Chevaliers fous des peines très-févéres, la coutume, ou pour mieux dire, l'abus qu'ils avoient apporté d'Italie, d'aller en mafque pendant le carnaval : & il fubftitua à ces bacchanales l'ufage des tournois, des combats à fer émouffé, & de plufieurs autres jeux militaires, qu'il leur faifoit regarder

comme un exercice plus convenable à des guerriers. PIERRE DU PONT.

Ce fut par le même attachement à l'obſervance de la régle, qu'il refuſa malgré les inſtances du Pape Paul III. de nommer à une commanderie vacante, un jeune Chevalier, au préjudice de ſes anciens. Il écrivit à ce Pontife, qu'à ſon avénement à la Grande-Maîtriſe, on avoit exigé de lui, comme de tous ſes prédeceſſeurs, des ſermens ſolemnels d'obſerver les ſtatuts de la Religion, & qu'il prioit Sa Sainteté de trouver bon, qu'il ne violât pas une obligation, qu'il avoit contractée aux pieds des Autels, & ſur les ſaints Evangiles.

DIDIER DE S. JAILLE.

1536. 12. Nov.

DIDIER DE SAINT JAILLE, Prieur de Toulouſe, un des plus généreux défenſeurs de Rhodes, dont nous avons eu lieu de parler dans la relation de ce ſiége, ſuccéda à Pierrin du Pont : il fut élû comme ſon prédéceſſeur, pendant ſon abſence. Le Chevalier de Bourbon parvint en même tems par la mort de Frere Pierre de Cluis, au Grand-Prieuré de France. Le premier uſage que le nouveau Prieur fit des richeſſes attachées à ſon Prieuré, fut de faire faire une magnifique tapiſſerie, où ſur un fond de ſoye rehauſſé d'or, on voyoit les portraits de tous les Grands-Maîtres

DIDIER DE S. JAILLE.

Bosio, l. 8.

réprésentés au naturel, & tirés d'après d'excellens originaux qu'on avoit apportés de Rhodes : & si-tôt qu'un meuble si riche & si curieux fut achevé, il l'envoya à Malthe, & le consacra pour orner la principale Eglise de cette Isle.

Ces marques de la libéralité & du désintéressement des Chevaliers, n'étoient pas alors extraordinaires dans l'Ordre : la plûpart des Commandeurs, ceux surtout qui étoient revêtus des principales dignités de la Religion, en consacroient généreusement tous les revenus à faire des armemens contre les Infidéles. La plûpart cherchoient la gloire préférablement au gain qu'ils pouvoient faire par leurs prises, & on peut dire qu'en tout tems il y avoit plus de Chevaliers en mer que sur terre & dans leurs Commanderies. On les voyoit rentrer souvent dans le port de Malthe, traînant à leur suite des vaisseaux & des galéres des Infidéles, dont ils délivroient aussi-tôt les esclaves Chrétiens de différentes nations : & ces Chrétiens après avoir recouvré leur liberté, reportoient dans leur Patrie le souvenir & le témoignage du zéle & de la valeur des Chevaliers.

Parmi ces hommes illustres, qui mériteroient chacun une histoire particu-

liére, on comptoit Botigella, Prieur de Pise, & Général des galéres : Georges Schilling, Grand-bailli d'Allemagne : Grolée, Bailli de Lango : Jacques Pelloquin, Lieutenant du Grand-Maître : Leon Strozzi, Prieur de Capoue : Château-Renaud, Maréchal de l'Ordre : le Commandeur Parisot de la Valette, & beaucoup d'autres, dont on trouve les noms dans les mémoires de la Religion.

Mais aucun en ce tems-là ne s'étoit rendu plus formidable aux corsaires, que le Prieur de Pise : il ne quittoit point la mer. Aucun corsaire n'osoit s'approcher des côtes de la Sicile & de Malthe, qu'il ne se vît aussi-tôt surpris & enlevé : & il fit cette année tant de prises, que les corsaires publioient qu'il avoit dans sa galére un démon familier déguisé en chien, qui l'avertissoit du jour de leur départ des côtes d'Afrique, & des endroits où il les pourroit rencontrer. On n'avoit guéres vû de Général, qui joignît à une si grande connoissance de la mer un courage si déterminé : fort ou foible il attaquoit tout ce qu'il rencontroit ; & sans s'embarrasser des représailles, il faisoit pendre tous les renégats qui lui tomboient entre les mains. D'ailleurs dur & sévére dans le

commandement, il exigeoit des Chevaliers qui étoient ſous ſes ordres, la même valeur dont il leur donnoit l'exemple. Il n'étoit pas moins exact dans ce qui regardoit la diſcipline militaire ; & après une expédition où il avoit fait des priſes conſidérables, quelques Chevaliers ayant oſé mettre la main ſur le butin, il les fit arrêter, & les tint dans une longue priſon comme uſurpateurs des biens de l'Ordre.

Il ne faiſoit que rentrer dans le port de Tripoli lorſqu'on découvrit ſur le ſoir, & du haut de la tour, trois groſſes galiotes qui faiſoient route vers l'iſle de Gelves. Les Capitaines de galéres lui demandérent auſſi-tôt permiſſion de ſortir du port pour les aller combattre : *Ne voyez-vous pas*, leur dit cet habile marin, *que s'ils vous apperçoivent, la nuit qui eſt proche les dérobera à votre pourſuite, avant que vous les ayiez pû joindre ? Laiſſons-les aller à préſent : mais ils n'iront pas ſi loin que je ne les ratrape demain au point du jour.* En effet, ſi-tôt qu'il fut nuit, il ſortit du port avec trois galéres, & tint la route de Gelves autant que les ténébres le lui purent permettre. A peine le jour parut, qu'il découvrit ces galiotes qui alloient de conſerve ; il leur donna auſſi-tôt la

chasse. Les corsaires se voyant poursuivis, se séparérent, & une des galiotes tâcha de gagner les côtes de Barbarie ; mais une galére appellée la Cornue lui coupant chemin, l'eut bien-tôt jointe, & les Chevaliers le sabre à la main se présentérent à l'abordage. Les Turcs, qui étoient en grand nombre dans ce vaisseau, se jettérent tous du côté que les Chevaliers vouloient attaquer : leur précipitation & le grand nombre qui ne se trouva que d'un côté, causa leur perte. La galiote se renversa, coula bas à la vûe & au grand regret des Chevaliers, encore plus fâchés de la mort des esclaves Chrétiens qui furent noyés, que d'avoir manqué une prise qui ne pouvoit leur échaper. La seconde galiote eut un sort à peu près pareil ; les Chevaliers cherchoient à l'aborder, & comme les Turcs y étoient en grand nombre, ils n'évitérent point le combat, & tournérent la proue contre la galére de la Religion. De part & d'autre il se fit de si furieuses décharges de fléches & de mousqueteries, qui mirent un grand nombre de Chrétiens & de Turcs hors de combat. Le Pilote des Infidéles plus adroit que celui des Chevaliers, lui présenta le côté ; & après avoir fait une décharge nouvelle de ses flé-

DIDIER DE S. JAILLE.

ches, prit le large : mais le Général Bottigella, qui s'étoit réservé pour secourir la galére qui seroit la plus pressée, s'opposa au passage de la galiote, & la joignit proue contre proue. Le combat recommença avec une nouvelle fureur ; le coursier & les mousquets firent une furieuse décharge de part & d'autre : le combat se maintint long-tems avec un égal avantage : la victoire plus d'une fois passa successivement dans l'un & l'autre parti. Les corsaires gens de mer, élevés dans le feu & au milieu des armes, se battoient avec un courage déterminé : plus d'une fois ils se flattérent d'emporter la rambade, & de faire reculer les Chevaliers qui la défendoient ; mais ils avoient en tête des hommes intrépides, qui n'avoient jamais connu de péril. Cette courageuse milice se jetta l'épée à la main dans la galiote : en même tems que les Soldats de la Cornue forcérent un autre endroit, & se joignirent aux Soldats de la Capitane. Ce fut moins alors un combat qu'un massacre général. Le Soldat Chrétien ne fit point de quartier : mais emportés par l'avidité de faire du butin, ils se précipitérent en si grand nombre dans ce vaisseau, que le poids extraordinaire de ceux qui y entrérent, & qui se tenoient

tout d'un côté, peut-être aussi quelque voye d'eau reçue dans le combat, le firent couler à fond. Les vainqueurs alors confondus avec les vaincus, eurent un sort pareil, & périrent dans le sein même de la victoire.

La plus grande des galiotes, commandée par Scander fameux corsaire, & par un autre Rais ou capitaine, fit tous ses efforts pour gagner Zoara, à treize milles de l'isle de Gelves vers l'orient : mais le Chevalier Parisot de la Valette, capitaine d'une des galéres, & le digne camarade de Botigella, lui donna la chasse si vivement, que les Turcs ne purent éviter le combat. Il fut aussi sanglant & aussi meurtrier que le précédent. Scander se battit comme un homme qui n'avoit jamais craint la mort ; & qui ne se soucioit pas de périr s'il n'étoit pas victorieux. Le Commandeur de la Valette à la tête des Chevaliers de sa galére, & en butte aux traits de ses ennemis, reçut deux coups de fléches, dont il ne s'apperçut point dans la chaleur du combat : mais quelque tems après il sentit un coup de mousquet qui lui fracassa une jambe, & le jetta sur le tillac. Dans cet état, & entre la vie & la mort, il ne relâcha rien de son courage & de son ardeur

DIDIER DE S. JAILLE.

pour la victoire. Les Chevaliers & les Soldats chrétiens animés par ſes cris, ſe pouſſérent contre les Infidéles avec une valeur ſi déterminée, qu'ils entrérent dans leur vaiſſeau. Il fallut y livrer un ſecond combat : les Turcs s'étant ralliés auprès du mâts, on en vint tout de nouveau aux mains. Ces barbares furieux de déſeſpoir, & encouragés par l'exemple de leurs Chefs, firent des prodiges de valeur : quoique réduits en un petit nombre, ils forcérent les Chrétiens d'abandonner leur vaiſſeau ; & après s'être décranponnés d'avec la galére, malgré tous les efforts des Chevaliers, ils prirent le large, & firent route du côté de Zoara. Ils n'en étoient pas éloignés quand les Chevaliers qui voguoient après leur proye, les rejoignirent. On recommença à ſe battre ; ce fut un troiſiéme combat ; mais la partie n'étoit plus égale. Les Turcs avoient perdu la plûpart de leurs ſoldats & de leurs matelots : à peine en reſtoit-il aſſez pour conduire ce vaiſſeau ; & le peu qui s'y trouva voyant le rivage proche, ſe jetta à la mer pour le gagner. Comme il y en avoit un grand nombre de bleſſés, la plûpart ſe noyérent, & entr'autres les deux Rais ou capitaines. Les Chevaliers s'empa-

térent de la galiote : on y délivra deux cens Chrétiens ; les Turcs furent mis à la chaîne, & les renégats pendus. Botigella rentra avec sa prise & triomphant, dans le port de Tripoli.

Ce succès, & la guerre continuelle que les Chevaliers faisoient aux Turcs d'Afrique, tant par terre que par mer, détermina ces barbares à les chasser, s'ils pouvoient, de Tripoli. Chasse-diables, Seigneur de Tachiora ou Tajora, le plus interessé dans cette guerre, se chargea de l'entreprise : il rassembla ce qu'il put tirer de troupes de Tachiora, de Gienzor & d'Almaya : le rendez-vous étoit à la tour de l'Alcaïde. Il en partit la nuit, & au point du jour il présenta l'escalade aux endroits de la muraille de Tripoli, qu'il crut les moins défendus. Il espéroit surprendre les Chevaliers : mais George Schilling, Grand-Bailli d'Allemagne, qui commandoit dans Tripoli, averti par des espions qu'il entretenoit dans Tachiora, étoit sous les armes avec toute sa garnison : & les Infidéles ne parurent pas plûtôt au pied des murailles, qu'ils se virent accablés de feux d'artifice, d'huile boüillante, & de coups de pierre, pendant que l'artillerie & les mousquetaires de la place tiroient sans relâche sur les

troupes les plus éloignées, & qui foutenoient ceux qui avoient la tête de l'attaque. Quoique Chaffe-diables vît bien qu'il étoit découvert, il n'en combattit pas avec moins de courage & de réfolution. Ses troupes, à fon exemple, firent des efforts extraordinaires pour gagner le haut de la muraille : mais elle étoit bordée par un bon nombre de Chevaliers intrépides, qui ne comptoient pour rien les bleffures & la mort : plufieurs périrent par les fléches & la moufqueterie des Infidéles. Ces derniers perdoient encore plus de monde : mais ils les remplaçoient auffi-tôt par ce grand nombre de troupes qu'ils avoient amenées à cette expédition ; au lieu que les Chevaliers, qui pour lors n'étoient pas plus de quarante avec une médiocre garnifon, ne tiroient du fecours que de leur courage, qui fembloit même augmenter à proportion que leur nombre diminuoit. Le Grand-Bailli fe portoit fur tout dans tous les endroits qui étoient les plus preffés ; on le voyoit prefqu'en même tems dans toutes les attaques. Chaffe-diables de fon côté n'oublioit rien des devoirs d'un digne chef de guerre ; & moins par fes paroles que par fon exemple, il entraînoit à fa fuite fes foldats, & faifoit tous fes efforts pour gagner le haut de la muraille

taille : mais ce Général ayant été renversé de dessus son échelle par un coup de feu, on eut bien de la peine à le retirer du fond du fossé où il étoit tombé. Les Turcs le croyant mort, perdirent courage ; tout se débanda, & ils laissérent au pied des murailles un grand nombre des leurs qui y avoient été tués.

Après leur retraite le Grand-Bailli dépêcha à Malthe un brigantin, pour donner avis au lieutenant du Grand-Maître & au Conseil de l'entreprise de Chassediables. Il leur représenta dans sa lettre, que Tripoli sans bastions & sans boulevards, n'auroit pas pû tenir contre une armée qui en auroit fait le siége dans les formes ; qu'on étoit même exposé tous les jours à une pareille surprise, & que pour la prévenir, & éloigner les Infidéles de son voisinage, il falloit attaquer & raser la tour de l'Alcaïde, qui tenoit de ce côté-là la place bloquée & investie, & empêchoit le commerce des Chrétiens avec les Maures & les Arabes habitans du pays, & aussi ennemis des Turcs & des corsaires, que les Chevaliers.

Le Conseil approuva cette entreprise, dont on confia la conduite au commandeur Botigella, Prieur de Pise, & général

DIDIER DE S. JAILLE.

des galéres. Il se mit aussi tôt en mer avec cent-cinquante Chevaliers, & environ sept cens hommes de troupes, que la Religion entretenoit à Malthe; & le Bailli Schilling gouverneur de Tripoli, traita en même tems avec quelques Cheques ou Seigneurs Arabes : qui moyennant une certaine somme dont il convint, lui fournirent un corps de cavalerie. Botigella ayant débarqué ses troupes à Tripoli, y prit une partie de l'artillerie dont il avoit besoin; il la fit traîner par ses esclaves & par sa chiourme jusqu'auprès de la tour qu'il vouloit assieger : & sans se donner le loisir d'ouvrir la tranchée, après avoir dressé ses batteries, il se contenta de les couvrir de gabions. Chasse-diables au bruit de cette attaque, y accourut de Tachiora avec ce qu'il avoit de troupes : mais étant arrivé au bourg d'Adabus qui n'étoit éloigné de la tour que de trois milles, il se trouva arrêté par les Chevaliers qui étoient à la tête de la cavalerie des Arabes. Comme il ne se sentoit pas assez fort pour attaquer un corps de troupes bordé de cent-cinquante Chevaliers, il se contenta de legeres escarmouches, à la faveur desquelles environ soixante Turcs se jettérent dans la place. Ce secours n'empêcha pas le général Botigel-

la de la battre continuellement : mais s'appercevant que son artillerie ne produisoit pas un effet aussi prompt qu'il le souhaitoit, il fit venir de ses galéres, les rambades dont il se servit comme de mantelets : & à l'abri de cette espéce de défense, il attacha le mineur au pied des murailles qu'il fit sauter. Les Chevaliers montérent aussi-tôt sur la bréche qu'ils trouvérent sans défense. La plûpart des corsaires avoient été ensevelis sous les ruines de la mine : ceux qui étoient échapés, encore étourdis du bruit, voyant les Chevaliers maîtres de la bréche & l'épée à la main, mirent les armes bas. Botigella fit aussi-tôt raser la tour : & durant que sa chiourme & les autres esclaves étoient occupés à ce travail, il s'avança à la tête de sa petite armée vers le Bourg d'Adabus où l'ennemi s'étoit retranché. Il l'en chassa, abandonna aux Arabes le pillage de cette Bourgade ; & après avoir laissé dans Tripoli les troupes nécessaires pour en fortifier la garnison, il se rembarqua pour retourner à Malthe.

Il trouva sur sa route un grand galion qui venoit d'Egypte, chargé de riches marchandises. Un fameux Capitaine Turc appellé Ardor, le commandoit. Botigella alla droit à lui avec ses galéres,

le joignit, & malgré tout le feu de ses canons, les Chevaliers se presentérent à l'abordage, sautérent dans le vaisseau Turc le sabre à la main, & s'en rendirent maîtres. On y fit deux cens Turcs prisonniers & esclaves, & la prise fut estimée cent-soixante mille écus. Botigella toujours heureux, & qui méritoit de l'être, rentra dans le port de Malthe. Le commandeur Jacques de Pelloquin, lieutenant du Grand-Maître; la plûpart des Seigneurs du Conseil, & ce qu'il y avoit de Chevaliers dans l'isle, se trouvérent sur le port pour le recevoir à son débarquement. Comme on avoit appris l'heureux succès de son expédition, il en fut loüé & félicité publiquement: & toute cette noble milice le conduisit comme en triomphe à l'Eglise de S. Laurent, où il fut remercier Dieu du succès qu'il avoit donné à ses armes.

On étoit encore dans les premiers mouvemens de joie que causoit au couvent l'heureux retour du général Botigella, lorsque differens accidens y répandirent une consternation générale. Un jeune diaco, ou novice, qui aspiroit à devenir chapelain de l'Ordre, vola des perles & des pierreries dont les Chevaliers avoient orné la statuë de Notre-Dame de Phi-

lerme, qu'on avoit apportée de Rhodes. Quelques jours après un Chevalier Anglois éperduement amoureux d'une Malthoise, mais furieux de jalousie, sur de legers soupçons la poignarda de sa main. Le lieutenant du Grand-Maître fit arrêter le voleur & le meurtrier ; & après qu'ils eurent été condamnés par les Juges séculiers de l'isle, on les transporta un mille loin du port : on les mit ensuite dans des sacs, & on les jetta tout vifs dans la mer.

DIDIER DE S. JAILLE.

Ces malheurs en précedérent un autre qui n'affligea pas moins tout le corps de la Religion. Le chevalier de Varennes Nagu, commandeur de Trébous, étant arrivé à Malthe le 10 d'Octobre, y apporta les tristes nouvelles de la mort du Grand-Maître de Saint Jaille, qui étant parti du Prieuré de Toulouse pour se rendre au couvent, tomba malade à Montpellier, & y mourut le 26 de Septembre. On s'assembla le lendemain pour lui donner un successeur. Cette dignité regardoit particuliérement le commandeur Botigella, ou le Seigneur de Grolée, appellé autrement le commandeur Passim, Bailli de Lango, tous deux anciens Chevaliers, & qui par leurs services, leurs faits d'armes, & une piété singuliére, avoient si bien mérité de la Religion & de toute la Chrétienté.

26 Sept. 1536.

Mais une cabale conduite par le Chevalier Garcie Cortez, qui se trouva alors le Chevalier de l'élection, tourna le plus grand nombre des suffrages en faveur du commandeur JEAN D'OMEDES, de la langue d'Arragon, & Bailli de Caspe. Ce Bailli lui avoit promis long-tems auparavant de lui faire tomber son Bailliage, si par son moyen il parvenoit à la Grande-Maîtrise. L'habile Espagnol, homme intriguant, & qui trouvoit sa propre élevation dans celle de son ami, fit valoir parmi les seize électeurs, la blessure & la perte d'un œil qu'Omedes avoit soufferte pendant le siége de Rhodes. Peut-être aussi que sans trop appuyer sur une blessure, preuve de valeur souvent équivoque, l'adroit Espagnol sçut se prévaloir de la supériorité que les Chevaliers de sa nation, à la faveur de la puissance de l'Empereur, prenoient alors dans les assemblées de la Religion. Quoiqu'il en soit, on n'eut pas plûtôt rendue publique l'élection d'Omedes, que la plûpart des trois cens soixante Chevaliers qui composoient l'assemblée, en parurent consternés. Les tristes préjugés qu'on fit alors du gouvernement de l'Elû, furent justifiés dans la suite par une conduite intéressée, partiale, & même pleine de dureté.

JEAN D'OMEDES.

L'illustre Botigella si digne de cette premiére place, en fut exclus, & il ne garda pas même celle de commandant ou de général des galéres, dont Leon Strozzi Prieur de Capouë fut depuis revêtu ; jeune Seigneur d'une des premiéres Maisons de Florence, proche parent de Catherine de Médicis, Reine de France, & auquel le Pape Clement VII. son oncle, en lui donnant l'habit de l'Ordre, avoit remis cette dignité, qu'il possédoit quand il fut élevé au souverain Pontificat.

Le jeune Prieur devenu capitaine avant que d'avoir été soldat, avoit fait ses premieres armes sous le commandement du fameux André Doria, général de l'Empereur : & pour prémices de son commandement, il se trouva avec quatre galéres de la Religion à la prise de douze autres commandées par un Turc appellé Ali Zelif, grand homme de mer, & chef de cette escadre. Doria sans compter les galéres de la Religion, en avoit trente-quatre ; & ayant rencontré les Infidéles dans le canal de Corfou, il les attaqua avec cette confiance que lui donnoit justement le nombre supérieur de ses galéres. Mais il éprouva dans cette occasion que rien n'est supérieur à un courage déterminé. Ali avoit sur ses ga-

JEAN D'OMEDES.

léres un grand nombre de Janiſſaires, qu'il étoit chargé de paſſer en Dalmatie, où Soliman aſſembloit un corps de troupes. Ces Soldats firent paroître une valeur ſurprenante, & ſe battirent en gens qui ne vouloient pas ſurvivre à leur défaite. Ils s'attachérent ſur tout aux galéres des Chevaliers, leurs anciens & perpétuels ennemis : deux galéres Turques dont l'une étoit la capitane, inveſtirent la capitane de Malthe. La premiére s'attacha à la proue, & l'autre préſenta le côté. Le combat fut ſanglant & meurtrier : les Turcs preſſoient vivement les Chevaliers. Pluſieurs de cet Ordre, entre autres Conſtans Opert, un des principaux officiers de la capitane, fut tué en s'oppoſant courageuſement à l'abordage des Turcs, qui tâchoient de ſe jetter dans cette galére. La fortune ſembloit en cet endroit les favoriſer : & peut-être qu'ils auroient enlevé la capitane : mais dans ce péril, le Prieur de Capouë fit braquer une coulévrine contre la galére qui lui préſentoit le côté. Ce fut le ſalut de la capitane : la galére ennemie bleſſée ſous œuvre de ce ſeul coup, ſe remplit d'eau & coula bas. Les Chevaliers pour lors débaraſſés de ce côté-là, tournérent toutes leurs forces contre la capitane des Turcs : le combat

devenu plus égal, devint auſſi plus meurtrier. Les Chevaliers & les Turcs, dans la vûë d'enlever la capitane du parti contraire, ſe précipitoient également dans les armes les uns des autres. Les Chevaliers à la fin parurent prendre de l'avantage ſur ces Infidéles : ils forcérent les Janiſſaires, & ſe jettérent en foule & le ſabre à la main dans leur galére. Les Turcs revenus de l'étourdiſſement que leur cauſa une attaque ſi violente, recommencérent le combat avec une nouvelle fureur ; le Soldat acharné ne vouloit ni donner, ni recevoir de quartier ; le vivant prenoit auſſi-tôt la place du mort. Preſque tous les Turcs avoient été tués, que les Chevaliers n'étoient pas encore maîtres de la galére, & le peu qui reſtoit d'Infidéles combattoient moins pour ſauver leur vie, que pour la faire perdre à un Chevalier. Ils ſe firent tous tuer juſqu'au dernier, & ce qu'on n'avoit guéres vû dans ces ſortes de combats, le Prieur prit cette galére ſans y avoir fait un ſeul priſonnier.

JEAN D'OMEDES.

Les Infidéles qui étoient dans les autres galéres, malgré l'inégalité du nombre des vaiſſeaux, ne montrérent pas moins de courage : & quoique environnés de trente-huit galéres chrétiennes, ils ſe battirent avec la même opiniâtreté

JEAN D'OMEDES.

que ceux de la capitane. Les Chrétiens forcérent enfin la victoire à se déclarer en leur faveur, mais ils l'achetérent fort cher : & outre un grand nombre de Soldats, on y perdit Antoine Doria, un des officiers généraux, le chevalier Copez, & plusieurs autres du même Ordre, qui furent tués ou blessés dans ce combat.

Le général de l'Empereur ayant appris que dix galéres de France étoient parties du port de Marseille pour porter à Constantinople un ambassadeur du roi François I, se rangea sous le cap de Passaro pour les surprendre. Le général de la Religion, pour observer une exacte neutralité entre ces Princes, se sépara du corps de la flotte, courut pendant ce tems-là les côtes de la Calabre, donna la chasse à deux grosses galiotes, & une fuste de corsaires, dont il se rendit maître ; délivra quatre cens esclaves chrétiens qu'il conduisit dans le port de Malthe avec les prisonniers qu'il avoit faits. Tout le monde courut le féliciter sur l'heureux succès de ses premiéres armes, & on en tira d'heureux préjugés, qu'il justifia depuis par les grandes actions qu'il fit, tant sur l'Ocean, que dans la Méditerranée. A peine ce jeune général avoit-il désarmé, qu'il apprit que Philippe Strozzi son pere avoit été

fait prisonnier dans un combat par le jeune Cosme de Médicis, Duc de Florence ; que ce Prince l'avoit fait conduire dans cette ville chargé de chaînes, & qu'on lui faisoit actuellement son procès comme à un criminel d'Etat & à un rebelle. Le Prieur de Capouë accablé par une si triste nouvelle, demanda au Conseil son congé; & après l'avoir obtenu, il fréta à ses dépens un brigantin, & partit sur le champ pour passer en Italie.

Pour l'intelligence de ce point d'histoire, qui influe beaucoup dans tout ce que nous serons obligés de rapporter au sujet de ce Prieur, un des plus grands capitaines de son siécle, il faut se souvenir de tout ce que nous avons dit dans le Livre précédent touchant la guerre que l'Empereur Charles-Quint avoit faite au Pape Clement VII. de la Maison de Medicis. Pendant cette guerre & la prison de ce Pontife, les citoyens de Florence étoient partagés en deux partis : les uns attachés à la Maison de Medicis, tâchoient de la porter sur le trône, & la rendre souveraine ; les autres soutenoient l'ancien gouvernement, & vouloient conserver leur liberté, & l'état républicain. Tant que le Pape Clement fut broüillé avec l'Empereur, ce Prince avoit maintenu hautement les Ré-

JEAN D'OMEDES.

publicains : ils comptoient absolument sur sa protection, & les Médicis avoient été chassés de Florence, comme des tyrans & des ennemis de la liberté publique.

Mais l'Empereur dont les résolutions changeoient suivant ses intérêts, s'étant raccommodé avec le Pape, la confiance des Florentins diminua, & leur liberté fut fort ébranlée ; par le traité fait entre le Pape & Charles-Quint, les Médicis devoient être rétablis à Florence dans tous leurs biens, & dans les dignités dont ils étoient en possession avant leur bannissement ; & par un article secret, l'Empereur s'étoit engagé à établir comme Prince & gouverneur perpétuel de cette République, Alexandre de Médicis, bâtard de Laurent, Duc d'Urbain ; d'autres disent qu'il étoit fils de Clement même. Tel fut le sujet du siége que les troupes du Pape & de l'Empereur mirent de concert devant cette place ; & après s'en être rendus les maîtres, pour ne pas effaroucher le parti républicain, l'Empereur voulut que le nouveau Prince ne prît simplement que le titre de gouverneur de la République de Florence. Mais Alexandre trop jeune pour être modeste, & se voyant depuis devenu gendre de l'Empereur par son mariage avec Marguerite d'Autriche, fille

naturelle de ce Prince, affectoit des maniéres de ſouverain, & gouvernoit cet Etat avec une hauteur & une indépendance qui le rendirent odieux non-ſeulement à ſes concitoyens, mais encore à ſes propres parens. Il ſe forma contre la vie de ce Prince une dangereuſe conſpiration; Philippe Strozzi, mari de Clarice de Médicis, ſœur du Pape Leon X. ſe mit à la tête des conjurés, & il eut l'adreſſe d'engager dans le même parti Laurent de Médicis, couſin d'Alexandre, ſon plus proche héritier, & même ſon favori. Peut-être qu'outre le motif & le prétexte de défendre la liberté publique, il enviſageoit une ſi grande ſucceſſion, & qu'il étoit plus ennemi du Prince que de la principauté.

Ce perfide, le miniſtre ordinaire des plaiſirs du Duc Alexandre, ſous prétexte d'un rendez-vous qu'il lui avoit ménagé, à ce qu'il lui dit, avec une dame Florentine, l'attira dans ſa maiſon & le poignarda. Mais au lieu de s'emparer du palais, & d'exciter le peuple par l'eſpérance & l'appas de la liberté, à prendre les armes en ſa faveur; le trouble, l'étonnement & la peur ſuccedérent à une action ſi cruelle: il s'enfuit, & les partiſans de la Maiſon de Médicis, revenus de leur ſurpriſe, & qui ne pouvoient ſe maintenir

JEAN D'OMEDES.

ſans un chef, mirent en la place du Duc Alexandre, Coſme de Médicis, quoique d'une branche éloignée : jeune homme à peine âgé de ſeize ans, mais d'un eſprit déja formé, & qui dans une conjoncture ſi délicate ne montra pas moins de courage que d'ambition. Il étoit fils de Jean de Médicis, un des plus fameux capitaines d'Italie, & de Marie Salviati, femme illuſtre par la nobleſſe de ſon origine, & par la ſageſſe de ſa conduite. Depuis la mort de Jean de Médicis elle avoit vécu dans un veuvage auſtére : renfermée dans ſa maiſon, elle n'avoit paru occupée que de l'éducation du jeune Coſme. Aux premiéres nouvelles qu'elle eut qu'on vouloit faire occuper à ſon fils la place du Duc Alexandre, ſoit que par un ſentiment de mere elle craignît pour lui un poſte ſi dangereux, ſoit auſſi, comme des Hiſtoriens l'ont avancé, que cette généreuſe femme préférât la liberté de ſa patrie à l'élévation de ſon fils, elle employa ſes priéres & ſes larmes pour le détourner de cette entrepriſe. Mais Coſme, plus ferme ou plus ambitieux, ſans écouter ſes remontrances, ſe livra aux partiſans de ſa maiſon : par leur crédit il fut reconnu dans une aſſemblée publique pour gouverneur de la République. L'Empereur

averti de la mort funeste de son gendre, confirma cette disposition. Cosme prit les rênes du gouvernement, & dans un âge si peu avancé il se conduisit avec tant de prudence, qu'il ne seroit pas aisé de décider s'il fut plus redevable de la principauté de Florence à la fortune, qu'à son habileté. JEAN D'OMEDES.

Strozzi & les partisans de l'état républicain, voyant que le parti des Médicis prévaloit dans la ville, en sortirent, délivrérent secrettement des commissions pour lever des troupes ; & se mettre en état d'y rentrer les armes à la main. Ils se flattoient que le jeune Cosme occupé des premiers soins du gouvernement, ne seroit pas si-tôt en état de les poursuivre. Mais ce Prince qui avoit des espions fidéles dans toutes les cabales, fut bien-tôt averti de leur armement ; & pour ne leur pas donner le tems de le grossir, il sortit de Florence à la tête de ses amis, & des troupes que le gouvernement entretenoit en tout tems. Fortifié de l'autorité des loix dont il étoit dépositaire, il marcha droit aux Strozzi qui étoient proscrits publiquement par le Magistrat. Les deux partis se rencontrérent proche de Marono, village peu éloigné de Florence. On en vint bien-tôt aux mains : mais ce fut moins un

combat qu'une déroute. La plûpart des conjurés craignant de tomber dans les mains de leurs ennemis, prirent la fuite. Strozzi, & quelques amis fidéles, qui ne voulurent pas l'abandonner, firent ferme, & se battirent en désespérés, & comme des gens qui se vouloient faire tuer : ils n'en purent venir à bout. Cosme qui avoit un si grand intérêt de connoître à fond les forces & les relations secrettes de ce parti, avoit ordonné qu'on les épargnât. Il fut obéï; on se contenta de les envelopper : ils furent désarmés, chargés de chaînes, & conduits dans les prisons de Florence, où on commença à instruire leur procès.

Ce fut sur d'aussi tristes nouvelles que le Prieur de Capouë partit de Malthe, & passa en Italie pour travailler à la liberté de son pere. Mais étant arrivé à Naples, il apprit qu'il s'étoit tué lui-même dans sa prison, soit pour éviter l'ignominie du supplice, soit, comme quelques Historiens l'ont publié, par la crainte que la violence des tortures & de la question ne lui arrachât le nom des partisans secrets qu'il avoit dans la ville. Cet homme que l'antiquité payenne eût adoré, mais que Rome chrétienne condamne, se tua d'une épée qu'on avoit laissée dans sa chambre.

On trouva ſur le manteau de la cheminée ce vers de Virgile, qu'il y avoit gravé auparavant avec la pointe de cette épée : JEAN D'OMEDES.

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor.

Qu'il ſorte de ma cendre un généreux vengeur.

Ses enfans fidéles à la mémoire de leur pere, ſe dévoüérent à ſa vengeance ; mais d'une maniére noble & autoriſée par les loix. Comme ils regardoient l'Empereur comme le deſtructeur de la liberté de leur Patrie, & l'auteur indirect de la mort de leur pere, ils s'attachérent à la France, & ſervirent dans ſes armées. Pierre Strozzi l'aîné parvint par ſa valeur à la dignité de Maréchal : & le Prieur de Capoue ſe diſtingua dans le ſervice de mer, où il commanda en qualité de Général des galéres. Il n'en fut pas moins utile à ſon Ordre : la ſuite de cette hiſtoire fera connoître les ſervices importans qu'il rendit à la Religion. Il en auroit même depuis rempli la premiére dignité, ſi on n'avoit craint que pour ſatisfaire ſon reſſentiment particulier, il n'eût donné atteinte à la neutralité dont les Grands-Maîtres & tout l'Ordre font profeſſion à l'égard des Princes Chrétiens.

En ſon abſence, & pendant ſon ſéjour

JEAN D'OMEDES.

en Italie, le Chevalier Paul Simeoni, Prieur de Lombardie, qui avoit eu tant de part à la priſe de Tunis, fut fait Général des galéres, & reçut ordre peu après de ſe trouver avec le Marquis de Terre-neuve devant le port de Suſe en Afrique, qui s'étoit ſouſtraite de l'obéïſſance de Muley Haſcen, Roi de Tunis, & que ce Prince vouloit aſſiéger.

Suſe a été bâtie ſur un rocher proche de la mer, à huit ou neuf lieues de Tunis, au-delà du Cap-bon. Le port en eſt ſûr & défendu comme la place par un ancien château, fortifié & entouré de foſſés avec une eſplanade autour. Depuis que l'Empereur fut de retour de la conquête de Tunis, les Turcs ſe ſaiſirent de la plûpart des places qui ſont le long de la côte, & reſſerrérent Muley Haſcen dans ſa capitale. Ce Prince, pour ſe rétablir entiérement dans ſes Etats, & en chaſſer les uſurpateurs, eut recours à l'Ordre de S. Jean. Il envoya à Malthe un Ambaſſadeur, appellé Camugi, pour implorer le ſecours des Chevaliers. Et pour les intéreſſer dans cette entrepriſe, ce Miniſtre leur repréſenta, que les corſaires avoient fortifié Tachiore; qu'ils y avoient jetté une puiſſante garniſon ſous le commandement de Morat Aga, un des principaux capitaines

de Barberouſſe ; qu'on attendoit ce général des corſaires avec une flotte nombreuſe, & que ſi on ne prévenoit ſes deſſeins, la Religion ne pourroit jamais conſerver Tripoli. Le Grand-Maître jugea à propos de faire paſſer ces avis à l'Empereur, qui ſe trouvant plus intéreſſé lui-même à la défenſe de Muley ſon vaſſal, que la Religion, exhorta le Grand-Maître à joindre ſes forces à celles de Sicile pour chaſſer les corſaires de la côte de Barbarie ; & il ordonna à ſon Viceroi de fournir à Muley tout le ſecours dont il pourroit avoir beſoin pour faire le ſiége de Suſe.

Le Grand-Maître & le Viceroi mirent en mer quatorze galéres chargées d'un bon nombre de Chevaliers, & des troupes que la Religion tenoit à ſa ſolde, auſquelles le Viceroi pour ſa part joignit trois mille hommes d'infanterie, ſous les ordres du Marquis de Terre neuve, Seigneur Sicilien, qui devoit commander les troupes de débarquement, pendant que le Général des galéres de la Religion tiendroit la mer.

Cette eſcadre ayant traverſé le canal de Malthe, aborda proche de l'endroit où Muley avoit formé ſon camp. Après que le Marquis de Terre-neuve & les Chevaliers eurent débarqué leurs troupes, & un

JEAN D'OMEDES.

train d'artillerie dont le Roy de Tunis manquoit, on ouvrit la tranchée, & on dressa les batteries qui commencérent à foudroyer l'endroit le plus foible de la ville : on l'auroit infailliblement emportée, si le Marquis, trompé par un renégat, n'eût changé son canon de place. Ce renégat feignant de s'être échapé, & affectant une sensible douleur d'avoir quitté sa religion & son pays, se jetta aux pieds du Marquis, répandit un torrent de larmes, & lui demanda pardon de sa désertion & de son apostasie. Le Marquis séduit par les apparences de son repentir, lui promit un asyle dans son armée, & après la prise de Suse, de le repasser en Europe. Il interrogea ensuite ce renégat sur l'état de la place : le traître lui en fit un rapport concerté auparavant avec le Gouverneur. Il lui dit sur-tout avec un air de sincérité, que l'endroit que son canon battoit étoit le plus fort de la place ; que la muraille étoit terrassée, & que quand même on pourroit la ruiner & l'abattre, on trouveroit derriére de profonds retranchemens fortifiez de flancs & de redans, & garnis d'un grand nombre de mousquetaires, qui en défendoient l'approche ; que le Gouverneur le voyant attaché à cette attaque, s'étoit vanté qu'il y feroit périr

tous les Chrétiens. Le Marquis inquiet & chagrin, lui demanda quel étoit le poſte le plus foible de la place : le renégat l'ayant amené au point qu'il ſouhaitoit, lui indiqua l'endroit le plus fort. Le Marquis ſéduit par les conſeils de ce perfide, changea ſa batterie de place, & porta tout l'effort de ſes armes contre certaines tours qui flanquoient le château. A en croire le renégat, elles devoient crouler aux premiers coups de canon, on conſomma toute la poudre qu'on avoit apportée de Malthe & de Sicile ſans y avoir pû faire qu'une bréche aſſez étroite. Cependant comme les munitions de guerre manquoient, le Marquis toujours trompé par le renégat, voulut qu'on tentât un aſſaut. Cent-trente Chevaliers, & quatre cens ſoldats à la paye de la Religion y montérent les premiers. Quoiqu'ils ne puſſent s'avancer qu'à la file, ils ne laiſſérent pas de gagner le haut de la bréche : leur deſſein étoit d'y faire un logement : mais ils trouvérent devant eux des retranchemens ſi hauts & ſi profonds, & il partit des flancs tant de coups de mouſquets & d'arbalêtes, qu'ils furent obligés de ſe retirer. On propoſa de tourner d'un autre côté l'attaque & les batteries ; le défaut de poudres empêcha l'exécution de ce projet. Ce fut avec une vio-

lente douleur que le Marquis ſe vit réduit à lever le ſiége. Avant que de ſe rembarquer il vouloit décharger ſa colére ſur le renégat : mais celui-ci content de l'heureux ſuccès de ſa tromperie, étoit entré dans la ville pour en recevoir la récompenſe. Les Chevaliers, après avoir laiſſé aux pieds des murailles & ſur la bréche un grand nombre de leurs camarades & de leurs ſoldats, retournérent triſtement à Malthe, où ils ſe plaignirent que l'Empereur eût ſacrifié les forces de la Religinn ſous un Général ſi peu digne de les commander.

Le commandeur Botigella joignit ſes avis à de ſi juſtes plaintes : il revenoit de Tripoli dont il avoit été gouverneur, & après ſon tems fini, on lui avoit donné pour ſucceſſeur Fernand de Bracamont, commandeur d'Ecolca ; & Alfonſe Cordan, Chevalier d'une grande réputation devoit commander la cavalerie de la place. Botigella à ſon retour prit occaſion du mauvais ſuccès du ſiége de Suſe pour repréſenter au Grand-Maître & au Conſeil, que l'expérience devoit leur avoir appris que les Chrétiens ne feroient jamais de conquêtes fixes & durables ſur les côtes d'Afrique, & parmi les Maures, ſoit par l'averſion qu'inſpire la différence des Re-

ligions, ſoit par l'inconſtance & la legereté naturelle de ces peuples, qui n'étoient pas même plus fidéles aux Souverains de leur nation, qu'aux étrangers ; que depuis le retour de Charles-Quint, la plûpart des villes qui ſont le long des côtes d'Afrique s'étoient révoltées plus d'une fois ; que ces guerres & les armemens que la Religion faiſoit en faveur de l'Empereur, épuiſoient l'Ordre de ſes meilleurs ſujets, & lui coutoient des ſommes immenſes ; que la ceſſion que ce Prince avoit faite de Tripoli, ou pour mieux dire, que la condition onéreuſe de ſe charger de la défenſe d'une pareille place, qu'il avoit attachée au tranſport qu'il avoit fait de l'iſle de Malthe, devoit être regardée comme un préſent fatal à la Religion, & qu'il falloit la remettre au plûtôt à ce Prince, ou, s'il prétendoit que les Chevaliers y reſtaſſent, exiger qu'il la mît lui-même en état de défenſe, & qu'il y fît conſtruire à ſes dépens des fortifications, & d'autres ouvrages néceſſaires pour ſoutenir un ſiége.

Quelque déférence qu'eût le Conſeil pour le ſentiment de Botigella, il jugea à propos ſur une affaire auſſi importante, de conſulter les Chevaliers les plus habiles en fait de fortification, & ſur-tout ceux qui avoient commandé dans cette place.

Jean d'Omedes.

Tous d'un même avis conclurent qu'elle n'étoit pas tenable ; & sur leur rapport le Conseil dépêcha à l'Empereur le Bailli Grolée, qui étant arrivé à sa Cour, lui représenta qu'il étoit impossible de conserver Tripoli, si on ne fortifioit cette place par des murailles de la hauteur & de la largeur nécessaire ; qu'il y falloit creuser des fossés, y ajouter des boulevards ; que sans cette précaution, c'étoit exposer à la boucherie les Chevaliers qui s'y enfermeroient ; que la ville prise, le château bâti à l'antique ne dureroit que peu de jours ; qu'il seroit peut-être plus utile pour le service de Sa Majesté d'abandonner une aussi méchante place, d'en faire sauter le château, & de combler l'embouchûre du port. Mais l'Empereur qui ne vouloit ni faire la dépense nécessaire pour fortifier cette place, ni se priver d'un port qui lui servoit d'entrée dans l'Afrique, & dont la défense ne lui coûtoit rien, chargea le Bailli de dire de sa part au Grand-Maître & au Conseil, qu'il n'oublieroit rien pour mettre Tripoli en état de défense ; qu'il exhortoit l'Ordre à y entretenir toujours une forte garnison, & qu'en cas que les Infidéles en formassent le siége, il alloit envoyer incessamment des ordres très-précis au Viceroi de

Sicile,

Sicile, pour y jetter tous les secours dont on auroit besoin. Ce Prince ajouta qu'il espéroit dans peu de chasser tous les corsaires Turcs des côtes d'Afrique, & qu'en attendant qu'il pût tourner ses armes de ce côté-là, la Religion lui feroit plaisir de joindre ses galéres à la flotte qu'il avoit envoyée dans la Méditerranée.

Le Bailli à son retour ayant rendu compte au Conseil du succès de son ambassade, on arma aussi-tôt quatre galéres: deux cens Chevaliers s'y embarquérent sous le commandement de Simeoni Bailli de Lombardie, qui joignit à Messine l'armée Chrétienne, commandée par André Doria, Prince de Melphe, & Grand-Amiral de l'Empereur. Ce Général étoit Génois, d'une Maison noble: mais qu'il illustra par sa valeur incomparable. Le Roi François premier, & le Pape Clement VII. lui confiérent l'un après l'autre le commandement de leurs flottes. Il quitta depuis la solde du Roy, & se mit à celle de l'Empereur. Ce Prince dont l'intrigue étoit encore plus redoutable que l'épée, & si habile à corrompre les Généraux de ses ennemis, séduisit le Génois par les offres qu'il lui fit faire d'une pension de soixante mille ducats, & de douze galéres entretenuës, avec la liberté de Génes, sous la protec-

JEAN D'OMEDES.

tion de l'Empereur, & que Savonne seroit remise sous la domination des Génois. Doria ayant fait son traité, publia, pour justifier son changement de parti, que le Roy de France ne lui payoit pas l'entretien de ses galéres ; qu'il l'avoit frustré de la rançon du Prince d'Orange son prisonnier de guerre, & que quelques offices qu'il eût employés auprès des Ministres de François premier en faveur des Génois ses compatriotes, il n'avoit pû obtenir qu'on les traitât moins durement. On prétend que ce dernier sujet de plainte eut plus de part à son changement de parti, que tous les autres ; que ce Général avide de gloire s'étoit flatté de s'en acquérir une immortelle, en délivrant sa Patrie de la domination des François. Peut-être envisagea-t-il en même-tems, qu'à la faveur de la protection de l'Empereur, & sous ombre de cette liberté, il y établiroit sa propre autorité pour régle du gouvernement.

Quoiqu'il en soit de ces différens motifs, la France ne pouvoit guéres faire de perte plus considérable, ni l'Empereur d'acquisition plus utile. Il s'en servoit également contre Soliman & contre François premier : & dans l'occasion dont nous parlons, il commandoit non-

ſeulement les vaiſſeaux de Charles-Quint : mais il avoit encore l'autorité ſuprême en qualité de Généraliſſime, ſur toute la flotte de la ligue Chrétienne.

Le Pape étoit entré dans cette ligue avec l'Empereur & l'Ordre de Malthe : il étoit queſtion d'y engager les Venitiens : mais ces Républicains évitoient avec ſoin tout ſujet de rupture avec Soliman, Prince redoutable, & dont les Etats étoient voiſins de ceux de la République. Doria pour les rendre ſuſpects à Soliman, & comme ſi ces Républicains euſſent agi de concert avec lui, écrivit à Girolamo Pezaro leur Général, qu'il falloit qu'il attaquât les Turcs, avant que leurs différentes eſcadres fuſſent jointes. Il envoya ſa lettre par une petite barque, qui ne manqua pas, comme c'étoit ſon deſſein, de tomber entre les mains des Infidéles. Elle fut envoyée auſſi-tôt à Soliman, qui en fit des plaintes très-aigres au Baile ou Ambaſſadeur de la République. En vain ce Miniſtre proteſta que ſa République n'avoit aucune intelligence avec Charles-Quint : ſes ſermens & toutes ſes proteſtations ne faiſoient pas grande impreſſion ſur l'eſprit de Soliman : *Et il n'y a*, lui dit ce Prince, *qu'un ſeul moyen de juſtifier vos Maîtres ; c'eſt qu'ils ſignent actuellement*

une ligue avec moi contre l'Empereur, & qu'ils joignent leurs vaisseaux à ma flotte pour attaquer ses Etats. Le Sénat dont la neutralité est la maxime fondamentale, rejetta cette proposition, & il arriva dans le même tems un accident qui fournit le sujet ou le prétexte à une rupture.

La galére impériale du Sultan écartée par la tempête, étant tombée de nuit dans la flotte des Vénitiens, Aléxandre Contarini, provéditeur général de l'armée, croyant à cause des ténébres, que ce fût un vaisseau de corsaires, l'attaqua, tua le Rais ou commandant, tailla en piéces trois cens Janissaires, & s'en rendit maître. Soliman en fit de grandes plaintes, & demanda que Contarini lui fût livré pour être puni. Mais n'ayant pû obtenir cette satisfaction, il déclara la guerre aux Vénitiens.

Quelque part que les Chevaliers ayent eu dans cette guerre, le détail n'est point de mon sujet : je remarquerai seulement que les flottes chrétiennes, & celle du Turc se rencontrérent proche du golphe de la mer Adriatique ; qu'elles se canonérent furieusement : mais que celle des Turcs moins forte, & commandée par Barberousse, se jetta dans le golphe d'Arta, pour éviter le combat ; qu'il se passa plusieurs actions particuliéres, mais

peu décisives : enfin que Doria, quoique sollicité puissamment par le Patriarche d'Alexandrie, qui commandoit l'escadre du Pape, & par les Chevaliers de S. Jean, sous prétexte que ses vaisseaux manquoient de vent, refusa opiniâtrément d'avancer sur les ennemis, & qu'il vit tranquillement échaper Barberousse, de peur de faire périr le seul Général ennemi, redoutable à son maître, & qui tant qu'il vivroit, le rendroit lui-même nécessaire à l'Empereur : politique qui s'observa réciproquement entre Barberousse & Doria, qui sans aucune intelligence concertée entre eux, ne poussoient jamais leur avantage contre leurs propres intérêts, & jusqu'à se défaire d'un ennemi, qui tout rival qu'il étoit, servoit à faire valoir leur capacité & leurs talens.

Les armes des Chrétiens furent encore moins heureuses par terre, qu'elles ne l'avoient été sur mer. La conquête de la Hongrie avoit toujours fait partie du vaste projet, ou pour mieux dire, de la chimére d'une Monarchie universelle, qu'on a attribuée à Charles-Quint. Ferdinand Roy des Romains, & frere de ce Prince, de concert avec lui, ou pour mieux dire, par ses ordres, tenoit actuellement la ville de Bude assiégée, & Ro-

JEAN D'OMEDES.

candorf un de ſes Généraux, pouſſoit ce ſiége avec beaucoup de vigueur. Soliman jaloux de l'aggrandiſſement de la Maiſon d'Autriche, & ſous prétexte que Sepuſe dernier Roy de Hongrie l'avoit nommé par ſon teſtament tuteur d'un fils qu'il avoit laiſſé encore à la mammelle, envoya Mahomet un de ſes Bachas pour jetter du ſecours dans la place. Le Général turc attaqua les lignes des Autrichiens, les força, tailla en piéces plus de vingt mille hommes, mit en fuite, ou fit priſonniers les reſtes malheureux de cette armée : & Soliman arrivant peu après en Hongrie, entra dans la Bude, y mit une puiſſante garniſon, ſous prétexte de prévenir les deſſeins de Ferdinand : & pour couvrir ſon uſurpation, il déclara publiquement qu'à la majorité du jeune Roy, il lui remettroit cette place.

Malgré une promeſſe ſolemnelle, dont les Princes ambitieux ne trouvent que trop de prétexte de ſe diſpenſer, les Hongrois ne furent pas moins alarmés que les Allemands, de l'entrepriſe du Grand-Seigneur. Perſonne ne doutoit que l'Empereur n'armât puiſſamment pour ſe défaire d'un voiſin ſi redoutable : ç'auroit même été un ſpectacle digne de l'attention de tous les autres Souverains de voir ces deux grands Princes, l'un &

l'autre si puissans & si ambitieux, aux prises l'un contre l'autre, & se disputer les armes à la main la possession entiére de la Hongrie. Mais soit que Charles-Quint ne voulût pas confier sa gloire à la fortune, soit qu'il se flatât d'un succès moins douteux dans une autre entreprise, ce Prince toujours impénétrable dans ses projets, abandonna la défense de la Hongrie au Roy son frere, pour porter ses armes en Afrique, & dans les Etats de Barberousse. L'éloignement de ce Roy corsaire qui étoit passé à Constantinople, lui fit croire qu'il ne trouveroit que de foibles obstacles à la conquête d'Alger, & il espéra qu'il ne seroit pas moins heureux au siége de cette place, qu'il l'avoit été à celui de Tunis. Dans cette vûe, il donna ses ordres en Espagne, à Naples & en Sicile, afin qu'on y fît des préparatifs conformes à la grandeur de cette entreprise. Ferdinand Cortez, cet Espagnol qui avoit acquis tant de gloire à la découverte & à la conquête du Mexique, fut chargé de l'armement qui se devoit faire en Espagne. Fernand de Gonzague, & Dom Pedro de Toléde, Vice-roy de Sicile & de Naples, n'y travaillérent pas avec moins d'ardeur dans ces deux Royaumes. On tira de l'Allemagne & de la Comté de Bour-

gogne, un corps de cavalerie : & Camille Colonne, Auguftin Spinola, & Antoine Doria, revêtus de la commiffion de Colonels, firent des levées d'Infanterie dans toute l'Italie.

Le Grand-Maître de Malthe reçut en même-tems une lettre de l'Empereur, qui dans les termes les plus obligeans, invitoit les Chevaliers à joindre leurs armes aux fiennes dans une guerre fi fainte, & qui n'avoit pour objet, leur difoit-il, que la ruine des Corfaires & des ennemis de la Religion. Il fe préfenta pour cette expédition un fi grand nombre de Chevaliers, que Malthe & le couvent feroient reftés déferts, fi le Grand-Maître par fa prudence n'avoit reftraint ce fecours à quatre cens Chevaliers. Ils s'embarquérent fur quatre galéres de la Religion, chacun fuivi de deux valets bien armés, & Georges Schilling, Grand-Bailli d'Allemagne, & Général alors des galéres de la Religion, fut nommé pour commander cette efcadre. Il joignit dans le port de Boniface une partie de la flotte de l'Empereur, qui la commandoit en perfonne, d'où on fe rendit à Majorque, où les vaiffeaux & les galéres avoient ordre de fe trouver avant la fin de Septembre.

Perfonne n'auguroit bien d'une entre-

prise faite dans une saison si avancée : mais comme l'Empereur en poursuivoit l'éxécution avec beaucoup d'ardeur, le courtisan toujours flateur, n'avoit garde de publier une vérité contraire à l'inclination du Prince. Il n'y eut qu'André Doria Grand-Amiral, & le Marquis Delvasto, Général des armées de terre, qui osérent lui représenter les périls où il s'exposoit : & Doria le plus grand homme de mer qui fût dans ce siécle, lui dit que dans une pareille saison, il n'y avoit point de Pilote qui osât sans une extrême nécessité tenir long-tems la mer ; que celle de Barbarie étoit alors fort orageuse, & qu'il craignoit qu'un coup de vent ne dissipât sa flotte, & n'empêchât le succès de ses armes. Ce vénérable vieillard ajoûta avec son stile guerrier : *Souffrez*, lui dit-il, *qu'on vous détourne de cette entreprise ; car pardieu si nous y allons, nous périrons tous.* A quoi l'Empereur répondit en riant : *Vingt-deux ans d'empire pour moi, & soixante & douze ans de vie pour vous, nous doivent suffire à tous deux pour mourir contens* ; & sans vouloir changer de résolution, il s'embarqua, mit la prouë vers Alger ; & après avoir essuyé une tempête assez violente, il gagna la rade de cette ville, où il arriva le 24, d'autres disent le 26 d'Octobre.

JEAN D'OMEDES.

Quoique le vent fût appaifé, la mer étoit encore fi émuë, que pour ne pas obliger les Soldats à fe mettre dans l'eau jufqu'à la ceinture, on différa de deux jours le débarquement. Il fe fit enfuite fans beaucoup de réfiftance de la part des Infidéles. Soixante galéres mirent leurs troupes à terre, & les gros vaiffeaux firent paffer les leurs dans des chaloupes. Le débarquement étant achevé, l'armée de terre fe trouva compofée de vingt mille hommes de pied, & de fix mille chevaux. L'Empereur, pour prévenir les jaloufies ordinaires entre différentes nations, partagea fes troupes en trois corps; le premier fut compofé d'Italiens, aufquels ce Prince joignit les Chevaliers & les Soldats de Malthe, commandés par le Grand-Bailli, & qui ne prenoient l'ordre que de l'Empereur. On mit dans le fecond corps les Efpagnols, tous vieux Soldats : les Allemands, les Bourguignons & un grand nombre de volontaires faifoient le troifiéme. Les Efpagnols avoient l'avant-garde; les Italiens le corps de bataille où étoit l'Empereur, & les Allemands avoient été mis à l'arriére-garde. Chacun de ces corps avoit trois piéces de campagnes à fa tête pour combattre les Arabes, qui fans garder aucun ordre, attaquoient,

tuoient, & revenoient continuellement à la charge.

L'Empereur ordonna que le bataillon de Malthe s'étendît à la gauche du corps de bataille pour repousser ces coureurs ; les Chevaliers étoient à pied, armés de cuirasses, le pot en tête, & la pique ou le sponton à la main. L'Auteur d'une relation envoyée au Pape, remarque que leurs subrevestes étoient toutes de damas ou de velours cramoisi, sur lequel brilloient leurs croix blanches, & qu'ils faisoient paroître un certain air de grandeur & de fierté, qui jettoit la terreur parmi les barbares qui osoient les approcher. Le quartier de l'Empereur fut marqué entre deux torrens, & il fit entourer une petite colline de gros canons, qui battoient en même tems la campagne & la ville.

La ville d'Alger est bâtie en forme d'amphithéatre sur la pente d'une montagne qui regarde le port : on en attribue la fondation au fils de Juba, Roy de Mauritanie. Barberousse en partant pour Constantinople y avoit laissé pour Gouverneur un vieil eunuque appellé Hassen, Aga, renégat de l'isle de Sardaigne, grand homme de mer, & qui avoit toute sa confiance. L'Empereur avant que d'attaquer la place, lui dé-

pêcha un gentilhomme pour le porter à lui en ouvrir les portes. Cet envoyé, pour l'y déterminer, lui repréſenta la puiſſance de l'Empereur, ſes forces, ſon armée de terre & de mer. Il y ajouta des offres de ſommes conſidérables, & il conclut ſon diſcours par lui repréſenter qu'il devoit profiter de cette occaſion pour retourner dans ſa Patrie, & pour rentrer en meme tems dans le ſein de l'Egliſe, dont le malheur de ſa fortune l'avoit arraché. L'Eunuque écouta paiſiblement tout ce diſcours, & pour toute réponſe, il lui dit : *Que c'étoit être fou que de ſe mêler de conſeiller ſon ennemi : mais que c'étoit encore être plus fou que de s'arrêter aux conſeils qu'un ennemi donne* : & là-deſſus il congédia ce gentilhomme.

Ce Gouverneur avoit dans ſa place huit cens Turcs, vieux ſoldats & fort aguerris, avec environ ſix mille habitans, partie Maures & partie Grenadins, tous portant les armes, & qui ſe ſeroient fait tuer juſqu'au dernier plûtôt que de retomber ſous la domination des Eſpagnols. L'Aga avoit envoyé en même tems de l'argent & des préſens à différens capitaines des Arabes, pour les obliger à ſe répandre dans la campagne, & à harceler le camp des Chrétiens, & ils

n'y étoient que trop diſpoſés par le génie de cette nation, qui ne ſubſiſte que de ſes courſes & de ſes brigandages. Toute la plaine en fut bien-tôt couverte. La plûpart portoient de longues zagaïes, qu'ils lançoient avec tant d'adreſſe, que les Chrétiens avoient bien de la peine à en parer les coups.

Pendant que ces coureurs continuoient leurs eſcarmouches, il s'éleva à l'entrée de la nuit une furieuſe tempête, mêlée d'une pluye extrêmement froide, & qui remplit d'eau tout le camp des Chrétiens. La pluie avoit tellement détrempé la terre, qu'on ne marchoit plus que dans la bouë : d'ailleurs, comme on n'avoit pas encore eu le tems de débarquer les tentes & les équipages, toute l'armée n'avoit que le Ciel pour couvert. Les mêches des ſoldats étoient éteintes, & les poudres de leurs fournimens mouillée. Le Gouverneur, pour profiter de ce déſaſtre, fit faire une ſortie au point du jour par une partie de ſa garniſon. Ils tombérent d'abord ſur trois compagnies qu'on avoit poſtées ſur un pont de pierre, qui aboutiſſoit à une des portes de la ville : les Infidéles trouvant ces ſoldats tranſis de froid, les taillérent en piéces. Ce petit ſuccès les porta juſqu'à ſe jetter ſur le quartier de l'Empereur ;

mais les colonels Colonna & Spinola y accoururent à la tête de leurs régimens : ils furent ſoutenus par les Chevaliers de Malthe, qui quoiqu'à pied ſe mêlérent ſi furieuſement avec la cavalerie des Turcs & des Maures, qu'ils en tuérent un grand nombre, & en démontérent pluſieurs. L'Auteur qui m'a fourni en partie cette relation, rapporte qu'un Chevalier François, appellé frere Nicolas de Villegagnon, ſe jettant avec l'impétuoſité naturelle à ſa nation au milieu des Infidéles, fut bleſſé au bras gauche d'un coup de lance, que lui porta un cavalier Maure : mais que ce Chevalier ayant manqué contre lui ſon coup de pique ; comme le Maure tournoit ſon cheval pour lui donner un ſecond coup, le Chevalier qui étoit d'une haute taille, & d'une force proportionnée à ſa grandeur, ſauta ſur la croupe du cheval de ſon ennemi, le poignarda, & le jetta à terre. Ses camarades ne montrérent pas moins de courage : tout ſe rallia ſous l'enſeigne de la Religion ; & Fernand de Gonzague, un des lieutenans généraux de l'Empereur, adreſſant la parole au Grand-Bailli de l'Ordre : *Courage*, lui cria-t-il, *généreux Commandeur : ce n'eſt pas aſſez que de battre ces chiens ; il faut les pourſuivre & entrer avec eux dans Alger : ce*

Relation du ſiége d'Alger, adreſſée au Pape Paul III. par le Sécretaire de ſon Légat.

n'est qu'à vos Chevaliers qu'il appartient de finir la guerre avant qu'elle soit commencée, & de prendre une place aussi forte, sans artillerie & sans armes. Les Chevaliers qui ne tiroient leurs forces que de leur courage, n'avoient pas besoin d'être animés par ces discours : & pleins d'ardeur & de feu ils poursuivirent les Infidéles jusqu'à la porte de la ville. Ils étoient prêts de se jetter dans la place, lorsque le Gouverneur sacrifiant à la fureur des Chrétiens ce qui restoit de ses Soldats hors la ville, en fit fermer la porte. Le même écrivain que je viens de citer, rapporte que le Chevalier Ponce de Savignac, François de nation, & qui portoit l'enseigne de l'Ordre, planta son poignard dans la porte, comme une preuve qu'il en avoit approché d'aussi près qu'il se pouvoit. Comme la pluie avoit cessé dès le matin, le vieux Gouverneur ayant reconnu de dessus les murailles que les Soldats de cette sortie n'avoient eu à combattre que contre les Chevaliers, & quelques compagnies d'Italiens, il fit braquer contre eux l'artillerie, qui étoit de ce côté-là sur les ramparts de la ville : pour empêcher en même-tems leur retraite, il fit une seconde sortie avec les meilleures troupes de sa garnison, armées d'arbalêtes

de fer, dont on se servoit utilement dans des tems de pluie. On en vint de rechef aux mains : la plûpart des Italiens, nouveaux soldats, qui n'avoient jamais vû de guerre, transis de froid, ou prenoient la fuite, ou se laissoient égorger sans se défendre. L'Empereur averti du péril où les Chevaliers étoient exposés, envoya à leur secours quelques compagnies d'Allemands. Le Bailli Schilling de la même nation se mit à leur tête, chargea de nouveau les Infidéles, les poussa une seconde fois jusqu'aux portes d'Alger, & ramena sa troupe couverte de gloire & de blessures. Les Infidéles se servoient de traits empoisonnés : tous ceux qui en furent atteints moururent depuis, entre autres frere Ponce de Savignac, Enseigne de la Religion, ce Chevalier qui avoit enfoncé son poignard dans la porte d'Alger, comme nous venons de le rapporter. Malgré une large blessure que lui avoit fait un coup d'arbalête, & quoiqu'il sentît que le poison lui gagnoit le cœur, il eut le courage & la force, appuyé sur un soldat, de tenir toujours de sa main son étendart levé : & ce ne fut qu'en expirant qu'il l'abandonna. Outre ce Chevalier, & celui de Villars, de la Langue d'Auvergne, qui demeura estropié de sa blessure, on préteud que la Religion dans

ces deux occaſions perdit plus de ſoixante & quinze Chevaliers, parmi leſquels on comptoit frére Diégo de Couteras Eſpagnol, frére Lopez Alvarez Navarrois, frére Juan di Pennas, Caſtillan, frére Pierre de Reſſay, Jean Babot, Charles de Gueval, Jean Pinard, tous François, frére Joſeph de la Coſa, & frére Marie Catracanti, Italiens, trois Chapelains de l'Ordre, & près de quatre cens hommes à la ſolde de la Religion.

Mais cette perte étoit peu conſidérable par rapport à celle que l'Empereur fit le même jour de la plus grande partie de ſa flotte. Des nuages obſcurs commencérent à dérober la lumiére du Soleil, & furent ſuivis d'une tempête ſi furieuſe, qu'il ſembloit que les vents, la mer, la terre, les éclairs, le tonnerre, la pluye, & tous les élémens confondus enſemble, concouruſſent pour faire périr l'armée Chrétienne. Les vaiſſeaux arrachés par la violence des vents de deſſus leurs ancres, paroiſſoient quelquefois élevés par des montagnes d'eau juſqu'aux nuës; & un moment après ils retomboient dans les abyſmes, & juſqu'au fond de la mer. Quelques-uns agités par la violence des vents, ſans que les Pilotes & les Matelots puſſent les gouverner, ſe briſoient les uns contre les autres; d'autres por-

JEAN D'OMEDES.

tés par l'effort de la tempête le long de la côte, échouoient contre les écueils, qui les mettoient en piéces ; en sorte qu'en moins d'une demie heure, il périt quinze galéres & quatre-vingt-six vaisseaux. Ce qui rendoit cette perte encore plus sensible, c'est que ces navires étoient chargés de vivres, & qu'en les perdant, l'armée de terre perdoit encore l'espérance de pouvoir subsister, sur-tout dans un pays désert, & occupé par des barbares qui triomphoient de la disgrace & du malheur des Chrétiens.

Dans cette extrêmité, quelques Officiers de galéres, qui voyoient leur perte inévitable, par un coup de désespoir, tâchoient d'échouer le long de la côte, dans la vûe que la tempête les jetteroit dans quelque endroit plus près de terre, & d'où les plus heureux, soit à la nage, ou sur le débris de leurs vaisseaux, pourroient se sauver. Plusieurs prirent ce parti, & périrent misérablement, ou furent tuez par les Arabes, qui bordoient le rivage, & qui sans vouloir faire d'esclaves, égorgeoient impitoyablement ces malheureux, comme nous l'apprenons de l'historien Ulloa, dont le pere s'étoit trouvé à cette funeste expédition. Cet Auteur rapporte que le vaisseau de Dom Antoine Carriero, chef

d'escadre, ayant été mis en piéces, une jeune Espagnole d'une rare beauté, qui étoit dans ce vaisseau, & qui servoit à ses plaisirs, ayant été jettée par les flots sur le rivage, un Arabe à la vûe de la richesse de ses habits, & des pierreries dont elle étoit couverte, accourut aussi-tôt pour en faire sa proye, & que sans se laisser toucher aux priéres, aux larmes, & même aux charmes de cette jeune personne, il la massacra inhumainement.

La mer étoit couverte de navires brisés, de piéces de bois flottantes, de corps d'hommes & de chevaux. La galére de Jannetin Doria, le cher neveu du Grand-Amiral, ayant voulu échouer contre terre, s'engrava au bord de la mer, & il alloit être tué comme les autres par les Arabes, si l'Empereur, triste spectateur de ce naufrage, n'y eût envoyé Dom Antoine d'Arragon avec quelques compagnies Italiennes, qui le tirérent des mains de ces barbares. On dit que l'Amiral ayant appris le péril qu'il avoit couru, s'écria les larmes aux yeux : *Il falloit que mon neveu fût exposé à cette disgrace, pour m'apprendre avant que de mourir, à pleurer sur mer.* Douze galéres qui appartenoient en propre à cet Amiral, quatre commandées par Virginie des Ursins, plusieurs galéres de Naples &

JEAN D'OMEDES.

de Sicile, & trois cens Colonels, Capitaines de vaiſſeaux, ou Officiers de terre & de mer, & plus de huit mille ſoldats ou matelots, périrent dans cette occaſion.

Les Matelots d'une galére de Malthe, appellée *la Bâtarde*, ayant tenté de la faire échouer contre quelque plage où ils puſſent ſe ſauver, frére François d'Azevedo qui la commandoit, s'étant apperçû de leur deſſein, s'y oppoſa avec une fermeté invincible : & ſur ce que ces Mariniers devenus plus hardis par le péril commun, lui repréſentérent que l'Ordre ne perdoit pas beaucoup en perdant le corps de cette galére, qui ſervoit depuis plus de vingt ans, & qui avoit été pluſieurs fois réparée & radoubée, le Commandeur mettant l'épée à la main, leur dit : *Cette galere m'a été confiée par la Religion ; je tuerai le premier qui ſe mettra en état de la détruire, & il faut périr ici, ou la ſauver.* Une réſolution ſi héroïque, le courage & la fermeté de ce Chevalier, en inſpirérent à ſon équipage. A ſon exemple, & par l'argent qu'il répandit avec profuſion, tout le monde mit la main à la pompe, & malgré la grande quantité d'eau qui y entroit, il conſerva ſa galére. Une autre de la Religion appellée *la Catarinetta*, commandée par

Jean Barientos, penſa périr par un autre malheur. Son timon ayant été rompu par un violent coup de vent, le vaiſſeau ſans gouvernail,& porté par la tempête, alloit ſe briſer contre des rochers : mais deux hardis Matelots attachés avec des cordes, ſe firent deſcendre tous nuds dans la mer, remirent un autre timon qu'on avoit de réſerve, & ſans d'autres outils que leurs mains, ils firent entrer l'éguille dans l'œil du timon,& ſauvérent cette galére.

L'armée de terre n'étoit pas dans un moindre danger, ſans tentes & ſans équipages, ſans munitions, ſans vivres, pas même pour un jour, & ſans les remédes néceſſaires pour panſer les bleſſés. L'Auteur de la Rélation que j'ai ſuivie,dit en parlant au Pape Paul III. à qui il l'avoit envoyée : *Je puis aſſurer votre Sainteté, que j'ai vû cinq Chevaliers de Malthe, & plus de trente Gentilshommes volontaires languir, & perdre tout leur ſang dans la bouë,ſans qu'on pût leur donner aucun ſecours : par ordre de l'Empereur, on tua tous les chevaux de l'armée, & on les diſtribua aux ſoldats par compagnies.*

Ce Prince leva enſuite le ſiége, & tint à ſon retour le même ordre & la même route qu'il avoit obſervée à ſon débarquement. Les Chevaliers de Mal-

JEAN D'OMEDES.

the, quoique la plûpart bleſſés, occupérent le poſte d'honneur, & furent mis à l'arriére-garde, avec les Soldats de la Religion, & ceux de l'armée, qui étoient les mieux armés. L'Auteur de la Relation ajoute, qu'ils eurent à ſoutenir les attaques du Gouverneur d'Alger, qui à la tête de ſa cavalerie, & pour traverſer la marche de l'armée, leur faiſoit des charges continuelles. Enfin les Chrétiens gagnérent ſur le ſoir le bord d'un torrent appellé Alcaras, mais qui groſſi par la pluye, ne ſe trouva pas guéable. Il fallut camper dans cet endroit, & y paſſer la nuit, que les ouvriers de l'armée employérent à dreſſer un pont avec les débris des vaiſſeaux qui ſe trouvérent ſur la plage, & ſur lequel l'armée paſſa le lendemain. Après trois jours de marche, elle arriva proche du cap de Matafus, où les malheureux reſtes de la flotte étoient abordés. L'armée s'y rembarqua avec la joye de quitter ce rivage.

A peine y avoit-il trois heures qu'on étoit à la voile, qu'il s'éleva une nouvelle tempête : la flotte fut diſperſée de nouveau, pluſieurs vaiſſeaux périrent, un entre autres, où il y avoit ſept cens ſoldats Eſpagnols : il fit naufrage à la vûe de l'Empereur, ſans qu'on le pût ſecourir. Enfin les Chrétiens, parmi tant

de périls, & dans la crainte continuelle d'être abîmés dans la mer, arrivérent au port de Bugie, dont les Eſpagnols étoient maîtres depuis la conquête qu'en avoit faite Dom Pedre de Navarre, Général des Rois Catholiques. Muley Haſcen, Roi de Tunis s'y rendit avec des vivres & des rafraîchiſſemens pour l'Empereur & pour ſon armée. Ce Prince le reçut bien, & l'aſſura de ſa protection, & après que le calme fut revenu, il en partit le ſeize de Novembre pour Cartagéne, où il arriva le vingt-cinq du même mois. Avant que de ſe rembarquer, il congédia avec de grands témoignages de ſatisfaction, le Bailli d'Allemagne, & tous les Chevaliers, qui ſur trois galéres à demi briſées, regagnérent avec beaucoup de peine le port de Malthe.

Pendant que les vaiſſeaux & les galéres de la Religion étoient retenus en Afrique au ſiége d'Alger, le canal de Malthe étoit ſouvent rempli de corſaires, qui en tenoient le port bloqué, inſultoient les côtes de l'iſle, & de celle de Goze, & en enlevoient les habitans qui étoient aſſez malheureux pour tomber entre leurs mains. Le Grand-Bailli à ſon retour n'eut pas plûtôt fait radouber ſes galéres, qu'il ſe mit en mer, leur donna la chaſſe, purgea le canal de

Jean d'Omedes.

ces Pirates, les poursuivit jusques sur les côtes d'Afrique, prit plusieurs Rais ou Capitaines, & répandit dans ces mers la terreur de son nom, & la crainte de ses armes.

Le gros tems l'ayant obligé de se retirer dans le port de Tripoli, il apprit par un Envoyé de Muley Hascen, Roy de Tunis, que ce Prince envoyoit au Gouverneur de la place, que Barberousse irrité de trouver les Chevaliers à la tête de toutes les entreprises que les Chrétiens faisoient contre les Turcs d'Afrique, sollicitoit à la porte un ordre pour faire le siége de Tripoli; que Morat Aga son lieutenant en faisoit les préparatifs à Tachiore; qu'il avoit même fait construire une redoute dans le village d'Adabus, voisin de Tripoli, où il avoit mis un corps avancé, qui, de ce côté-là, tenoit Tripoli comme bloqué. Il ajouta que les liaisons de Hascen avec l'Empereur & les Chevaliers, avoient rendu son maître odieux aux Turcs & aux autres Princes de sa Religion; que plusieurs même des principales Villes de son Etat, comme Sousa, Monaster, Mehedia ou Africa, Assacos & Calibie s'étoient révoltées, & que les unes avoient reçu les Turcs, & d'autres prétendoient se maintenir par leurs seules forces dans

une

une entiére indépendance ; qu'un grand nombre de Tunisiens mécontens, s'étoient retirés dans Alger sous la protection de Barberousse, depuis la déroute de l'Empereur ; que l'on ne doutoit pas qu'on ne vît dans peu ce redoutable Corsaire à la tête d'une armée faire le siége de Tripoli & de Tunis ; que Hascen devoit partir incessamment pour aller trouver l'Empereur qui étoit alors en Italie, & lui demander les secours qu'il avoit tout lieu d'espérer d'un Prince, qu'il reconnoissoit pour son Souverain.

Nous avons déja dit que les Chevaliers avoient sollicité l'Empereur de mettre Tripoli en état de défense, ou qu'il leur fût permis d'en combler le port, de faire sauter le château, & d'abandonner une ville si à charge à l'Ordre. Le Grand-Bailli, après avoir visité tout de nouveau la place, tint ensuite un conseil de guerre avec le Gouverneur & les principaux Chevaliers de la garnison ; & d'un commun avis, après avoir eu le consentement du Grand-Maître & du Conseil, on renvoya à Charles-Quint d'autres Ambassadeurs qui lui firent de nouvelles instances, & qui lui représentérent qu'on ne pouvoit conserver cette place ouverte de tous côtés, sans en relever les murailles, & les fortifier par des ouvra-

JEAN D'OMEDES.

ges avancés ; que le pays ne fournissoit ni chaux ni pierres , pour ces différens travaux ; qu'on n'en pourroit tirer de Malthe sans une grande dépense, outre que les Chevaliers étoient assez embarassés à s'y fortifier : mais que si Sa Majesté Impériale trouvoit à propos qu'ils restassent dans une aussi méchante place, il étoit nécessaire qu'il ordonnât à son Viceroi de Sicile d'y envoyer incessamment de l'argent , des ouvriers & des matériaux : que pour prévenir le siége dont on étoit menacé , & pendant qu'on travailleroit aux fortifications , on y fît entrer quelques compagnies des troupes de Sicile ; que les galéres de ce Royaume avec celles de la Religion tinssent la mer pour empêcher les Infidéles de faire des descentes , & de traverser les ouvrages qu'on ne pouvoit se dispenser d'entreprendre pour la sûreté de cette place.

Cette ambassade n'eut pas un succès plus heureux que la premiére. L'Empereur qui craignoit que les Turcs ne s'attachassent à la conquête de la Sicile , mais qui prévoyoit en même tems qu'ils ne tourneroient jamais leurs armes de ce côté-là, tant que les Chevaliers seroient maîtres de Tripoli , étoit bien aise que ces guerriers , au prix de leur sang & à

leurs dépens, occupaſſent en Afrique les forces de ſes ennemis : ainſi il fit dire par ſes Miniſtres aux Ambaſſadeurs de la Religion, que conformément au traité de l'inféodation de Malthe, il ſouhaitoit que les Chevaliers ſe maintinſſent dans Tripoli : il ajoûta des promeſſes magnifiques d'un puiſſant ſecours, ſi la place étoit aſſiégée : mais il s'excuſa d'accorder des Troupes, & l'argent qu'on lui demandoit, ſur le preſſant beſoin qu'il en avoit, diſoit-il, pour réſiſter aux armes des François & des Turcs, qui attaquoient en même tems ſes Etats ou ceux du Roi des Romains ſon frére, tant en Flandre, en Italie, qu'en Hongrie.

Le Grand-Bailli fut ſenſiblement touché de voir revenir ces Ambaſſadeurs, ſans autres ſecours que de vaines promeſſes. Cependant comme c'étoit un homme d'un grand courage, quoique tout lui manquât, il ne ſe manqua pas à lui-même & à ſon Ordre ; & avant que de partir de Tripoli, il réſolut de mettre cette place en état, ſi elle étoit aſſiégée, de pouvoir attendre du ſecours de Malthe ou de Sicile. Dans cette vûë il employa la chiourme de ſes galéres à creuſer & à élargir les foſſés en quelques endroits ; on hauſſa les murailles, & on ajouta au château quelques ouvrages de

terre pour en éloigner les approches : lui-même & tous les Chevaliers de ſon eſcadre & de la garniſon ſervoient les ouvriers , & s'employoient à l'envi dans ces travaux militaires. Mais comme après tout, de pareilles fortifications faites à la hâte ne pouvoient au plus que reculer de quelques jours la perte de la ville, le Grand-Bailli, qui ne déſeſpéroit pas que l'Empereur infiniment jaloux de ſa gloire, ne fît des efforts extraordinaires pour maintenir Muley Haſcen dans un Royaume qu'il regardoit comme ſa conquête, écrivit à ce Roy Maure ; & par ſa lettre , il l'exhortoit de preſſer ſon départ , & de ſe rendre inceſſamment à la Cour de l'Empereur. Il ſe flattoit que les ſecours qu'il tireroit de ce Prince ſerviroient également à la conſervation de Tripoli, comme à celle de Tunis ; & que les Turcs voyant une armée de Charles-Quint ſur les côtes d'Afrique , ne hazarderoient pas en ſa préſence de faire le ſiége de Tripoli.

Muley , ſuivant ces avis & ſon propre intérêt , ſe diſpoſa à paſſer en Italie ; & en ſon abſence il laiſſa le gouvernement de ſon Etat & de ſa capitale à un Maure appellé Mahomet Temtes ou le Begue. Un renégat , corſaire de nation, nommé Caid Ferrath , devoit commander dans

le château : & comme le Roy de Tunis redoutoit l'humeur inquiéte du Prince Muley Hamida ſon fils aîné ; pour l'occuper, il l'envoya du côté du Cap bon avec quelques compagnies d'Arabes, dans le deſſein de ſoumettre quelques Chevaliers ou Seigneurs, qui refuſoient de payer les tributs auſquels ils étoient aſſujettis.

Muley après avoir établi cet ordre dans ſes Etats, en partit, paſſa par la Goulette pour y voir le Prince Mahomet ſon fils qui y étoit en ôtage avec pluſieurs Maures ; & après avoir conféré du ſujet de ſon voyage avec Dom Franciſco de Touar, il lui confia ſes pierreries, & ce qu'il avoit de plus précieux. Il chargea ſon vaiſſeau de préſens magnifiques pour l'Empereur & pour ſes Miniſtres: il s'embarqua, & ſoit par une certaine oſtentation inſéparable du trône, ou pour ſa ſûreté, & pour ſe défendre, ſi dans la traverſe il étoit attaqué par des corſaires, il ſe fit eſcorter par cinq cens hommes, Officiers de guerre, ou ſimples Courtiſans, & qui lui ſervoient de garde. Sa navigation fut heureuſe ; il arriva ſans obſtacle en Sicile, d'où il paſſa à Naples : il y fut reçu avec beaucoup de magnificence par le Viceroy. Il dépêcha enſuite des couriers, pour demander une entrevûë à l'Empereur : mais ce Prince

JEAN D'OMEDES.

qui étoit pressé de passer en Allemagne, où les mouvemens excités par les Luthériens l'appelloient, envoya des ordres au Viceroy de conférer avec le Prince Maure du sujet de son voyage, & ensuite de lui en rendre compte.

Fin du dixiéme Livre.



LIVRE ONZIE'ME.

PENDANT que le Roy de Tunis & le Miniſtre de Charles-Quint conféroient enſemble ſur les moyens de s'oppoſer à Barberouſſe & aux autres Corſaires, la fortune ſuſcita à Muley un ennemi dont il ne s'étoit pas aſſez défié, & qui lui enleva ſa cou onne. Le Prince Hamida fils aîné de Muley avoit un favori appellé Mahomet, qui par la voie ordinaire des courtiſans, la flatterie & une complaiſance ſervile, s'étoit rendu maître de toute ſa confiance. Ce favori cachoit au fond de ſon cœur une haine mortelle, & des deſirs violens de vengeance contre le Roy qui avoit fait mourir ſon pere. L'abſence de ce Prince lui parut une occaſion favorable pour ſatisfaire ſon reſſentiment. Il jetta dans l'eſprit d'Hamida des ſoupçons au ſujet du voyage du Roy ſon pere en terre chrétienne. Il lui dit qu'il devoit craindre que Muley ne voulût laiſſer après ſa mort ſa couronne au Prince Mahomet ſon ſecond fils; que c'étoit peut-être le motif des conférences qu'il avoit eues avec le Gouverneur de la Goulette; qu'on n'ignoroit pas qu'il lui avoit remis

JEAN D'OMEDES.

tous ses trésors, & que vrai-semblablement il n'étoit allé trouver l'Empereur que pour lui faire agréer cette disposition, & en tirer comme du Prince souverain une investiture en faveur de son frére. Hamida, jeune, ambitieux, & brûlant du desir de régner, prit feu à ces discours : & de concert avec son favori il fit répandre dans Tunis des bruits sourds, que le Roy son pere étoit tombé griévement malade à Naples, & qu'avant que de mourir il avoit voulu recevoir le Baptême, & s'étoit fait Chrétien.

A la faveur de ces bruits dont il étoit l'Auteur secret, & comme s'il n'eût pas douté de la mort du Roy, il se rendit à Tunis, & monta au Palais pour en prendre possession. Mais le Viceroy, vieillard austére & ferme, lui reprocha son excès de facilité à croire de méchantes nouvelles : & après lui avoir dit qu'il rendroit compte à Muley de son empressement à lui succéder, il l'obligea de sortir de la capitale. Hamida, confus du mauvais succès de son artifice, & inquiet de l'avenir, se retira dans une maison de plaisance à quelques milles de Tunis. Il ne fut pas plûtôt sorti de cette place, que le Viceroy se jetta dans une barque, se rendit au château de la Goulette pour

sçavoir du Gouverneur quelles nouvelles il avoit reçuës de Sicile & de Naples : & sur ce qu'il apprit que le Roy son Maître étoit en parfaite santé, il s'en revint avec beaucoup de joie dans son gouvernement.

Mais le favori d'Hamida tirant avantage de son voyage, répandit parmi le peuple de nouveaux bruits ; que la mort de Muley n'étoit que trop certaine ; que ç'avoit été le sujet du voyage que le Viceroy venoit de faire avec tant de précipitation à la Goulette ; qu'on n'ignoroit pas que son frére Adulzes, & le jeune Ferrath fils du Gouverneur du château de Tunis, étoient élevés auprès de Mahomet, & en ôtage comme lui dans le fort de la Goulette ; que le Viceroy n'en avoit fait le voyage que pour conférer avec eux & avec le gouverneur Chrétien, des moyens les plus sûrs pour placer Mahomet sur le trône de Tunis, & qu'infailliblement on verroit au premier jour les Espagnols les armes à la main ramener ce jeune Prince à Tunis, & l'en faire proclamer Souverain.

Le peuple toujours avide de la nouveauté, ajoûta une foi entiére à ces bruits, qui augmentérent encore en passant de bouche en bouche, & qu'on chargea de plusieurs circonstances fabuleu-

JEAN D'OMEDES.

ses. A en croire sur-tout les partisans d'Hamida, ils publioient que le jeune Mahomet son frére, élevé chez les Chrétiens, avoit embrassé secrettement le Christianisme, comme le gage le plus sûr qu'il pourroit donner à l'Empereur de sa fidélité.

La crainte d'avoir un Chrétien pour Souverain allarma toute la Ville. On s'assemble, on cabale, & on député enfin à Hamida pour l'exhorter à venir au secours d'un peuple qui vouloit lui mettre la couronne sur la tête. On le trouva se promenant dans des jardins, enséveli dans une profonde mélancolie, détestant la fausse démarche que son favori lui avoit fait faire, & croyant bien que le Roy son pere à son retour ne lui pardonneroit pas le fatal empressement qu'il avoit fait paroître pour monter sur le trône. La nouvelle de l'émotion du peuple fit succéder la joie à ces tristes pressentimens ; il ramasse ses partisans, & à leur tête, & à la faveur du peuple, il entre dans Tunis, surprend le Viceroy & le Gouverneur du Château, les fait égorger, massacre les plus zélés sujets du Muley, s'empare du Palais ; & pour prémices de sa puissance, ce jeune tyran, par un inceste détestable contraint les femmes les plus chéries de son pere d'entrer dans son lit.

Le Roy de Tunis ayant appris de si fâcheuses nouvelles, & dans la crainte que son fils pour se maintenir sur le trône ne se fortifiât de la protection & du secours de Barberousse, résolut de retourner incessamment en Afrique. Du consentement du Viceroi il leve jusqu'à deux mille hommes qu'il ramasse parmi les bandits & les exilés ; met à leur tête un ancien Officier du pays, appellé l'Ofredo, s'embarque & arrive à la Goulette, où les nouvelles & les différentes circonstances de la révolte d'Hamida lui furent confirmées. Le Gouverneur lui conseilloit de ne point sortir de sa place qu'il ne fût instruit des forces de son ennemi, & de la disposition de ses Sujets : mais Muley prévenu que son fils n'oseroit soutenir sa présence, & encouragé par l'Ofredo qui se flattoit de s'enrichir à la prise de Tunis, se mit en chemin. Ce qui acheva de le déterminer à prendre un parti si dangereux, sur-tout avec si peu de forces, c'est que des traîtres par des ordres secrets d'Hamida, se présentérent sur son chemin comme de fidéles Sujets qui venoient se ranger sous les étendarts de leur légitime Souverain : & ils lui dirent qu'ils avoient laissé son fils fort consterné des nouvelles de son retour, incertain du parti qu'il avoit à

Jean d'Omedes.

prendre, & qu'on disoit qu'il étoit résolu de se réfugier dans le fond des terres, chez quelques Arabes ses amis.

Muley séduit par les discours de ces perfides, hâta sa marche. En approchant de Tunis, il en vit sortir d'abord quelques escadrons, qui à leur contenance mal assurée, sembloient ne s'être avancés que pour reconnoître ses forces. On ne laissa pas d'en venir à de legéres escarmouches : mais pendant que les rebelles amusoient Muley, il en vint un plus grand nombre qui engagérent le combat. Les troupes se mêlérent ensuite ; la bataille fut sanglante ; Muley emporté par son courage, & encore plus par sa colére, poussoit vivement les troupes qui lui étoient opposées : mais en combattant à la tête d'un escadron, il reçut une blessure que ses Soldats crurent mortelle ; ce qui rallentit leur ardeur. Dans le même tems il sortit de la forêt des Oliviers, voisine de Tunis, un grand corps d'infanterie composé d'Arabes, que Hamida avoit pris à sa solde. Les Chrétiens s'en virent bien-tôt enveloppés ; & malgré leur courage & leur fermeté, les Infidéles supérieurs en nombre, les taillérent en piéces. Quelques-uns, en tâchant de se sauver à la Goulette par l'étang, se noyérent, & le malheureux Muley aban-

donné des Chrétiens & des Maures fut pris. On le conduisit aussi-tôt à son fils : mais ce perfide auquel il restoit quelque sorte de honte de son crime, ne voulut pas le voir. Il le fit jetter chargé de chaînes dans un cachot, & le lendemain il lui envoya des bourreaux, qui ne lui laissérent que le choix de la mort, ou d'être aveuglé. Il prit ce dernier parti, & on lui enfonça une lancette ardente dans les deux yeux.

Une révolution si surprenante dans un Royaume voisin de Tripoli, & allié avec l'Ordre de S. Jean, consterna les Chevaliers. Ceux sur-tout qui se voyoient à Tripoli éloignés de Malthe, environnés des Infidéles, dans une place sans fortifications, & commandée de plusieurs endroits, ne doutoient pas de se voir assiégés au premier jour. Fernand de Bracamont qui en étoit Gouverneur, désespérant de s'y pouvoir maintenir, & sous prétexte qu'il n'y avoit point d'honneur à acquérir dans la défense d'une place si foible, fit de grandes instances auprès du Grand-Maître pour être rappellé, & obtint à la fin son congé. Il eut pour successeur Christophle de Solertarfan, Grand-Chancelier, dont dans la suite on n'eut pas plus de sujet d'être content. Cependant comme dans un poste si

important on avoit besoin d'un Gouverneur plein d'expérience, & aussi sage qu'intrépide, le Grand-Maître & le Conseil jugérent à propos de le rappeller, & on substitua en sa place le Commandeur de la Valette, Chevalier de la langue de Provence, & qui depuis qu'il avoit pris l'habit à Malthe, n'en étoit sorti que pour aller en course contre les Infidéles. Il essuya dans ces expéditions l'une & l'autre fortune, mais toujours avec le même courage & la même fermeté. Tantôt vainqueur, & quelquefois vaincu, il se vit même dans les fers des Infidéles : mais il n'en étoit pas plûtôt sorti, qu'il armoit de nouveau. Son nom seul portoit la terreur dans les mers d'Afrique & de Sicile ; & parmi ce grand nombre de Chevaliers qui faisoient la course, les Infidéles n'avoient point d'ennemi plus redoutable. Il ne fut pas plûtôt arrivé à Tripoli, qu'il fit faire la revûe des Officiers & des soldats, Chrétiens ou Maures, alliés de la Religion. Il les pourvût tous de bonnes armes, cassa ceux qui ne lui parurent pas propres à les porter, ou ceux qui furent convaincus, faute d'argent, de les avoir joüées, & punit sévérement les blasphémateurs. Il mit ensuite hors de la ville & du château toutes les bouches inutiles, fit un grand

amas de vivres, ajouta de nouvelles fortifications à la place, autant que sa mauvaise situation & le peu d'argent qu'il avoit le pûrent permettre : & après en avoir fait lever un plan exact, & de toute la côte d'Afrique, il l'envoya par un Chevalier à l'Empereur, pour lui faire voir de quelle importance il lui étoit pour ses Etats d'Italie, & même d'Espagne, que Tripoli ne tombât pas entre les mains des Infidéles, & sur-tout de Dragut, alors chef de tous les Corsaires de Barbarie, qui avoit succédé à Barberousse dans cet emploi, & qui n'étoit occupé que du dessein de chasser les Chevaliers des côtes d'Afrique.

Dragut dont nous venons de parler, étoit né dans un petit village de la Natolie, situé vis-a-vis l'isle de Rhodes. Son pere & sa mere étoient Mahometans, gens pauvres, & qui ne subsistoient que de la culture des terres, & du travail de leurs mains. Cette vie obscure & pénible ne convenant pas à l'humeur vive & inquiéte du jeune Dragut, il prit parti dès l'âge de douze ans avec un Officier d'artillerie, qui servoit sur les galéres du Grand-Seigneur. D'abord mousse, & simple matelot, ensuite pilote, & depuis à l'école de son Patron, il devint excellent canonier. Pendant plusieurs

Jean d'Omedes.

années il servit en cette qualité sur différens vaisseaux : & ayant fait quelque profit, il parvint à être de part dans un brigantin de corsaires. Il eut bien-tôt à lui seul une galiote, avec laquelle il fit des prises considérables. Il grossit ensuite son armement, & se fit redouter dans tout le Levant. Parmi les Infidéles il n'y avoit point de Pilote qui eût une connoissance si parfaite des isles, des ports & des rades de la Méditerranée. Mais comme tout ce qui navigeoit dans les mers de Turquie dépendoit en quelque maniére de Barberousse, alors Amiral du Grand-Seigneur, Dragut rechercha sa protection, & se rendit à Alger pour lui offrir ses services.

La réputation de ce Corsaire l'avoit précédé ; Barberousse étoit instruit de sa valeur, & sur-tout de sa capacité dans la conduite des vaisseaux. Il fut ravi de pouvoir s'attacher un homme de ce mérite. Pendant plusieurs années il le chargea de différentes expéditions, dont il s'acquitta à la satisfaction de son Général, & avec un entier succès. Barberousse après l'avoir fait passer par tous les dégrés de la milice, en fit son lieutenant, & lui donna le commandement d'une escadre de douze galéres.

Depuis ce tems-là il ne se passoit point

d'Eté que ce redoutable Corſaire ne ravageât les côtes de Naples & de Sicile ; aucun vaiſſeau Chrétien n'oſoit même s'expoſer à paſſer d'Italie en Eſpagne, qu'il ne fût auſſi-tôt enlevé ; & quand la mer ne lui fourniſſoit pas de proye, il s'en dédommageoit par des deſcentes le long des côtes, pilloit les Bourgs & les Villages, & faiſoit eſclaves les habitans.

JEAN D'OMEDES.

L'Empereur fatigué des plaintes qu'il en recevoit de tous côtés, ordonna à André Doria ſon Amiral de le chercher, de tâcher à quelque prix que ce fût, de s'en défaire, & d'en purger la mer. Doria ayant reçû les ordres de l'Empereur, arma auſſi-tôt ce qu'il trouva de vaiſſeaux & de galéres en état d'aller en mer : & comme ce vieux général étoit raſſaſié de gloire, pour en faire acquérir à Jannetin Doria ſon neveu, il le chargea de cette expédition. Le jeune Doria partit auſſi-tôt, chercha Dragut, & fut enfin aſſez heureux pour le rencontrer le long des côtes de l'iſle de Corſe, dans le port ou la cale de Giralate, château ſitué entre Calvi & Layazzo. Le Corſaire qui ne ſçavoit point que la flotte de l'Empereur fût en mer, ſe croyoit en ſûreté dans cette anſe : mais il s'y vit bien-tôt enfermé & foudroyé par le canon du château, & par l'artillerie des vaiſſeaux,

JEAN D'OMEDES.

Il ſe défendit d'abord avec ſon courage ordinaire : mais le feu ſupérieur des Chrétiens fit taire le ſien, & il vit en même tems toute la côte de l'iſle bordée des habitans en armes, gens féroces qui accoururent pour contribuer à ſa défaite, & pour ſe venger de celui, qui avoit tant de fois ravagé leurs campagnes, & pillé leurs maiſons.

Dans cette extrêmité, Dragut n'eut point d'autre parti à prendre que d'arborer le drapeau blanc ; il demanda à entrer en négociation, & qu'on lui fît bonne guerre. Mais toute la compoſition qu'il obtint, fut de racheter ſa vie au prix de ſa liberté : il fut obligé avec ce qu'il avoit alors de galéres de ſe remettre au pouvoir du Général Chrétien. On le fit paſſer avec ſes Officiers ſur la capitane à la vûë du jeune Doria qui n'avoit pas encore de barbe. Ce vieux Corſaire outré de rage, s'écria : *Faut-il qu'à mon âge je me voye dans les fers d'un petit efféminé ?* Les Hiſtoriens du tems prétendent qu'il ſe ſervit même d'un terme bien plus offenſant, que la pudeur ne permet pas de rapporter, & que Jannetin irrité d'une injure ſi atroce, lui donna quelques gourmades, & le fit enchaîner.

Il reſta dans l'eſclavage pendant qua-

tre ans entiers ; & quoiqu'il offrît la carte blanche pour ſa rançon, on n'étoit pas réſolu de lui rendre ſa liberté. Mais les Génois allarmés depuis de voir le fameux Barberouſſe avec cent galéres dans la riviére de Génes, demandérent Dragut à Doria : & pour empêcher qu'on ne ravageât leur territoire, ils le renvoyérent avec des préſens à l'Amiral du Sultan.

Barberouſſe le rétablit auſſi-tôt dans ſon emploi, & lui confia à l'ordinaire un détachement de ſes galéres. Les mauvais traitemens qu'il avoit reçûs pendant qu'il étoit dans les chaînes, augmentérent ſa haine naturelle contre les Chrétiens. Il courut toutes les côtes du Royaume de Naples, prit & ſaccagea Caſtel-Lamare, & la plûpart des Villages de la côte ; fit un grand nombre d'eſclaves, & peu de jours après, il enleva une galére de la Religion, qu'un gros tems avoit ſéparée de ſon eſcadre, & ſur laquelle ce Corſaire trouva ſoixante & dix mille écus, qui étoient deſtinés pour les fortifications de Tripoli : perte irréparable à l'égard de cette place, & pour ceux à qui elle appartenoit. Barberouſſe étoit retourné à Conſtantinople, où quoique âgé de plus de quatre-vingts ans, il paſſoit les jours & les nuits avec ſes

JEAN D'OMEDES.

plus belles esclaves. Mais ayant poussé la débauche trop loin, on le trouva mort dans son lit de ces excès. Soliman sentit vivement sa perte ; & pour le remplacer, il ordonna à tous les corsaires de ses Etats, de reconnoître Dragut pour Général : mais sans le revêtir de la dignité d'Amiral. Cependant il ne laissa pas de lui confier toute son autorité du côté du Midi, & à l'égard des côtes d'Afrique.

L'ambition de Dragut crût avec son pouvoir ; & à l'exemple de Barberousse, il résolut de s'emparer de quelque place forte, & d'un bon port, où sous l'aveu & la protection de Soliman, il pût retirer ses prises, & s'en faire comme un petit Etat, & une Principauté particuliére. Plein de ces vûës, & avant que les ordres de la Porte eussent décidé des opérations de la campagne, il ramassa pendant l'hyver même ce qu'il y avoit dans ces Mers de Corsaires. S'étant mis à leur tête, il chassa d'abord les Espagnols des Villes de Sousa, de Monaster & de Fagues ; toutes Places qui faisoient autrefois partie du Royaume de Tunis, mais qui pour être ouvertes & sans aucune fortification, recevoient indifféremment dans leurs Ports, le parti le plus puissant, & celui qui tenoit la mer ;

en sorte qu'elles avoient passé successivement & plus d'une fois de la domination des Maures & des Princes naturels du pays, à celle des Corsaires Turcs, & depuis sous la domination des Espagnols.

JEAN D'OMEDES.

Dragut s'en étoit rendu maître avec la même facilité : mais comme il prévit qu'il ne pourroit pas s'y maintenir contre toutes les forces de l'Empereur, & qu'au retour du Printems il s'y verroit assiégé par les galéres de Naples & de Sicile, il jetta les yeux sur la ville d'Africa, autrement appellée Méhédia, & connuë du tems des Romains sous le nom d'Adrumette. Cette place située entre Tunis & Tripoli, étoit bâtie sur une langue de terre qui avance dans la mer. On l'appelloit la petite Afrique, comme une des plus considérables de cette troisiéme partie de notre continent. Elle étoit fortifiée réguliérement ; ses murailles très-élevées, terrassées en dedans, d'une épaisseur extraordinaire, garnies de tours & de boulevarts ; l'artillerie en étoit nombreuse & en bon état. On trouvoit au-dessus de la Ville, sur une éminence qui la dominoit, un fort ou une espéce de château qui lui servoit de citadelle. Le port étoit grand, sûr, & à l'abri de tous vents. Il y en avoit

JEAN d'OMEDES.

un particulier & plus petit pour les galéres, & qui étoit fermé par une barriére de fer : les flots de la mer battoient le pied des murailles, & environnoient cette place de tous côtés, excepté par l'endroit seul qu'elle tenoit à la terre ferme.

Les habitans, tous Maures, & Mahometans, après s'être souftraits de la domination des Rois de Tunis leurs Princes naturels, avoient érigé leur gouvernement en forme de République: & de peur de surprise, & qu'on ne donnât atteinte à leur liberté, ils n'admettoient dans leur ville ni Turcs ni Chrétiens ; & si par la nécessité du commerce ils souffroient dans leur port quelques vaisseaux étrangers, c'étoit toujours en petit nombre, & avec des précautions qui les mettoient hors d'état d'en être surpris.

Cette place telle que nous la venons de représenter, devint l'objet des desirs ambitieux de Dragut. Mais comme il n'avoit pas de troupes suffisantes pour l'attaquer à force ouverte, & qu'il n'étoit pas même assûré que le Grand-Seigneur trouvât bon qu'il y employât ses armes, il résolut de faire suppléer l'artifice à la force, & de tâcher en formant quelque intelligence dans la place, de s'en rendre maître, persuadé que les

Princes ne désavoüent guéres les entreprises même les plus injustes, quand par le succès elles tournent à leur profit. Dans cette vûë, & pour reconnoître la place de plus près, il entroit quelquefois dans le port : mais seulement avec un leger brigantin ou quelque galiotte ; & il contenoit ses soldats dans une modestie rare parmi des corsaires. Insensiblement il fit connoissance avec un des principaux Magistrats, appellé Hybrahim-Barat, & qui commandoit dans une des principales tours qui flanquoient les murailles de cette place. Dragut cultiva cette nouvelle amitié par des présens de ce qui se trouvoit de plus rare dans ses prises ; seul moyen parmi les barbares, & souvent même parmi des Chrétiens, pour en attirer la confiance. Il commença par lui laisser entrevoir qu'il l'associeroit volontiers dans les prises qu'il faisoit tous les jours, & il lui fit connoître ensuite le profit immense qu'il tireroit de cette société : mais en même tems il lui fit envisager que pour rendre cette société plus durable, & leur liaison plus sûre, il étoit à souhaiter qu'il pût être admis dans la ville en qualité de citoyen. Le Maure gagné par l'espérance du gain, se chargea d'en faire la proposition au Conseil : mais la profession

du corsaire la fit rejetter par tous les Magistrats, & Hybrahim fut même repris sévérement d'en avoir fait la premiére ouverture. Le dépit & le chagrin de se voir rebuté, menérent ce Maure plus loin qu'il n'avoit peut-être pensé d'abord : il parut à Dragut qu'il étoit capable de tout entreprendre pour s'en venger. Le Corsaire pour profiter de la chaleur de son ressentiment, lui proposa de le recevoir dans cette tour de la ville, dont il avoit le commandement, & il lui fit goûter cette nouvelle proposition par des sommes considérables. L'avare Maure ne put y résister : il s'abandonna entiérement à Dragut : leur marché fut bien-tôt conclu ; ils convinrent que le Corsaire partiroit incessamment ; que pour faire oublier ses vûës, & dissiper l'ombrage que les Magistrats en auroient pû prendre, il laisseroit couler quelque tems sans reparoître ; qu'il prendroit ensuite toutes les troupes qu'il avoit dans Sousa & dans Monaster ; qu'il les feroit filer le plus secrettement qu'il pourroit du côté d'Africa ; qu'il s'approcheroit jusqu'au pied de la tour pendant une nuit, & à une heure que le Maure lui assigna ; & que par le poste où il commandoit, il lui faciliteroit l'entrée dans la ville. Ce perfide complot fut

fut exécuté avant que les habitans s'en apperçuſſent : Dragut à la faveur des ténébres entra dans la tour, & de-là dans la ville, & en occupa les principaux poſtes. Le jour découvrit aux citoyens leur malheur ; ils ne laiſſérent pas de prendre les armes ; on en vint aux mains : mais comme tout étoit rempli de trouble & de confuſion, ils ſe battirent avec plus d'impétuoſité que de conduite. Les Corſaires en taillérent en piéces une partie, & obligérent les autres à mettre les armes bas, & à reconnoître pour maître & pour ſouverain, celui qu'ils avoient refuſé d'admettre pour citoyen. Il introduiſit depuis dans la place de nouvelles troupes, qui faiſoient redouter ſon autorité, & qui ſervoient à la maintenir : & après avoir établi ſur des fondemens auſſi ſolides, ſa nouvelle domination, il confia le gouvernement de cette ville à un jeune Corſaire ſon neveu, appellé le Rais, ou Capitaine Eſſé.

Il partit enſuite d'Africa ſur des ordres de la Porte, pour continuer ſes courſes contre les Chrétiens : mais avant que de s'embarquer, il ordonna à ſon neveu de ſe défaire en ſon abſence de ce Maure qui l'avoit introduit dans la place, de peur que le repentir d'avoir trahi ſa

patrie, ou peut-être l'eſpoir d'une plus grande récompenſe ne l'engageât à une nouvelle trahiſon. Le Gouverneur, dès qu'il fut parti, ne manqua pas d'exécuter ſes ordres, & Hybrahim reçut la récompenſe que méritoit ſa perfidie.

Les nouvelles de la conquête d'Africa allarmérent toutes les côtes de la Sicile, & donnérent beaucoup d'inquiétude à l'Empereur. Ce Prince prévit que le Corſaire en alloit faire ſa place d'armes; que le port lui ſerviroit à l'avenir de retraite pour ſes vaiſſeaux, & qu'il lui ſeroit aiſé d'infeſter de-là toutes ces mers, & même de déſoler les côtes de Naples & de Sicile. Pour prévenir ſes deſſeins, & avant que ſa domination fût plus affermie, il réſolut de faire le ſiége de cette ville. L'affaire ayant été miſe en délibération, ſon conſeil fut d'avis de reprendre Souſa, Monaſter, & les autres places voiſines, d'où les Corſaires auroient pû tirer du ſecours, afin de trouver moins de difficulté dans le ſiége d'Africa.

Doria par ſon ordre mit en mer la flotte qu'il commandoit, le Pape y joignit les galéres de l'Egliſe, & le Grand-Maître, à la priére de l'Empereur, envoya pour cette expédition celles de Malthe, ſous le commandement du Bailli de la Sangle. Il

y avoit dans cette escadre particuliére cent-quarante Chevaliers, & un bataillon de quatre cens hommes de troupes, que la Religion entretenoit à sa solde. Toutes ces forces étant réunies, la flotte Chrétienne mit à la voile, tint la route des côtes d'Afrique, & sur des avis que Doria reçut que Dragut étoit dans le port de Monaster, il fut l'y chercher. Mais le Corsaire étoit trop habile & trop défiant pour s'enfermer dans une si mauvaise place, il prit le large, tint la mer, & étant bien instruit que Doria n'avoit pas assez de troupes sur sa flotte pour former le siége d'Africa, soit pour éviter sa rencontre, soit pour faire diversion, en attendant qu'il fût éclairci de ses desseins, il courut les côtes d'Espagne, où il continua ses ravages ordinaires.

Doria de son côté, pour suivre les ordres de l'Empereur, débarqua ce qu'il avoit de troupes au Cap-bon, s'empara du fort de Calibie, l'ancienne Clupée des Romains, d'où il s'avança ensuite jusqu'aux portes de Monaster. A l'approche des troupes Chrétiennes qui ne paroissoient pas en grand nombre, les Turcs joints aux habitans qui avoient pris les armes en leur faveur, firent une sortie, moins pour combattre, que pour recon-

JEAN D'OMEDES.

noître les forces de leurs ennemis. Les Chevaliers qui avoient la tête de l'attaque, & qui étoient soutenus par un terce Espagnol, les joignirent, engagérent le combat malgré les Maures, en tuérent un grand nombre, tournérent le reste en fuite, & les suivirent de si près, qu'ils entrérent avec eux dans la ville, & s'en rendirent maîtres. Une partie des habitans qui ne s'étoient point trouvés à cette sortie, & les Turcs qui purent échapper à la premiére fureur des victorieux, se réfugiérent avec le gouverneur dans le château. Doria après avoir fait sommer le Commandant de se rendre, sur son refus fit dresser ses batteries : le fort fut foudroyé à coups de canon. A peine eut-on fait brêche, que l'Amiral Chrétien, sans examiner si elle étoit assez grande, & qui auroit crû se déshonorer en attaquant une si petite place selon les régles ordinaires, ordonna qu'on se préparât pour l'assaut. Les habitans eussent bien voulu capituler : mais le Gouverneur, vieux corsaire, & qui avoit plusieurs de ses compagnons avec lui, en rejetta fiérement la proposition. Son audace & la précipitation de Doria furent cause que l'attaque & la défense furent également vives & meurtrieres : la Religion y perdit la plûpart de ses Chevaliers,

JEAN D'OMEDES.

& cette action avoit déja duré plus d'une heure & demie, ſans qu'on pût juger quel en ſeroit le ſuccès, lorſque le Gouverneur fut tué ſur la brêche d'un coup de mouſquet. Ce coup, comme s'il eût porté ſur tous les ſoldats de la garniſon, leur fit perdre courage, & on arbora le drapeau blanc. Les Corſaires pour ſauver leur vie conſentirent à perdre leur liberté ; & les habitans, qui par zéle pour leur Religion, avoient pris les armes en leur faveur, ne furent pas mieux traités.

L'Empereur tirant un bon augure de ce premier avantage, ordonna à Doria de diſpoſer tout pour le ſiége d'Africa, & il lui fit ſçavoir que les Vicerois de Naples & de Sicile avoient ordre de lui fournir tous les ſecours de troupes & de munitions dont il auroit beſoin. L'Amiral écrivit auſſi-tôt à Dom Pédre de Tolède, Viceroi de Naples, & à Dom Juan de Véga, qui commandoit en Sicile, de lui envoyer au plûtôt ce qu'ils avoient de galéres & de vaiſſeaux chargés de munitions de guerre & de bouche, & les troupes de débarquement. En les attendant, & pour empêcher qu'on ne fît entrer des troupes dans Africa, il fut ſe poſter aux iſles Cumiliéres ou Conigliéres, plus proche encore de cette place que Monaſter, quoique

cette derniére n'en fût qu'à trois milles. Le Viceroi de Naples lui fit ſçavoir qu'il lui préparoit un puiſſant ſecours, qui ſeroit commandé par Dom Garcie ſon fils: celui de Sicile l'aſſura de la même choſe, & il ajouta que tous les peuples de ſon gouvernement, comme plus voiſins d'Africa, ayant un ſi grand intérêt de chaſſer les Corſaires de cette place, il prétendoit conduire lui-même ſes troupes. Mais comme le ſecours qu'il préparoit n'étoit pas encore prêt, & que d'ailleurs Dragut avec différentes eſcadres couroit ces mers pour ſurprendre les vaiſſeaux Chrétiens, & traverſer l'entrepriſe; ce Viceroi exigea de l'Amiral qu'il fixât le rendez-vous général de toute la flotte Chrétienne à Drepano en Sicile, afin de mettre en ſûreté les côtes de ce Royaume. Il lui mandoit qu'il étoit réſolu de s'y rendre lui-même avec ce qu'il avoit de vaiſſeaux & de galéres, & qu'après avoir joint leurs eſcadres, & mis en un ſeul corps toutes les forces maritimes de l'Empereur, ils pourroient tous aller ſans inquiétude & de concert faire le ſiége d'Africa.

L'Amiral, qui des iſles Cumiliéres tenoit le port de cette place comme bloqué, prévit que s'il quittoit ſon

poſte, Dragut ne manqueroit pas de s'en prévaloir, & d'y jetter du ſecours : mais comme il lui étoit venu des ordres ſecrets de n'agir dans la conduite du ſiége que par les avis de Dom Juan de Véga, ancien Officier & Général habile, Doria fut contraint de le venir trouver à Palerme. De-là ils ſe rendirent enſemble à Drepano, où ils trouvérent les galéres & les troupes de Naples & de Malthe.

Le ſecours de Naples conſiſtoit en vingt-quatre galéres, & pluſieurs bâtimens chargés de troupes. Dom Garcie de Tolède, comme nous le venons de dire, commandoit cette puiſſante eſcadre ; & comme Doria ne quittoit guéres la mer, ce jeune Seigneur ſe flattoit de conduire le ſiége, & d'en avoir tout l'honneur : mais ayant appris que le Viceroi de Sicile avoit déclaré qu'il marcheroit en perſonne, le chagrin de ſe voir privé de la gloire qu'il eſpéroit acquérir, le fit rembarquer, comme s'il eût voulu partir, & ſe ſéparer du reſte de l'armée. Pour couvrir ſon mécontentement d'un prétexte ſpécieux, il dit à Doria que le Viceroi ſon pere ayant reçu des ordres de l'Empereur de mettre toutes ſes galéres en mer, pour chercher Dragut & le combattre, il ne

Jean d'Omedes.

pouvoit pas se dispenser de suivre son instruction.

Doria vit avec douleur que cette division entre les Chefs, causée par une jalousie pour le commandement, feroit échouer l'entreprise, & que Dom Garcie, quoique jeune Officier, mais indépendant du Viceroi de Sicile, se prévaloit du besoin qu'on avoit du corps qui étoit à ses ordres. Il fit ce qu'il put pour tâcher de le retenir, & pour l'empêcher de partir : l'affaire fut mise en négociation. Le Bailli de la Sangle, qui commandoit les galéres de Malthe, en fut chargé par Doria. Ce sage Chevalier portoit les paroles de chaque côté : mais quelques propositions qu'on fit à Dom Garcie, il ne voulut jamais se relâcher. Il soutenoit que commandant en chef une flotte & un corps d'armée, rien ne l'obligeoit, sans des ordres exprès de l'Empereur, de servir en qualité de subalterne ; qu'à la vérité tant qu'il seroit en mer, il sçavoit le respect qui étoit dû au pavillon de l'Empereur & à son grand-Amiral : mais que sur terre, & sur-tout dans une terre étrangére, il ne prendroit jamais l'ordre d'un Général, qui de droit n'avoit aucune autorité sur les troupes Napolitaines. Cette contestation fut vive, &

dura plusieurs jours : enfin le Bailli de la Sangle qui étoit d'un génie conciliant, les fit convenir que sur terre ils auroient tous deux une égale autorité ; que chacun commanderoit les troupes qu'il auroit amenées au siége ; que le Conseil de guerre, à la pluralité des voix, décideroit des attaques, & que les ordres seroient donnés au nom de l'Empereur, & comme s'il commandoit lui-même en personne au siége. Ces contestations étant heureusement terminées, toute la flotte mit à la voile, prit la route d'Africa, & on débarqua les troupes au levant de cette place le vingt-six de Juin.

Pendant que Doria étoit passé à Drepano, Dragut, comme l'avoit bien prévû cet habile Amiral, n'avoit pas manqué de jetter un puissant secours dans la place ; il y avoit fait entrer tous ses meilleurs Officiers avec des vivres & des munitions de guerre ; en même tems il tenoit la mer pour traverser les convois qu'on pourroit envoyer à l'armée Chrétienne. Le Gouverneur de la Goulette, Officier plein de valeur, & d'une grande réputation, sur des ordres exprès de l'Empereur, se rendit au siége : & le Grand-Maître de Malthe qui n'ignoroit pas la perte que

la Religion avoit faite à l'assaut du château de Monaster, envoya une nouvelle recrue de Chevaliers, pour remplacer les morts.

Après que les Généraux eurent débarqué leurs troupes, leurs munitions & leur artillerie, on ouvrit la tranchée : on dressa des batteries, & l'artillerie commença à tirer contre la place. Les Magistrats & les principaux habitans, tous bons négocians, voyant une armée si redoutable au pied de leurs murailles, détestoient les brigandages de Dragut, qui leur avoit attiré cette guerre : ils parloient même tout haut de traiter avec les Chrétiens : mais le Rais Essé, neveu de Dragut, & Gouverneur de la place, Soldat déterminé, les menaça, s'il entendoit parler de capitulation, de les poignarder tous les uns après les autres, & de mettre ensuite le feu dans la ville. Après leur avoir reproché leur lâcheté, il leur demanda avec plus de douceur, si en se livrant aux Chrétiens, ils étoient assez dupes pour croire que leurs ennemis mortels devenus leurs maîtres, leur laisseroient l'exercice de leur Religion, & la possession de leurs biens ; qu'ils songeassent que dans cette guerre il s'agissoit de ce que tous les hommes ont de plus cher,

& qu'ils avoient à défendre leurs vies, leur liberté, leur Religion, leurs femmes & leurs enfans. En même-tems, pour les rassurer, il leur représenta la force de la place, son artillerie nombreuse, ses armes & ses munitions. Il ajouta qu'il avoit sous ses ordres dix-sept cens hommes d'infanterie, & six cens Cavaliers que son oncle avoit choisis parmi ses meilleures troupes, & tous résolus comme lui de s'ensévelir sous les ruines de la place, plûtôt que de la rendre aux Chrétiens. Les Magistrats plûtôt intimidés par ses menaces, que rassurés par ses promesses, se dispósérent, malgré eux, à soutenir un siége qu'ils ne pouvoient empêcher. Mais le petit peuple furieux de zéle, & d'autant plus jaloux de sa Religion, qu'il ne la connoissoit guéres, ne répondit au discours du Gouverneur que par des imprécations contre les Chrétiens. Tous à l'envi s'exhortoient à mourir pour leur Religion; ensorte que le préjugé & l'entêtement leur tinrent lieu de fermeté & de courage.

Le Gouverneur, pour les fortifier dans ce sentiment, & pour leur faire voir qu'il ne craignoit pas les Chrétiens, fit sortir de la place sa cavalerie, avec trois cens arquebusiers, qui oc-

Jean d'Omedes.

cupérent une colline voiſine, & d'où avec leurs mouſquets, & quelques piéces de campagne, ils battoient le camp de l'Empereur. Dom Garcie dont le quartier étoit proche, s'avança auſſi-tôt à la tête d'une partie de ſes troupes, pour les déloger de ce poſte. L'eſcarmouche fut vive & opiniâtrée, comme il arrive ordinairement dans les premiéres actions, dont l'événement ſemble former un préjugé pour le ſuccès de toute l'entrepriſe. Le Gouverneur pour ſoutenir ſes gens fit encore ſortir à leur ſecours ſix cens Maures armés de mouſquets, qui firent une furieuſe décharge, & qui maltraitérent extrêmement les Napolitains. Quoique le Viceroi de Sicile n'eût pas été peut-être fâché de voir Dom Garcie battu & repouſſé; cependant le ſervice de l'Empereur, & l'intérêt de la cauſe commune le portérent à exhorter les Chevaliers à marcher au ſecours des Napolitains. Le Bailli de la Sangle qui commandoit le bataillon de Malthe, marcha auſſi-tôt, joignit les Maures, les chargea l'épée à la main: & ces Infidéles peu faits à combattre de pied ferme, ſe débandérent. L'infanterie regagna les portes de la ville, qui furent enſuite fermées; pour la cavalerie, elle ſe diſperſa dans

la plaine, & à course de cheval se jetta dans une forêt d'oliviers, où elle se perdit.

Le canon avoit commencé par battre la fausse braye, & le pan de muraille qui fermoit cette langue de terre, dont nous avons parlé. La bréche paroissant raisonnable, on envoya quelques Officiers pour la reconnoître. A leur retour ils rapportérent qu'ils avoient apperçu derriére la bréche de profonds retranchemens bien flanqués, dont le fond étoit garni de pointes de fer, & qu'on perdroit infailliblement toutes les troupes qu'on y enverroit. Mais le Viceroi de Sicile soupçonnant que la peur pouvoit avoir beaucoup de part à ce rapport, ou du moins qu'il étoit fort exageré, fit résoudre l'assaut pour le vendredi suivant : & dans l'intervalle, on redoubla la batterie, afin d'élargir la bréche. Le vendredi, deux heures avant le jour, le Viceroi qui vouloit avoir tout l'honneur de cette entreprise, malgré la possession ou étoient les Chevaliers d'être à la tête de toutes les attaques, fit avancer ses troupes au pied de la muraille.

Ces Siciliens trouvérent la bréche de la fausse braye bordée d'ennemis, qui firent une furieuse décharge, & tuérent

un grand nombre de Chrétiens. Les assaillans, sans s'épouvanter, & peut-être sans connoître le péril, gagnérent le haut de la bréche; & les plus braves se jettérent à corps perdu dans le fossé, qui étoit entre la fausse-braye & le fort. Mais ils y périrent tous à l'exception d'un seul, que les Infidéles épargnérent pour tirer quelque connoissance des desseins des Chrétiens. D'autres troupes qui s'avançoient pour soutenir ce premier corps, n'eurent pas un sort plus heureux; elles trouvérent par-tout de profondes coupures & des retranchemens entassés les uns sur les autres, & d'où il partoit une grêle continuelle de canon & de mousqueterie. Tout ce qui paroissoit étoit foudroyé par le feu des assiégés. Cet assaut coûta aux Généraux leurs plus braves Soldats, & pour ne pas perdre plus de monde, on fit sonner la retraite. L'Officier, comme le Soldat, rebutés d'une attaque si périlleuse, se jettérent avec précipitation dans leurs tranchées. Ce mauvais succès rallentit extrêmement l'ardeur des assiégeans. Si le Soldat mécontent & rebuté n'osa pas encore parler de lever le siége, on jugea bien cependant qu'il traîneroit en longueur. Pour surcroît de disgrace, les vivres commen-

cérent à manquer ; & enſuite, des maladies contagieuſes cauſées par la fatigue & la mauvaiſe nourriture, attaquérent l'Officier comme le ſimple Soldat. Le Bailli de la Sangle qui comptoit pour le premier de ſes devoirs celui de l'hoſpitalité, dreſſa ſous ſes tentes une eſpéce d'hôpital & d'infirmerie, où il faiſoit traiter avec grand ſoin les Soldats malades. Les Chevaliers, par ſon ordre, & à ſon exemple, les ſervoient tour à tour : & toute l'armée n'admiroit pas moins leur charité que leur valeur.

Dragut toujours attentif à la défenſe d'une place qui lui étoit ſi importante, tâcha d'y faire entrer du ſecours ; il mit à terre huit cens hommes de ſes troupes, & ayant encore ramaſſé trois mille Maures, bons arquebuſiers, qu'il avoit levés à prix d'argent, il s'enfonça dans la forêt des Oliviers, voiſine d'Africa, & où les Chrétiens avoient coutume d'aller chercher des faſcines. Son deſſein étoit d'attaquer les lignes le jour de ſaint Jacques, Patron des Eſpagnols, dans l'eſpérance d'en trouver les Soldats ou yvres, ou du moins débandés & en déſordre : & il avoit fait avertir le Gouverneur, pour faciliter l'entrée du ſecours, de faire en même tems une

JEAN D'OMEDES.

fortie avec toute fa garnifon. Mais le hazard fit découvrir fon embûche, & avança le combat. Le Viceroi de Sicile accompagné du Bailli de la Sangle, du Gouverneur de la Goulette, & avec une groffe efcorte de Chevaliers, étant allé dans la forêt pour faire couper des fafcines, Dragut qui y étoit caché, après les avoir laiffé approcher, fe leva tout d'un coup avec fes gens, fit d'abord une furieufe décharge, & vint fondre enfuite le fabre à la main fur les Chevaliers. Le Bailli, quoique furpris par l'ennemi, eut bientôt remis en ordre de vieux guerriers, & capables de le prendre d'eux-mêmes. Ce bataillon fe forma fans peine ; ce fut moins une efcarmouche, qu'un combat de pied ferme, & opiniâtré : on fe battit long-tems avec différens fuccès. Les Turcs & les Maures par des décharges fréquentes, tuoient beaucoup de Chrétiens, & on regretta fur-tout Louis Perés de Vargas, Gouverneur de la Goulette, & plufieurs Chevaliers des plus braves. Ce ne fut pas fans peine que le Viceroi débaraffa fa troupe de la forêt, & gagna la plaine. Dragut le pourfuivit quelque-tems, & revint plufieurs fois à la charge : mais trouvant toujours les mêmes hommes, & des guerriers, qui quoique en

petit nombre, faisoient une bonne contenance, il fit sonner la retraite. Les Maures qui connoissoient le pays, se jettérent dans la forêt, se dispersérent à leur ordinaire, & ne se ralliérent qu'auprès de Faques, qui étoit leur rendez-vous.

Au retour du Viceroi, les Généraux tinrent conseil, & par leur ordre & leurs soins, on continua avec la même furie les décharges de toutes les batteries, & on en dressa même de nouvelles. Mais les murailles étoient si épaisses & si bien terrassées, que le canon ne faisoit pour ainsi dire que les effleurer : & les bréches parurent si petites, & couvertes par des retranchemens si fortifiés, qu'on n'osa hazarder un nouvel assaut. On commençoit même à croire qu'on seroit obligé de lever le siége : mais Dom Garcie plein de feu, toujours en action, & occupé uniquement du succès de l'entreprise, forma un dessein qui lui en procura le principal honneur. Il avoit appris par quelques transfuges, qu'un endroit des murailles battu des eaux de la mer, étoit plus foible, & même négligé par les assiégés, qui ne croyoient pas que les gros vaisseaux en pussent approcher à cause des bancs de sable que les flots avoient poussés de ce côté-là.

Dom Garcie, après avoir communiqué son projet à l'Amiral & au Conseil, prit le corps de deux vieilles galéres qui ne tiroient pas beaucoup d'eau, qu'il attacha étroitement l'une à l'autre, & sur lesquelles il fit dresser une batterie avec ses parapets & ses embrasures. Cette machine, à la faveur de la nuit, fut remorquée par des esquifs & des chaloupes, & conduite vis-à-vis de l'endroit où il vouloit faire ouverture; & il assura ces deux galéres avec quatre ancres, deux du côté de terre & du mur, & les deux autres vers la pleine mer.

On commença au point du jour à battre le pan de muraille opposé à cette plate forme; & le canon tira avec tant de furie, qu'une grande partie de cette muraille tomba en peu de tems. Au jugement des Ingénieurs, il y eut bien-tôt une ouverture raisonnable, & qui détermina les Généraux à tenter un assaut. Les Chevaliers de Malthe, suivant l'usage & le privilége attaché à un Corps si illustre, eurent la pointe. Le Bailli de la Sangle régla leur marche & l'ordre de l'attaque; il ordonna que le Commandeur de Giou, escorté par deux files des plus anciens Chevaliers, porteroit à leur tête l'étendart de la Religion. Le Chevalier de Guimeran, & en cas qu'il fût tué, le Che-

valier Copier, devoit ſoutenir ce premier corps avec toute la jeuneſſe de l'Ordre, & pluſieurs volontaires de différentes nations qui avoient demandé à combattre ſous l'enſeigne de S. Jean. On avoit mis à la queuë quatre compagnies des Soldats de Malthe, chacune commandée par des Officiers de l'Ordre ; & le Bailli avec quelques anciens Chevaliers qu'il avoit retenus auprès de lui, devoit fermer la marche pour ſe porter enſuite dans les endroits qui auroient le plus beſoin de ſa préſence & de ſon ſecours.

Le Viceroi de Sicile avec ſes troupes, & Dom Garcie avec celles de Naples, pour faire diverſion, ſe chargérent chacun de leur côté des autres attaques : & ces deux Généraux, qui aſpiroient l'un & l'autre à la gloire d'arborer le premier ſon enſeigne ſur le haut de la bréche, promirent à leurs Soldats des récompenſes magnifiques. Les Chevaliers n'ayant pas beſoin de ces motifs intéreſſés, entrérent dans des eſquifs & de legéres chaloupes ; ſi-tôt qu'un coup de canon eut donné le ſignal de l'attaque. Mais ſe voyant arrêtés à tous momens par des bancs de ſable, ils ſe jettérent l'épée à la main dans la mer ; & ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, & ſouvent juſqu'aux

JEAN D'OMEDES.

épaules, ils gagnérent le pied de la muraille. Les Infidéles parurent ſur le haut de la bréche ; pour empêcher les Chrétiens d'en approcher, ils employoient en même tems le feu du canon, celui de la mouſqueterie, les coups de fléches, de pierre, les feux d'artifice, & l'huile boüillante : ils ſe faiſoient des armes de tout ce qui ſe préſentoit ſous leur main.

Les Chevaliers ſans s'étonner du nombre de leurs morts, ſurmontérent tous ces obſtacles, gagnérent le haut de la bréche du côté d'une tour attachée au coin de cette muraille. Le Commandeur de Gioü arbora auſſi-tôt l'enſeigne de la Religion: mais il fut au même inſtant renverſé d'un coup de mouſquet. L'enſeigne fut relevée par le Commandeur Copier, qui pendant toute l'action & au milieu du feu & d'une nuée de traits d'arbalêtes, la tint toujours élevée. Cependant les coups de canon qui partoient de la tour voiſine, & le feu de la mouſqueterie qui venoient des retranchemens, foudroyoient les Chevaliers, ſans qu'ils puſſent avancer, ni faire reculer les Infidéles. Un grand nombre de Chevaliers, d'illuſtres volontaires qui combattoient ſous leur enſeigne, & la plûpart des Soldats de Malthe

périrent dans cette occaſion. Le Commandeur de Guimeran qui étoit reſté à la tête de l'attaque, étoit au déſeſpoir de voir tuer ſes fréres à ſes côtés : cependant il ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner ſon poſte. Heureuſement en jettant les yeux de tous côtés, il découvrit ſur la gauche & au travers des ruines, un petit ſentier qui conduiſoit dans le corps de la place : d'autres prétendent que c'étoit le débris d'une galerie de communication. Quoiqu'il en ſoit, le Commandeur à la tête de ſes camarades, fait un effort, pouſſe tout ce qui ſe préſente devant lui, s'ouvre une paſſage, ſe jette dans cette galerie, où il ne reſtoit plus que des poutres, & quelques ſolives, & marchant deſſus avec autant de fermeté qu'il auroit fait ſur un pont de pierre, il pénétre juſques dans la ville.

Au bruit de ce qui ſe paſſoit, les habitans accoururent : excités par les cris de leurs femmes & de leurs enfans, ils ſe barricadérent dans les ruës, & percérent les maiſons, d'où ils faiſoient un feu terrible. Les Chevaliers ſe virent de nouveau arrêtés ; il auroit fallu, pour ainſi dire, faire autant de ſiéges qu'il y avoit de retranchemens dans chaque quartier. Mais pendant qu'on s'y bat-

JEAN D'OMEDES.

toit, les Turcs, & les Maures qui étoient opposés aux Napolitains & aux Siciliens, ayant appris que les Malthois étoient dans la place, en abandonnérent la défense pour accourir au secours de leurs maisons & de leurs familles. Les Chrétiens se répandirent aussi-tôt dans la Ville, & leur firent bien voir que ce n'étoit qu'en se maintenant chacun dans leurs postes qu'ils auroient pû conserver leurs fortunes particuliéres.

Ces malheureux habitans, après une assez foible résistance qu'ils firent dans quelques quartiers, voyant l'ennemi maître de la place, cherchent leur salut dans la fuite. Les uns tâchent de gagner la plaine & la forêt ; d'autres se jettent dans des nacelles. Il y en eut qui par désespoir se précipitérent au fond de la mer ; & les Soldats de Dragut qui craignoient plus ses reproches que la mort même, la furent chercher dans la pointe des armes des Chrétiens ; & aucun ne voulant demander quartier, ils furent tous tués. Le butin fut très-considérable : outre sept mille esclaves de tout âge & de tout sexe, le Soldat trouva la Ville remplie de magasins de marchandises très-riches, avec de l'or, de l'argent, & des pierreries dans les maisons des principaux habitans.

Mais le plus riche butin fut la place même, la plus forte qu'il y eût alors sur les côtes d'Afrique. Le Viceroi de Sicile, qui n'avoit plus besoin du secours des Napolitains, s'attribua hautement tout l'honneur de cette conquête, y mit son fils pour gouverneur, & y laissa pour garnison six compagnies d'infanterie. Les bréches furent réparées avec soin, les fossés nétoyés ; & après qu'on eut purifié & beni la principale mosquée, on y enterra les Chevaliers & les principaux Officiers qui avoient été tués au siége. L'Empereur ayant été depuis obligé d'abandonner cette place, leurs cendres furent transportées en Sicile dans deux caisses séparées, & déposées dans l'Eglise Cathédrale de Montréal : & par ordre du Viceroi, on leur dressa un mauzolée, où il fit graver cette Epitaphe :

La mort a pû mettre fin à la vie de ceux dont les cendres reposent sous ce marbre : mais le souvenir de leur rare valeur ne finira jamais. La foi de ces Héros leur a donné place dans le Ciel, & leur courage a rempli la terre de leur gloire ; de maniére que le sang qui est sorti de leurs blessures, pour une vie passagére, leur a procuré deux vies immortelles.

Dragut outré de la perte de la Ville

JEAN D'OMEDES.

d'Africa, de ses trésors & de ses esclaves qui y étoient enfermés, l'attribuoit principalement aux Chevaliers de Malthe ; il en porta ses plaintes au Grand-Seigneur. Son agent à la Porte représenta à ce Prince & à tout le Divan, que l'Empereur par cette conquête tenoit en son pouvoir une des principales clefs de l'Afrique ; qu'il étoit maître de la forteresse de la Goulette, & de la plûpart des places qui dépendoient du Royaume de Tunis ; que les Chevaliers de Malthe dévoués aux intérêts de ce Prince s'étoient fortifiés dans Tripoli ; qu'il étoit à craindre que les Arabes, grands ennemis des Turcs, ne leur facilitassent au travers des déserts le passage dans l'Egypte, & que ces Chevaliers, sous prétexte de délivrer Jérusalem & la Palestine de la domination des Ottomans, ne pénétrassent dans ces contrées ; qu'ils ne fissent revivre l'ancien esprit des Croisades, & qu'ils n'attirassent dans leur parti les forces des Princes Chrétiens, toujours redoutables quand ils sont unis.

Des présens magnifiques, l'interpréte le plus sûr pour être écouté à la Porte, & que Dragut fit répandre parmi les principaux Bachas, les engagérent à représenter au Grand-Seigneur que c'étoit

c'étoit moins Dragut, que Sa Hauteſſe même qui étoit intéreſſée dans la perte d'Africa ; que cette entrepriſe étoit un attentat contre la foi de la tréve qui ſubſiſtoit encore avec les Chrétiens ; qu'il ne pouvoit pas ſe diſpenſer d'en marquer ſon reſſentiment, & qu'il falloit ſurtout chaſſer de toute l'Afrique, comme il avoit déja fait de l'Aſie, les Chevaliers ennemis déclarés & perpétuels de l'Alcoran.

Dans ce haut dégré de puiſſance où la naiſſance & les conquêtes de Soliman l'avoient élevé, on n'eut pas grande peine à exciter ſon indignation & ſon reſſentiment : mais comme ce Prince, contre la coutume de la plûpart de ſes prédéceſſeurs, ſe piquoit d'obſerver religieuſement les traités ; avant que de prendre les armes, il envoya à l'Empereur un Chiaoux pour lui demander la reſtitution de Sonſa, de Monaſter, & d'Africa.

Charles-Quint répondit à cet envoyé que ces places étoient des dépendances du Royaume de Tunis, qui relevoit de la couronne de Caſtille, & qu'indépendamment de ſes droits de haute ſouveraineté, ſes Généraux n'avoient fait en cela que ce que tous les Souverains, de quelque Religion qu'ils

JEAN D'OMEDES.

fussent, devoient pratiquer à l'égard d'un Corsaire odieux à Dieu & aux hommes ; que pour lui, sans prétendre rompre la tréve qu'il avoit avec Sa Hautesse, il poursuivroit ce Pirate dans tous les lieux où il se retireroit.

Soliman trop puissant pour être équitable, & qui mesuroit ses raisons au poids seul de ses forces, fut irrité d'une réponse aussi fiére : il résolut d'en tirer raison par quelque entreprise d'éclat. Dragut reçut ordre de ramasser & de mettre en corps tous les Corsaires qui navigeoient sous l'enseigne du Croissant ; de les tenir prêts pour se joindre à la flotte Ottomane que le Sultan vouloit employer dans cette guerre : & afin d'ôter à Charles-Quint le prétexte de traiter Dragut de corsaire, il lui envoya comme à un de ses Officiers un brevet de Sangiac de l'isle de Sainte-Maure. Le dessein du Grand-Seigneur étoit de commencer la campagne par le siége des places que Doria & les autres Généraux de l'Empereur venoient de conquérir : mais Dragut lui fit représenter que les Chevaliers de Malthe le traverseroient infailliblement dans toutes ces entreprises ; que leurs vaisseaux enléveroient souvent les convois qui passeroient le long des côtes

de Tripoli, ou proche de Malthe ; qu'il falloit porter le fer & le feu dans cette iſle, & à Tripoli, & employer toutes ſes forces pour exterminer ces Chevaliers, qui, quoique en petit nombre, ſe multiplioient, pour ainſi dire, quand il étoit queſtion de faire la guerre aux Muſulmans.

Le Grand-Seigneur, qui n'entendoit parler que des priſes faites ſur ſes Sujets par les Chevaliers de Malthe, & qui les regardoit comme des Corſaires uniquement occupés à ruiner le commerce de ſes Etats, entra dans les vûës de Dragut. Il falloit pour cela une puiſſante flotte ; par ſon ordre on travailla ſans relâche dans tous les ports de ſon empire à conſtruire & à armer des galéres & des vaiſſeaux de toute grandeur. Le bruit d'un ſi grand armement parvint bien-tôt à Charles-Quint : il ne douta pas que cette guerre ne fût l'ouvrage de Dragut, & que ce Corſaire pour ſes intérêts particuliers, ne fût bien-aiſe d'attirer les armes de ſon maître, & d'étendre ſa puiſſance dans l'Afrique. Pour conjurer l'orage, il n'eût fallu que faire périr ce Pirate, ou ſe rendre maître encore une fois de ſa perſonne. Charles-Quint perſuadé que ſi le Sultan ſe voyoit privé d'un Général ſi habile,

JEAN D'OMEDES.

& qui depuis tant d'années navigeoit dans ces mers, il tourneroit d'un autre côté l'effort de ſes armes, ordonna à Doria de le chercher, de le combattre fort ou foible, & de ne rien négliger pour ſe défaire d'un ennemi ſi redoutable.

Doria en exécution des ordres de l'Empereur, au retour du Printems, ſe mit en mer avec vingt-deux galéres, ſans les galiotes & les brigantins, & arriva dans le mois de Mars ſur les côtes d'Afrique. L'Amiral Chrétien ayant appris que Dragut qu'il cherchoit, avoit relâché dans le havre ou canal de l'iſle de Gelves, y aborda ; & pour en fermer la ſortie, il jetta l'ancre à ſon embouchure, dans un endroit appellé la bouche de Cantara. Le Corſaire ſurpris par l'arrivée des vaiſſeaux Chrétiens, pendant toute la nuit fit conſtruire un rempart de terre à l'embouchure de ce canal, d'où il battit enſuite les galéres de Doria, qui fut obligé de s'éloigner de la portée du canon. Mais l'Amiral Chrétien perſuadé que ſa proye ne lui pouvoit échaper, dépêcha en diligence des brigantins en Sicile, à Naples & à Génes pour en faire venir un renfort de troupes.

Son deſſein étoit que pendant qu'avec ſa flotte, il garderoit, pour ainſi dire, le Corſaire à vûë, & qu'il tiendroit l'iſſuë

du canal bloquée, ces troupes qu'il avoit envoyé chercher, débarqueroient dans l'isle, brûleroient les galéres de Dragut, & le feroient prisonnier. Dragut qui prévit son dessein, & qu'il alloit être investi par terre & par mer, pour se tirer d'un si grand péril, forma un projet aussi hardi qu'extraordinaire, & dont l'histoire fournit peu d'exemples.

Pour entretenir la confiance de l'Amiral Chrétien, & lui faire croire qu'il étoit résolu de défendre jusqu'à l'extrêmité l'entrée du canal, il fit construire le long de ses bords, & des deux côtés, différens retranchemens, garnis d'artillerie & de mousquetaires, qui dès que le moindre vaisseau Chrétien approchoit, faisoient un feu continuel : mais en même-tems l'habile Corsaire par le moyen de ses Soldats, des esclaves de sa chiourme, & avec le secours des Maures qui habitoient cette isle, fit applanir un chemin qui commençoit à l'endroit où ses galéres étoient moüillées, & sur lequel on éleva un exhaussement composé de plusieurs piéces de bois, qu'il fit recouvrir de planches frottées de graisse pour faciliter le passage à tout ce qu'il voudroit faire glisser dessus. On guinda ensuite par la force des cabestans ses galéres sur ce plancher,

JEAN D'OMEDES.

& avec des rouleaux de bois on les fit avancer jufqu'à un endroit de l'ifle dont le terrein étoit beaucoup plus bas, & où il avoit fait creufer un nouveau canal du côté de l'ifle, oppofé au canal de Cantara, & par lequel fes galéres pafférent d'une mer à l'autre. Doria n'en apprit la nouvelle que par la perte de la capitane de Sicile, que Dragut comme pour le braver enleva prefqu'à fa vûë. Ce Corfaire prit enfuite la route de Conftantinople pour hâter par fa préfence le départ de la flotte deftinée contre Tripoli, & les autres places qui appartenoient aux Chevaliers de faint Jean. L'Amiral Chrétien étonné, & plus confus que s'il eût perdu une grande bataille, revint dans le port de Génes : & pour fe difpenfer de la pourfuite du Corfaire, il fe fervit du prétexte honorable de commander lui-même les galéres qui devoient paffer d'Italie en Efpagne, Dom Philippe d'Autriche fils unique de l'Empereur. Il conduifit ce jeune Prince à Barcelone, d'où il ramena depuis Maximilien Roy de Bohême, couſin germain de Philippe, & fils de Ferdinand Roy des Romains, que fon pére avoit rappellé en Allemagne auprès de lui.

Doria employa tout l'Eté à faire ces voyages. Les Vicerois de Naples & de Sicile destitués de son secours, avoient joint leurs forces maritimes. Malgré cette jonction, ne se trouvant pas encore assez forts pour tenir la mer, ils avoient envoyé à Malthe demander le secours des galéres de la Religion. Par la même raison & par la crainte d'un siége, le Grand Maître ne devoit pas les laisser sortir de ces ports : mais en ce tems-là & sous un Grand-Maître Espagnol, la Religion étoit toute Autrichienne, les priéres, & même de simples demandes que faisoient l'Empereur ou ses Généraux, étoient des ordres absolus pour le Grand-Maître. Cependant il se trouva dans le Conseil quelques Commandeurs qui se plaignirent assez hautement de ce qu'à la veille d'être attaqués par les Infidéles, on se privoit des forces de la Religion, & d'un secours si nécessaire. D'Omédes pour empêcher que le reste du Conseil ne fît attention à de si justes raisons, déclara qu'il avoit des avis certains que la flotte des Infidéles ne devoit être employée cette année que pour servir le Roy de France contre l'Empereur. Sur sa parole, & encore plus par son crédit & son autorité, les galéres eurent ordre de

De Bello Melitensi ad Carolum Cesarem Nicolai Villagagnonis Commentarius 1653.

joindre inceſſamment celle de l'Empereur. Pour adoucir ceux qui murmuroient de cette diſpoſition, le Grand-Maître ordonna au Chevalier *Pied-de-Fer*, Général des galéres, lorſqu'il fut prendre congé de lui, qu'en cas qu'il s'apperçut que la flotte des Infidéles tînt la route de Malthe, ou de Tripoli, il eût à revenir en toute diligence dans les ports de la Religion. Mais pour exécuter de pareils ordres, il falloit que ce Général des galéres eût ſur ſa route un ſauf-conduit de la mer, des vents, & même de la flotte ennemie.

Le rendez-vous général étoit dans le port de Meſſine. A peine les différentes eſcadres qui compoſoient la flotte Chrétienne y étoient entrées, qu'on reçut pluſieurs avis du Levant, que celle du Grand-Seigneur étoit en mer, & qu'un armement ſi redoutable tenoit la prouë vers les côtes de Naples & de Sicile : mais ſans qu'on pût juger de quel côté tomberoit l'orage. Cette flotte étoit compoſée de cent-douze galéres qu'on appelloit royales, de deux grandes galeaſſes, de trente flûtes, & de pluſieurs brigantins & de vaiſſeaux de tranſports. Le Bacha Sinam en étoit général ; il avoit pour lieutenans Dragut, & un autre fameux Corſaire ap-

pellé Salarais, & on avoit embarqué sur cette flotte douze mille hommes, la plûpart Janissaires, & un grand nombre de pionniers, d'outils & de machines pour un siége. Le Chevalier George de Saint-Jean qui avoit couru toutes les côtes de la Morée, revint en ce tems-là dans le port de Malthe, & rapporta que dans tout le Levant on parloit assez publiquement du siége de Tripoli, ou de celui de Malthe même : & ce qui augmenta l'inquiétude du Conseil, c'est que le Commandeur de Villegagnon qui arriva alors de France en Sicile, écrivit de Messine au Grand-Maître, & à ses amis particuliers, que l'armement du Grand-Seigneur ne regardoit que les Etats de la Religion, & qu'il étoit parti exprès de son pays pour en apporter des nouvelles certaines, & rendre à l'Ordre les services qu'il lui devoit par sa profession. Comme ce Chevalier étoit alors également considéré en France & dans son Ordre, peut-être qu'il ne sera pas inutile de le faire connoître un peu plus particuliérement.

Frére Nicolas Durand de Villegagnon étoit né François, de la Province de Brie, d'une ancienne maison. C'étoit un des hommes de son siécle le mieux fait, l'esprit orné de rares connoissan-

ces, & d'une valeur révérée même par les plus braves Capitaines de ſon tems. Nous avons déja parlé de la maniére avantageuſe dont il s'étoit diſtingué au ſiége d'Alger,& de la gloire qu'il y acquit à la vûë de tant de nations différentes, qui compoſoient l'armée de Charles-Quint. Il ne s'étoit pas moins ſignalé ſur mer pour le ſervice de ſon Prince, & en qualité de Vice-Amiral des côtes de Bretagne. Ce Chevalier, au premier bruit de l'armement du Turc, & du ſiége dont Malthe étoit menacée, ſans attendre une citation générale,demanda ſon congé auRoy Henri II, quitta la Cour & ſes eſpérances, arriva en Sicile, & communiqua au Viceroi les nouvelles qu'il portoit au Grand-Maître. Il lui repréſenta enſuite avec beaucoup de zéle, le peu de troupes & de munitions qu'il y avoit à Malthe, au Goze & à Tripoli : il l'exhorta à ne pas laiſſer ſans ſecours des iſles feudataires de la Couronne de Sicile, & qui lui ſervoient même de boulevard.

Le Viceroi prévenu que les côtes de Naples & de Sicile avoient plus à craindre des Infidéles, que les places de la Religion, ſe contenta de lui dire, qu'autant que l'intérêt de l'iſle dont il avoit le gouvernement, pourroit le lui permettre, il

n'oublieroit rien pour contribuer à la défenſe de Malthe. Cette réponſe en des termes ſi vagues & ſi généraux, ne contentant pas Villegagnon, il s'embarqua dans un brigantin, & arriva peu de jours après à Malthe. A ſon débarquement une foule de Chevaliers l'entoure & le conduit au Grand-Maître. Après qu'il lui eut rendu ſes premiers devoirs, ce Prince fit aſſembler le Conſeil, l'y fit appeller, & lui demanda ce qu'on penſoit en France de l'armement du Grand-Seigneur. Le Commandeur François lui répondit, qu'on y étoit perſuadé que toutes les forces de l'Empire Ottoman alloient tomber ſur les Etats de la Religion; qu'à ſon départ, & en prenant congé du Connétable de Montmorency, premier Miniſtre du Royaume, ce Seigneur l'avoit chargé de l'avertir de ſa part qu'il alloit être inceſſamment attaqué; que le Grand-Seigneur, chagrin de trouver dans toutes les armées, ſoit de l'Empereur ou des Venitiens, un grand nombre de Chevaliers: mais ſur-tout irrité de la part qu'ils avoient euë à la priſe d'Africa, avoit fait deſſein de les chaſſer de Tripoli, & des iſles qu'ils occupoient; qu'il l'exhortoit à ne ſe pas laiſſer ſurprendre; qu'il devoit ces avis aux ſentimens d'eſ-

JEAN D'OMEDES.

Idem Villegagnon. Ibid.

time & d'affection qu'il conservoit pour un Ordre illustre, & que le Grand-Maître de l'Isle-Adam son oncle avoit gouverné dans des tems si difficiles, avec l'approbation générale de tous les Souverains de la Chrétienté.

Ces nouvelles allarmérent le Conseil; on fit de vives instances au Grand-Maître pour mettre les places de la Religion en état de défense ; & tout le monde opina qu'il falloit envoyer incessamment du secours à Tripoli, place peu fortifiée, & qui n'avoit pour garnison que de vieux Chevaliers, & des infirmes, qui à cause de la bonté de l'air, s'y étoient retirés; que la petite isle du Goze n'étant pas tenable, il en falloit raser le château, de peur que les Turcs ne se logeassent dans une place si voisine de Malthe, transporter les habitans de cette isle en Sicile, prier le Viceroi de leur y donner retraite, & demander en échange quelques compagnies d'infanteriepour les envoyer à Tripoli.

Le Grand-Maître écouta ces différens avis avec beaucoup de froideur: & après avoir témoigné à Villegagnon qu'il étoit bien obligé au Connétable de l'intérêt qu'il prenoit à son Ordre, il le congédia : & retenant les Grands-

Croix & les Pilliers du Couvent : *Ou ce François*, leur dit-il avec un ſouris moqueur, *eſt la dupe du Connétable, ou il nous veut prendre pour la ſienne.* Affectant enſuite un air plus ſérieux & convenable dans une affaire de cette importance, il leur dit qu'on ne lui perſuaderoit jamais que Soliman eût fait les frais d'un ſi grand armement, ſeulement pour s'emparer de Malthe ; qu'un ſi petit objet, & la conquête d'un rocher ne le dédommageroit pas de la prodigieuſe dépenſe qu'il venoit de faire pour mettre une ſi puiſſante flotte en mer : mais que ce Prince, un des plus grands politiques de ſon ſiécle, avoit de bien plus hauts deſſeins ; que de concert avec le Roy de France, il alloit attaquer le Royaume de Naples ; que ſa flotte qui les allarmoit ſi fort, étoit attenduë dans le port de Toulon ; qu'elle devoit ſe joindre inceſſamment à celle de France, & même qu'il avoit des avis bien certains que le Roy y avoit envoyé cinq mulets chargés d'or & d'argent pour la ſolde des Infidéles. Qu'après tout, avant que de s'engager dans des dépenſes peut-être inutiles, il étoit à propos d'attendre des nouvelles plus poſitives.

Une réponſe ſi indifférente remplit

JEAN D'OMEDES.

d'indignation quelques Seigneurs du Conseil. Ce que Villegagnon avoit avancé au sujet de la nécessité de fortifier Tripoli, ne pouvoit jamais être regardé comme une dépense inutile: mais on ne sçavoit que trop à Malthe que d'Omedes uniquement attaché à l'agrandissement de sa famille, comptoit pour perdu tout l'argent qui ne tournoit pas au profit de ses neveux; & que le plus foible prétexte, pourvû qu'il pût servir à éloigner quelque dépense, si nécessaire qu'elle fût, lui paroissoit toujours une raison solide, & un profit certain. Ainsi quelques Commandeurs lui répartirent avec vivacité, qu'à l'approche de la flotte Ottomane, & à la vûë d'un si grand péril, il n'étoit pas de la prudence du Conseil, sur la foi incertaine de quelques espions, de demeurer dans l'inaction, qu'il falloit incessamment, par une citation générale, convoquer tous les Chevaliers qui étoient en différentes contrées de la Chrétienté; fortifier les endroits foibles de l'isle de Malthe, & qui pouvoient faciliter la descente des Infidéles, raser le château du Goze, en transporter les habitans en Sicile, tâcher d'obtenir du secours du Viceroi, & surtout tirer les anciens Chevaliers de Tri-

poli, & les remplacer par un corps d'autres plus jeunes & plus capables de soutenir les fatigues d'un siége.

Le Grand-Maître toujours avide d'argent, leur dit qu'il ne s'éloigneroit pas de publier la citation, pourvû que dans un Conseil complet, & en attendant un Chapitre général, on augmentât les responsions & les taxes ausquelles chaque Commanderie étoit assujettie; afin de subvenir à la dépense que l'arrivée d'un si grand nombre de Chevaliers alloit couter. Il ajouta qu'il ne pouvoit consentir qu'on abandonnât le château du Goze situé sur la pointe d'un rocher; qu'il pourroit servir de retraite aux femmes & aux enfans des habitans de l'isle; & même que les Gozitains, à la vûë de gages si chers, en combattroient avec plus de courage, d'ailleurs qu'il faisoit un grand fond sur la valeur & l'expérience du Chevalier d'Essé qui en étoit Gouverneur. A l'égard du changement qu'on proposoit de faire dans la garnison de Tripoli, il s'y opposa, sur le prétexte qu'il n'étoit pas de la prudence d'affoiblir Malthe pour fortifier une place éloignée; que pour la secourir, il suffisoit de tirer de Sicile quelques compagnies d'infanterie, & qu'il en alloit écrire incessamment au Viceroi.

JEAN D'OMEDES.

Quelque foibles que fussent ces raisons, rien ne put vaincre son entêtement, & le faire revenir de sa prévention ; & ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que son sentiment, par la complaisance des Commandeurs Espagnols & Italiens, prévalut dans le Conseil. On abandonna même le dessein d'une citation générale sur ce que si les Turcs avoient ordre d'attaquer les Etats de la Religion, ils seroient devant Malthe avant que la citation eût passé la mer : ainsi après qu'on eut fait quelques legéres fortifications dans les endroits où on pouvoit faire des descentes, le Grand-Maître demeura dans une inaction aussi étonnante, que s'il eût eu communication des ordres du Général des Turcs, ou qu'il se fût entendu avec lui. Cependant à sa priére, le Viceroi de Sicile, qui n'ignoroitpas de quelle importce étoit pour la Sicile, la conservation de Malthe, lui envoya une recruë de deux cens Calabrois, qui lui étoient venus du Royaume de Naples, tous Pâtres ou Artisans, & qui n'avoient point porté les armes : mais on se flatta, quand ils seroient arrivés à Tripoli, que sous les ordres, & à l'exemple des Chevaliers, ils se formeroient insensiblement dans la discipline militaire.

On ſe diſpoſa à les faire partir : mais quand il fut queſtion de les embarquer, la crainte de ſe trouver dans une place éloignée, & menacée d'un ſiége, leur fit perdre cœur. La plûpart ſe cachérent : ils ſe plaignirent que le Grand-Maître, pour épargner les Chevaliers & ſes propres ſoldats, les envoyoit à la boucherie, & on ne put venir à bout de les faire paſſer en Afrique, qu'en mettant à leur tête vingt-cinq Chevaliers, tous jeunes gens, qui pour quelque mutinerie qu'ils avoient faite, avoient été mis aux arrêts, & dont le Grand-Maître n'étoit point fâché de ſe débaraſſer.

Ce fut tout le ſecours qu'on put tirer de ce Prince en faveur de la ville de Tripoli. Les Gozitains en furent encore plus abandonnés : & comme s'il eût été perſuadé que pour leur défenſe il ſortiroit de la terre des bataillons armés, on n'en put arracher ni troupes, ni même des canoniers : & les malheureux habitans de cette petite iſle, qui vouloient au moins mettre en ſûreté leurs femmes & leurs enfans, les ayant envoyés à Malthe ſur deux barques ; le Grand-Maître qui craignoit d'être obligé de fournir à leur ſubſiſtance, ne ſouffrit point qu'on les débarquât. Il menaça même de les couler à fond, ſi elles approchoient du

port. Toutes ces femmes avec leurs petits enfans, furent contraintes de retourner au Goze ; & d'Omédes couvrit un si grand fond de dureté d'un rafinement de politique, & du pretexte dont nous avons déja parlé, que ces habitans ayant sous les yeux des gages si chers, en combattroient avec plus de courage & de fermeté. On apprit peu de jours après que la flotte du Grand-Seigneur avoit paru le long des côtes de Sicile ; que les Turcs avoient fait des descentes & de grands ravages en differens endroits ; qu'après avoir tenté le siége de Catane, ils s'étoient arrêtés à Augusta ; que cette place & le château n'avoient tenu que peu de jours ; que les Infidéles y avoient commis toutes sortes d'excès, & que le bruit commun étoit qu'ils se disposoient à faire voile droit à Malthe.

De si tristes nouvelles donnérent beaucoup d'inquiétude au Conseil, & allarmérent tous les habitans. Le Grand-Maître, pour les rassurer : *Ce n'est point à nous*, leur dit-il, *que les Turcs en veulent ; & ils n'ont pris la route du midi, qui semble les approcher de Malthe, que parce que ce chemin est le plus court pour aller en Provence.* Pour fortifier son sentiment par l'avis des plus habiles Pilotes, il en fit venir

dans le Conſeil des plus anciens, qui, ſoit par complaiſance, ou que ce fût la vérité, convinrent qu'effectivement, ſuppoſé que les Turcs euſſent ordre d'aborder aux côtes de Provence, la route par le midi étoit la plus courte de deux cens mille.

Mais enfin un ſi funeſte aveuglement ſe diſſipa; le Grand-Maître trois jours après, des fenêtres de ſon palais vit arriver la flotte Ottomane, qui pouſſée par un vent favorable, parut en bonne ordonnance devant l'iſle de Malthe. Les ordres que Soliman avoit donnés à ſon Général portoient, qu'il tenteroit en paſſant, & ſelon la diſpoſition qu'il y trouveroit, de ſe rendre maître des iſles de Malthe & du Goze; & que ſi cette entrepriſe lui paroiſſoit de trop difficile exécution, il s'attachât uniquement à celle de Tripoli, dont la conquête dans la vûë de reprendre Africa, lui paroiſſoit plus néceſſaire. Le Grand-Seigneur ajouta, que connoiſſant l'expérience de Dragut, il ſouhaitoit que Sinam n'entreprît rien d'important ſans la participation de ce Corſaire. Le Général Turc, en exécution de ces ordres, ſe préſenta d'abord devant un des ports de l'iſle, appellé *Marſa Muſciete*, qui n'eſt ſépa-

ré du grand port que par une langue de terre, ou pour mieux dire, par un rocher fort élevé.

A l'approche d'une armée si formidable, une terreur générale se répandit parmi les habitans de l'Isle; chacun pour se soustraire à la fureur des Turcs cherchoit un asyle & une retraite, les uns dans les antres que formoient des rochers, & d'autres dans les places fortifiées. Il n'y en avoit que deux dans toute cette isle; l'une située au pied du château saint Ange, appellé communément *le Bourg*, & la résidence ordinaire en ce tems-là de tout le Couvent; & l'autre dans le fond des terres, & au milieu de l'isle, éloignée du Bourg & du grand Port d'environ six milles: on la nommoit *la Cité notable*, ou *la ville de Malthe*, du nom commun à toute l'isle: c'étoit la capitale, & même, à proprement parler, la seule ville qu'il y eût alors.

La plûpart des habitans de la campagne, hommes, femmes & enfans, chargés de leurs petits meubles, & traînant à leur suite des vaches & des chévres nécessaires à la subsistance de leurs enfans, se réfugiérent dans ces deux places. Mais comme il n'y avoit pas assez de maisons pour loger tout ce peuple, la plûpart

furent réduits à demeurer dans les places publiques & dans les ruës ; & ce qui étoit de plus fâcheux, ils y étoient exposés pendant la canicule à l'ardeur du Soleil, insupportable dans ces climats brûlans. L'infection & la puanteur qui exhaloit des excrémens de ces malheureux entassés les uns sur les autres, auroit bien-tôt produit des maladies contagieuses ; & ce qui augmentoit la peine & le désespoir de tout ce peuple, c'est que dans l'une & l'autre place il n'y avoit ni puits ni fontaines : il se trouvoit même peu d'eau dans les citernes, en sorte que si par malheur les Turcs s'opiniâtroient à faire le siége d'une de ces deux places, il faudroit se résoudre à en chasser les bouches inutiles, & livrer tout ce peuple à la cruauté des barbares, ou prendre le parti de capituler : deux extrêmités dont l'Ordre par sa charité & par sa valeur étoit également incapable.

Par l'entêtement du Grand-Maître, les Chevaliers manquoient de tout, hors de courage : mais ils ne se manquérent pas à eux-mêmes, ni à la Religion : jamais ils n'avoient fait paroître plus de résolution. C'étoit toujours la même valeur de ces anciens Chevaliers, ausquels l'Ordre devoit son institution

JEAN D'OMEDES.

& ſes premiéres conquêtes.

Il ſembloit que ce fuſſent encore les mêmes hommes, & qu'il n'y eût que les noms de changés. Le Chevalier Upton commandeur Anglois, & un des plus braves Chevaliers de l'Ordre, à la tête de trente autres, & ſuivi de quatre cens habitans de l'iſle, tous à cheval, ſe préſenta fiérement au bord de la mer du côté du Bourg, pour s'oppoſer aux deſcentes que les Turcs pourroient tenter. Le Commandeur de Guimeran, Eſpagnol, ſortit en même tems par un autre côté avec cent Chevaliers à pied, & trois cens Arquebuſiers : & ayant paſſé dans des eſquifs, du Bourg ſur le mont Sceberras, ce rocher qui ſéparoit les deux plus grands ports, il s'y tint caché, ventre contre terre, pour obſerver les deſſeins & la contenance des Infidéles. Il n'y eut pas été long-tems, qu'il vit paroître le Général Turc dans ſa capitane, ſuivie de quelques galéres qui s'avancérent dans le grand port, pour reconnoître l'endroit le plus propre à faire des deſcentes : & comme le côté du Bourg étoit le plus expoſé à l'artillerie du château ſaint Ange, pour s'en éloigner, il rangeoit celui du mont Sceberras. Mais approchant de cet écueil, le Commandeur de

Guimeran le voyant à portée de ſes Arquebuſiers, fit faire une ſalve ſi furieuſe, particuliérement ſur la capitane, que toute la chiourme en déſordre en abandonna les rames. La colére du Général Turc ſucceda bien-tôt à la ſurpriſe, & ſon orgueil bleſſé de ſe voir attaqué le premier par des gens qu'il croyoit ſurprendre, & ſi inférieurs en forces, lui en fit jurer la perte. Il fit tourner les proües contre terre, aborda dans une plage où la deſcente paroiſſoit aiſée, mit à terre ſon eſcorte, & s'avança pour chercher les Chevaliers & les combattre. Mais le Commandeur content de ſon avantage, & fort inférieur en troupes, après avoir fait ſa décharge, fit rembarquer ſes Soldats, & les ramena heureuſement dans le Bourg, ſans avoir perdu un ſeul homme.

Sinam les ayant cherchez inutilement, monta avec ſes principaux Officiers ſur l'endroit du mont Sceberràs, le plus élevé, d'où conſidérant le château ſaint Ange, ſa ſituation ſur la pointe d'un rocher, & les boulevarts dont il étoit fortifié : *Eſt-ce-là ce château*, dit-il avec colére à Dragut, *que tu as repreſenté au Grand-Seigneur ſi facile à emporter ? Certainement*, con-

JEAN D'OMEDES.

tinua le Bacha, *l'aigle ne pouvoit jamais choisir pour placer son aire une pointe de rocher plus escarpée.* Un vieux Corsaire frére de cet Airadin, autrefois Seigneur de Tachiora, dont nous avons parlé, soit par aversion pour Dragut, ou par complaisance pour son Général : *Vois-tu*, dit-il à Sinam, *ce boulevart qui s'avance du côté de la mer, & sur lequel les Chevaliers ont arboré le grand étendart de la Religion? Il faut que tu sçaches, Seigneur, qu'étant esclave à Malthe, j'ai porté sur mes épaules ces grosses pierres qui ont servi à le construire ; & qu'avant que tu puisse ruiner cet ouvrage, l'hyver arrivera, ou ce qui est de plus à craindre, quelque puissant secours en faveur des assiégés.*

Dragut tout de feu, & qui n'avoit jamais connu de péril, étoit au désespoir de trouver tant de froideur & de défiance dans son Général : & pour le déterminer à faire promptement le siége du Bourg, il lui représentoit que cette place tiroit toute sa force du château saint Ange, & qu'en ruinant avec son artillerie ce château, il prendroit comme d'un coup de filet le Grand-Maître, & tous les Chefs de l'Ordre, qui s'étoient, disoit-il, renfermés imprudemment dans une si mauvaise place.

Sinam

Sinam en jugeoit autrement : il n'ignoroit pas que pour se rendre maître d'une place défendue par les Chevaliers, il ne suffisoit pas d'en avoir ruiné les fortifications : qu'il falloit encore, avant que d'y pouvoir entrer, avoir fait périr tous ces guerriers jusqu'au dernier : ainsi pour ne pas s'engager mal à propos dans cette entreprise, il assembla le Conseil de guerre. Soliman n'avoit point de Général si timide en apparence, quand il s'agissoit de délibérer : quoique intrépide dans l'action, il ne s'y engageoit jamais qu'avant que de songer à vaincre, il n'eût pris toutes les précautions possibles pour n'être pas vaincu. Ainsi après avoir exposé dans le Conseil les ordres qu'il avoit du Grand-Seigneur, il représenta en même-tems qu'en s'attachant au siége du bourg & du château Saint-Ange, il craignoit que cette entreprise ne fût de longue haleine, & ne l'empêchât de passer en Afrique, où l'objet principal de son instruction l'appelloit, & qu'il croyoit que pour se conformer aux intentions du Grand-Seigneur, & pour se venger de ces Corsaires Chrétiens, il suffisoit de ravager l'Isle, & d'enlever tous les habitans qu'on pourroit prendre & faire esclaves.

JEAN D'OMEDES.

La complaiſance que les Officiers ſubalternes ont preſque toujours pour le ſentiment de leur Général, fit approuver celui de Sinam. Mais Dragut ennemi juré des Chevaliers, & qui brûloit d'impatience d'en venir aux mains avec eux, malgré le réſultat du Conſeil de guerre, inſiſta fortement à ce que, ſi on ne jugeoit pas à propos d'attaquer le château Saint-Ange & le bourg, on fît du moins le ſiége de la capitale, où la plûpart des habitans de l'iſle s'étoient, diſoit-il, renfermés avec leurs richeſſes, & qu'on trouveroit ſans aucune fortification, & ſans autre garniſon, que de malheureux payſans, toujours tremblans, même derriére les baſtions les plus épais. Comme le Bacha, en prenant congé du Grand-Seigneur, en avoit reçu ordre de ne rien entreprendre de conſidérable ſans l'avis de Dragut, il crut que dans cette occaſion il ne pouvoit pas ſe diſpenſer de déférer à ſon ſentiment : ainſi pour ne pas s'attirer ſes murmures & ſes mauvais offices à la Porte, il fit débarquer ſes troupes & ſon artillerie. Toute l'armée s'avança dans les terres, & arriva ſans obſtacle devant la Cité notable. Il n'y eut que le canon, qu'on eut une peine infinie à y conduire à cauſe des rochers dont

l'isle est remplie. Tous les affuts furent brisés plus d'une fois, & on fut réduit à la fin à les faire traîner par des esclaves, qui y employérent même plusieurs jours, avant qu'on pût dresser des batteries devant cette place, appellée *Malthe*, du nom général de l'isle.

On prétend que les Carthaginois en étoient les fondateurs ; que les Romains après avoir détruit Carthage, cette fiére rivale de Rome, chassérent depuis les Africains de l'isle, & que les Arabes Mahométans s'en emparérent à leur tour, & lui donnérent le nom de Médine, en mémoire de la ville de ce nom, située dans l'Arabie Pétrée, & que Mahomet avoit appellée *Medina-Labi*, c'est-à-dire, la ville du Prophéte. Le Bailli George Adorne, d'une maison illustre de Génes, commandoit dans la ville de Malthe : plus de treize mille personnes de l'un & l'autre sexe s'y étoient réfugiées ; en sorte qu'il y avoit beaucoup de monde, mais peu de soldats. Les Turcs en entrant dans l'isle, se répandirent d'abord dans les villages & dans les casals, & portérent le fer & le feu de tous côtés. Les maisons étoient embrasées, & aussi loin que la vûe pouvoit s'étendre, on voyoit les campagnes fumantes de l'incendie des

maiſons, & des grains qu'on n'avoit pas eu le tems de recueillir. Bien-tôt toute l'armée s'approcha du corps de la place : on ouvrit la tranchée, & on commença à dreſſer les batteries. Ce ne fut pas ſans réſiſtance de la part du Gouverneur : il fit pluſieurs ſorties, moins à la vérité dans l'eſpérance de pouvoir ruiner les travaux de l'ennemi, que pour faire voir par une contenance aſſurée, qu'il étoit réſolu à une courageuſe défenſe.

Mais il manquoit de troupes réglées, & ſur-tout d'un nombre ſuffiſant de Chevaliers pour commander, & pour faire combattre les payſans, & les habitans de la campagne, qui s'étoient réfugiés dans la place. La plûpart même de ces payſans, à l'approche de l'ennemi, & ſe regardant déja comme la proye des Infidéles, ſe repentoient de s'être enfermés dans la place. Se croyant plus en ſûreté par-tout où ils n'étoient pas, ils ſe faiſoient deſcendre avec des cordes dans les foſſés, & croyant échapper à l'ennemi, ils rencontroient bien-tôt ou la mort ou l'eſclavage. Le Gouverneur au déſeſpoir de s'en voir abandonné, exhorte, prie, & menace ceux qui reſtent : & par ſon exemple & ſa fermeté, il vient à bout d'en former des compagnies, met

JEAN D'OMEDES.

à leur tête quelques Chevaliers de ſes amis, qui s'étoient enfermés généreuſement avec lui. Mais comme il prévit bien qu'il en auroit beſoin d'un plus grand nombre, & ſur-tout de quelqu'un qui eût vû des ſiéges, & qui entendît l'art d'attaquer & de défendre des Places, il trouva le moyen de faire ſortir la nuit de la ville un ſoldat, pour donner avis au Grand-Maître de l'état du ſiége, & pour lui demander une recrue de Chevaliers, & ſur-tout Villegagnon, comme le plus capable par ſa valeur & ſon expérience de partager avec lui le commandement & la défenſe de la Place.

Le Grand-Maître, tant pour ſa ſûreté que pour celle du Bourg, ne put ſe réſoudre à ſe priver de ſes défenſeurs, & à en diminuer le nombre : & il ſe contenta de dire à cet envoyé, que parmi ce grand nombre de citoyens & de payſans qui s'étoient réfugiés dans la ville, il n'étoit pas poſſible qu'il ne s'en trouvât de capables de commander les autres ; que l'intérêt de leur patrie, & la défenſe de leur vie & de leur liberté ſuffiſoient pour faire combattre les uns & les autres juſqu'à l'extrêmité, & qu'en pareilles occaſions on avoit moins beſoin dans le ſimple Officier & dans le

Soldat d'expérience & de capacité, que de force & de courage. L'envoyé au déſeſpoir de ſe voir réduit à ne rapporter à ſon maître pour tout ſecours qu'une réponſe auſſi dure, lui demanda ſuivant ſes ordres, qu'il lui envoyât au moins le Chevalier de Villegagnon. Le Grand-Maître qui depuis ſon arrivée à Malthe, l'avoit toujours trouvé plus ſincére qu'il n'eût ſouhaité, fut ravi ſous un prétexte auſſi honorable de s'en pouvoir défaire ; il l'envoya querir auſſi-tôt, & quand il parut, il lui dit avec un air obligeant & gracieux, qu'il avoit toujours fait un cas infini de ſa valeur & de ſa capacité dans le métier de la guerre ; que la Religion dans cette conjoncture lui en demandoit de nouvelles preuves ; qu'il s'agiſſoit de s'aller jetter dans la ville aſſiégée ; qu'à la vérité le grand nombre de citoyens & de payſans qui y étoient enfermés le raſſuroit contre toutes les attaques des Turcs, mais que ce peuple dont il étoit aiſé de faire de bons ſoldats, avoit beſoin d'un Chef qui remplaçât le Gouverneur dans les endroits où il ne ſe pourroit pas trouver.

Villegagnon, avec cette modeſtie inſéparable d'une parfaite valeur, lui répondit ſimplement, qu'en prenant l'ha-

bit & la croix de l'Ordre, il avoit consacré sa vie au service de la Religion; qu'elle n'étoit plus à lui, & que c'étoit à ses Supérieurs à en disposer; qu'il étoit prêt de partir quand il l'ordonneroit. Il ajouta qu'il le prioit de trouver bon qu'il lui représentât qu'on ne devoit pas faire un grand fond sur cette foule de paysans qui étoient renfermés dans la place, tous ennemis du péril, & qui n'étoient point en prise à la honte d'avoir sçû l'éviter; que dans la conjoncture présente le Gouverneur avoit besoin de gens intrépides, & conduits dans le combat par des motifs de Religion, & par des principes d'honneur; qu'enfin, pour ne lui rien dissimuler, il falloit pour sauver la Place, y faire entrer au moins cent Chevaliers.

Le Grand-Maître lui répondit, que par un décret du Conseil, il avoit été arrêté qu'on réserveroit tous les Chevaliers pour la défense seule du bourg & du château Saint-Ange; cependant que pour ne le pas laisser partir seul, il obtiendroit du Conseil qu'il pût emmener avec lui six autres Chevaliers: mais que c'étoit tout le secours qu'on lui pouvoit accorder. Villegagnon le pria de considérer quel secours dans un assaut on pourroit se promettre de six Chevaliers seuls, & qui

JEAN D'OMEDES.

à l'approche de l'ennemi, & au bruit de l'artillerie, feroient bien-tôt abandonnés par les payſans ; que pour ne lui rien diſſimuler ce feroit ſix Chevaliers qu'il enverroit à la boucherie, & qui feroient en un inſtant accablés par une foule d'ennemis, ſans même que par la perte de leur vie ils puſſent eſpérer d'acquérir quelque honneur, qu'on ne trouve que dans une défenſe opiniâtrée.

Le Grand-Maître fatigué de la ſolidité de ſes remontrances, lui repartit bruſquement, qu'il demandoit dans un Chevalier plus de courage & d'obéiſſance, que de raiſons ; & que s'il avoit peur, il en trouveroit aſſez d'autres qui ſe trouveroient honorés d'une pareille commiſſion. Villegagnon piqué d'une réponſe qui ſembloit donner atteinte à ſon honneur. *Seigneur*, lui dit-il, *je vous ferai voir que la peur ne m'a jamais fait fuir le péril.* A l'inſtant il part, avec ſix Chevaliers François de ſes amis, & pour arriver avant le jour, ils ſe jettent à crû ſur des cavales qui paiſſoient dans les foſſés du château ; approchent de la ville aſſiégée, ſe gliſſent à la faveur des ténébres au pied de la muraille : & après avoir fait les ſignaux dont on étoit convenu, par le moyen des cordes qu'on leur jette, ils entrent tous ſept avec leur

guide dans la place, ſans avoir été apperçûs par l'ennemi.

Au bruit qui ſe répandit le matin dans la Ville de l'arrivée de ce petit ſecours, tout le peuple prévenu de la réputation du Chevalier de Villegagnon, fit éclater ſa joie. Les vieillards, les femmes & les enfans donnoient de juſtes louanges à la généreuſe réſolution qu'il avoit priſe avec ſes compagnons de venir s'enfermer dans la place. Les habitans ſolemniſérent ſon entrée par des décharges de mouſqueterie : il ſembloit que dans ſa ſeule perſonne ils euſſent recouvré des troupes, des armes & des vivres. Ce Commandeur, pour entretenir leur confiance, leur dit qu'il étoit ſuivi par un corps conſidérable de Chevaliers, qu'il n'avoit précédés, que pour concerter avec le Gouverneur les moyens d'introduire ce ſecours dans la place. Mais après s'être enfermé en particulier avec le Bailli, il ne lui cacha rien des diſpoſitions du Grand-Maître : il lui avoua franchement qu'il ne devoit point compter ſur d'autre ſecours que ſur celui qu'il tireroit de ſa propre valeur ; qu'il étoit venu mourir avec lui ; que par une courageuſe réſiſtance il falloit au moins rendre leur perte célébre dans l'Ordre, & funeſte à l'ennemi.

JEAN D'OMEDES.

Le Bailli considérant que les murailles de la place ne tiendroient pas contre les batteries des Turcs, par le conseil de Villegagnon, fit faire des retranchemens larges & profonds, qu'il fortifia de flancs, & d'épaulemens garnis d'artillerie & de mousquetaires. Villegagnon conduisoit l'ouvrage ; les Chevaliers qui l'avoient accompagné, y mettoient eux-mêmes la main : & à leur exemple, & par leurs discours, tout ce peuple, hommes & femmes y travailloient avec la même ardeur ; & tous en voyant Villegagnon se croyoient en sûreté.

Le Bacha au bruit de la mousqueterie, & des cris de joie que les habitans avoient poussés à son arrivée, se douta bien qu'il étoit entré quelque renfort dans la ville. Les cavales même que ce Commandeur avoit abandonnées en entrant dans la place, & que les Turcs trouvérent le lendemain, ne lui permirent pas d'en douter. Mais ces foibles secours n'auroient pas été capables d'empêcher la continuation du siége, si une lettre que les Turcs interceptérent dans une barque de Sicile qu'ils prirent, lorsqu'elle tentoit d'entrer dans un des ports de Malthe, n'eût causé de vives inquiétudes à Sinam.

Cette Lettre étoit écrite par le Receveur de l'Ordre, qui résidoit à Messine, & adressée au Grand-Maître. Il lui marquoit qu'il avoit dépêché exprès cette barque pour lui donner avis qu'André Doria, Amiral de l'Empereur, & la terreur des Infidéles, étoit de retour d'Espagne, & actuellement dans le port de Messine; qu'il avoit dépêché en diligence dans tous les autres Ports de l'Isle, à Naples & à Génes des brigantins & des couriers pour rappeller auprès de lui toutes les galéres & les vaisseaux qui seroient en état de tenir la mer, & les troupes nécessaires pour les armer, & qu'il devoit partir incessamment pour combattre les ennemis & les obliger à lever le siége.

Cet avis étoit supposé, & de l'invention du Receveur, qui pour donner de l'inquiétude au Bacha, avoit eu recours à cet artifice. Son dessein réussit; Sinam fut allarmé de cette nouvelle; & quoique l'avis venu d'une main ennemie pût lui être suspect, il ne crut pas pourtant le devoir négliger. Il assembla le Conseil de guerre, & après avoir fait la lecture de la lettre du Receveur, il y représenta que dans la conjoncture où Doria pouvoit venir attaquer sa flotte, il ne pouvoit ni continuer le siége sans la laisser dé-

JEAN D'OMEDES.

garnie des troupes qu'il avoit fait débarquer, ni aussi les renvoyer à la défense des vaisseaux, sans affoiblir considérablement l'armée de terre, & s'exposer même à être défait par la garnison de la place, qui de concert avec le corps des Chevaliers qui étoient dans le Bourg, pourroient attaquer en même tems ses lignes ; que supposé même que par l'arrivée subite de la flotte Chrétienne, il fût obligé de se rembarquer promptement, il couroit risque dans une retraite précipitée, & sur-tout dans un pays plein de rochers, d'être contraint d'abandonner son canon. Il ajouta, qu'à la vérité il avoit bien permission de tenter en passant le siége de Malthe, & celui du bourg & du château Saint-Ange : mais que préférablement à tout, ses ordres portoient expressément qu'il feroit celui de Tripoli; qu'il craignoit que le mois de Septembre ne le surprît avant que d'avoir terminé l'entreprise de la ville de Malthe ; qu'on n'ignoroit pas que dans cette saison la mer n'étoit pas tenable le long des côtes d'Afrique, & qu'il pourroit se trouver hors d'état de faire le siége de Tripoli, avec le chagrin d'avoir manqué celui de Malthe.

Le Conseil, après avoir examiné ces

raiſons, & balancé les différens partis qu'on pourroit prendre, convint que le Général, ſans perdre davantage de tems au ſiége de Malthe, devoit s'attacher uniquement à celui de Tripoli; qu'infailliblement il emporteroit une Place ſi peu fortifiée, & qu'au moins en ſuivant ſes ordres, il préviendroit les reproches du Grand-Seigneur, toujours terrible dans ſa colére. Les Turcs en conſéquence de ce réſultat, levérent le ſiége, & ſe rembarquérent: mais comme l'avidité de faire du butin eſt la paſſion dominante de ces barbares, le Bacha avant que de prendre la route de Tripoli, ne put refuſer à ſes troupes la permiſſion de ravager l'iſle du Goze, qui appartenoit à la Religion.

Cette petite iſle appellée par ſes habitans *Gaudiſch*, eſt ſituée à quatre milles de Malthe, du côté de l'Occident, ou plûtôt de l'Oueſt-Nord-Oueſt: ſon circuit eſt d'environ vingt-quatre milles, & ſa largeur de trois: elle eſt environnée preſque par-tout de rochers & d'écueils: il y avoit alors près de ſept mille habitans, & un château ſans fortifications, ſitué ſur une montagne, & qui commandoit ſur un bourg qui étoit au pied de la montagne.

Quelques Commandeurs avoient été

d'avis de raſer ce petit château, & de tranſporter tous les habitans de l'iſle en Sicile : mais nous avons vû que le Grand-Maître avoit été d'un ſentiment contraire, & que par ſon crédit & ſon autorité, plûtôt que par ſes raiſons, il avoit ramené le Conſeil à ſon avis. Une triſte expérience en fit voir alors le peu de ſolidité ; le Général Turc ayant fait ſommer inutilement le Gouverneur de lui ouvrir les portes du château, le battit avec ſon artillerie. Les habitans, dans la crainte de tomber dans les chaînes des Infidéles, offrirent au Gouverneur de défendre la bréche : mais ce Chevalier appellé Galatian de Seſſe, & dont le Grand-Maître avoit tant vanté la bravoure, au lieu de profiter d'une ſi courageuſe diſpoſition, & de ſe mettre à leur tête, déſeſpéra de la conſervation de ſa place, & alla ſe cacher dans le fond de ſon appartement. Une conduite ſi lâche, & dont il n'y avoit point d'exemple dans l'Ordre, répandit une conſternation générale parmi ces malheureux habitans ; il n'y eut dans toute la place qu'un canonier Anglois, qui braquant ſon canon, tua lui ſeul pluſieurs Turcs, & empêcha les autres d'approcher du pied de la muraille.

Mais ce brave Anglois ayant été tué

d'un coup de canon qui partoit des batteries des Turcs, personne ne voulut prendre sa place. Le Gouverneur pour se procurer une capitulation, qui le mît en sûreté, demeura dans son inaction ordinaire : mais comme il n'étoit pas moins fanfaron que lâche, il fit demander au Bacha des conditions honorables, qu'on n'accorde qu'à ceux qui ont fait une courageuse défense. Un Moine alla de sa part offrir à Sinam de lui rendre la place, pourvû que ce Général s'engageât par un traité de lui conserver & à tous les habitans la vie, la liberté & les biens. Le Général Turc rejetta avec mépris ces propositions, & il répondit à cet Envoyé, que si le Gouverneur ne sortoit pas à l'instant de la place, il le feroit pendre à la porte. Le Moine rentra dans le château avec de si tristes nouvelles : le Gouverneur le renvoya pour demander au moins qu'on lui laissât la liberté, & à deux cens des principaux habitans, & qu'il auroit droit de choisir lui-même. Le Bacha réduisit le nombre à quarante personnes, & il menaça en même tems le négociateur de le faire pendre s'il étoit assez hardi pour se présenter une autre fois devant lui. Le Gouverneur toujours tremblant, commanda qu'on ouvrît les portes à

JEAN D'OMEDES.

l'ennemi : ce fut le ſeul ordre qu'il donna depuis que les Turcs étoient entrés dans l'iſle. Ces Infidéles ſe jettérent auſſitôt dans la place pour la piller ; le logis du Gouverneur fut le premier en proye à leur avidité ; & après en avoir enlevé tous les meubles, par mépris pour ce lâche commandant, ils lui en firent porter une partie ſur ſes épaules, juſques dans leurs vaiſſeaux. Il fut enſuite dépouillé de ſes habits, & mis à la chaîne comme un eſclave. En vain il reclama la foi du Général, & il ſe plaignit inutilement qu'on violât en ſa perſonne la capitulation. Sinam pour en éluder le ſens, & pour ſe moquer de lui, rendit la liberté à quarante pauvres vieillards infirmes, & les plus âgés de l'iſle : & il prétendit que ne s'étant engagé à laiſſer en liberté que quarante des premiers de l'iſle, les plus âgés devoient être cenſés les premiers. A la faveur d'une pareille interprétation, il retint dans les fers le Gouverneur, & ſix mille trois cens perſonnes de tout âge, & de différent ſexe, qu'il fit embarquer ſur ſa flotte.

Parmi ces malheureux habitans, il y eut un Sicilien établi depuis long-tems au Goze, qui préférant la mort à la ſervitude, par une compaſſion cruelle, &

une action toute tragique, se délivra & toute sa famille des peines & de la honte de l'esclavage. Ce Sicilien transporté de jalousie & de fureur, poignarda sa femme & deux jeunes filles, qu'il avoit eües de son mariage. Pour ne leur pas survivre, il prit un fusil & une arbalête dont il tua deux Turcs : se jettant ensuite l'épée à la main au milieu d'une foule de soldats ennemis, après en avoir blessé plusieurs, il fut mis en piéces, & trouva la mort qu'il cherchoit.

On n'apprit à Malthe qu'avec une sensible douleur la malheureuse destinée des Gozitains : tout le monde détestoit la lâcheté du Gouverneur : plusieurs Chevaliers, & des François sur-tout, par une antipathie de Nation, demandoient hautement qu'on lui fît son procès : mais le Grand-Maître qui le protégeoit, en éluda la proposition sous prétexte que ce Chevalier étoit entre les mains des Infidéles, & que neanmoins on ne pouvoit pas le juger sans l'avoir entendu. Mais pour couvrir aux yeux de toute la Chrétienté la honte que la lâcheté de ce Gouverneur pouvoit faire retomber sur le corps de l'Ordre, il engagea la plûpart des Chevaliers qui étoient ou de sa Nation ou dans sa confidence, d'écrire cha-

Jean d'Omedes.

cun dans leur pays, que ce Chevalier s'étoit signalé par une généreuse défense; que tant qu'il avoit vêcu, les Gozitains à son exemple & par son ordre avoient toujours repoussé les attaques des Infidéles avec beaucoup de valeur : mais que ce brave Gouverneur ayant éte tué d'un coup de canon, le peuple en perdant son Capitaine, avoit perdu courage, & que pour sauver la vie & l'honneur des femmes & des filles, les principaux des habitans avoient crû devoir capituler, quoique le Bacha par une perfidie ordinaire à ces barbares, eût depuis violé ouvertement la capitulation.

Cette fable pendant très-long-tems passa dans toute l'Europe pour un fait constant, & on n'en fut désabusé que plusieurs années après ce triste évenement. Ce Chevalier ayant trouvé le moyen, à force d'argent de se tirer des fers des Infidéles, non-seulement n'eut point de honte de reparoître à Malthe; mais il vint encore à bout de se faire décharger par le Conseil, de l'action qu'on avoit intentée contre lui au sujet de sa lâcheté; soit que les Seigneurs l'en crussent assez puni par les peines de la servitude; soit que l'indignation qu'on avoit conçuë de sa lâcheté, fût affoiblie par le nombre des années.

Le Bacha, après avoir ravagé l'isle, razé le château, & laissé par-tout des marques funestes de sa fureur, remit à la voile : & au lieu de tenir la route de Provence, comme le Grand-Maître l'avoit toujours voulu faire croire, ce Général alla droit à Tripoli. D'Omedes n'en apprit la nouvelle qu'avec beaucoup de confusion. Pour réparer la faute que son entêtement, & peut-être son avarice lui avoit fait faire, il eut recours à Gabriel d'Aramon, Ambassadeur de Henri II, Roy de France à la Porte, & fort connu du Bacha Sinam. Ce Ministre toucha à Malthe en retournant à Canstantinople, d'où il étoit revenu en France vers la fin de l'année précédente. Il y avoit peu de jours que Sinam étoit parti de l'isle du Goze : & dans un entretien que le Ministre François eut avec le Grand-Maître, il lui témoigna qu'il étoit bien fâché de n'être pas arrivé plûtôt à Malthe ; que peut-être ses offices & sa médiation auprès du Bacha n'auroient pas été inutiles à la Religion. *Vous êtes encore arrivé assez tôt*, repartit d'Omedes, *& pourvû que les affaires dont vous êtes chargé vous permettent de passer à Tripoli, nous serons trop heureux, si par la consideration que les Ministres de la Porte ont*

JEAN D'OMEDES.

pour la recommandation du Roy votre Maître, vous pouvez détourner Sinam de faire le siége de cette place : & c'est de quoi, ajouta d'Omedes, *je vous conjure au nom de Jesus-Christ, & au nom du Roy votre Maître, qui fait gloire de porter le titre de Roy très-Chrétien.*

Quelque pressé que fût d'Aramon de continuer son voyage, il crut qu'il y avoit des occasions où il étoit permis à un Ministre de deviner, pour ainsi dire, les intentions de son Maître. Ainsi connoissant combien le Roy étoit affectionné à cet Ordre, & pour ne pas perdre un moment de tems, il se jetta dans un brigantin fort leger, que lui fournit le Grand-Maître, prit la route de Tripoli, & ordonna aux galéres qui l'avoient conduit à Malthe, de le venir joindre devant le port de cette place.

Le Bacha pour prendre langue étoit arrivé à Tachiore, qui n'est éloignée que de quatre lieues de Tripoli, & il avoit été reçû par l'Aga Morat, qui s'étoit fait Seigneur de ce Canton. C'étoit un Officier Turc qui avoit succedé dans ce petit Etat à Airadin, dont nous avons déja parlé. L'arrivée de la flotte Ottomane qu'il avoit sollicitée à la Por-

te auſſi-bien que Dragut, lui donna une joie ſenſible. Il la témoigna au Général de Soliman par une reception magnifique, & ſur-tout par un corps de cavalerie en bon état, qu'il lui préſenta pour le ſervir au ſiége de Tripoli. Sinam après s'être reposé quelques jours dépêcha vers cette ville un Maure à cheval, & qui en forme de héraut portoit un drapeau blanc. Ce Maure s'étant avancé juſques ſur le bord du foſſé de la place, y planta une canne, au bout de laquelle il y avoit un papier attaché ſans adreſſe, & il cria qu'il reviendroit le lendemain en prendre la réponſe.

Gaſpard de Valier de la Langue d'Auvergne, & Maréchal de l'Ordre, commandoit alors dans la place. C'étoit un ancien Chevalier qui avoit paſſé par les premiéres Charges de l'Ordre, généralement eſtimé par ſa valeur, & qu'on regardoit même comme un ſujet digne de parvenir à la Grande-Maîtriſe, ſi cette dignité venoit à vaquer : mais par cette raiſon moins agréable à d'Omédes, qui, comme la plûpart des autres Princes, ne voyoit pas de bon œil celui qui auroit pû lui ſuccéder. C'étoit peut-être la raiſon qui l'avoit obligé à l'éloigner, ſous le prétexte honorable de

JEAN D'OMEDES.

l'envoyer commander dans Tripoli : outre que le Maréchal lui étoit même devenu odieux par la liberté qu'il prenoit dans le Conseil de combattre ses avis, & de s'opposer sans beaucoup de ménagement à ses sentimens. Ce Gouverneur envoya prendre le papier que le Maure avoit apporté, & l'ayant ouvert, il trouva que c'étoit un cartel qui contenoit ces mots : *Rendez-vous à la miséricorde du Grand-Seigneur, qui m'a commandé de réduire cette Place en son obéïssance : je vous laisserai la liberté de vous retirer où vous voudrez avec tous vos effets : si-non je vous ferai passer par le fil de l'épée.*

Signé SINAM BACHA.

Le Maréchal, de l'avis du Conseil, fit mettre en la place de ce papier un autre, où en forme de réponse il avoit écrit de sa main ces autres mots : *La garde de Tripoli m'a été confiée par ma Religion ; je ne puis rendre cette Place qu'à celui seul qui me sera désigné par le Grand-Maître & le Conseil de l'Ordre, & je la défendrai contre tout autre jusqu'à la mort.*

Signé LE MARECHAL GASPARD DE VALLIER.

Le Maure étant revenu le lendemain, prit ce papier & le porta au Bacha, qui vit bien par une réponse si ferme qu'il

n'y auroit que la force des armes qui le pourroit rendre maître de Tripoli : il s'avança aussi-tôt en bonne ordonnance avec toute sa flotte, débarqua ses troupes & son artillerie, fit reconnoître la place, & se mit en état d'en former le siége. Il n'y avoit dans Tripoli pour toute garnison que cette recruë de deux cens hommes venus de Calabre, dont nous avons parlé, & environ deux cens Maures, alliés de l'Ordre, & qui quoique Mahometans de Religion, par aversion pour les Turcs, servirent utilement les Chrétiens. Tripoli, comme nous l'avons déja dit, n'étoit guéres tenable, sur-tout contre une puissante armée, & fournie d'une nombreuse artillerie : & plus d'une fois les Grands-Maîtres avoient prié l'Empereur de la reprendre, ou de la faire fortifier, & la mettre en état de défense. Mais Charles-Quint, pour s'en épargner les frais, avoit toujours répondu que par un même acte il avoit inféodé à l'Ordre Tripoli, Malthe & le Goze, & que les Chevaliers devoient également défendre ces trois places, ou les rendre, & qu'il ne reprendroit point Tripoli, si on ne lui remettoit en même tems les isles de Malthe & du Goze. Ce Prince aussi intéressé qu'habile, ne

JEAN D'OMEDES.

leur avoit fait cette réponse que parce qu'il sçavoit bien que les Chevaliers n'ayant point d'autre retraite que Malthe, seroient obligés, pour s'y maintenir, de rester à Tripoli. Ce fut effectivement cette considération qui les obligea de garder une si mauvaise place, que le peu de richesses de l'Ordre n'avoit pas même permis de fortifier. Aussi le Bacha s'étant avancé pour reconnoître lui-même la ville, en revenant, se vanta à quelques Officiers qui l'accompagnoient, qu'elle ne lui couteroit qu'un coup de main, & qu'il l'emporteroit par escalade. Mais il jugea autrement du château qui lui parut fortifié par les boulevards ; & il résolut d'attaquer la place de ce côté-là.

On n'avoit pas encore ouvert la tranchée, lorsque d'Aramon, cet Ambassadeur de France dont nous venons de parler, arriva sur le brigantin de la Religion. En approchant de la flotte il salua le pavillon du Grand-Seigneur : & parce qu'il avoit arboré celui de France, il lui fut répondu par toute l'artillerie des vaisseaux. Il débarqua ensuite : & comme il n'ignoroit pas que sans présens on ne réussit guéres dans les négociations avec les Ministres de la Porte, il

il en envoya de magnifiques au Bacha, pour le diſpoſer à lui accorder une audience favorable. Il ne l'eut pas plûtôt obtenuë, qu'il ſe rendit à ſon quartier dans ſa tente, & il lui repréſenta que le Roy ſon Maître honoroit d'une affection toute particuliére l'Ordre de Malthe, & que cette Compagnie étant composée de la plus illuſtre Nobleſſe de la Chrétienté, dont une partie étoient nés ſes Sujets, il lui feroit un ſenſible plaiſir de tourner ailleurs les armes du Grand-Seigneur, & que ce Prince, le plus généreux de ſon ſiécle, lui en témoigneroit ſa reconnoiſſance par des préſens conformes à la dignité & à la puiſſance d'un ſi grand Roy. Le Bacha, qui pendant que l'Ambaſſadeur réſidoit à la Porte, avoit contracté avec lui quelque ſorte de liaiſon, s'ouvrit à lui. Il lui communiqua ſes ordres ſignés de la main même du Grand-Seigneur, & par leſquels ce Prince lui enjoignoit expreſſément de chaſſer les Chrétiens de Tripoli; & le Bacha en adreſſant la parole à l'Ambaſſadeur, ajouta qu'il y alloit de ſa tête à ne pas ſuivre ces ordres.

D'Aramon voyant bien que ce qu'il lui demandoit paſſoit ſon pouvoir, voulut prendre congé de lui: ſon deſſein étoit de ſe rendre avec plus de diligence

qu'il pourroit à Conſtantinople, pour tâcher d'obtenir du Grand-Seigneur qu'il voulût bien envoyer de nouveaux ordres à ſon Général. Mais Sinam qui pénétra ſon deſſein, & qui prévit que par le changement d'ordres, on le priveroit de la gloire qu'il eſpéroit acquérir par cette conquête, lui fit entendre qu'il ne pouvoit le laiſſer partir avant la fin du ſiége : & ſans s'arrêter au droit des gens qu'il violoit ſi manifeſtement, il fit enlever du brigantin qui l'avoit apporté, & des deux galéres qui l'étoient venu joindre, tous leurs agrêts : à cette injuſtice près, il le traita avec toute la conſidération qui étoit dûë à ſon caractére.

Cependant on ouvrit la tranchée ; le canon fut mis en batterie, & pour empêcher les Chevaliers d'en réparer les effets, le Bacha avoit diſtribué toute ſon artillerie en trois batteries différentes, chacune de douze piéces de pluſieurs grandeurs, qui tiroient tour à tour & ſans relâche : en ſorte que pendant qu'on rechargeoit la batterie qui venoit de tirer, on mettoit le feu à une autre : ce qui entretenoit ce tonnerre ſans interruption. Heureuſement ces batteries étoient pointées contre le boulevart de ſaint Jacques, l'endroit du

château le mieux fortifié, & terrassé par dedans ; en sorte que les boulets ne faisoient que leur trou, & s'enfonçoient dans la terrasse. Les Turcs perdirent plusieurs jours à cette attaque: mais un transfuge né à Cavillon en Provence, avertit le Bacha qu'il devoit changer ses batteries de place. Ce malheureux s'étoit établi depuis long-tems à Tripoli ; sa religion étoit en quelque maniére la caution de sa fidélité : mais ayant été séduit par un commerce criminel avec des femmes Maures, il avoit secrettement renoncé à la foi, embrassé le Mahometisme : & aussi infidéle à l'Ordre qu'à Dieu, il n'étoit resté à Tripoli que pour y servir d'espion à l'Aga Morat, ce Seigneur de Tachiore dont nous venons de parler. Ce fut par son moyen qu'il eut accès auprès du Bacha, & qu'il lui fit voir que s'il vouloit réussir dans son entreprise, il falloit tourner les batteries contre le boulevart de sainte Barbe, dont la maçonnerie étoit sans liaisons, par le défaut de ciment, que le tems avoit consumé. L'avis du Renégat ayant été suivi, on vit en peu de jours crouler la muraille : en vain le Maréchal tâcha d'y suppléer par un retranchement qu'il traça en-deça de la bréche, & au-dedans de la pla-

JEAN D'OMEDES.

ce ; le feu continuel de l'artillerie qui tiroit jour & nuit ſans relâche, contre le même endroit, tuoit tous les eſclaves qu'on employoit à cet ouvrage. Ceux qui reſtoient refuſérent opiniâtrément de les remplacer : & quoiqu'on les maltraitât à coups de bâtons, ils ſe couchoient à terre, & s'y laiſſoient aſſommer plûtôt que de ſe relever, & de s'avancer vers un endroit où ils croyoient rencontrer une mort inévitable.

Cette frayeur par contagion paſſa des eſclaves aux ſoldats Calabrois, qui ne valoient guéres mieux. On avoit mis la plûpart de ces payſans dans un petit Fort, ſitué à l'entrée du port, & qu'on appelloit le Châtelet : un Frere ſervant d'armes appellé *Deſreches* y commandoit. Cet Officier plein d'attention ſur tout ce qui ſe paſſoit dans ſa place, démêla dans l'air & les paroles de ces Soldats certain orgueil brutal & farouche, qui lui fit ſoupçonner qu'il ſe tramoit quelque dangereux deſſein. A force de perquiſitions, il découvrit que ces Calabrois peu accoutumés au bruit de l'artillerie, & dans la crainte de ſe voir enſévelis ſous les ruines de ce Fort, étoient convenus de s'emparer d'un brigantin qui étoit dans le port, & de ſe ſauver en Sicile. Pour empêcher

le Gouverneur de les arrêter ou de les pourſuivre, ils avoient réſolu, avant que de s'embarquer, de placer proche le magazin des poudres, une mêche compaſſée, qui après leur départ y mît le feu, & qui fit ſauter ce petit château. L'Officier conſidérant qu'il étoit également dangereux de laiſſer voir qu'il étoit inſtruit de leur conſpiration, & de la diſſimuler, prit le parti d'en donner ſecrettement avis au Maréchal, qui ſous différens prétextes, les tira du Fort les uns après les autres : & pour leur ôter toute communication, on les diſperſa en différens endroits, parmi d'autres compagnies, qu'on croyoit plus fidéles. Mais ce changement de poſte n'en apporta point dans les mauvais deſſeins de ces lâches, & ne fit, pour ainſi dire, qu'étendre la ſcéne de la conjuration. Chacun de ces malheureux infecta du poiſon de leur rebellion les autres ſoldats, & même les habitans, qui ſe trouvoient de garde avec eux. On prétend que cette ſédition étoit encore fomentée ſecrettement par quelques Chevaliers Eſpagnols, ennemis du Gouverneur. Ce fut même une conſpiration générale ; ces Calabrois excités par la peur, abandonnérent leurs poſtes, & s'étant réunis, environnérent l'épée à

la main leur Commandant, & le menacérent de le tuer, s'il ne déterminoit le Maréchal par une prompte capitulation à assûrer leurs vies & leur liberté.

Ce Gouverneur qui n'ignoroit pas les périls où l'on est exposé pendant un siége, en bon Chrétien & en véritable Religieux, s'y préparoit actuellement par la réception des Sacremens; & il ne faisoit que de sortir de la sainte Table, lorsque le Capitaine Calabrois, le trouble & la confusion sur le visage : *Seigneur*, lui dit-il en l'abordant, *vos ennemis ne sont pas tous dans le Camp des Turcs; cette place en renferme qui sont encore plus dangereux; & ce n'est qu'avec la douleur dans le cœur que je viens vous apprendre que mes soldats, contre leur serment, ont abandonné leur poste, & refusent de faire le service.* Il ajouta qu'avec des cris mêlés de menaces, ils demandoient qu'on capitulât, & que pour prévenir un plus grand malheur, il craignoit bien qu'on n'y fût contraint.

Le Maréchal dissimulant sagement son indignation, sortit sur le champ de l'Eglise : il se vit en un instant environné de ces mutins; & comme d'un air sévére, il leur demandoit d'où vient qu'ils n'étoient pas chacun à leurs postes, il

reconnut aiſément leur rebellion à leur défaut de reſpect. Tous comme de concert l'interrompirent par des cris inſolens : pour ne ſe pas commettre avec ces furieux, il ſe contenta de leur dire qu'il alloit aſſembler le conſeil de guerre. Il ne l'eut pas plûtôt indiqué, que tous les Chevaliers & tous les Officiers ſe rendirent auprès de lui. Pour lors ne diſſimulant plus ſa douleur & ſa colére, il s'écria qu'il avoit vêcu un jour de trop, & qu'il étoit bien malheureux que le canon ennemi l'eût épargné pour le rendre le triſte témoin de la rebellion & de la perfidie de ſes ſoldats : il demanda enſuite aux Chevaliers leur ſentiment ſur l'état de la place. Le Chevalier de Poiſſi ou de Poiſſieu, de la Langue de France, déclara qu'il avoit viſité exactement la bréche ; qu'elle n'étoit point ſi grande qu'on n'y pût ſuppléer par de bons retranchemens, & que pourvû que les ſoldats rentraſſent dans leur devoir, & repriſſent courage, on étoit encore aſſez fort pour repouſſer l'ennemi.

JEAN D'OMEDES.

N. Nicolaï. c. 19.

Mais un Chevalier Eſpagnol appellé Herrera, & qui faiſoit la fonction de Tréſorier, lui adreſſant la parole : *Je ne ſuis pas ſurpris*, dit-il, *que vous opiniez pour une plus longue réſiſtance dans une ſi*

Memoires de Villegagnon.

JEAN D'OMEDES.

mauvaiſe place, vous qui êtes François, & dont le Roy tient actuellement un Ambaſſadeur dans le camp ennemi. Vous ſçavez bien que quand nous aurons été emportés d'aſſaut, vous n'aurez rien à craindre pour votre vie & votre liberté : mais notre ſort ſera bien different ; Sujets de l'Empereur, ennemi irréconciliable des Infidéles, nous ne devons attendre aucun quartier de ces Barbares, ſi nous ne prévenons l'aſſaut & notre perte par une prompte capitulation : & c'eſt à quoi, ajouta-t-il, *je conclus pour le ſalut de mes compatriotes & de mes camarades.* D'autres Officiers, avant qu'on prît un parti ſi déciſif, propoſérent qu'on envoyât un Chevalier des plus anciens, & plein d'expérience pour viſiter la bréche, & en faire ſon rapport au Conſeil. Le Maréchal dépêcha en même tems le Commandeur Copier aux mutins pour leur faire part de cette délibération, & pour les exhorter, en attendant la déciſion du Conſeil, à retourner chacun à leurs poſtes.

Copier, pour les y déterminer, leur offrit de la part du Maréchal de doubler leur paye. Il les aſſura qu'on alloit viſiter la bréche ; & que ſur le rapport qui en ſeroit fait, le Conſeil prendroit un parti qui pourvoiroit à leur ſalut. Mais il leur repréſenta en même-tems que par leur

désertion ils s'exposoient, avant qu'on eût le tems de traiter, à être surpris, & forcés par les Turcs ; & que pour en obtenir une capitulation avantageuse, il falloit qu'ils parussent tous chacun dans leur poste avec une contenance ferme, & en état de faire partager le péril aux Infidéles.

Ces raisons du Commandeur mêlées à propos de tendres priéres & de généreux reproches, faisoient impression sur l'esprit de ces mutins : mais Herrera leur ayant fait insinuer que par toutes ces promesses on ne cherchoit qu'à les amuser, & que le Maréchal, homme entêté, se feroit plûtôt tuer sur la bréche, que d'entrer en négociation, ils rejettérent avec de grands cris toutes les propositions du Commandeur. Par un effet bien extraordinaire, le courage déterminé du Maréchal, & leur propre lâcheté les affermirent également dans leur rebellion ; & peut-être qu'ils eussent été plus aisés à gagner, s'ils eussent crû leur Gouverneur moins capable de prendre un parti extrême. Ils protestérent qu'ils ne se répareroient point qu'après la visite de la bréche, & qu'ils ne se fieroient même de ce rapport qu'à un Espagnol ; en sorte

que pour les contenter, il fallut y envoyer un vieux ſoldat de leur cabale, appellé Guévare. Ce ſoldat, après avoir viſité la bréche, rapporta qu'elle étoit aiſée à forcer, & de difficile défenſe ; que ſi les Turcs, comme on n'en devoit pas douter, continuoient leur batterie, ce qui reſtoit ſur pied des murailles de ce côté-là ne dureroit pas juſqu'à la nuit ; que les retranchemens propoſés par le Chevalier de Poiſſi, étoient d'une exécution preſque impoſſible, & ne ſerviroient qu'à y faire périr inutilement un grand nombre de gens de bien. Sur ſon rapport ajuſté à la prévention des mutins, ils entrérent dans une nouvelle fureur, & menacérent hautement, ſi on n'arboroit le drapeau blanc, de faire eux-mêmes la capitulation, & d'introduire les Infidéles dans la place.

Le Maréchal ſe trouvant ſans ſoldats & ſans autorité, remit la déciſion de cette affaire à la délibération du Conſeil. Quoique preſque tous les Officiers déteſtaſſent l'infame déſertion de leurs ſoldats ; cependant après de ſérieuſes réfléxions ſur la foibleſſe de la place, la révolte ouverte de la garniſon, & le défaut de ſecours du côté de Malthe, on convint qu'il falloit céder à la né-

ceſſité : & un Servant d'armes eut ordre d'arborer le ſignal funeſte de la compoſition. A la vûë de ce drapeau, Sinam fit ceſſer la batterie ; deux Officiers Turcs ſortirent de la tranchée, s'avancérent au pied de la bréche, & dirent que le Gouverneur pouvoit envoyer des députés pour traiter. Les rebelles plus maîtres dans la place que le Gouverneur, déclarérent qu'ils ne ſouffriroient point qu'on chargeât de cette négociation aucun Chevalier François, & ils nommérent eux-mêmes le Commandeur Fuſter Majorquin, & Guévare, les protecteurs ſecrets de la rebellion.

JEAN D'OMPEDES.

Ces députés étant arrivés au camp des Turcs, & admis à l'audience du Bacha, lui dirent qu'on étoit diſpoſé à lui remettre la ville & le château de Tripoli, à condition qu'il conſerveroit la vie & la liberté au Gouverneur, aux Chevaliers, à la garniſon & à tous les habitans ; qu'il leur ſeroit permis d'emporter leurs effets, & qu'il leur fourniroit des vaiſſeaux pour les tranſporter à Malthe ou en Sicile. Sinam d'abord ne parut pas s'éloigner de cette propoſition : mais après leur avoir reproché la témérité qu'ils avoient eûë, diſoit-il, de tenir dans une place ſi foible contre une armée royale, il décla-

JEAN D'OMEDES.

ra qu'il n'entendroit à aucun traité, à moins qu'au préalable, & pour condition préliminaire, les Chevaliers qui étoient dans Tripoli ne s'engageassent à dédommager le Grand-Seigneur des frais de cette guerre. Les députés lui ayant représenté que cet article passoit leurs pouvoirs, il les congédia brusquement, en les menaçant de les faire tous passer au fil de l'épée. Comme ils sortoient de sa tente, ils rencontrérent Dragut, qui s'étant informé du succès de la négociation, apprit avec surprise que le Bacha l'eût rompue. Ce Corsaire feignant d'être fâché de la rigueur qu'il tenoit aux assiégés, les pria de différer leur départ jusqu'à ce qu'il eût entretenu un moment le Général. Il entra aussi-tôt dans sa tente, & il lui représenta qu'en prolongeant le siége, il hazarderoit le succès de son entreprise; qu'il pouvoit venir du secours aux assiégés; que le désespoir même d'obtenir une capitulation raisonnable, tiendroit lieu aux Chevaliers d'un nouveau secours; qu'ils en deviendroient plus intrépides; d'ailleurs que quelque confiance qu'il eût en son artillerie, il ne pouvoit ruiner ce qui restoit sur pied des murailles & des fortifications, sans laisser par les bréches qu'il feroit, autant

de portes ouvertes aux troupes de la Religion pour y entrer, avant qu'il eût le loisir de les réparer, sur tout dans une saison où il ne pourroit pas tenir la mer. Il ajoûta qu'en habile homme il devoit souscrire de bonne grace à la capitulation, & se réserver, quand il seroit maître de la place, de donner au traité des explications conformes à ses intérêts.

Le Bacha goûta sans peine les conseils du Corsaire : il fit rappeller les députés, & il leur dit qu'il accordoit à la priere de Dragut ce qu'il avoit refusé à toute autre considération. Le traité fut arrêté, & le Bacha en jura l'observation par la tête de son Seigneur, serment qui passoit pour inviolable parmi les Turcs. Lorsque ces députés prirent congé de lui pour porter la capitulation au Gouverneur, il leur dit qu'il étoit à propos qu'il pût conférer avec lui pour convenir du nombre des vaisseaux de transport, dont il auroit besoin, & aussi de la sûreté qu'il donneroit pour leur retour, & qu'il enverroit pour cela en ôtage dans la ville un des principaux Officiers de son armée.

A peine ces députés étoient rentrés dans la place, que cet Officier se pré-

senta à la porte. Il fut auſſi-tôt introduit ; le Maréchal avoit convoqué le conſeil de guerre à ce ſujet, & pour entendre la lecture de la capitulation. On y examina s'il convenoit à un Gouverneur de ſortir ſeul de ſa place, & ſans être à la tête de ſa garniſon : mais la mutinerie de la garniſon rendoit toute délibération inutile ; & ceux qui fomentoient ſecrettement la rebellion, & qui craignoient que le Gouverneur ne reprît ſon autorité, ſoutinrent que le traité étant ſigné, le Maréchal ne devoit pas faire difficulté de conférer avec le Bacha : qu'il y auroit même de l'imprudence à laiſſer voir qu'on ſe défioit de ſa parole : d'autant plus que la garniſon & les habitans ne pouvant retourner à Malthe ou paſſer en Sicile que ſur les vaiſſeaux qu'il fourniroit, on étoit obligé de s'abandonner entiérement à ſa foi. Tous conclurent que pour lui marquer une parfaite confiance, il falloit même que le Maréchal lui remenât ſon ôtage ; & ces rebelles n'étoient pas fâchés d'éprouver par la conduite que le Bacha tiendroit avec le Maréchal, ce qu'ils en devoient attendre eux-mêmes.

Il n'étoit guéres dans les régles qu'une garniſon diſposât ainſi de la perſon-

ne de ſon Gouverneur ; mais on a deja pû rémarquer que depuis la révolte déclarée des Soldats, & fomentée ſecrettement par quelques Chevaliers Eſpagnols, le Maréchal avoit vû diſparoître la dignité du commandement, & le mérite de l'obéiſſance. Ces mutins n'eurent pas plûtôt appris que le Bacha demandoit à conférer avec le Gouverneur, que dans la crainte que la capitulation ne ſe rompît, ils le forcérent par des cris inſolens à ſortir de la place. Ainſi il ſe rendit au camp ſuivi du ſeul Chevalier de Montfort ſon ami, qui ne le voulut jamais abandonner, & de cet Officier Turc qu'on lui avoit envoyé pour ôtage. Comme ils étoient prêts du quartier général, cet Officier, ſous prétexte d'avertir Sinam de l'arrivée du Gouverneur, prit les devans, & lui dit en peu de mots qu'il avoit trouvé les ſoldats & les habitans dans une extrême conſternation ; qu'il croyoit même y avoir démêlé de la diviſion, & qu'il pouvoit compter qu'il étoit maître d'impoſer la loi au Gouverneur.

Le Bacha profita de cet avis ; & à l'abord du Maréchal, prenant cet air de hauteur, & cet orgueil ſi ordinaire à ces barbares dans les bons ſuccès, il lui demanda s'il apportoit l'argent qu'il

JEAN D'OMEDES.

avoit éxigé pour le dédommagement des frais de la guerre. Le Maréchal sans s'ébranler lui répondit froidement, qu'il s'en tenoit à la capitulation, à sa parole, & aux sermens solemnels qu'il avoit faits de la garder inviolablement. *C'est bien à des chiens comme vous*, repartit le furieux Bacha, *qu'on doit tenir sa parole; vous & vos perfides camarades, qui tenant la vie au siége de Rhodes de la clemence seule du Grand-Seigneur, & qu'il ne vous avoit même accordée, contre l'avis de son conseil, que sur la parole que votre Grand-Maître lui donna que l'Ordre s'abstiendroit à l'avenir de pirater dans ses mers, & de respecter par tout son pavillon: au préjudice de ce traité & par une ingratitude odieuse, vous n'avez pas été plûtôt établis à Malthe, que vous avez repris votre ancien métier de corsaires.*

Le Maréchal qui souffroit impatiemment un si injuste reproche, lui repartit que l'original de la capitulation signée de la main même de Soliman, étoit conservé à Malthe; qu'on n'y trouveroit rien de semblable, & que pour justifier ce qu'il avançoit, il étoit prêt de le faire venir de Malthe. Il ajouta que s'il se repentoit du traité qu'il avoit fait avec les députés de Tripoli, il n'y avoit qu'à

ſe déchirer, & que le ſort des armes décideroit enſuite auquel des deux partis cette place reſteroit. Le Bacha irrité d'une réponſe ſi courageuſe, ordonna qu'on le déſarmât ; qu'il fût chargé de fers, & conduit ſur ſa galére. Le Maréchal toujours ferme & conſtant, ſe tournant vers le Chevalier de Montfort : *Mon frere*, lui dit-il, *ſi on vous permet de rentrer dans la place, dites de ma part à mon Lieutenant, & au Commandeur Copier, qu'ils ne me comptent plus au nombre des vivans, & que du ſurplus ils ſe comportent ſuivant leur devoir, & ce que l'honneur exige d'eux en cette occaſion.* Après qu'il fut ſorti de la tente du Bacha, ce Général congédia Montfort, & lui permit de rentrer dans la place, à la charge de dire aux Chevaliers qui y étoient reſtés, que ſi on ne lui envoyoit inceſſamment l'argent qu'il avoit demandé, il ſçauroit bien en faire de leurs perſonnes, de la garniſon & des habitans, & qu'il les feroit tous vendre pour eſclaves. Montfort ayant rapporté dans la place de ſi triſtes nouvelles, excita parmi les Chevaliers une indignation générale ; tous jurérent au prix de leur ſang de venger l'injure faite à leur commandant. On ne parla plus de capitulation ; & après

JEAN D'OMEDES.

s'être embraſſés, ils convinrent de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité, de mourir tous enſemble, & de s'enſévelir ſous les ruines de la place. Ils tâchérent d'inſpirer les mêmes ſentimens à la garniſon : mais ils n'avoient pas à faire à des ſoldats : ce n'étoient pas même des hommes. Ces miſérables inſenſibles à tout ce qu'on leur repréſentoit pour exciter leur reſſentiment, n'y répondoient comme des femmes, que par leurs larmes, ou par un morne ſilence. Priéres, remontrances, reproches, les coups même, rien ne les put réſoudre à reprendre leurs armes. Dans une déſertion ſi générale, le Conſeil conſidérant qu'ils ne valoient pas la peine qu'on s'obſtinât plus long-tems à une défenſe inutile pour conſerver la liberté de ces rebelles, réſolut de les abandonner à leur malheureux ſort, & de les laiſſer en proye au Bacha pour prix de la liberté des autres. On renvoya Montfort à ce Général, pour lui dire qu'il étoit impoſſible aux Chevaliers de lui fournir la ſomme qu'il demandoit ; qu'il ne trouveroit point cet argent dans toute la place: mais qu'on lui ouvriroit les portes, pourvû qu'il en laiſſât ſortir ſeulement trois cens hommes en pleine liberté, & qui

ſeroient indiqués & choiſis par le Conſeil. Avant que Montfort partît pour faire cette nouvelle propoſition, le Conſeil qui étoit bien inſtruit que le Bacha ne feroit aucun quartier aux Maures, qui quoique Mahometans, avoient ſervi la Religion avec beaucoup de courage & de fidélité; après les en avoir récompenſés ſuivant que la conjonćture le permettoit, les exhorta à ſe retirer ou à Tunis, ou à la Goulette: & pour aſſurer leur retraite, & empêcher qu'ils ne tombaſſent entre les mains des Turcs, on leur donna tous les chevaux qui étoient dans la place, & ils ſortirent par la porte de ſaint Georges.

Pluſieurs de ces Maures, qui depuis long-tems étoient à la ſolde des Chevaliers, ne pûrent ſe réſoudre à les abandonner dans cette extrêmité, & proteſtérent qu'ils vouloient ſuivre leur fortune. Les autres prirent le parti qu'on leur offroit: mais il y en eut quelques-uns qui eurent le malheur, avant que Montfort fût revenu au camp, d'être ſurpris & arrêtés dans leur retraite. On les amena au Bacha: il apprit que les Chevaliers étoient réſolus de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité, & quand ils ne pourroient plus tenir, de faire ſauter toutes les for-

tifications, & de faire périr avec eux leurs impitoyables ennemis.

Le Bacha effrayé d'une résolution qui ne lui laisseroit pour tout fruit de sa conquête qu'un monceau de cendres, fut ravi de voir revenir Montfort : il le reçut bien ; & après l'avoir entendu, il lui laissa espérer qu'il laisseroit au moins la liberté à deux cens des assiégés. Il envoya ensuite querir le Maréchal pour terminer avec lui cette affaire. Avant que de l'introduire dans sa tente, on en fit sortir Montfort ; & quand ce Gouverneur fut en sa présence : *La nuit*, lui dit-il, *vous a-t-elle porté conseil, & êtes-vous disposé à me payer la somme que je vous demande si justement ? J'ai perdu*, lui répondit le Maréchal, *mon autorité dans Tripoli avec la liberté que vous m'avez ravie : c'est à d'autres que vous devez à present vous adresser ; & supposé même que mes Confreres eussent encore quelque déference pour mon sentiment, je ne serai jamais d'avis qu'on traite à d'autres conditions qu'à celles dont vous êtes vous-même convenu : du surplus, voilà ma tête dont vous pouvez disposer, comme vous avez fait de ma liberté.*

Le Bacha tira à l'écart Dragut, & l'Aga Morat : & ayant conféré tout bas avec

eux, & apparemment dans la crainte de trouver la même fermeté dans les Chevaliers, que dans le Maréchal, il se rapprocha du Maréchal, & lui tendant la main en signe de paix : *Qu'il ne soit plus parlé entre nous*, lui dit-il, *de nouvelles conditions ; je ratifie les premieres, & je souscris à la liberté de tous les Chrétiens qui se trouveront dans Tripoli. C'est de quoi vous pouvez vous-même aller assurer vos camarades, & les faire sortir avec la garnison de la place.*

Mais le Maréchal qui se défioit de ce changement de conduite, & qui appréhendoit que cette facilité à revenir aux premiéres conditions, ne cachât quelque nouvelle perfidie, se dispensa de porter cette parole, sur ce que ces chaînes avoient fait cesser son emploi & son autorité ; & à son refus, le Bacha y envoya cet Officier Turc, qui en qualité d'ôtage, étoit déja entré dans la place. Il y fut reçu par les mutins avec autant d'empressement que d'inquiétude : ils l'environnérent aussi-tôt ; & sans le conduire au conseil, ils le pressérent de déclarer le sujet de sa commission. Cet Officier leur dit que son Général l'avoit envoyé pour leur dire, qu'en exécution du traité, il accorderoit une entiére liberté à tous ceux qui

JEAN D'OMEDES.

ſortiroient promptement de la place ; qu'il leur fourniroit des vaiſſeaux pour les tranſporter à Malthe, & qu'il n'éxigeoit des ſoldats pour toute condition, ſinon qu'ils laiſſaſſent dans la place leurs enſeignes & leurs armes. Ce diſcours fut reçu par ces déſerteurs avec de grands cris de joie : & comme il y avoit déja quelques jours que ces lâches s'étoient défaits de leurs armes, comme d'un fardeau inutile, ſans attendre ni les ordres du Conſeil ni le retour du Chevalier de Montfort, & dans la crainte que le moindre retardement n'apportât quelque changement dans la volonté du Bacha, trouvant les portes de la ville fermées, ils ſortirent en foule par les bréches ; & les femmes & les enfans à leur exemple, ſe précipitoient par les mêmes ouvertures. Les Chevaliers abandonnés de tout le monde, furent réduits à la fin à prendre la même route : les uns & les autres ſe ralliérent au pied des murailles ; & comme ils prenoient le chemin du camp, Morat Aga, à la tête de ſa cavalerie Maure les inveſtit : & ſans diſtinction de rang ou de condition, d'âge & de ſexe, après les avoir dépouillés, on les chargea de fers & on les fit eſclaves.

De tous les Malthois, il n'y eut que Desroches, ce Frere servant qui commandoit dans le châtelet, qui voulut faire son sort lui-même, & qui par sa fermeté & son courage, sçut conserver sa liberté. Il manquoit au Bacha d'être Maître de ce petit Fort qui commandoit sur le port, & qui en étoit comme la clef. L'Agent de ce Général tenta Desroches par des promesses magnifiques, & tâcha de l'intimider en même tems par des menaces de la mort, ou d'un esclavage perpetuel. Le Frere servant, quoiqu'il n'eût que trente hommes avec lui, fut également insensible aux unes & aux autres. Le Turc fut obligé de dresser une batterie contre cette tour : on l'eut bien-tôt foudroyée. Desroches ne pouvant plus y tenir, se prévalut des ténébres de la nuit, se jetta avec sa petite troupe dans une barque, sortit du port, & gagna la haute mer ; d'autres disent qu'il se retirasecrettement sur les galéres de l'Ambassadeur de France, qui lui servirent d'asyle.

JEAN D'OMEDES.

Ce Ministre ne vit qu'avec une sensible douleur la perte de Tripoli, & l'indigne traitement que ces Barbares faisoient aux Chevaliers. Aux premiéres nouvelles qu'il en eut, il courut à

JEAN D'OMEDES.

l'endroit où on les avoit arrêtés ; il les trouva chargés de chaînes, à demi nuds, couchés à terre & exposés aux insultes de cette milice insolente. Il les aborda en des termes convenables à leur courage & à leur vertu, & il les assura qu'il alloit travailler à leur liberté. Il se rendit aussi-tôt à la tente du Bacha, & il lui représenta d'abord avec beaucoup de force, que par une injustice si criante, il alloit se deshonorer à la face de l'Univers, & que le Roy son Maître, & les autres Souverains de la Chrétienté, intéressés dans le traitement indigne qu'il faisoit à des Chevaliers, la plûpart leurs Sujets, ou s'en feroient faire justice par Soliman, ou à son refus, useroient de représailles sur tous les Officiers Turcs qui tomberoient entre leurs mains. Le Bacha lui répondit fiérement, qu'il ne devoit rendre compte de sa conduite qu'à son maître, & qu'il étoit bien assuré que ce Prince ne trouveroit pas mauvais qu'il eût manqué de parole à des corsaires, qui par une honteuse avidité du gain, avoient violé avec tant d'ingratitude la promesse qu'ils lui avoient faite à la prise de Rhodes, de ne plus troubler par leurs pirateries le commerce de ses Sujets ; qu'en vain le Gouverneur

verneur de Tripoli avoit tâché d'échapper à de si justes reproches, sous prétexte que dans la capitulation, il n'étoit fait aucune mention de cette promesse: *Comme si*, dit-il à d'Aramon, *cent mille hommes qui étoient à ce siege, n'en eussent pas été témoins, & même que la démarche si humiliante pour le Grand-Seigneur, de s'être abaissé jusqu'à se plaindre en differentes occasions de leur manque de parole, ne fût pas au-dessus de toutes les preuves par écrit.*

JEAN D'OMEDES.

L'habile Ambassadeur ne lui contesta rien: se renfermant dans la voye d'insinuation, & à force de priéres & de présens, il en obtint peu à peu la liberté du Maréchal, & des plus anciens Chevaliers françois; & pour faire voir qu'il prétendoit observer exactement le second traité, ou pour mieux dire, les promesses qu'il avoit faites à Montfort, il consentit que deux cens personnes parmi ceux qui étoient arrêtés, jouissent encore de la liberté. Mais par une nouvelle supercherie, il les choisit lui-même, comme il l'avoit fait au Goze, parmi les plus vieux & les plus pauvres des habitans. Il retint tout le reste dans les fers avec tous les Chevaliers Espagnols ou Italiens sujets de l'Empereur, & quelques jeunes Chevaliers François.

JEAN D'OMEDES.

Cette exception donna beaucoup d'inquiétude à l'Ambaſſadeur. Il prévit avec douleur que cette jeuneſſe aimable alloit être expoſée à plus d'une ſorte de périls, & d'autant plus dangereux, qu'ils ſeroient aſſaiſonnés de molleſſe & de plaiſirs. Pour les en préſerver, il les racheta de ſon propre argent ; & à l'égard des Chevaliers qui étoient ſujets de l'Empereur, quoique ce Prince fût alors en guerre avec ſon maître, il s'engagea en échange de rendre au Bacha, & de conduire lui-même à Conſtantinople trente Turcs de bonne famille qui étoient actuellement eſclaves à Malthe. Il en prit enſuite la route avec la confiance d'y être reçu par le Grand-Maître, comme le libérateur de ſes fréres, & il y arriva le 23 d'Août ſur le ſoir. Ce Miniſtre en s'embarquant ſur ſes galéres, s'étoit fait précéder par une barque qui portoit de ſa part une lettre au Grand-Maître, où il lui donnoit avis de tout ce qui s'étoit paſſé dans la perte de Tripoli. D'Omédes fut conſterné de cette nouvelle : & ce qui lui cauſoit encore plus d'inquiétude que de douleur, c'eſt qu'il craignoit qu'on ne lui attribuât une perte ſi conſidérable. Il n'i-

gnoroit pas qu'il y avoit déja du tems qu'on s'étoit plaint dans le Couvent, qu'au lieu de faire travailler aux fortifications de cette Place, il détournoit au profit de ſes neveux les deniers qui y avoient été deſtinés. La perte de Tripoli pouvoit faire revivre ces plaintes, qui auroient pû produire un ſévére examen de ſa conduite, & peut-être ſa dépoſition. Pour ſe tirer d'une ſi fâcheuſe ſituation, il réſolut de rendre la conduite de l'Ambaſſadeur de France ſuſpecte, & de rejetter ſur ce Miniſtre & ſur le Maréchal la perte de cette place. Dans ce deſſein il fit appeller quelques Chevaliers qui lui étoient le plus étroitement attachés; & les ayant conduits dans ſon cabinet, il leur fit part de la lettre qu'il venoit de recevoir de d'Aramon. D'abord il ne leur laiſſa voir que la douleur que lui cauſoit une perte auſſi conſidérable: & comme s'il n'eût voulu en rejetter la faute que ſur lui-même, il leur avoüa avec une feinte confuſion, qu'il ne ſe pouvoit pardonner l'imprudence qu'il avoit euë d'avoir engagé d'Aramon à paſſer en Afrique, & de s'être confié à un Miniſtre étranger, dont il ne pouvoit pas ignorer que le Maître avoit une étroite

JEAN D'OMEDES.

alliance avec le Grand-Seigneur ; que cet Ambaſſadeur, homme d'un génie ſouple & adroit, & de la même nation que le Maréchal, s'étoit emparé de toute ſa confiance, ſous prétexte de s'intéreſſer à la conſervation de Tripoli ; que vrai-ſemblablement il lui en avoit enſuite exagéré la foibleſſe, & les forces du Bacha, & que par ſes artifices il l'avoit inſenſiblement conduit dans un labirinthe de négociations, qui ne s'étoient à la fin terminées que par une honteuſe capitulation.

Les créatures du Grand-Maître, en Courtiſans ſerviles, & ſans examiner ce qu'il pouvoit y avoir de faux dans une relation qui ne rouloit que ſur des conjectures, déteſtérent hautement la prétenduë perfidie de l'Ambaſſadeur. Chacun à ſa maniére ſe fit un mérite de fortifier ces raiſonnemens vagues par de nouveaux préjugés auſſi mal fondés ; les uns diſoient que ce Miniſtre n'auroit pas différé l'exécution des ordres de ſon maître, & interrompu ſi volontiers le cours de ſon voyage à la Porte, s'il n'avoit crû lui être plus utile à Tripoli qu'à Conſtantinople ; d'autres ajoutoient que dans le beſoin preſſant que

le Roy de France avoit de la flotte & des forces du Bacha pour les oppoſer à celles de Charles-Quint, ſon Ambaſſadeur pour les pouvoir faire paſſer plûtôt en Provence aux dépens de la Religion, avoit accéleré la capitulation de la Place; que le Maréchal étoit inexcuſable de l'avoir concluë ſans la participation du Grand-Maître & du Conſeil : & on convint qu'il falloit lui faire inceſſamment ſon procès : mais pour ſe débaraſſer d'un témoin auſſi incommode que l'Ambaſſadeur, on réſolut avant que de commencer la procédure, de le laiſſer partir. Cependant pour le rendre ſuſpect, & comme ſi on ſe fût défié de lui, à ſon abord devant le Port, le Grand-Maître, ſous prétexte de l'heure indûë, défendit qu'on levât la chaîne, fit doubler la garde du château, & prit les mêmes précautions qu'en tems de guerre, & comme ſi l'ennemi fût revenu dans l'Iſle, & qu'il eût été aux portes de la Place.

Le lendemain les confidens du Grand-Maître, de concert avec lui, répandirent des bruits ſourds, quoique ſans nom d'auteur, que Tripoli n'étoit tombée ſi promptement en la puiſſance des Turcs que par l'intelligence ſecrette de l'Ambaſſadeur avec le Bacha, & par la foi-

JEAN D'OMEDES.

bleſſe du Maréchal, qui s'étoit abandonné aux perfides conſeils de d'Aramon. C'étoient de ces nouvelles qui ne ſe diſent qu'à l'oreille, & qu'on ne confie qu'à ſes amis intimes : mais qui à force d'être communiquées ſous le ſecret, deviennent bien-tôt publiques. Ces bruits groſſis par différentes conjectures que chacun y ajoutoit, ſuivant l'intention du Grand-Maître, paſſérent en peu de tems dans toutes les auberges, & des Chevaliers au peuple : par cet artifice, d'Aramon ſans s'en appercevoir devint tout d'un coup l'objet de l'exécration publique.

Le Grand-Maître n'en demeura pas là : & pour le rendre auſſi odieux dans toute la Chrétienté, qu'il l'étoit à Malthe, il engagea ceux de ſa cabale d'écrire ſecrettement aux Chevaliers qui étoient en Europe, & dans leurs Commanderies, que l'Ambaſſadeur de France avoit trahi la Religion & livré Tripoli aux Infidéles ; & que ſans les ſages précautions qu'avoit priſes le Grand-Maître, il auroit tenté de s'emparer du château Saint-Ange, & d'y introduire les Turcs. Ces bruits ſe répandirent en peu de tems dans toute la Chrétienté, & y firent beaucoup d'impreſſion. Ceux qu'on publioit à Malthe avec tant de malignité, par-

vinrent à la fin jusqu'à d'Aramon. On ne peut exprimer avec quelle surprise il les apprit : il demanda aussi-tôt audience ; elle lui fut assignée en plein Conseil. Il y prit séance à côté du Grand-Maître : & trouvant indigne de son caractére de s'abaisser à réfuter tous ces faux bruits, il pria seulement d'Omédes, en lui adressant la parole, de se souvenir qu'il n'étoit passé en Afrique que sur les instances réïtérées, qu'il lui en avoit faites, & dans lesquelles, pour l'y déterminer, il avoit fait entrer l'intérêt de la Religion Chrétienne, & même l'affection dont le Roy son maître honoroit tout son Ordre. Il ajouta que depuis qu'il étoit arrivé au camp des Turcs, il n'avoit rien oublié, soit pour engager le Bacha à lever le siége, soit pour la délivrance des Chevaliers ; que Dieu lui avoit fait la grace de les ramener heureusement sur ses galéres, & que s'étant engagé de ramener en échange autant de Turcs esclaves de la Religion, il se flattoit que le Grand-Maître les lui feroit remettre, pour qu'il pût dégager sa parole avec honneur.

Le Grand-Maître lui répondit en peu de mots, & avec un air extrêmement froid, qu'on lui étoit bien obligé de

Jean d'Omedes.

ſes ſoins : mais qu'à l'égard des eſclaves Turcs qu'il demandoit, il n'en étoit pas le maître ; que c'étoit aux Chevaliers qui les avoient pris, à en diſpoſer ; ou ſur leur refus, au Maréchal à en dédommager le Bacha. D'Aramon auroit pû juſtement lui répliquer qu'il y avoit encore une voye plus courte, & même plus juſte, qui étoit de lui remettre les Chevaliers Eſpagnols pour les rendre à Sinam : mais il crut que dans la diſpoſition préſente des eſprits, il étoit inutile de vouloir faire ſentir au Grand-Maître ſon injuſtice, ni de s'en plaindre : ainſi il ſortit du Port peu de jours après, & continua ſa route vers Conſtantinople.

Son départ mit le Grand-Maître en liberté de continuer l'exécution de ſon projet : il tint ſecrettement pluſieurs conſeils avec ſes créatures. La perte du Maréchal y fut réſoluë. On convint que pour l'intérêt du Grand-Maître, il étoit tems de lui faire occuper ſur la ſcéne la place que d'Aramon venoit de quitter : mais comme au ſujet d'une réſolution priſe en plein Conſeil de guerre, on ne pouvoit pas ſévir contre lui ſeul ; d'Omédes, & ceux qui de concert avec lui conduiſoient ce noir complot, jugérent à propos de comprendre dans l'accuſation les

Chevaliers qui avoient eu le plus de part à la capitulation. Ses émissaires répandus dans les auberges, disoient qu'il étoit honteux à l'Ordre de souffrir une si grande lâcheté, & une pareille prévarication : lui-même représentoit au Conseil, quoique avec une douleur apparente, qu'on ne pouvoit pas, pour l'honneur de la Religion, se dispenser de faire rendre compte au Maréchal, & aux autres Chevaliers, des motifs qui les avoient déterminés à capituler : *Afin*, disoit d'Omédes, avec une feinte modération, *de les absoudre, s'ils sont innocens ; ou aussi de les punir, si on avoit le chagrin de les trouver coupables.*

Le Conseil ne trouvant rien que d'équitable dans cette proposition, opina qu'on instruiroit incessamment le procès des accusés : on convint qu'il falloit nommer trois Chevaliers de trois Langues différentes pour faire les informations. Le Grand-Maître n'eut pas de peine à faire tomber cette commission à ses créatures : mais comme ces Commissaires en qualité de Religieux ne pouvoient pas connoître d'un crime capital, & où il y alloit de la vie des accusés, il fut arrêté qu'on leur donneroit pour assesseur & pour chef de la commission un séculier,

JEAN D'OMEDES.

qui après l'examen & le rapport des Commissaires, prononceroit sur la nature des peines que méritoit la faute des criminels. L'habile Grand-Maître, sans paroître y prendre d'autre intérêt que celui de la justice, indiqua pour cet emploi un Officier séculier de l'Isle, appellé *Augustin de Combe*, dont il avoit fait la fortune, Juge corrompu, & capable de tout faire pour de l'argent. Il fit encore choisir pour Procureur de la commission, un autre séculier, Espagnol de naissance, qui n'avoit d'autre mérite que celui de lui être aveuglément dévoué. Par le choix de tous ces Juges, d'Omédes se vit maître de faire prendre à cette affaire le tour qui lui conviendroit.

Sur la requête du Procureur d'office, on commença par arrêter le Maréchal & les Chevaliers *Fuster*, *de Sousa & Errera*, qui avoient eu le plus de part, quoique d'une maniére différente, à la capitulation. Comme la perte de cette Place intéressoit l'Empereur par rapport à sa suseranité, & que d'ailleurs Tripoli couvroit en quelque maniére ses Etats d'Italie ; les Chevaliers nés Sujets de ce Prince, pour lui faire leur cour, n'eurent point de honte d'arrêter eux-mêmes leur Général, parce

qu'il étoit François ; on le jetta dans un cachot affreux, & où le Soleil n'avoit jamais pénétré. Le Grand-Maître croyant sa perte infaillible, & qu'il n'avoit plus de mesures à garder, pour le priver de tout secours, défendit sous de griéves peines, attendu l'énormité du crime, & qu'il s'agissoit de l'intérêt de l'Etat, qu'aucun Chevalier n'eût à solliciter en sa faveur. Par une autre ordonnance, il fut prescrit aux Commissaires de rejetter les causes de récusation qu'il pourroit alléguer contre les témoins ; que sans égard à la condition ou à la réputation des déposans, on admît indifféremment le témoignage de tous ceux qui se présenteroient, sans même les astreindre à subir la confrontation contre l'accusé. On ne pouvoit pas prendre de mesures plus sures pour perdre promptement un innocent.

A la faveur de cette nouvelle Jurisprudence, on vit paroître parmi les témoins que le Procureur d'office admettoit, des scélérats avérés, & des hommes noircis des plus grands crimes : tel étoit un certain Dominique Cabillan, Espagnol de naissance, dont on reçut le témoignage, quoiqu'il eût déja été repris de Justice, & con-

JEAN D'OMEDES.

damné pour un crime de faux; tel Vanegas, autre Espagnol, qui après avoir renié Jesus-Christ, & embrassé la religion de Mahomet, par un nouveau crime, avoit vendu ses enfans aux Infidéles; & on fit revenir ce scélérat d'Afrique pour déposer contre le Maréchal; tel enfin un des canoniers de Tripoli, qui ayant été arrêté dans le moment qu'il désertoit parmi les Infidéles, n'avoit évité le supplice, que par la clémence du Maréchal. Tous les gens de bien voyoient avec douleur qu'à quel prix que ce fût, on vouloit perdre ce Seigneur: mais la cabale étoit si puissante, & on avoit même rendu sa cause si odieuse, que personne n'osoit ouvrir la bouche en sa faveur.

Le seul Chevalier de Villegagnon fut assez généreux pour entreprendre sa défense, & il s'en acquitta avec un courage invincible. Il publioit hautement, qu'il étoit bien extraordinaire que la Place n'ayant été perduë que par la négligence, & peut-être par l'avarice de ceux qui étoient chargés de la fortifier, & d'y jetter du secours; cependant on prétendît rendre le Maréchal responsable des fautes d'autrui. Les amis de ce Seigneur, & sur-tout

la plûpart des Chevaliers françois, sur ces plaintes qu'ils trouvoient justes, commencérent à ouvrir les yeux, & ils se reprochoient de s'être rendus les instrumens de la passion & de la haine d'Omédes. Ce Prince, pour prévenir leur témoignage, & ce qu'ils pourroient mander dans les différens Etats de la Chrétienté, eut recours une seconde fois à la plume venale de ses confidens, & il les obligea d'écrire chacun dans leur pays, que le Grand-Maître ayant voulu faire faire le procès au Maréchal pour avoir vendu Tripoli aux Infidéles, la plûpart des Chevaliers françois, craignant que par la conviction de ce crime, on n'attachât une marque d'infamie à leur Langue, avoient pris les armes, & tenoient actuellement le Grand-Maître assiégé dans le château Saint-Ange. Ces nouvelles, toutes fausses qu'elles étoient, excitérent dans les pays étrangers une si grande indignation contre les Chevaliers françois, qu'on n'en parloit plus que comme de rebelles : & il sembloit que la qualité seule de François, étoit un crime qu'on ne pouvoit expier que par leur mort.

D'Omédes par ces lettres ayant pris les devants, & prévenu les François,

JEAN D'OMEDES.

donna tous ses soins, avant que la vérité eût pû être éclaircie, à terminer promptement cette grande affaire. Le Procureur d'office, de concert avec lui, produisit de nouveaux témoins. Villegagnon découvrit aussi-tôt qu'ils avoient été subornés : il en porta ses plaintes aux Commissaires, & après leur en avoir fait voir les preuves, il leur représenta, que si le Grand-Maître, sous prétexte qu'il s'agissoit d'un crime d'Etat, avoit interdit au Maréchal toute voye de récusation, c'étoit à eux au moins à n'admettre que le témoignage de gens dont ils connussent la probité. Mais les Chevaliers dévoués au Grand-Maître lui répondirent froidement, que cet examen regardoit le Procureur d'office ; qu'ils n'étoient préposés que pour recevoir simplement leur témoignage ; qu'ils étoient également disposés à entendre à charge & à décharge ceux qu'il voudroit produire. Ils ajoutérent qu'ils lui donnoient pour cela huit jours, quoiqu'ils eussent accordé deux mois au Procureur fiscal pour trouver ses témoins. Plus de soixante personnes, gens d'une intégrité reconnuë, se présentérent dans un si petit espace de tems, & déposérent en faveur du Maréchal : & par leur témoignage firent tomber la

déposition des faux témoins. Enfin sur le rapport des Commissaires, & ensuite par le Jugement du Prévôt, il fut prononcé en plein Conseil, que dans la perte de Tripoli, il n'y étoit intervenu de la part du Maréchal & des autres Chevaliers aucune sorte de trahison, ni d'intelligence avec les ennemis ; que tout le malheur étoit provenu uniquement de la lâcheté des Calabrois ; qu'à la vérité il n'y avoit point de constitutions impériales, ni de loix qui décernassent en pareil cas des supplices contre un Gouverneur & des Officiers : mais que par les Statuts de l'Ordre, on en devoit chasser tout Gouverneur, qui sans la permission expresse du Grand-Maître & du Conseil, auroit abandonné une Place dont on lui auroit confié la garde : en conséquence de quoi il concluoit par un seul & même jugement, à ce que l'habit de la Religion, & la Croix seroient ôtés au Maréchal, aux Chevaliers Sousa, d'Herrera & Fuster, comme complices de la perte de Tripoli.

Le Grand-Maître témoigna par un geste chagrin qu'il n'approuvoit pas ce jugement. Il n'avoit fait comprendre dans l'accusation les Chevaliers Espagnols, que pour éloigner le soupçon

qu'il agît contre le ſeul Maréchal par une haine de nation ; & il ſe flattoit qu'après l'avoir fait périr, il ne manqueroit pas d'occaſion & de prétextes pour faire abſoudre ſes compatriotes. Ce Jugement du Prévôt déconcertoit ſes meſures ; pour y remédier, il repréſenta au Conſeil avec une feinte modération & une retenuë apparente, qu'il lui ſembloit que le Juge, pour finir une affaire auſſi importante, avoit un peu trop précipité ſes différentes Sentences, & qu'il croyoit qu'il eût dû mettre une grande différence, tant entre la faute de chaque criminel, que dans les différentes peines dont on les devoit punir ; qu'il lui ſembloit que pour le préſent on devoit s'en tenir au Jugement rendu contre le Maréchal, & ſurſeoir celui des Officiers, pour les pouvoir juger chacun en particulier, & ſuivant la nature différente des crimes dont ils étoient convaincus.

Le Juge qui comprit que par ce Jugement commun qu'il avoit rendu contre tous les accuſés, il avoit offenſé le Grand-Maître, malgré la Sentence qu'il venoit de prononcer, ſans pudeur & ſans honte, changea d'avis : & pour appaiſer le Grand-Maître, opina de nou-

veau, & tira les Officiers Eſpagnols de la Sentence générale dans laquelle ils étoient compris ; & par une maniére d'explication il déclara, que quoiqu'il les eût tous condamnés à la même peine, leurs fautes étoient bien différentes. Le Bailli Schilling, adreſſant la parole à ce Juge : *N'êtes-vous pas*, lui dit-il avec indignation, *le plus méchant homme du monde, de changer ſi legerement de ſentiment au moindre ſigne du mécontentement du Grand-Maître ? Vous venez de prononcer juridiquement, que les accuſés étant tous également coupables de la même faute, devoient ſubir la même peine ; & un inſtant après vous prétendez qu'on ſépare les fautes, & qu'on en differe le Jugement ? Il a parlé comme un miſerable qu'il eſt*, ajouta le Chevalier Nuguez de la Langue de Caſtille ; & ſe tournant vers le Grand-Maître : *Je ne ſouffrirai point*, lui dit-il, *qu'on execute la Sentence prononcée contre le Maréchal, ſi en même tems on ne fait ſubir la même peine aux autres accuſés.*

Toute l'Aſſemblée s'étant réunie au même avis, le Grand-Maître feignit de s'y rendre : mais comme il étoit au déſeſpoir que ſa proye lui eût en quelque maniére échapée, & qu'il ne pût faire périr le Maréchal tout ſeul, com-

JEAN D'OMEDES.

me il se l'étoit proposé, il demanda un moment d'audience, où il représenta que quoiqu'on vînt de statuer que tous les criminels seroient punis en même tems; cependant il étoit juste de mettre quelque différence entre leurs fautes, & la peine qu'elles méritoient; que le Maréchal & le Chevalier Fuster lui paroissoient bien plus coupables que les autres, l'un pour avoir négocié la capitulation, & l'autre pour avoir abandonné la Place dont il étoit Gouverneur, & que la punition de deux si grands crimes pouvant aller à la mort, il étoit d'avis, sans que le Conseil s'en mêlât davantage, d'en renvoyer le Jugement définitif au Juge séculier, qui avoit déja pris connoissance de cette affaire. La corruption de ce Juge, qui venoit de varier si honteusement, le fit rejetter avec de grands cris: d'Omédes neanmoins s'obstinoit à le faire nommer: mais comme ce Juge se vit chargé d'injures par les plus emportés, de lui-même il se désista de cette fonction, sur le prétexte qu'ayant rendu sa Sentence, il ne pouvoit pas prononcer deux fois sur la même affaire. Le Grand-Maître outré de n'avoir pû venir à bout de ses desseins, remit l'affaire à une autre fois; ordonna au se-

cretaire du Conseil de faire mention dans son regiſtre de tout ce qui venoit de se passer, & congédia l'Assemblée.

Cependant les ennemis du Roy & de la France, sur les lettres que le Grand-Maître avoit fait écrire dans leurs Etats, publioient que l'Ambassadeur de la Nation avoit livré Tripoli aux Infidéles, & qu'il étoit revenu ensuite à Malthe pour tâcher de les introduire dans cette isle; que sans la vigilance du Grand-Maître tous les Chevaliers auroient été égorgés, & que la Chrétienté auroit perdu une place qui servoit de boulevard à la Sicile & à toute l'Italie. Le Roy offensé de ces bruits qui donnoient atteinte à sa gloire & à l'honneur de la Nation, dépêcha au Grand-Maître un Gentilhomme ordinaire de sa Maison, appellé du Belloy, qui lui rendit une lettre de sa part, dattée du dernier jour de Septembre, & dans laquelle ce Prince, après s'être plaint amérement des bruits infames qu'on avoit répandus contre son Ambassadeur, le prioit de lui faire sçavoir nettement & avec une exacte vérité, si d'Aramon étoit coupable des crimes qu'on lui imputoit: *Afin, s'il en étoit convaincu, de le faire punir selon la gran-*

JEAN D'OMEDES.

deur de ſon crime ; ou, s'il ſe trouvoit innocent, de le juſtifier par ſon témoignage parmi les Nations étrangeres, où on l'avoit ſi cruellement diffamé.

L'arrivée de ce Gentilhomme, & la lettre dont il étoit porteur, cauſérent de violentes inquiétudes au Grand-Maître. Il n'étoit plus queſtion de répandre furtivement des bruits ſourds, ou d'envoyer des lettres anonymes ou ſignées de gens peu connus, avec un auſſi grand Roy que Henry II, & dans une affaire qui intéreſſoit ſon honneur : il falloit s'expliquer clairement, & être en état de ſoutenir à la face de toute la Chrétienté ce qu'on auroit avancé.

D'Omédes, pour ne ſe point compromettre, & pour ſe tirer d'embarras, porta la lettre du Roy au Conſeil ; on en fit la lecture, & il demanda aux Seigneurs qui le compoſoient, leur avis ſur la réponſe qu'on y devoit faire. Toute l'Aſſemblée d'un conſentement unanima opina, qu'il falloit récrire à ce Prince, que la Religion, bien loin d'avoir lieu de ſe plaindre de la conduite de ſon Ambaſſadeur, n'avoit que des remercimens à rendre à Sa Majeſté, pour tous les bons offices qu'elle en avoit reçûs ; ce qui engageoit

plus que jamais tout l'Ordre à une éternelle reconnoiſſance. Le Conſeil ordonna en même tems à ſon Secretaire de dreſſer cette lettre au plûtôt ; de la faire ſigner au Grand-Maître, & de la remettre à l'envoyé du Roy, ou au Chevalier de Villegagnon, qui devoit l'accompagner à ſon retour.

D'Omédes qui perſiſtoit toujours dans le deſſein ſecret de perdre l'Ambaſſadeur & le Maréchal, ſe repentit bien-tôt d'avoir remis au Conſeil la réponſe d'une lettre qui lui étoit adreſſée à lui ſeul. Mais pour éluder les preuves qu'on en auroit pû tirer en faveur des accuſés, il fit appeller le Secretaire ; & ſans s'ouvrir à lui de l'uſage qu'il méditoit de faire de cette lettre, il lui dit ſeulement qu'étant adreſſée à un grand Roy, & ſur une matiére auſſi délicate, les termes n'en pouvoient être trop meſurés ; qu'il vouloit en conférer avec lui à loiſir, & que ſi le Gentilhomme François, ou Villegagnon la demandoient, il trouvât quelque prétexte pour s'en diſpenſer. Et il le congédia aprés lui avoir recommandé le ſecret.

Villegagnon ayant laiſſé paſſer quelques jours ſans que ce Secretaire ſe fût mis en état d'exécuter les ordres du

JEAN D'OMEDES.

Conſeil, lui en demanda la raiſon. Le Secretaire, ſuivant ce que lui avoit preſcrit le Grand-Maître, s'excuſa ſur la multitude de ſes occupations : & pour l'amuſer, lui promit de lui porter au premier jour cette lettre. Mais des ſemaines entiéres s'écoulérent ſans qu'on la pût tirer de ſes mains. Ces délais affectés firent ſoupçonner à Villegagnon qu'il ſe tramoit de nouveau quelque mauvais deſſein : pour s'en éclaircir il employa tous ſes ſoins, & mit en mouvement les Chevaliers qui s'intéreſſoient comme lui à la défenſe du Maréchal. Enfin il découvrit, à ce qu'il rapporte lui-même, que le Grand-Maître avoit eu des entretiens ſecrets avec le Juge qui avoit fait le procès aux accuſés ; qu'il lui avoit reproché qu'il eût été aſſez foible, ſur les plaintes qui s'étoient élevées contre lui dans le Conſeil, de ſe déſiſter de ſa commiſſion ; que le Grand-Maître avoit ajouté qu'il étoit aſſez puiſſant, malgré la cabale oppoſée, pour lui faire renvoyer la réviſion du même procès : mais qu'il ne lui pardonneroit jamais s'il varioit une ſeconde fois dans ſon Jugement, & que pour s'aſſurer de ſa parole il vouloit qu'il s'obligeât à lui payer cinq cens ducats d'or, s'il ne ſe conduiſoit pas dans

toute la procédure de la maniére qu'il lui preſcriroit.

Ceux dont Villegagnon tenoit cet avis, ajoutoient que le Juge, dans la crainte de perdre ſa charge avec la protection du Grand-Maître, fit toutes les promeſſes, & paſſa toutes les obligations qu'on exigea de lui; que le Grand-Maître ſaiſi de ces gages lui avoit remis un mémoire contenant des faits & articles, ſur leſquels il devoit interroger l'accuſé, & qu'il lui ordonna enſuite, ſi le Maréchal les nioit, ou s'il n'y vouloit pas répondre, de lui faire donner la queſtion; que par la violence des tourmens il en tirât cet aveu: Qu'il n'avoit remis Tripoli aux Turcs, qu'à la ſollicitation de d'Aramon. On ajoutoit que le Grand-Maître avoit avoué au Juge, que dans l'eſpérance de pouvoir envoyer cette confeſſion au Roy, il avoit différé ſa réponſe à l'envoyé de ce Prince, & qu'il n'avoit trouvé que ce moyen de ſortir avec honneur d'une affaire, où la perte des accuſés aſſuroit ſa gloire, & même ſa dignité.

Villegagnon ne nous apprend point de qui il tenoit la découverte de ce complot, ſoit qu'on l'eût engagé au ſecret, ſoit peut-être que cela vînt du

JEAN D'OMEDES.

Juge même, qui n'osant pas prendre sur lui, & sans la participation du Conseil, de faire donner la question à un des grands Officiers de l'Ordre, ne fut pas fâché que le bruit de ce complot en empêchât l'éxécution, & lui épargnât en même tems une somme aussi considérable qu'il s'étoit soumis imprudemment de payer au Grand-Maître. Quoiqu'il en soit, Villegagnon instruit d'un si affreux complot, se rendit au Conseil, & demanda au nom de l'envoyé du Roy qu'on lui remît la lettre qu'il devoit porter à ce Prince : & il représenta que pour peu qu'il différât à partir, la mer par la rigueur de la saison ne seroit plus navigable. *Cependant*, ajouta Villegagnon, *si le Conseil avoit changé de sentiment, peut-être que pour faire connoître au Roy l'innocence de son Ambassadeur, il suffiroit de lui envoyer le résultat des Commissaires avec une copie de la Sentence du Juge séculier ; & que ce Prince par le simple énoncé de ces actes, verroit clairement que dans la capitulation de Tripoli, il n'y étoit intervenu ni trahison, ni intelligence de la part de d'Aramon & du Maréchal avec les Infidéles : mais que la perte de cette Place venoit uniquement de la lâcheté des Soldats Calabrois, & de leur rebellion.*

Un

Un Chevalier du Prieuré d'Aquitaine, grand partisan de d'Omédes, prit la parole, & dit que le Roy ne demandoit qu'à être instruit de la conduite que son Ambassadeur avoit tenuë en Afrique, & que c'étoit à cela seul qu'il falloit répondre. Le Grand-Maître fut ravi que quelqu'un se fût opposé à la proposition de Villegagnon : il sentit bien qu'un aussi habile homme que ce Chevalier françois, n'avoit demandé le procès des accusés, que pour porter au Roy des preuves sans réplique de l'innocence de d'Aramon ; & comme il trouvoit toujours Villegagnon à son chemin, il lui demanda fiérement où il avoit appris que dans des procès criminels que l'Ordre faisoit faire à des Chevaliers, on fût obligé d'en rendre compte à des Princes séculiers. *Ce n'a jamais été mon intention*, répliqua le Chevalier, *d'avancer une pareille proposition : mais j'ai cru seulement qu'au défaut de la lettre que le Conseil avoit prescrite, & qu'on n'a jamais voulu expedier, le Roy se pourroit contenter, pour la justification de son Ministre, du témoignage du Juge même des accusés, qui par sa Sentence reconnoît que dans la capitulation, il n'y étoit intervenu de la part de cet Ambassadeur aucun pacte illicite, ni aucune in-*

JEAN D'OMEDES.

telligence criminelle. Cependant, puisque vous m'ordonnez, continua Villegagnon, en adressant la parole au Grand Maître, *de vous rendre compte des motifs particuliers que j'ai eus pour souhaiter qu'on envoyât ces actes en France, je vous le dirai avec toute la franchise dont je fais profession, & aussi avec tout le respect que je vous dois, & à l'auguste Assemblée devant laquelle je parle.*

Pour lors élevant sa voix, & s'armant d'une noble fierté : *Il y a déja quelques jours*, Seigneur, continua-t-il, en adressant la parole au Grand-Maître, *qu'il court un bruit désavantageux à votre gloire ; on publie que dans une conférence secrette que vous avez eue avec la Combe, vous êtes convenu avec lui qu'il se chargeroit tout de nouveau du procès contre le Maréchal ; que ce Juge inique s'est engagé d'en tirer par la violence de la torture, la confession des crimes qu'il n'a point commis ; qu'il le condamnera ensuite à mort ; & qu'après son execution, on substituera sa confession à la lettre que le Conseil a ordonné qu'on écrivît au Roy. Tel est, à ce qu'on prétend, l'unique sujet du retardement affecté, que le Secretaire apporte à remettre cette lettre à l'envoyé de ce Prince.*

Le Grand-Maître ne put entendre ce

discours sans un vif ressentiment : le feu dans les yeux, & tout brûlant de colére, il lui commanda de dire tout haut de qui il tenoit ces bruits indignes. *Il n'est pas encore question du nom de l'Auteur*, répondit modestement Villegagnon : *il s'agit seulement à present que vous nous disiez si le fait est vrai ou faux. Très-faux*, s'écria le Grand-Maître. *Déclarez donc, Seigneur, devant toute l'Assemblée*, repartit Villegagnon, *que vous déchargez votre Juge d'une somme de cinq cens ducats d'or à laquelle il s'est obligé envers vous, s'il ne condamnoit pas à mort le Maréchal.* A ces terribles mots, la confusion parut d'abord sur le visage du Grand-Maître ; la tête lui tourna entiérement : il ne se possédoit plus, & outré de se voir poussé si vivement par un de ses inférieurs, il le chargea d'un torrent d'injures. Mais celui-ci content d'avoir mis tout le Conseil sur les voyes de ses méchans desseins, se retira de l'Assemblée. Les Seigneurs Grands-Croix justement indignés de tous ces perfides complots, nommérent un autre Juge, & commandérent sous de griéves peines au Secretaire, que toute affaire cessante, & dans le jour même, il eût à délivrer à l'envoyé du Roy ou à Villegagnon la lettre pour ce Prin-

ce, dans la forme & les termes qui lui étoient prefcrits.

Quelque précis que fuffent ces ordres, le Secretaire créature du Grand-Maître, n'ofa les exécuter fans fa participation: il fe rendit fecrettement à fon palais, écrivit la lettre fous fes yeux, la fabriqua avec un nouvel artifice; & au lieu d'y marquer, comme le Confeil l'avoit ordonné, que bien loin que d'Aramon eût contribué à la perte de Tripoli, ce Miniftre au contraire n'avoit rien oublié pour détourner le Bacha d'en former le fiége; il fubftitua à ces termes fi pofitifs en faveur de l'innocence de d'Aramon, une claufe relative feulement au tems auquel il écrivoit: & il faifoit dire au Grand-Maître, que le Confeil n'avoit encore rien découvert, dont on pût accufer d'Aramon. Par cette claufe, & fous prétexte qu'il pouvoit furvenir de nouvelles charges, il fe réfervoit le pouvoir de recommencer dans une autre occafion les accufations intentées contre l'Ambaffadeur.

La lettre en cet état fut remife à Villegagnon, dattée du dix-fept de Novembre: mais il en eut bien-tôt reconnu l'artifice. Il la porta fur le champ au Confeil pour s'en plaindre; & les

Seigneurs qui le composoient, honteux de tant de supercheries, dresserent eux-mêmes le projet de la lettre, que le Grand-Maître, après ce qui s'étoit passé, n'osa refuser de signer.

Ce Seigneur, après y avoir remercié le Roy des marques de bien-veillance dont il lui avoit plû de l'honorer, ajoûta ces propres mots, au rapport de M. de Thou, historien célébre & contemporain : *Quant à ce que Votre Majesté desire de moi, pour satisfaire à sa volonté, & à son commandement, je dis que d'Aramon étant arrivé ici le premier jour d'Août avec deux galeres & un brigantin, & ayant été reçu selon sa qualité, il nous a exposé l'ordre que vous lui aviez donné à son départ pour Constantinople, de nous voir en passant, & de nous assurer de votre bienveillance : sur quoi nous le priâmes de passer en Afrique, & de tâcher de détourner le Bacha de l'entreprise du siege de Tripoli, s'il ne l'avoit pas encore commencé ; ou en cas qu'il trouvât la place déja assiegée, d'employer le nom si respectable de Votre Majesté, & son propre crédit, pour l'engager à lever le siege ; que d'Aramon avoit embrassé avec joie cette occasion de rendre service à l'Ordre : mais que le General Turc ayant été inexorable à toutes ses prieres, il re-*

Jean d'Omedes.

vint ici sans en avoir pû rien obtenir : & en témoignant dans le Conseil public de notre Religion l'extrême regret qu'il avoit de la perte de Tripoli, il nous assura qu'il n'avoit rien oublié de tout ce qui étoit en son pouvoir pour nous donner la satisfaction que nous desirions de lui, comme en ayant eu un commandement exprès de Votre Majesté. Outre cela, afin que chacun sçût la vraye cause de ce malheur, nous avons fait faire de tous côtés des informations : & après toute la diligence que nous avons pû y employer, nous n'avons rien trouvé qui pusse donner sujet de croire que d'Aramon y ait contribué, ni qu'il ait en quelque sorte que ce soit sollicité la reddition de cette Place. Au contraire nos Chevaliers prisonniers à leur retour, nous ont appris que non-seulement il est exempt de tout blâme : mais qu'il a obligé notre Ordre par une infinité de bons offices. C'est pourquoi le bruit qui a couru au contraire, a été répandu injustement, & contre toute sorte de raison, &c.

Cette Lettre dont j'ai une copie, ajoute M. de Thou à la fin de son septiéme livre, *fut depuis envoyée par le Roy à ses Ambassadeurs, pour la publier dans les Cours des Princes, où ils résidoient : ce qui fit cesser les mauvais bruits que les Imperiaux avoient*

répandus contre l'honneur & la réputation des François.

JEAN D'OMEDES.

Toute la Nation en fut redevable au zele & à l'habileté de Villegagnon ; & comme ce Chevalier se servoit aussi-bien de sa plume que de son épée, il publia dans Malthe & dans toute l'Europe un excellent mémoire Latin, qui nous est resté, & où il fait voir que le Grand-Maître par son avarice & son invincible opiniâtreté, avoit diverti les secours qui auroient pû sauver Tripoli. Ce mémoire fut adressé à l'Empereur Charles-Quint.

Il est imprimé en entier dans le 3. Tome de l'édition in-4. p. 501.

Pour nous, sans prendre de parti dans une affaire si délicate, nous croyons que la trahison de ce Renégat de Provence, qui découvrit aux Turcs les endroits foibles de la Place ; que la rebellion des soldats ; l'extrême peur des deux Chevaliers Espagnols, & leur intelligence avec les mutins ; enfin que la trop facile créance du Gouverneur, & l'entêtement du Grand-Maître à ne pas jetter du secours dans cette Place, furent cause qu'on en précipita la capitulation, & que les assiégés, avant que de faire une pareille démarche, n'attendirent pas, à l'exemple de leurs prédécesseurs, une plus grande extrêmité. Le Maréchal expia depuis par une longue prison l'imprudence qu'il y

JEAN D'OMEDES.

avoit eu à fortir de la Place : mais le Grand-Maître, qui, comme nous le venons de voir, n'avoit fait arrêter les autres accufés que pour n'avoir pû féparer leur caufe de la fienne, obtint leur pardon, fi tôt qu'il le put : & comme dans quelque forme de gouvernement que ce foit, celui qui difpofe des graces & des dignités, difpofe prefque toujours des fuffrages, d'Omédes par fon crédit, engagea la plupart des Grands-Croix qui compofoient le Confeil, à confentir qu'il les mît en liberté.

Dans le tems que la Religion à Malthe étoit le plus agitée par ces diffentions & ces troubles domeftiques, Leon Strozzi Prieur de Capouë, mécontent du premier Miniftre de France, ayant quitté la Charge de Général des galéres de cette Nation, s'étoit préfenté devant le Port de Malthe, & en avoit fait demander l'entrée au Grand-Maître. Mais ce Prince, à qui tout ce qui venoit de France étoit fufpect, la lui refufa avec beaucoup de dureté : & foit qu'il craignît que le Prieur ne favorisât le parti du Maréchal; foit par attachement aux intérêts de l'Empereur, & par reffentiment de ce que Strozzi peu de tems auparavant avoit enlevé de la rade de Barcelone deux

galéres & plusieurs vaisseaux marchands, il lui fit dire que s'il ne se retiroit, il feroit tirer sur lui. Par des menaces si violentes, & si peu ordinaires dans une République, le Prieur se trouva sans aucun asyle dans toute la Chrétienté, & sans d'autre retraite que la mer & deux galéres. Ainsi en cas qu'il fût poursuivi par des Corsaires mieux armés que lui, ou qu'il fût surpris par quelque tempête, il ne pouvoit aborder dans les Ports de l'Empereur sans s'exposer à être arrêté: il n'y avoit pas plus de sûrete pour lui dans ceux du Duc de Florence, ennemi mortel de tous les Strozzi. Il n'auroit pas été mieux reçu dans le Port de Génes, où Doria Amiral de l'Empereur commandoit: Général sur lequel le Prieur, pendant qu'il commandoit les galéres de France, avoit remporté plusieurs fois differens avantages; espéce d'outrage qu'on voudroit se pouvoir cacher à soi-même, mais qu'on n'oublie guéres, & qu'on ne pardonne jamais. Il ne restoit au Prieur pour asyle que les Ports de France, qu'il avoit servie avec autant de fidélité que de succès: mais c'étoit l'endroit de l'Europe où il auroit été le moins en sureté. L'envie, inséparable de la gloire, lui avoit suscité pour enne-

JEAN D'OMEDES.

mis toute la maiſon de Montmorency ; le Connétable premier Miniſtre, & favori de Henry II, avoit ſçu le rendre ſuſpect à ce Prince : & à ſon retour à Marſeille après l'expédition de Barcelone, il fut averti ſecrettement qu'on le devoit arrêter, & que François de Montmorency fils aîné du Connétable, étoit attendu pour lui ſuccéder dans le Généralat des galéres.

Pour prévenir cette injure, le Prieur s'étoit embarqué ſur ſa galére : & ſuivi de celle de ſon frére, ayant à force de rames paſſé par-deſſus la chaîne du Port, il gagna la haute mer, d'où ſe voyant en ſureté il renvoya au Roy ſon étendart de Général : & par une lettre que M. de Thou nous a conſervée, il lui marquoit que n'étant pas né ſon Sujet, le ſeul deſir d'acquérir de l'honneur l'avoit engagé au ſervice d'un ſi grand Prince : mais que pour le conſerver, & même ſa vie qu'on menaçoit, il avoit été contraint d'abandonner la France, & de ſe ſouſtraire aux mauvais deſſeins de ſes ennemis, qui n'avoient point trouvé de moyen plus ſûr pour l'empêcher de faire éclater ſon innocence, & pour prévenir ſa juſtification, que de chercher à le faire aſſaſſiner. *Je conjure donc Votre Majeſté par ſa bonté natu-*

relle, ajoutoit-il, *de me pardonner si j'ai quitté ses Etats sans son agrément: & j'ose esperer que peut-être un jour vous me regretterez, Sire, quand les évenemens de la guerre vous donneront sujet de comparer mes services avec les exploits de ceux qui vont remplir ma place.*

JEAN D'OMEDES.

Il écrivit après dans le même sens aux Seigneurs Strozzi ses freres: il leur marquoit qu'il étoit prêt de rendre compte au Roy de sa conduite; que même pour ne pas préjudicier à leur fortune, il ne prendroit jamais de parti contre la France: *Ma déliberation étant*, dit il, *de faire la guerre aux Infidéles pour le service de ma Religion.* C'étoit le sujet qui l'avoit conduit à Malthe, d'où étant obligé de s'éloigner par les ordres injustes du Grand-Maître, quoique presque sans vivres & sans munitions, qu'environ vingt quintaux de biscuit, qu'un Chevalier Grand-Croix, son ami particulier lui fournit secrettement, & à l'insçû d'Omédes, il prit le large & la route du Levant avec le Commandeur de Martines, Chevalier Navarrois, qui ne le voulut jamais abandonner. Le Prieur le débarqua depuis dans un port de Sicile: & comme ce Commandeur étoit Sujet de l'Empereur, & connu de ce Prince, il

Memoires de Brantome, Tome 2.

JEAN D'OMEDES.

l'envoya à sa Cour pour lui représenter qu'il avoit quitté le service de France, & que partant actuellement pour faire la guerre aux Turcs & aux Infidéles ennemis de Sa Majesté, il lui plût lui accorder la permission de pouvoir relâcher dans ses Ports, & y conduire les prises qu'il feroit. Il continua ensuite sa route, sans en tenir aucune certaine ; & les vivres lui manquant dans la suite, il en prit indifféremment par force sur les vaisseaux Chrétiens qu'il rencontra, même sur ceux de son Ordre : mais avec la protestation que la nécessité seule l'y réduisoit. Il faisoit faire un état exact de tout ce qu'il prenoit, avec la promesse d'en dédommager un jour les propriétaires ; &, *ami de Dieu seulement*, comme il le disoit, pendant toute la campagne, il courut la Méditerranée, & fit des prises si considérables sur les Infidéles, qu'à son retour il se trouva en fonds de plus de cent mille écus. Passant le long des côtes de la Calabre, il rencontra le Commandeur de Martines qui lui avoit procuré un sauf-conduit fort ample de l'Empereur ; & ce Prince si excellent Juge du mérite, & si habile même à débaucher les Généraux de ses ennemis, avoit chargé ce Commandeur

d'offrir à ſon ami une penſion de douze mille écus, avec le commandement de douze galéres, & l'aſſurance de la dignité d'Amiral après la mort de Doria. Le Prieur qui ne ſe pouvoit paſſer de la protection de ce Prince, ſoit pour trouver un aſyle dans ſes Ports, ſoit pour rentrer dans Malthe, ne refuſa point abſolument ce parti : mais comme il s'étoit engagé envers ſes fréres toujours attachés aux intérêts de la France, de ne porter jamais les armes contre cette Nation, il fit traîner la négociation de Martines. Sur les nouvelles que le Viceroi de Sicile eut que ſon Maître ſouhaitoit d'attirer le Prieur à ſon ſervice, il ordonna qu'il fût reçû avec ſes galéres dans tous les Ports de l'Iſle ; & lui-même n'oublia à ſon égard ni préſens, ni aucune de ces careſſes que les Courtiſans ſçavent ſi bien faire valoir, quand il s'agit de faire réuſſir les deſſeins de leur Maître. Le Prieur y répondit avec une politeſſe réciproque : *mais ſans*, dit-il, *pouvoir prendre aucun engagement, juſqu'à ce qu'il en eût conferé avec le Grand-Maître & le Conſeil de l'Ordre*. Sous prétexte de preſſentir leur diſpoſition, il y envoya un de ſes Officiers, qu'il avoit chargé de faire part à ſes meilleurs amis de ſon

heureux retour : par le même Officier il fit porter à l'Autel de Notre-Dame de Philerme un ornement magnifique qu'il avoit fait faire à Messine, & sur lequel, par un reproche indirect qu'il faisoit au Grand-Maître de sa dureté, il avoit fait broder ces mots de l'Evangile de saint Jean : *Il est venu parmi les siens, & ils n'ont point voulu le reconnoître.*

Après avoir donné des marques de sa dévotion, il en donna d'autres de sa probité : comme il n'y avoit eu qu'une extrême nécessité qui l'eût forcé à prendre des vivres sur les vaisseaux Chrétiens, il fit publier à son de trompe dans toutes les Villes maritimes des Royaumes de Naples & de Sicile, qu'il avoit déposé à Messine un fonds considérable pour payer ceux ausquels en faisant la course il avoit été contraint d'enlever des munitions. Il voulut qu'on leur tînt compte des intérêts comme du principal : ce qui fut exécuté avec tant d'exactitude, qu'il en remporta la réputation de n'être pas moins équitable & désintéressé, que grand Capitaine : deux vertus qui concourent à former un grand homme, mais qui se trouvent rarement réunies dans la même personne.

Le Grand-Maître ayant appris le retour du Prieur, & instruit des vûës de l'Empereur ; pour les faire réussir, & pour obliger le Prieur à s'engager à son service, témoigna publiquement qu'il n'étoit pas plus disposé que la premiére fois à le recevoir dans Malthe. Mais les amis de Strozzi qui étoient des plus considérables de l'Ordre, lui mandérent que d'Omédes ne seroit pas maître de lui refuser une seconde fois l'entrée du port. Sur leurs lettres il s'embarque aussi-tôt, arrive à Malthe, se met dans un esquif : & sans prévenir le Grand-Maître sur son retour, saute à terre, & escorté d'un gros de Chevaliers que l'admiration de sa valeur avoit attirés à sa rencontre, il monte au Palais, aborde le Grand-Maître avec cette noble confiance que donne la vertu, quoique toujours avec le respect qui étoit dû à sa dignité, & lui dit, qu'ayant appris que les Turcs menaçoient l'isle d'une nouvelle invasion, il étoit venu lui offrir ses services, & selon le devoir de sa profession, se joindre à ses Confréres pour la défense commune de l'Ordre. Le Grand-Maître dissimula sa surprise, & le chagrin secret que lui causoit son arrivée. D'Omédes étoit actuellement brouillé avec

JEAN D'OMEDES.

tout le Confeil, qui fe plaignoit que par une avidité honteufe, & fous différens prétextes, il s'emparoit de tous les biens de la Religion. La préfence d'un Chevalier d'une auffi grande confidération que le Prieur de Capouë, pouvoit fortifier le parti des mécontens : mais comme l'efprit & la conduite de la Cour Impériale régloit celle du Grand-Maître, & qu'il n'ignoroit pas que l'Empereur vouloit attirer le Prieur à fon fervice, il le reçut bien, lui fit même beaucoup de careffes. Il le pria enfuite, quand il feroit repofé, de vifiter toute l'Ifle, d'examiner avec foin les endroits qui auroient befoin d'être fortifiés ; & on lui donna pour affociés Bompoft Grand-Bailli d'Allemagne, le Commandeur Louis de Laftic, Lieutenant du Maréchal, & Pedre Pardo, Ingénieur Efpagnol.

Ces trois Commiffaires, après avoir parcouru toute l'Ifle, & en avoir obfervé exactement les différentes fituations, firent leur rapport au Confeil, & ils repréfentérent que le Bourg réfidence du Couvent, quoique fortifié par le château Saint-Ange, étoit vû & commandé par le mont Saint-Julien, efpéce de langue de terre, qui s'avançoit dans la mer ; qu'il falloit de ce côté-là fortifier le Bourg,

par de nouveaux ouvrages, & construire sur ce Mont un Fort qui en défendît les approches aux ennemis; que le Port Marza Musciet étoit ouvert & sans défense, & que pour empêcher les flottes ennemies d'y entrer, on ne pouvoit se dispenser de bâtir une nouvelle Ville sur le Mont Sceberras, l'endroit de toute l'Isle du plus difficile accès; qu'il faudroit même un jour y transférer le Couvent, & qu'en attendant, & pour la sureté du Port Musciet, on ne pouvoit trop tôt élever sur la pointe de ce rocher un Fort qui en défendît l'entrée: il conclut par exhorter le Grand-Maître & le Conseil à fortifier toutes ces langues de terre plus longues que larges, qui par leurs intervalles formoient autant de Ports, & que la figure des doigts de la main représente au naturel.

Le Conseil, après avoir examiné avec beaucoup d'attention le rapport des Commissaires, & le projet des ouvrages qu'ils proposoient, résolut d'y faire travailler incessamment. Mais comme la Religion n'avoit pas assez de fonds pour entreprendre en même tems tant de travaux différens, & que la construction seule d'une nouvelle Ville auroit épuisé le trésor, on

JEAN D'OMEDES.

se réduisit à fortifier par de nouveaux bastions le Bourg du côté qu'il étoit vû ; d'y ajouter des flancs & des cazemates ; d'en creuser & d'en élargir les fossés, pour y faire entrer l'eau de la mer ; & en attendant qu'on pût édifier une nouvelle Ville sur le mont Sceberras, on convint par rapport à l'importance de ce poste, de commencer par y bâtir un château avec quatre petits bastions ou boulevards, & de les placer en sorte qu'ils pussent servir en même tems à la défense de la Ville, qu'on avoit dessein de construire un jour au même endroit.

Après que le Conseil se fut fixé à ces différens ouvrages, les trois Commissaires s'en partagérent le soin. Le Grand-Bailli se chargea des fortifications qu'on vouloit ajouter au Bourg ; le Prieur de Capouë entreprit la conduite du château qu'on devoit bâtir à la pointe du mont ou du rocher Sceberras : & le Commandeur de Lastic fut choisi pour avoir la direction de l'autre Fort, qu'on projettoit de construire sur le mont saint-Julien.

Ces trois Commissaires par une louable émulation, après avoir fait venir de Sicile des maçons & des ouvriers, faisoient travailler sans relâche chacun

à leur entreprise. Les Paysans de l'Isle servoient à remuer la terre, ou à charier & à conduire les matériaux. Tous les Chevaliers pour presser le travail, se rendoient assiduement aux atteliers, & se relevoient tour à tour : & tous les différens ordres de l'Etat, Chevaliers, Bourgeois & Paysans s'y portoient avec tant d'ardeur, qu'en moins de six mois le Bourg fut en état de ne pas craindre un siége, & qu'on vit élevé, & garni même d'artillerie le château du mont Sceberras, appellé le *Fort Saint-Elme*, en mémoire d'une des tours qui défendoit l'entrée du Port de Rhodes, qui portoit le même nom : à l'égard du Fort qu'on avoit construit sur le mont Saint-Julien, il fut appellé le *Fort Saint-Michel*.

JEAN D'OMEDES.

Nous ne pouvons nous dispenser, au sujet de la diligence qui fut apportée à la construction de ces ouvrages, de rendre ici la justice qui est dûe au noble désintéressement de tous les Chevaliers de ce tems-là, tant de ceux qui étoient actuellement à Malthe & au Couvent, que des Commandeurs éloignés : tous par une entiére désapropriation, & conforme à leurs vœux, portérent au trésor leur argent monnoyé & leur vaisselle ; & les simples

JEAN D'OMEDES.

Chevaliers qui n'avoient pour tout bien qu'une chaîne d'or, eſpéce d'ornement dont les guerriers ſe paroient alors, s'en dépoüillérent avec joie pour contribuer au payement des ouvriers. Nous avons vû renaître cet exemple de nos jours, où ſur le bruit d'un puiſſant armement que le Turc deſtinoit contre Malthe, des Chevaliers, ſans attendre la citation, y ont porté auſſi-tôt leurs perſonnes & leurs biens ; & des vieillards infirmes, fait paſſer d'avance tous leurs effets, & leur argenterie changée en eſpéces d'or & d'argent.

On ne peut exprimer la ſatisfaction & la joie que tous les Chevaliers & les habitans de Malthe firent éclater à la vûe de ces Forts, qui par la diligence des conducteurs de l'ouvrage, ſembloient être ſortis comme par miracle de deſſous terre, & mettoient toute l'Iſle à l'abri des incurſions des Infidéles. Le Grand-Maître & le Conſeil en reçurent de grandes louanges : mais les plus ſincéres, & la meilleure partie tournérent à l'honneur des trois Commiſſaires, & ſur-tout du Prieur de Capouë, qui par ſa capacité dans l'art des fortifications, par ſon zele & ſon application continuelle, avoit conſtruit un Fort qui

défendoit le Port Musciet, qu'on pouvoit regarder comme la principale clef de Malthe. Dans la vivacité des sentimens d'estime & de reconnoissance que tout le Couvent faisoit éclater pour cet illustre Prieur, plusieurs Chevaliers des principaux de l'Ordre publioient hautement qu'il ne manquoit plus à la sureté de l'Ordre, que de l'en voir Grand-Maître : & comme d'Omédes étoit très-âgé, tous les vœux & tous les suffrages se déclaroient d'avance en sa faveur.

Le Grand-Maître n'apprit ces bruits qu'avec un chagrin secret : & comme si la vûe de son successeur eût dû avancer la fin de ses jours, sous prétexte de s'intéresser à la fortune du Prieur, il employa toutes sortes d'artifices pour l'éloigner de Malthe & de sa présence. Il lui fit de vives instances pour le déterminer à passer au service de l'Empereur : mais le Prieur, qui après les Médicis, ne haïssoit personne autant que Charles-Quint leur protecteur, déclara nettement au Grand-Maître, qu'il étoit incapable de tourner ses armes contre la France, & contre un Roy auquel il avoit autrefois engagé sa foi ; que l'espérance d'augmenter sa fortune ne lui feroit jamais entreprendre

JEAN D'OMEDES.

ce qu'il n'avoit pas crû devoir faire, quoique preſſé par le juſte reſſentiment qu'il conſervoit contre les Miniſtres de la France.

D'Omédes le voyant déterminé à ne pas quitter Malthe, & ne pouvant l'y ſouffrir, pour l'éloigner & s'en défaire ſous un autre prétexte, lui propoſa de paſſer ſur les côtes d'Afrique, & de conduire une entrepriſe qu'il avoit formée ſur la Place de Zoare. Cette Ville autrefois connuë ſous le nom de Poſſidone, & faiſant partie de la Province de Tripoli, eſt ſituée du côté du Levant, à treize milles de l'Iſle de Gelves. La bonté de ſon Port y attiroit en ce tems-là une grande quantité de Marchands de différentes Nations ; & ce grand commerce avoit enrichi ſes habitans. Des Maures eſclaves à Malthe, pour recouvrer leur liberté, avoient déclaré au Grand-Maître, que du côté des terres, la Place n'étoit point fortifiée ; qu'à la faveur d'une eſpéce de forêt de palmiers, qui s'étendoit preſque juſques ſur le bord du foſſé, on pourroit en approcher ſans être découvert, & que les habitans ne faiſant point de garde de ce côté-là, ils ſeroient aiſément ſurpris, & la Ville emportée avant qu'ils euſſent pû ſe reconnoître.

Le Grand-Maître offrit au Prieur pour cette entreprise un nombre suffisant de Chevaliers & de Soldats, & des esclaves pour guides. Strozzi, qui ne perdoit pas de vûe l'espérance de parvenir à la Grand-Maîtrise, accepta avec joie un emploi qui lui procuroit l'occasion de se signaler à la vûe de ses Confréres. Il fit aussi-tôt armer ses galéres, & quelques brigantins qui lui appartenoient ; il y fit entrer douze cens hommes de guerre, parmi lesquels on comptoit plus de trois cens Chevaliers des plus braves du Couvent, & qui tous avoient souhaité avec empressement de pouvoir combattre sous les yeux d'un Général si bon Juge de la valeur.

Cette petite flotte partit du Port de Malthe le six d'Août, & arriva sur la côte d'Afrique le quatorze au soir. Par la faute des Pilotes on débarqua beaucoup plus loin qu'on ne l'avoit projetté, & dans un endroit éloigné au moins de douze milles de la Zoare. Il fallut marcher pendant la nuit à travers les sables, & des bosquets de palmiers dont en cet endroit le Pays étoit couvert. Le Général avant que de se mettre en chemin, partagea ses troupes en trois bataillons. Le Commandeur de Guimeran, ancien Chevalier dont

JEAN D'OMEDES.

nous avons déja parlé, conduiſoit le premier, & il étoit précedé par le Chevalier de Strozzi, neveu du Prieur, que ſon oncle avoit mis à la tête de quelques jeunes Chevaliers, qui dans cette expédition tenoient lieu d'enfans perdus. Le corps entier des Chevaliers ſuivoit à quelque diſtance, & il étoit commandé par le Chevalier Pariſot de la Valette, Lieutenant général. La marche étoit fermée par les compagnies d'Infanterie que les Chevaliers de Rangif, de Biſbale & de la Benante avoient levées en Italie pour le ſervice de la Religion: le Prieur s'en étoit réſervé le principal commandement comme du corps le plus nombreux, & dont par cette raiſon il pourroit faire des détachemens, & les envoyer au ſecours des deux premiers corps, s'ils en avoient beſoin. L'armée marchoit en cet ordre: quelques Malthois habillés en Maures, & qui en parloient la langue, la précédoient l'eſpace d'un mille ou deux, & s'avançoient dans le Pays pour en reconnoître la diſpoſition, & ſi l'entrepriſe n'étoit point découverte. Tout leur parut tranquille: mais en approchant de la Zoare, ils apperçurent ſur la gauche des feux dans un eſpéce de camp rempli de tentes & de pavillons, & dont

dont les troupes sans sentinelles paroissoient ensévelies dans le sommeil. On proposa aussi tôt au Général de les aller reconnoître & de les charger : mais on crut, comme il étoit assez vrai-semblable, que ce n'étoient que de ces Arabes qui campent presque toujours, la plûpart nuds & mal armés, & avec lesquels il n'y avoit rien à gagner. D'ailleurs on considéra qu'on ne pouvoit les attaquer si près de Zoare, sans porter l'alarme dans cette Ville, & en éveiller tous les habitans. Ainsi d'un commun avis on remit l'attaque de ces troupes après la prise de Zoare. Pour réussir dans cette derniére entreprise, le Général ordonna à ses Officiers & aux principaux Chefs, après qu'ils seroient entrés dans la Ville, de pousser droit jusqu'à la grande Place, où toutes les rues aboutissoient ; de s'y fortifier, & sur-tout de ne point souffrir que le Soldat se débandât pour piller, qu'on ne fût maître de tous les postes, où les habitans pourroient se retrancher : mais pour le dédommager en quelque sorte de cette retenuë forcée, il promit deux écus pour chaque tête de Maure qu'on lui apporteroit.

Après ces différentes dispositions, l'armée, malgré les ténébres de la nuit qui

Jean d'Omedes.

duroit encore, s'avança en bon ordre & avec un grand ſilence, que les Chrétiens trouvérent encore plus profond du côté de la Ville; point de ſentinelle, encore moins de corps-de-garde, & les portes de la Ville même ouverte. Les Chrétiens y entrent ſans obſtacle, & après avoir laiſſé au-dehors quelques compagnies pour en défendre l'entrée, ou pour en faciliter la ſortie, ils pénétrent juſques dans la grande Place, ſe mettent en bataille, & par le bruit des tambours & des trompettes éveillent les habitans. Pour lors les ſoldats ſe répandent dans les rues, enfoncent les portes des maiſons, tuent tout ce qui ſe met en défenſe, font priſonniers ceux qu'ils trouvent ſans armes; & le ſabre à la main forcent le timide Bourgeois à livrer ſon or & ſon argent. Ces impitoyables guerriers, pour en tirer de ceux même qui n'en avoient point, les garotent pour les vendre comme eſclaves; & ſans diſtinction d'âge, de ſexe ou de condition, on contraint à force de coups les vieillards, des femmes & des enfans de s'avancer vers le bord de la mer pour être embarqués ſur les galéres de la Religion; triſtes repréſailles, mais néceſſaires pour réprimer la cruauté des Infidéles, & leur apprendre en

cas pareil à mieux traiter les Chrétiens.

Jean d'Omedes.

On avoit déja aſſemblé dans la grande Place environ quinze cens de ces perſonnes, qui gémiſſoient & déploroient leur malheur, lorſque heureuſement pour eux il leur vint du ſecours qui rompit leurs fers, avant qu'ils en euſſent ſenti toute la peſanteur. Le Commandeur de la Valette étoit chargé de leur embarquement. Un Maure de la Ville appellé Ali Benjiora, ayant entendu prononcer ſon nom, l'aborde avec empreſſement, & après s'en être fait reconnoître pour avoir ſervi ſous lui dans Tripoli : *Sçavez-vous, Seigneur*, lui dit-il tout bas, *que vous allez être tous inveſtis & taillés en pièces ?* Et pour lui faire connoître le péril où il étoit expoſé, il lui apprit que ce que le Général Chrétien avoit pris pour un camp volant, ou une cazale d'Arabes, en venant à la Zoare, étoit un corps de quatre mille Cavaliers Turcs, tous vieux Soldats & excellens Arquebuſiers, commandés par Morat Aga gouverneur de Tripoli ; que cet Officier allant à l'Iſle de Gelves ſur des ordres de la Porte, avoit campé dans l'endroit où ils l'avoient découvert, & où la nuit l'avoit ſurpris ; que des habitans qui avoient

JEAN D'OMEDES.

échapé aux Chrétiens, étoient allés implorer ſon ſecours ; qu'il leur avoit promis d'être à la pointe du jour aux portes de Zoare, & que c'étoit à ſon Général, ajouta-t-il, à prendre ſes meſures pour n'être pas ſurpris.

Le Commandeur ayant récompenſé le Maure de ſon avis, courut en faire part au Prieur. Ce Général, pour rappeller les Soldats auprès de lui, fit auſſi-tôt ſonner la retraite : mais le bruit que cauſoit le tumulte d'une Ville expoſée au pillage, les cris des femmes, & des filles qu'on arrachoit toutes tremblantes des mains de leurs maris ou du ſein de leurs meres, tout cela empêchoit qu'on n'entendît le ſignal de la retraite : peut-être même que le Soldat avide du butin, pour ne pas quitter une ſi douce occupation, feignoit de ne la pas entendre.

Cependant Morat ſe doutant bien qu'il trouveroit les Chrétiens diſperſés dans les différens quartiers de la Place, arrive aux portes, que les Malthois avoient abandonnées, afin d'avoir part au pillage. Il y entre avec la même facilité que les Chrétiens y avoient trouvée ; charge ceux qu'il rencontre à ſon paſſage, en tue pluſieurs, & répand une terreur générale parmi les Chrétiens, ſans qu'il fût

poſſible au Général de l'Ordre d'en trouver un nombre ſuffiſant pour les oppoſer aux Infidéles. Enfin le jour paroît, & fait connoître diſtinctement aux Chevaliers l'ennemi & le péril. Pour lors on abandonne le pillage ; chacun cherche à ſe rendre ſous les enſeignes de la Religion ; tout ſe rallie, mais par pelotons & ſelon le quartier où ils ſe trouvoient. Le ſimple Chevalier, ſans avoir reçu les ordres du Général, ne le prend que de ſon courage ; tout combat, tout le monde eſt aux mains. Les Maures ſe joignent aux Turcs & à leurs libérateurs ; & dans ce déſordre & ce tumulte la plûpart des priſonniers briſent leurs fers : la Valette qui en étoit chargé, n'en put conduire ſur les galéres qu'environ deux cens.

Les Chevaliers quoique ſéparés les uns des autres, & preſſés par le nombre ſupérieur des ennemis, ne laiſſent pas de leur réſiſter dans les différens endroits où ils ſe rencontrent. Les uns fortifiés par la ſituation des poſtes qu'ils occupoient, prétendent encore ſe maintenir dans leur conquête ; d'autres ne ſongent qu'à gagner la mer & leurs galéres. Le Chevalier Sforce entre autres, le jeune Strozzi, & pluſieurs autres Chevaliers d'un grand

JEAN D'OMEDES.

mérite, plûtôt que de se rendre, combattirent jusqu'à la derniére goute de leur sang : & les Infidéles n'auroient pas eu l'avantage de voir des Chevaliers dans leurs fers, si après le combat ils n'eussent trouvé sur le champ de bataille & parmi les morts les Chevaliers de Chabrillan, Marsilly & Bracamont, qui n'étoient qu'évanouis, & qui furent depuis rachetés.

Pendant que le combat se maintenoit encore, le Prieur qui avec une autre troupe, s'avançoit vers le bord de la mer, averti du péril que couroit son neveu, revient sur ses pas & avance à son secours : mais il trouva en arrivant que le sort des armes en avoit décidé. Le désir si naturel de venger sa mort ; & de l'autre côté l'espérance que les Turcs avoient de défaire cette seconde troupe, & de remporter une victoire complette, les remettent aux mains. La partie s'engage avec une nouvelle fureur ; il se fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Les Chrétiens & les Turcs acharnés les uns contre les autres ne donnent, ni ne reçoivent de quartier ; tout combat, tout se mêle, chacun s'attache à l'ennemi qu'il a en tête, & d'un combat général il se fait autant de combats particuliers qu'il y a de Sol-

dats dans chaque parti. Mais les Turcs à la fin ſe trouvant trop preſſés par les Chevaliers, à la faveur de leurs chevaux s'éloignent d'un bataillon ſi redoutable, rechargent leurs mouſquets, & reviennent en bon ordre à bout portant : dans une de ces décharges, le Prieur qui étoit à la tête de ſa troupe, reçoit un coup de mouſquet dans la cuiſſe qui le met hors de combat. Comme les Turcs s'avançoient pour l'achever, ce qui reſtoit de Chevaliers & de Soldats lui font comme un rempart de leurs corps. Le Commandeur Copier, Tolon de Sainte-Jaille, & Soto-major, ſont tués en repouſſant les Infidéles. Il y a bien de l'apparence que dans cet état on auroit bien eu de la peine à garantir le Prieur de la fureur de ces Barbares, s'il ne s'étoit trouvé parmi les Chevaliers un Majorquin appellé Toreillas, d'une taille extraordinaire, & d'une force de corps ſurprenante, qui prenant ſon Général dans ſes bras, le retire d'abord de la tête du bataillon dans le centre ; & de-là avec autant de peine que de péril, & malgré une grêle de coups de mouſquets qu'il falut encore eſſuyer, il gagne le bord de la mer.

Le Majorquin chargé d'un fardeau

JEAN D'OMEDES.

encore plus honorable qu'embarrassant ; y trouva de nouveaux périls. La mer en cet endroit étoit basse, & des bancs de sable fort communs le long de cette côte, empêchoient les plus petites chaloupes de venir à bord. Toreillas ne laisse pas d'entrer dans la mer, & l'eau presque toujours jusqu'à la ceinture, & avec des peines infinies, il passe d'écueil en écueil, de banc en banc, & gagne enfin un endroit plus profond où l'esquif de la capitane vint le prendre avec le Prieur.

Dans tout autre corps que celui de Malthe, la blessure & la retraite d'un Général auroit peut-être ralenti le courage des Soldats : mais parmi les Chevaliers tous nés Généraux, s'il est permis de parler ainsi, & tous animés du même courage, on ne les vit sensibles qu'à la joie de sçavoir leur Général en sureté : indifférens sur leur propre perte, il ne leur restoit d'inquiétude que pour l'étendart de la Religion, & pour empêcher qu'il ne tombât entre les mains des Infidéles.

Le Chevalier de la Cassiére en étoit chargé ; après la retraite du Prieur, on délibera sur le parti qu'il y avoit à prendre, & on convint qu'il falloit se tenir toujours serrés, & tâcher en combattant,

de gagner le bord de la mer. Dans ce dessein on se remit en marche, toujours poursuivis par les Turcs, qui sçachant que les chaloupes ne pouvoient approcher du bord de la mer, s'attendoient bien de tuer les moins diligens, & même tous ceux qui quoique dans l'eau, se trouveroient à portée de leurs armes à feu.

Pendant cette marche souvent interrompuë, les Chrétiens approchant de la mer, rencontrent un rocher qui étoit à la tête d'un défilé, & dont pour prendre haleine, ils s'emparérent aussi-tôt. De cet endroit on voyoit à découvert les galéres, & même les chaloupes qui les attendoient. Il étoit question de les pouvoir joindre : la Cassiére qui auroit sacrifié mille vies plûtôt que de hazarder l'étendart de la Religion, représenta aux plus anciens Chevaliers, que s'ils se portoient tous ensemble & en corps au bord de la mer, les Infidéles qu'ils avoient sur leurs talons, les chargeroient avec plus de fureur que jamais ; que pendant que les uns tâcheroient de se sauver dans l'eau, d'autres seroient aux prises avec l'ennemi, & que dans ce désordre & cette confusion, on couroit risque de perdre l'étendart de saint Jean :

JEAN D'OMEDES.

mais que pour prévenir un aussi grand malheur, il falloit que les Chevaliers seuls restassent à sa garde, & fissent ferme dans le défilé pour arrêter les Turcs; pendant que les blessés & les Soldats défileroient insensiblement, & gagneroient les uns après les autres les galéres & les vaisseaux de la Religion; & que quand ils seroient débarrassés de cette multitude incommode, il n'étoit pas impossible qu'un petit nombre de Chevaliers, & dont la plûpart sçavoient nager, en se dispersant, n'échapassent les uns après les autres à l'opiniâtre poursuite des Infidéles.

Ce projet fut agréé sur-tout par les Soldats, qui les premiers en devoient profiter : & la Cassiére leur montrant les esquifs & les chaloupes qui n'étoient pas éloignées : *Sauvez-vous, leur dit-il, mes amis, & mettez-vous en sureté pendant que mes camarades & moi arrêterons ici nos ennemis ; peut-être serons-nous assez heureux pour vous suivre de près : mais si nous périssons, la Religion à notre défaut ne laissera pas sans récompense vos services & le courage dont vous venez de donner de si bonnes preuves.* Ces Soldats partirent, & en défilant les uns après les autres, arrivérent au bord de la mer, entrérent dans l'eau, &

gagnérent les vaiſſeaux qui les attendoient.

Les Turcs ne virent qu'avec une nouvelle fureur qu'une partie de leur proye leur échappoit : ils renouvellérent leur attaque, & tâchérent de forcer l'entrée du défilé. Mais les Chevaliers toujours intrépides, & l'épée ou la pique à la main, leur préſentoient un front redoutable. L'Aga à la tête de ſa cavalerie ne pouvant les faire reculer, fait mettre pied à terre à ſes cavaliers, & le ſabre à la main s'avance & ſe jette dans le défilé. Les Turcs avec leurs larges cimeterres coupent le long bois des piques, briſent les épées, & ſe flattent de venir bien-tôt à bout de ce reſte de Chevaliers, qu'ils croyent n'être plus animés que par leur déſeſpoir. Mais ces intrépides guerriers, quoique la plûpart n'euſſent plus pour toute arme que leurs poignards, ſe prennent corps à corps avec les Turcs, tuent ou bleſſent ceux qu'ils peuvent joindre, & ſe font craindre & même admirer par ces barbares.

L'Aga perſuadé qu'il n'en viendroit à bout que par le feu de la mouſqueterie, fait remonter ſa cavalerie à cheval. Pendant ce mouvement Verdalle adreſſant la parole à la Caſſiére : *Que faiſons*

nous ici, lui dit-il, *attendons-nous que ces Infidéles nous tuent les uns après les autres, & qu'à notre honte éternelle, l'Enseigne de la Religion tombe entre les mains de ces chiens? Croyez-moi, mon cher Frere, nous touchons presque au bord de la mer; tâchons en suivant les traces que notre illustre Général nous a marquées avec son sang, de gagner à son exemple nos galéres. L'eau, comme vous sçavez, est basse: nous pouvons tous ensemble, & en faisant quelque effort, arriver au bord: nous jetter dedans; & s'il se trouve, comme on le dit, entre les bancs de sable quelques canaux plus profonds, tout ce que nous sommes de Chevaliers, nous vous porterons tour à tour avec l'Enseigne de notre sainte Religion: & si un seul de nous la peut sauver, que la mort arrive après, quand il plaira à Dieu.*

Le Commandeur de la Cassiére ne voyant point d'autre parti à prendre, suivit ce conseil: il se met en chemin avec sa petite troupe, marche serré à l'ordinaire & à grands pas. A l'approche du bord de la mer, les Chevaliers se séparent, se dispersent tout d'un côté, & se jettent en différens endroits dans l'eau. La Cassiére soutenu par Verdalle, & par d'autres Chevaliers, y entre; & avec un courage invincible, & au travers des mousqueta-

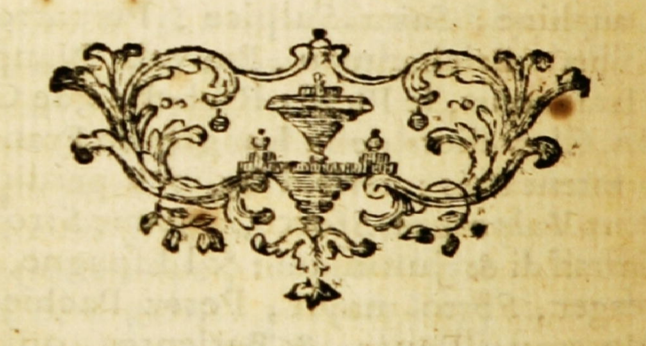
des, il tient toujours ſa banniére élevée, gagne les chaloupes, y eſt reçu avec des cris de joie & des acclamations : mais quelques Chevaliers, qui pour faciliter ſa retraite, avoient fait ferme au bord de la mer, périrent, & furent tués par le feu continuel des ennemis.

L'Ordre perdit la plûpart des Chevaliers, & des Fréres Servans d'armes qui ſe trouvérent dans cette malheureuſe expédition ; & parmi les plus diſtingués, l'hiſtoire a conſervé les noms de Dupuy Monbrun, Saint-Marcel, d'Avanſon, de Brianſon, de Bonne, la Rochette, la Roche-Montmort, de la Motte, tous des premiéres Maiſons de la Province de Dauphiné : Saint-Sulpice, Puipatron, Gilbert; Brichanteau, Bauvais, Nangis, Harancourt, le Pleſſis-Richelieu, de Gordes, Chevaliers de la Langue de France, y furent tués : celle d'Italie y perdit les deux Valperges, Sforce, le jeune Strozzi, Grimaldi & Juſtiniani : & l'Eſpagne, Berenger, Sotto-major, Perez Pachieco, Montroy, Touar, & Barientos, qui eurent le même ſort. Nous ne devons pas oublier le Chevalier Poplieze de la Langue d'Italie, & qui en ſoutenant d'une main l'étendart de la Religion, que portoit la Caſſiére, fut tué au bord de la mer

JEAN D'OMEDES.

d'un coup de mousquet ; Chevalier d'une rare piété, & qui par son exemple & par toute la conduite de sa vie, fit voir que la pratique fidelle & constante des plus austéres vertus, n'est pas incompatible avec la plus rare valeur.

Fin du onziéme Livre.



LIVRE DOUZIE'ME.

LE Prieur de Capoue ayant rassemblé ses vaisseaux, mit à la voile, & avec les débris de ses troupes rentra dans le port de Malthe. Ses blessures obligérent de le porter sur une planche jusqu'en son hôtel ; il étoit suivi de la plûpart de ses Officiers, qui n'étoient guéres en meilleur état que leur Général. Mais quoique dans cette malheureuse expédition, & par les hazards inévitables à la guerre, il eût perdu un grand nombre de Chevaliers, il ne perdit ni la gloire qu'il avoit acquise en d'autres occasions, ni la réputation d'un sage & vaillant Capitaine : & le Soldat comme l'Officier lui rendirent cette justice, que dans le désespoir de pouvoir vaincre cette foule d'ennemis dont il avoit été surpris & environné, on ne l'avoit jamais vû donner ses ordres avec plus de sang froid, & combattre en même-tems avec un courage plus déterminé. Des témoignages si honorables, & scellés, pour ainsi dire, de son sang, lui firent déférer pour la seconde fois le Généralat des galéres. Comme

Pozani Vicent. vie de L. Strozzi.

1552.

la mer étoit ſon élement, il n'eut pas la patience d'attendre que ſes playes fuſſent entiérement fermées ; il ſe rembarqua, & pendant tout l'Eté courut la Méditerranée, & juſqu'aux bouches du Nil. Il étoit la terreur de toutes ces mers ; aucun vaiſſeau n'oſoit tenir devant ſon pavillon ; les Corſaires les plus braves l'évitoient avec ſoin. Il ne laiſſa pas d'en prendre pluſieurs qu'il mit à la chaîne ; & des flottes entiéres de Marchands, malgré leur eſcorte, tombérent en ſa puiſſance ; il les conduiſit dans les Ports de la Religion, & avec ces priſes il y ramena l'abondance, le luxe & les plaiſirs.

Pendant qu'on célébroit à Malthe ſon retour, avec cette joie inſéparable des heureux ſuccès, il y arriva une nouvelle toute autrement importante pour l'Ordre, & ſur-tout pour les Chevaliers Anglois. Un vaiſſeau de cette Nation commandé par le Capitaine Hoſmadan entra dans le Port : cet Officier avoit le caractére d'Envoyé de la Reine d'Angleterre ; il eut en cette qualité audience du Grand-Maître, auquel il préſenta une lettre de la part de cette Princeſſe, qui lui marquoit que Dieu l'ayant placée ſur le thrône de ſes Ancêtres, elle avoit ré-

ſolu, pour la décharge de ſa conſcience, de rendre à ſon Ordre toutes les Commanderies & tous les biens dont les Rois Henri VIII. ſon pere, & Edouard VI. ſon frére, s'étoient injuſtement emparés. Elle finiſſoit ſa lettre par l'exhorter, & le Conſeil de la Religion, à envoyer inceſſamment à Londres quelques Chevaliers munis de pouvoirs ſuffiſans pour les rétablir dans la poſſeſſion des Commanderies, & dans tous les endroits de leur Ordre.

Une nouvelle auſſi ſurprenante cauſa bien de la joie à Malthe, & ſur-tout parmi les Chevaliers Anglois, qui regardoient cette heureuſe révolution comme des prémices du rétabliſſement de la véritable Religion dans leur Patrie. Mais parmi une Nation auſſi jalouſe de ſa liberté, cette reſtitution des biens de l'Egliſe ne ſe termina pas ſans de grandes difficultés. Pour l'intelligence d'une affaire de cette importance, il faut ſe ſouvenir de ce que nous avons déja dit dans le Livre dixiéme des motifs injuſtes qui avoient engagé Henry VIII. à uſurper dans ſes Etats les biens des Commanderies & des Monaſtéres. Et peut-être que pour mettre ce point d'hiſtoire dans tout ſon jour, il ne ſera pas inutile de rappor-

L. X. p. 45.

JEAN D'OMEDES.

ter ici sommairement les derniéres actions de ce Prince, & ce qui se passa en Angleterre à sa mort pendant le court régne du jeune Edouard son fils, & le commencement de celui de la Reine Marie sa fille aînée. Henry sentant approcher sa fin, régla décisivement l'ordre de sa succession, qui par l'inconstance de ses mariages avoit souvent varié. Depuis sa séparation d'avec Catherine d'Arragon sa premiére femme, il en avoit épousé cinq autres, dont la plûpart n'étoient sorties de son lit & du thrône que par une mort violente ou un divorce forcé.

Cette polygamie successive pouvoit troubler l'Etat après sa mort, & faire naître des guerres civiles entre ses enfans. Le Parlement, la loi vivante & suprême de cette Nation, lui laissa la liberté de régler le rang de ses héritiers. En vertu de cet acte, & quelque tems avant sa mort, il avoit reconnu pour son successeur le Prince Edouard, à peine âgé de neuf ans & demi, issu de Jeanne de Seïmours sa troisiéme femme : & pour soutenir toujours aux yeux du Public la répudiation de Catherine d'Arragon, il avoit déclaré bâtarde la Princesse Marie sa fille aînée, quoiqu'avant son divorce il l'eût

reconnuë pour Princesse de Galles ; titre affecté aux héritiers présomptifs de la Couronne. La Princesse Elisabeth, fille d'Anne de Boulein, la seconde de ses femmes, succéda à sa sœur dans ce grand titre, qu'elle perdit à son tour après le supplice de sa mere. Le Roy leur pere, pour gratifier sa troisiéme femme, avoit fait passer dans le Parlement un acte solemnel qui les privoit l'une & l'autre de la succession à la Couronne : peu de jours avant sa mort, il les rétablit dans leurs droits, & il les reconnut pour ses héritiéres, si le Prince Edouard mouroit sans postérité.

Ces deux Princesses étoient aussi opposées par leur caractére, que par les intérêts différens de leur naissance. L'aînée élevée par une mere Espagnole, & sortie de son côté des Rois d'Arragon & de Castille, étoit naturellement fiére & hautaine, zélée Catholique par son éducation, dévote par tempérament, & d'ailleurs attachée par son intérêt au Saint Siége, dont l'autorité avoit légitimé le mariage de la Reine sa mere.

Comme les prétentions d'Elizabeth tomboient par la validité de cette dispense, des Protestans cachés, créatu-

JEAN D'OMEDES.

res de ſa mere, l'avoient élevée dans un grand éloignement, & une eſpéce de mépris pour la puiſſance des clefs. C'étoit la partie la plus eſſentielle de ſa Religion ; d'ailleurs aſſez indifférente ſur les dogmes ; d'un génie ſouple & aiſé, qui prenoit facilement toute ſorte de forme, fiére ou careſſante ſelon qu'il convenoit à ſes intérêts ; à peine âgée de treize ans ; on voyoit déja comme une ombre de cette habileté, qui fut depuis l'admiration de toute l'Europe. Le Roy ſon pere finit malheureuſement ſes jours dans le ſchiſme, dont il étoit auteur, également ennemi du ſaint Siége & des Proteſtans ; & ce Prince, qui par une entrepriſe téméraire avoit voulu ſe mêler de réformer la Religion, mourut dans une cruelle incertitude de la véritable.

Sa mort excita de nouveaux troubles dans l'Angleterre : les véritables Catholiques ſoupiroient après l'extinction du ſchiſme : mais ce n'étoit pas le parti le plus puiſſant. Une foule de Proteſtans qui juſqu'alors avoient été retenus par la crainte des ſupplices, levérent le maſque, & inondérent la Cour, la Capitale & les Provinces. Pluſieurs Evêques même ſe déclarérent ouvertement en faveur de l'héréſie ; & afin que ſon établiſſement

fût durable, on élevoit le jeune Roy dans les principes des Sacramentaires. Le Régent, ses Précepteurs, & les Officiers de sa Maison ne lui parloient des plus saints de nos Mystéres, que comme d'une idolâtrie.

Ce Prince ne respiroit, pour ainsi dire, qu'un air empoisonné : on prévint & on séduisit sa raison dans un âge auquel il ne pouvoit encore faire un juste discernement. Il embrassa la doctrine des Protestans, qu'on lui représentoit continuellement comme plus conforme à l'Evangile ; & il eut le malheur d'errer avec cette confiance, que la vérité seule dévroit inspirer.

Le Parlement par de nouvelles loix autorisa ce changement : la Messe fut abolie, les Images enlevées des Temples, les Livres saints traduits d'une maniére infidéle, & qui favorisoit les opinions dominantes. Le Service Divin fut célébré en langue vulgaire, le Mariage permis au Clergé ; & ce qui étoit de plus important pour l'avide Courtisan, ce qui restoit de biens dans l'Eglise devint la proye de gens qui faisoient consister toute leur religion à ruiner la Religion même.

C'est ainsi que l'Angleterre se pré-

JEAN D'OMEDES.

cipita du schisme dans l'héréfie.

Ce qui restoit d'Evêques orthodoxes dans le Royaume, firent des efforts impuissans pour inspirer au Peuple de leurs Diocéses une juste horreur de ces nouveautés. Le Clergé étoit méprisé; le schisme avoit rompu cette union si nécessaire avec le saint Siége, le centre de la Religion. Ce n'est pas qu'en ce tems-là l'Angleterre ne comptât parmi ses Evêques des hommes sçavans, & de mœurs irréprochables. Mais quoique opposés à l'héréfie, soit pour parvenir à l'Episcopat, soit pour obtenir d'autres Bénéfices, ils avoient eu la foiblesse de souscrire à la prétendue primauté de Henry VIII. Quelques-uns mêmes, contre leurs propres lumiéres, avoient été assez lâches pour écrire en faveur du schisme de ce Prince. Ce fut en vain qu'après sa mort ils tentérent de s'opposer au progrès que faisoit l'héréfie : on leur fit un crime de leur zele; ils se virent exposés à la rigueur des Ordonnances du Parlement. Ce fut même un prétexte pour les dépouiller de leurs riches Bénéfices : les uns furent déposés; on en emprisonna d'autres, & tous expiérent par une longue persécution la faute de s'être séparés par complaisance pour la Cour, de l'unité de l'Eglise.

La mort du jeune Roy arrivée le ſix de Juillet, produiſit en Angleterre de nouvelles révolutions. Ce Royaume étoit alors gouverné par le Duc de Nort-Humberland, Régent ou premier Miniſtre, Seigneur plein d'ambition ; & qui pour faire régner ſon fils en la place de ſon maître, lui avoit fait épouſer Jeanne Gray, fille du Duc de Suffolc, & iſſue de Marie d'Angleterre, ſœur de Henry VIII. Pour approcher cette jeune Dame du thrône, peu de jours avant la mort du Roy Edouard, ſous prétexte que les deux Princeſſes étoient nées de mariages équivoques, il lui avoit ſuggeré un teſtament qui faiſoit revivre leur exheredation. Ce teſtament, à leur préjudice, appelloit Jeanne Gray à la Couronne. En vertu de cet acte auquel on avoit mis le grand ſceau, cette jeune Dame avoit été proclamée Reine d'Angleterre. Mais quoique Marie fut reconnue pour Catholique très-zelée, les Provinces & la Capitale enſuite, déteſtant cette uſurpation, ſe déclarérent en faveur de cette Princeſſe avec tant d'ardeur & de zele, que ſans combattre & ſans répandre de ſang, elle ſe vit en peu de jours maitreſſe du Royaume, & même de la perſonne de ſes ennemis.

JEAN D'OMEDES.

La Providence Divine l'ayant conduite comme par la main sur le thrône, ses premiers soins furent de lui en marquer sa reconnoissance par le rétablissement de la véritable Religion, & par la réunion de ses Etats dans le sein de l'Eglise. Pour l'exécution d'un aussi grand dessein, il falloit faire casser tous les actes des Parlemens précédens, qui avoient autorisé le divorce de Henry VIII. son schisme, &, depuis sa mort, l'établissement de l'hérésie. L'entreprise n'étoit pas sans de grandes difficultés ; les Evêques nouveaux, si on peut donner ce nom à des intrûs, les Mylords & les Grands de l'Etat faisoient la plûpart une profession ouverte des opinions nouvelles : & ceux qui n'étoient pas infectés de l'hérésie, adhéroient au schisme, & ne vouloient pas entendre parler de se remettre sous l'autorité du saint Siége. Les Ministres de la Reine lui firent envisager que pour faire réussir d'aussi grands projets, elle avoit besoin d'être soutenue par un mari puissant & autorisé, & sur-tout qui fut zelé Catholique.

On comptoit parmi les prétendans plusieurs Princes ou Seigneurs Anglois & étrangers, Philippe d'Autriche, jeune Prince, fils unique de l'Empereur

Charles-

Charles-Quint, étoit ſur les rangs, & l'argent de l'Empereur ſon pere avoit mis dans ſes intérêts, les principaux Miniſtres de la Reine. La plûpart des Catholiques Anglois ſouhaitoient que le choix de la Reine tombât ſur le Cardinal Polus ou de la Poole, qui n'étoit que Diacre; ou ſur le jeune Courtenay ſon couſin. Polus deſcendoit par ſa mere du Duc de Clarence, frére d'Edouard IV, & l'ayeule de Courtenay étoit fille du même Edouard, & ſœur de la mere de Henry VIII.

JEAN D'OMEDES.

On révéroit la ſageſſe du Cardinal Anglois, une vie ſans reproche, ſa ſcience, ſa capacité & ſa prudence. Courtenay ſe diſtinguoit par les agrémens de ſa perſonne; la Reine ſe ſentoit entraîner par un panchant ſecret que ce jeune Seigneur inſpiroit ſans art & ſans deſſein, aux perſonnes les plus indifférentes. Il avoit un air ſi noble, & tant de graces dans ſes maniéres, que cette Princeſſe toute auſtére qu'elle étoit, ne pouvoit s'empêcher de le regarder avec un plaiſir ſecret. Sa préſence ſeule effaçoit en un inſtant tous les raiſonnemens politiques de ſes Miniſtres, qui s'étoient déclarés en faveur du fils de l'Empereur. Et il eſt certain que dans les premiers mouve-

JEAN D'OMEDES.

mens d'une inclination naiſſante, cette Princeſſe auroit préféré Courtenay au ſage Polus, & même à Philippe d'Autriche, ſi ce jeune Seigneur par ſa diſſipation & l'irrégularité de ſa conduite, n'eut pas lui-même ruiné de ſi favorables diſpoſitions. Il s'apperçut du foible que la Reine avoit pour lui, & il fut aſſez hardi pour laiſſer voir qu'il l'appercevoit ſans y répondre; & au lieu de faire ſa cour aſſiduëment à cette Princeſſe, il paſſoit des jours entiers avec des femmes perduës, & dans des plaiſirs faciles & honteux.

A une vie ſi diſſipée, ſuccéda ſon attachement pour la Princeſſe Elizabeth: il en devint éperduëment amoureux, & il l'aimoit avec toute l'ardeur & la bonne foi d'un jeune homme qui aime pour la premiére fois. Pluſieurs ont crû qu'il en étoit aimé; quoique la ſuite ait fait voir que les ſentimens de cette habile Princeſſe n'étoient pas tant l'amour, qu'un intérêt d'ambition qu'elle conduiſoit avec art, & pour ſe faire des partiſans & des créatures. Peut-être même qu'un motif de vanité ſi ordinaire dans les perſonnes de ſon âge, & le plaiſir ſecret d'enlever juſques ſur le thrône un amant à ſa ſœur, lui fit recevoir avec plus de com-

plaiſance les vœux d'un jeune Seigneur, auquel il ſembloit que par émulation toutes les femmes de la Cour cherchaſſent à plaire. Quoiqu'il en ſoit, la liaiſon de Courtenay avec la Princeſſe, devint bientôt publique : il ſacrifia la Reine avec autant d'imprudence que d'amour. Cette Princeſſe fut aſſez foible pour ſentir cette préférence avec une jalouſie indigne de ſon âge & de ſon rang ; & quoique ſans agrément, & même plus âgée de dix-neuf ans qu'Eliſabeth, elle regarda comme une injuſtice la préférence que lui donnoit Courtenay.

Antoine, Seigneur de Noailles, réſidoit alors auprès de la Reine en qualité d'Ambaſſadeur de Henry II, & il avoit ſuccedé dans cet emploi à Claude de Laval de Bois-Daufin, de la Maiſon de Montmorency ſon couſin. Ce Miniſtre pénetra la diſgrace de Courtenay avant même qu'il s'en apperçût. Il n'oublia rien pour l'éclairer ſur ſes véritables intérêts : mais il avoit à faire à un jeune homme qui n'en connoiſſoit point d'autres que ceux de ſon amour. Le feu & l'emportement de ſa paſſion lui cachoit l'éclat d'une Couronne ; & tant qu'il fut agité de cette phrenéſie, il auroit préféré la poſſeſſion d'Eliſabeth à tous les thrônes de la Chrétienté.

JEAN D'OMEDES.

Il étoit assez indifférent pour la France, que la Reine l'épousât ou Polus : l'intérêt de Henry II. consistoit uniquement à traverser le mariage de cette Princesse avec le fils de l'Empereur. Son Ambassadeur représentoit continuellement aux principaux Seigneurs Anglois, que par cette alliance, ils s'exposoient à voir leur Royaume devenir Province d'Espagne, l'Inquisition s'y établir ensuite, & les Assemblées du Parlement abolies, ou du moins suspenduës, & dégénérer à la fin en pure cérémonie. Les Anglois, & sur-tout les Protestans, sentoient bien tout ce qu'ils avoient à craindre de cette alliance. La Reine reçut à ce sujet plusieurs Adresses & différentes Requêtes : il y eut même quelque soulevement dans les Provinces : mais l'argent de l'Empereur, & l'habileté des Ministres de la Reine surmontérent tous ces obstacles. Cette Princesse épousa Philippe d'Autriche : un point important manquoit à la satisfaction de l'Empereur. Ce n'étoit pas assez que le Prince son fils eût épousé la Reine ; il falloit encore en faire un Roy d'Angleterre, & qu'il fût couronné en cette qualité. Cette cérémonie si essentielle pour l'autorité souveraine dépendoit du Parlement ;

mais il n'étoit pas aisé de disposer de ces grandes Assemblées, où la liberté & l'intérêt de la Nation triomphent souvent de la majesté du souverain. Ceux qui avoient fait paroître le plus d'éloignement pour le mariage de la Reine, & ceux-même qui par complaisance l'avoient favorisé, jaloux de la liberté de la Nation, se réunirent en cette occasion. L'Ambassadeur de France, du fond de son Palais conduisoit tous les mouvemens de ce parti. Pendant que toute la Cour étoit Espagnole, il avoit sçu rendre le Parlement François. Et par ses soins & son habileté, Philippe, sans pouvoir parvenir au titre de Roy d'Angleterre, fut réduit à la seule qualité de mari d'une Reine bien plus âgée que lui, & sans aucun agrément. Cette Princesse ne laissa pas de tirer des avantages considérables de cette alliance. La part qu'un Prince aussi puissant & aussi redoutable que l'Empereur prit dans les affaires du Gouvernement, facilita l'exécution de tous les desseins de la Reine ; du consentement du Parlement l'hérésie fut proscrite, & le culte de la véritable Religion rétabli. Polus revêtu de la dignité & des pouvoirs de Légat du Pape Jules III, éteignit depuis le schisme, mais sans oser exi-

JEAN D'OMEDES.

ger ni pénitence, ni restitution des biens Ecclesiastiques : il fallut d'abord pardonner sans condition, des fautes qu'il eût été dangereux de vouloir punir. On se contenta des fiéres satisfactions des Anglois, qui reçurent les graces du saint Siége avec une indifférence, qui faisoit bien voir que le corps de la Nation ne les avoit pas recherchées.

On remit à des conjonctures plus favorables le projet d'arracher des mains des Protestans tous ces grands biens de l'Eglise dont ils s'étoient emparés. La Reine par le conseil de Polus, & pour donner l'exemple à ses Sujets d'une pareille restitution, déclara que sa conscience ne lui permettoit pas de retenir plus long-tems les biens de l'Eglise que le feu Roy son pere avoit réunis à son domaine ; elle s'en dépouilla sur le champ, & les remit à leurs titulaires.

Ce fut le sujet du voyage que fit à Malthe le Capitaine Hosmadan. On jugera aisément combien tout l'Ordre, & sur-tout les Chevaliers Anglois furent sensibles à une nouvelle aussi agréable. Le Grand-Maître & le Conseil écrivirent à la Reine pour la remercier de la justice qu'elle rendoit à leur Religion ; & le Commandeur de Mont-

ferrat fut envoyé en Angleterre pour travailler à cette grande affaire, de concert avec les Ministres. L'Ordre à l'arrivée du Commandeur rentra sans peine dans ses biens, & ce Chevalier autorisé par le Grand-Maître & le Conseil, pour marquer leur reconnoissance à la Reine, conféra le Prieuré de Saint-Jean, avec le titre de Grand-Croix, au Chevalier Richard Sceley, un des Seigneurs Anglois qui étoit le mieux dans l'esprit de cette Princesse, & qui avoit eu beaucoup de part dans cette négociation. Jacques Sceley son frere, à sa considération, obtint une autre Commanderie. On donna celle de Munigton au Chevalier Olivier Starqueï, pour honorer en sa personne les Sciences & les Belles-Lettres où il avoit fait de grands progrès ; & à la recommandation de l'Empereur, dont l'autorité depuis le mariage de son fils influoit beaucoup dans les conseils, on conféra le titre de Bailli de l'Aigle, au Commandeur Fulster, ce Majorquin de la Langue d'Arragon, dont nous avons parlé dans le Livre précédent au sujet de la perte de Tripoli, & du procès qui fut intenté au Commandeur Vallier, Grand-Maréchal de l'Ordre.

Le Grand-Maître d'Omédes ne vit

JEAN D'OMEDES.

point l'entiére consommation de cette grande affaire. Il étoit mort dès le commencement de Septembre de l'année pré-
6 Sept. cédente : Seigneur qui au siége de Rho-
1553. des avoit fait preuve de sa valeur ; d'ailleurs pieux, & qui affectoit un grand air de réforme & de dévotion : mais impérieux, vindicatif, avare, & qui pour enrichir sa famille, ruina la Religion, par la disposition qu'il avoit faite de son vivant en fraude de la loi, & contre les Statuts de l'Ordre. Sa dépouille fut réduite à si peu de chose, que plusieurs Chevaliers indignés de voir qu'il eût détourné les principaux effets de sa succession en faveur de ses neveux, proposérent de leur laisser le soin de ses funerailles : mais les Seigneurs du Conseil rejettérent cette proposition comme indigne de la générosité & de la grandeur de l'Ordre. Ses obséques se firent à l'ordinaire aux dépens de la Religion, & avec une magnificence plus convenable à sa dignité, qu'au mérite de sa personne.

Peu de jours après son décès on assembla le Chapitre pour lui donner un successeur. Le Prieur de Capouë paroissoit avoir des prétentions bien fondées pour cette élection. C'étoit depuis long-tems l'objet de ses desirs ; & pour y parvenir

Il avoit gagné plusieurs des Electeurs. Ses Partisans étant renfermés dans le Conclave, firent valoir son courage, sa valeur & son expérience dans le commandement des armes. Mais Gagion ou Gagnon, Grand-Conservateur, & un des principaux Electeurs, prenant la parole: *Si dans le choix que nous sommes obligés de faire*, dit-il aux Commissaires, *il n'étoit question que d'élire un grand Capitaine, je ne crois pas que nous pussions avec justice refuser nos suffrages au Prieur de Capouë: mais il s'agit aujourd'hui de donner à tout l'Ordre, non-seulement un Chef plein de valeur: mais encore un Pere commun, sans esprit de parti, également attentif à conserver à la Religion la bien-veillance de tous les Princes Chrétiens, & qui évite sur-tout avec grand soin d'embarasser l'Ordre dans leurs différends; & c'est ce que je n'ose espérer du Prieur de Capouë. Vous sçavez*, ajouta-t-il, *sa passion pour la liberté de sa Patrie, & dont Philippe Strozzi son pere a été la premiére victime; si nous le mettons à notre tête, & qu'il se voye maître de nos vaisseaux & de nos galéres; qui doute, quoique sous d'autres prétextes, qu'il ne tourne toutes les forces de la Religion contre les Médicis, & que pour venger la mort de son pere, il n'attaque leurs flottes, & qu'il*

JEAN D'OMEDES.

ne porte même le fer & le feu le long des côtes de la Toscane. Et pour lors l'Empereur qui regarde la fortune & l'élevation des Médicis comme son ouvrage, ne manquera pas de nous rendre responsables des entreprises du Grand-Maître. Cosme lui-même, le Chef de cette Maison, Prince si habile, pour se venger & pour faire diversion, sçaura bien nous susciter des ennemis parmi les Potentats d'Italie ses alliés ; & qui sçait si ce nouveau Souverain, qui passe pour le plus grand politique de son siécle, & qui a des relations & des intelligences jusqu'à Constantinople, n'attirera pas les armes du Grand-Seigneur contre Malthe ? & si une fois nous nous rendons suspects & odieux à l'Empereur, Maître des Royaumes de Naples & de Sicile, d'où pourrions-nous, si nous sommes assiégés, espérer du secours contre les Infidéles ?

Ce discours que l'amour seul & un sincére attachement pour le bien de l'Ordre avoit inspiré à cet Electeur, fit beaucoup d'impression sur l'esprit des autres Commissaires. Les Commandeurs Pascatore & Bernardin Parpaille appuyérent fortement ces réfléxions ; ceux même qui avoient pris des engagemens secrets avec le Prieur de Capouë, & qui s'étoient déclarés d'abord en sa faveur,

revinrent à l'avis du Conſervateur : tous s'exhortérent mutuellement, & convinrent dans le choix qu'ils alloient faire, de n'avoir égard *qu'au bien ſeul de la Religion.* Après s'être affermis dans une réſolution ſi louable, ils élurent d'une commune voix pour Grand-Maître frére CLAUDE DE LA SANGLE, Chevalier de la Langue de France, & Grand-Hoſpitalier. CLAUDE DE LA SANGLE.

Ils firent ce choix pendant qu'il réſidoit actuellement à Rome auprès du Pape en qualité d'Ambaſſadeur de l'Ordre : preuve que dans cette élection il n'y entra ni cabale, ni eſprit de parti, & que les Commiſſaires n'y furent déterminés que par des principes de juſtice, & par les mouvemens de leur conſcience. La nouvelle de ſon élection ne fut pas plûtôt ſçûe à Rome, que le Gouverneur du château Saint-Ange par ordre exprès du Pape, l'annonça par une décharge de toute ſon artillerie. Ce fut comme une fête publique dans cette Capitale de la Chrétienté : la plûpart des Cardinaux, les Ambaſſadeurs, les principaux Prélats de la Cour, & les Barons de Rome viſitérent en cérémonie le nouveau Grand-Maître. Le Pape l'envoya féliciter ſur ſa dignité par ſon maître de 1554.

chambre ; & quand il fut au Palais pour lui prêter le ſerment ordinaire d'obéiſſance, ce Pontife le fit dîner à ſa table & en public, & n'oublia aucun des honneurs qui étoient dûs à ſon mérite & à ſa dignité.

Le Grand-Maître ne fut pas plûtôt débaraſſé du cérémonial, & des viſites qu'il avoit été obligé de rendre, qu'il ſongea à partir pour Malthe. Les galéres de la Religion commandées par le Prieur de Capouë le vinrent prendre juſqu'à Terracine, le conduiſirent en Sicile, & il entra dans le Fare de Meſſine le douze de Décembre. Dom Juan de Vega, Viceroi de l'Iſle, l'attendoit avec impatience dans cette grande Ville. Depuis le ſiége & la priſe de Méhedia où ils s'étoient trouvés l'un & l'autre, comme nous l'avons rapporté dans le Livre onziéme, il s'étoit formé entre eux une liaiſon, ou pour mieux dire, une eſpéce de correſpondance, mais où il entroit plus de politeſſe que de ſincére confiance. L'Eſpagnol faſtueux dans ſes démonſtrations, pour lui faire connoître la joie qu'il avoit de ſon éléction, fit deſſein de lui en donner des marques publiques à ſon entrée, & pendant ſon ſéjour dans Meſſine. Cependant dans les honneurs

qu'il méditoit de lui rendre, pour ne rien faire au préjudice de sa propre dignité, il fit examiner par les plus habiles Jurisconsultes les droits, les priviléges des Grand-Maîtres, & les rangs qu'on devoit leur déférer. Oliveti, Avocat fiscal de Messine, lui porta à ce sujet un passage de Chassané, * fameux Jurisconsulte, qui dans son traité de la gloire du monde, & en parlant des Dignités Ecclésiastiques, préfére celle des Grands-Maîtres au Cardinalat même. Le Viceroi muni de cette autorité, & avant l'arrivée du Grand-Maître, l'avoit envoyée par un Courier exprès à l'Empereur, & il lui avoit demandé ses ordres sur la conduite qu'il devoit tenir. Ce Prince lui fit sçavoir par un Seigneur de sa Cour, appellé d'Acugna, qu'il ne devoit point craindre d'excéder dans les honneurs qu'il rendroit au Chef d'un Ordre qui servoit de boulevart à ses Etats d'Italie. Mais comme

* Crederem quòd iste magnus Magister Rhodi post Papam præcedere deberet omnes patriarchas, cardinales & alios pontifices ecclesiasticos, & cùm videatur tantæ esse dignitatis cujus est Patriarcha, quòd post Imperatorem & alios Principes habentes jura imperii, ut sunt reges Franciæ & Hispaniæ, quòd præcederet omnes Principes recognoscentes superiorem, & non habentes jura imperii, putà reges subditos imperio, & quoscumque duces; habet enim sub se magnos Principes, & est maximè honoratus.

ce Prince ne faisoit jamais rien sans des vûes secrettes d'intérêt, il avoit chargé son envoyé de faire de sa part au Grand-Maître des propositions dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Le Viceroi instruit des intentions de l'Empereur, alla à la tête du Conseil, de tout le Corps de la Noblesse, & des Magistrats de la Ville, prendre le Grand-Maître dans la capitane de la Religion, & jusqu'à la poupe de son vaisseau; & pour lui faire plus d'honneur, quand il fut question d'en sortir, il voulut marcher seul immédiatement devant le Grand-Maître, comme il auroit fait devant son Souverain. Ce Prince entra ensuite dans Messine au bruit de l'artillerie; il trouva la garnison & les Bourgeois sous les armes: on le logea dans le plus magnifique Palais de la Ville, & il y fut reçu & servi, soit à la Chapelle ou à table, avec les mêmes honneurs qu'on rendoit autrefois aux anciens Rois de Sicile.

L'envoyé de l'Empereur, & qui étoit chargé de ses ordres, le félicita de sa part sur sa nouvelle dignité; & dans une audience particuliére qu'il en eut peu de jours après, il lui fit part de ses instructions, & des propositions qu'il

étoit chargé de lui faire de la part de ſon maître. Les Généraux de ce Prince, comme nous l'avons dit, avec le ſecours des Chevaliers de Malthe, avoient aſſiégé & conquis la Ville de Méhedia ou Africa, dont ils avoient chaſſé le Corſaire Dragut. Mais une conquête ſi éloignée des autres Etats de l'Empereur, l'obligeant à de grands frais, & à y tenir une garniſon nombreuſe, ſon deſſein étoit d'engager le Grand-Maître à y tranſporter le Couvent entier & ſon domicile. Par ce nouvel établiſſement il ſe flattoit que tout l'Ordre ſeroit intéreſſé à veiller à la défenſe du Fort de la Goulette, & qu'il feroit encore reſpecter ſon autorité dans le Royaume de Tunis, alors feudataire de la Couronne de Caſtille.

Son Envoyé, pour faire réuſſir ſes vûes, dans l'audience qu'il eut du Grand-Maître, lui témoigna que l'Empereur étoit ſenſiblement touché de la perte que l'Ordre avoit faite de la Ville de Tripoli ; que pour la remplacer, il offroit de lui céder en pure propriété celle de Méhedia ; place, dit-il, fortifiée réguliérement, & d'où les Chevaliers pourroient étendre leur domination dans le continent de l'Afrique ; que la conquête de cette Place étant

CLAUDE DE LA SANGLE.

dûe à leur valeur, & que lui-même y ayant eu tant de part, si la Religion y transportoit son domicile, il seroit justement regardé comme le Fondateur de cette seconde Rhodes ; que pour contribuer aux frais nécessaires à la défense de la Place, l'Empereur qui ne distinguoit point les intérêts de l'Ordre des siens propres, lui assigneroit à perpétuité sur les revenus de la Sicile, une pension annuelle de soixante & douze mille livres.

Le Grand-Maître lui répondit avec beaucoup de politesse, qu'il éprouvoit dans cette occasion une suite constante des bontés & de la bienveillance dont l'Empereur honoroit son Ordre. Mais pour ne pas s'engager mal-à-propos, il lui dit qu'il ne lui étoit pas permis sans la participation du Conseil, d'accepter une proposition de cette conséquence ; & que s'il vouloit l'accompagner jusqu'à Malthe, l'affaire s'y traiteroit en sa présence, & qu'il seroit témoin du desir sincére qu'il avoit de complaire en toutes choses à l'Empereur. Le Grand-Maître suivi de cet Ambassadeur, & accompagné d'une escorte nombreuse de Chevaliers Italiens, s'embarqua sur les galéres de l'Ordre ; & après avoir doublé le Cap Passa-

to, il entra dans le canal de Malthe, & débarqua heureusement à la cale de saint Paul. Comme il se trouva proche de la Cité notable, alors Capitale de l'Isle, on lui proposa d'y passer : mais son élection à la Grande-Maîtrise ne lui donnant encore d'autorité que sur les Chevaliers, pour pouvoir l'étendre jusques sur les habitans & sur les Sujets de l'Ordre, il avoit besoin d'une concession particulière émanée du Conseil complet. Ce fut la raison qui lui fit différer son entrée dans cette Ville. Il obtint bien-tôt du Conseil les titres nécessaires pour établir sa puissance dans toute l'isle ; & après quelques jours, il fut proclamé solemnellement Prince de Malthe & du Goze.

Ses premiers soins, après avoir pris possession de sa dignité, furent de donner audience à l'Ambassadeur de l'Empereur : cette cérémonie se passa en plein Conseil. Le Grand-Maître, pour honorer l'Empereur dans la personne de son Ministre, s'avança quelques pas au-devant de lui ; & après l'avoir fait asseoir à côté de son fauteuil, il le pria d'exposer à la Compagnie le sujet de sa commission. D'Acugna, après avoir présenté sa lettre de créance, & qu'on en eût fait la lectu-

CLAUDE DE LA SANGLE.

re, repréſenta à toute l'Aſſemblée l'affection dont l'Empereur ſon Maître honoroit tout l'Ordre ; qu'après la priſe de Rhodes, l'ayant vû abandonné de la plûpart des Princes Chrétiens, & errant en différentes contrées d'Italie, il s'étoit généreuſement dépouillé des Iſles de Malthe & du Goze pour en gratifier les Chevaliers ; préſent magnifique, dit-il, & ſi digne de la piété d'un ſi grand Prince ; que touché depuis de la perte de Tripoli, & pour les en dédommager, il l'avoit envoyé exprès pour leur offrir la Ville d'Africa eu Méhedia, place ſituée ſur les côtes d'Afrique, hors d'inſulte par ſes fortifications, & d'où ils pourroient étendre leurs conquêtes dans tout le continent. L'habile Ambaſſadeur ajouta que le terroir de Malthe étant ſtérile & incapable de produire du bled, l'Ordre pour pouvoir ſubſiſter & s'y maintenir, étoit obligé d'en tirer des contrées éloignées & ſéparées par la mer ; au lieu que la Religion trouveroit dans le territoire dépendant d'Africa, des cantons fertiles & abondans en grains. Il finit ſon diſcours en priant les Chevaliers de conſidérer que l'iſle de Malthe étoit ſans Places fortifiées, & que ſi les flottes & les armées du Grand-Seigneur y

faisoient une descente, & s'attachoient au siége de la principale Place, comme l'Ordre en étoit menacé, ils n'éviteroient jamais, malgré toute leur valeur, le triste sort qu'ils avoient essuyé à Rhodes.

Le Grand-Maître, après avoir remercié l'Empereur de la continuation de ses bontés, prit les avis de l'Assemblée. D'un commun consentement, & avant que de se déterminer décisivement sur cette proposition, on résolut d'envoyer huit anciens Commandeurs à Africa, pour en reconnoître la situation, les forces & l'étendue du territoire. Ces Commissaires partirent aussi-tôt, & à leur retour, ils rapportérent au Conseil que cette Place bâtie sur une pointe de terre qui avançoit dans la mer, & dont elle étoit environnée de trois côtés, étoit considérable par l'étendue de son circuit, par la quantité de maisons dont elle paroissoit remplie, & par ses fortifications; que la Ville & le château étoient entourés de murailles fort élevées, d'une épaisseur extraordinaire, & flanquées de tours garnies d'artillerie; qu'ils y avoient trouvé un arsenal garni d'un grand nombre d'artillerie; qu'il n'y manquoit qu'un port d'un abri assez sûr pour les grands

Claude de la Sangle.

vaiſſeaux ; que les dehors de la Place & les collines voiſines étoient ornés de maiſons de plaiſance, de vergers & de vignobles ; que ce qu'il y avoit de terres labourables aboutiſſoient à une montagne qui traverſe de l'Orient au Couchant, & que derriére cette hauteur on découvroit de vaſtes campagnes & des pâturages, dont les Arabes du pays étoient les maîtres, & où ils faiſoient ordinairement paître leurs troupeaux.

Ces Commiſſaires déclarérent enſuite qu'une Place auſſi vaſte ne ſe pouvoit conſerver ſans une nombreuſe garniſon entretenue en tout tems pour la défendre contre les Princes & les Peuples d'Afrique, qui ne ſouffriroient pas volontiers que la Religion s'établît impunément ſi près de leurs Etats ; qu'il falloit s'attendre à être tous les jours aux mains avec les Arabes, qui étendroient leurs courſes juſqu'aux portes de la Place ; qu'en cas d'un ſiége, l'éloignement de l'Europe ne permettoit pas d'en eſpérer un prompt ſecours ; que contre l'eſprit de l'Ordre, & au préjudice de toute la Chrétienté, il faudroit, pour ainſi dire, abandonner la mer & la défenſe de tous les vaiſſeaux Chrétiens, pour porter leurs armes dans le fond des terres, & reſſer-

rer les frontiéres de leurs voisins : mais que leurs ancêtres bien plus puissans qu'ils ne l'étoient, n'avoient jamais entrepris d'étendre leurs Etats par des conquêtes presque toujours injustes, & que depuis celle de Rhodes dont ils avoient chassé des Corsaires, l'Ordre n'avoit jamais employé ses forces que pour le secours des Princes Chrétiens, ou pour la sureté & la défense des particuliers qui navigeoient dans la Méditerranée. Ce rapport fait par d'anciens guerriers & des Chevaliers pleins de zele pour la discipline de leur Ordre, détermina le Conseil à rester à Malthe ; & il y fut engagé sur-tout par la considération de l'éloignement, de la difficulté du passage, & de la répugnance que pourroient avoir les Princes & les Seigneurs de la Chrétienté de voir leurs enfans, en prenant la Croix de l'Ordre, confinés, pour ainsi dire, dans les déserts de l'Afrique. L'Ordre par deux Députés qu'ils envoyérent à l'Empereur, lui fit agréer cette disposition ; & pour appaiser le Viceroi de Sicile, qui pour s'en venger refusoit la traite ordinaire des grains que le Couvent tiroit de cette isle, le Grand-Maître & le Conseil ayant appris qu'un grand nombre de Corsaires en infestoient

CLAUDE DE LA SANGLE.

les côtes, & avoient paru devant Palerme, y envoya cinq galéres bien armées, commandées par le Prieur de Capouë. Ce Seigneur se disposa à partir incessamment. Outre qu'il se regardoit en mer comme dans son élement, il s'étoit apperçû qu'il étoit moins agréablement à Malthe, depuis qu'on soupçonna qu'un de ses principaux domestiques, en qui il avoit le plus de confiance, pour le venger de l'exclusion que lui avoient donnée dans la derniére élection, le Conservateur Gagnon, & les Commandeurs Pascatore & Bernardin Parpaille, les avoit tous trois empoisonnés : ce qui précipita son départ.

A peine étoit-il arrivé à Palerme, qu'il y reçut par une voye détournée des lettres du Seigneur Pierre Strozzi son frere aîné, qui lui donnoit avis que le Roy de France lui avoit confié le commandement de son armée de terre en Italie ; que ce Prince l'avoit chargé de l'exhorter à reprendre en même tems le généralat de ses galéres. Il ajoutoit qu'ils ne pouvoient jamais trouver l'un & l'autre d'occasion plus favorable pour venger la mort de leur pere ; qu'ils agiroient de concert par terre & par mer, & qu'il le con-

juroit de ſacrifier ſes reſſentimens particuliers contre les Miniſtres de la France à l'amour & à la liberté de leur Patrie. Le mécontentement que le Prieur avoit de la Cour de France, céda aux preſſantes inſtances de ſon frére, & à la haine violente qu'il conſervoit dans le cœur contre Coſme de Médicis; pour toute réponſe, il fit ſçavoir à ſon frére qu'il le joindroit bien-tôt. Il étoit queſtion de ſortir du Port de Palerme, ſans donner de l'ombrage au Viceroi, & ſans que ce Miniſtre pût pénétrer ſes deſſeins.

Soit que le Roy d'Eſpagne eût été averti par ſes eſpions, que le commandement des galéres de France étoit deſtiné au Prieur; ſoit qu'en voyant que ſon frére alloit commander en Italie, il ſe doutât ſeulement qu'il ne manqueroit pas de faire tous ſes efforts pour attirer le Prieur dans le même parti; ce Prince avoit envoyé des ordres ſecrets au Viceroi de Sicile, en cas que ce Prieur entrât dans quelque port de l'iſle, de l'obſerver avec ſoin, & au moindre indice qu'il découvriroit de quelque intelligence entre les deux fréres, de faire arrêter le cadet. Il ne faiſoit alors que d'arriver à Palerme; au travers des feintes careſſes, dont

CLAUDE DE LA SANGLE.

le Viceroi le combloit, il y démêla un air d'inquiétude, qui lui fit voir qu'il étoit suspect & observé. Pour se tirer de ses mains il envoya de grand matin un de ses Officiers, qui avoit toute sa confiance, sur un leger brigantin, sous prétexte d'aller à la découverte le long des côtes de l'isle, avec ordre, après avoir passé quelques heures à la mer, de revenir, sans faire entrer son brigantin dans le Port, de se rendre chez le Viceroi, & de lui dire en sa présence, & en quelque état qu'il le trouvât, qu'il avoit apperçu dans une cale qui n'étoit pas éloignée trois galiotes de Barbarie. Le Prieur ayant congédié cet Officier, se rendit chez le Viceroi, où il devoit dîner. Mais avant qu'on se mît à table, il ne l'entretint que des mauvais offices qu'il avoit reçus du Connétable de Montmorency, des pernicieux desseins que ce Seigneur François avoit, dit-il, formés contre sa vie, & de la passion qu'il avoit de s'en venger, s'il en trouvoit jamais l'occasion. Pour justifier son ressentiment, il lui fit voir plusieurs lettres qu'il avoit reçûes de France, où quelques-uns de ses amis, qui n'étoient pas instruits des intentions du Roy, lui mandoient d'éviter

d'entrer

d'entrer dans les Ports de ce Royaume, s'il ne vouloit s'exposer à être arrêté.

Le Viceroi détrompé par cette feinte confidence, & dans le dessein de l'attirer au service de l'Empereur son Maître, exagéra l'ingratitude des François, & il l'assura que quand il quitteroit le généralat des galéres de sa Religion, il trouveroit à la Cour d'Espagne des emplois dignes de sa naissance & de sa valeur. On se mit ensuite à table, & pendant le repas on vit arriver dans la salle cet Officier que le Prieur avoit envoyé à la mer, qui avec un air empressé lui dit qu'il avoit découvert dans une anse quelques galiotes de Corsaires; & qu'il seroit aisé avec un peu de diligence de les surprendre. Le Prieur avec une joie apparente se leva brusquement, & adressant la parole au Viceroi: *Je vous en rendrai bon compte*, lui dit-il, *& j'espére de vous les amener avant que vous soyez sorti de table.*

Les galéres dont il avoit le commandement étant toutes armées, il sortit du Port, se mit en mer; & après avoir pris le large, il tourna tout court du côté de Malthe, où il aborda sans obstacle. Soit que depuis la mort du Conservateur & des deux Commandeurs il fût suspect & odieux à leurs parens & à leurs amis; soit

qu'il crût que dans les circonſtances préſentes, le ſervice de la France étoit incompatible avec celui de la Religion, il ſe démit du généralat des galéres, & le Commandeur Pariſot de la Valette fut ſon ſucceſſeur. Le Prieur déchargé de cet emploi, déclara qu'ayant deux galéres à lui, & une troiſiéme qui appartenoit à ſon frére, il étoit réſolu d'aller de ſon chef en courſe, & de faire la guerre pour ſon compte à tous les Corſaires qu'il rencontreroit. Pluſieurs jeunes Chevaliers de toutes Nations attirés par ſa réputation, ſe préſentérent pour le ſuivre : toute la jeuneſſe vouloit apprendre ſous un ſi grand Capitaine l'art de la guerre & de la navigation. Il reçut ſur ſes galéres ceux qui ſe préſentérent, & ſortit du Port : mais il ne fut pas plûtôt à la hauteur du Goze, qu'il leur déclara ſon deſſein ; il leur dit qu'il alloit commander l'armée de France, & qu'il étoit prêt de donner des barques pour reporter à Malthe ceux qui par de juſtes conſidérations ne jugeroient pas à propos de l'accompagner dans cette expédition. Quelques Chevaliers Eſpagnols & Italiens ſujets du Roy d'Eſpagne ſe retirérent ; d'autres qui n'étoient pas retenus par cette conſidération s'attachérent à ſa fortune, & il trouva des

ſoldats par tout où il y avoit des hommes ſenſibles à la gloire qui s'acquiert par les armes.

Il prit enſuite la route des côtes de la Toſcane, & débarqua à Portercole. Les François en étoient maîtres, & le Duc de Somme qui commandoit pour eux dans Groſſato le vint joindre avec un corps d'Infanterie. Les galéres de Provence devoient ſe rendre au même endroit pour agir ſous ſes ordres. Le Prieur en attendant leur arrivée, & pour ne pas laiſſer ce qu'il avoit de troupes, inutiles, fit deſſein de s'emparer d'une petite Place voiſine appellée *Scarlin*, & qui étoit des dépendances de Piombino. Il voulut, ſuivant ſon ordinaire, l'aller reconnoître lui-même, & il s'en approcha de ſi près, qu'un Payſan caché dans des joncs le reconnut à ſa haute taille, & encore plus à la hardieſſe avec laquelle il s'avançoit : il lui tira un coup de mouſquet dont il fut frappé au côté : on le porta auſſi-tôt ſur ſes galéres, & le lendemain à Caſtillon de Piſcaye, où peu de jours après il expira ; Seigneur, qu'on doit compter juſtement entre les plus grands Capitaines de ſon Ordre. Ses ennemis même publioient que pour l'élever à un rang digne de ſa rare valeur, il ne lui avoit manqué qu'un peu

moins de fierté : mais son grand courage ne lui avoit point permis de plier sous l'autorité de gens qu'il regardoit comme de purs ouvrages de la fortune & de la faveur. Son corps fut inhumé dans la principale Eglise de Portercole ; & le Duc de Florence ayant repris cette Place l'année suivante, celui qui commandoit son armée eut l'inhumanité, après avoir fait déterrer ce Prieur, de le faire jetter dans la mer : vengeance bien indigne, mais qui tournoit également à la gloire du Prieur, & à la honte d'un si lâche ennemi.

La Valette nouveau Général des galéres de Malthe, n'avoit pas été plûtôt revêtu de cet emploi, qu'il s'étoit mis en mer. Par la terreur de ses armes, il écarta des côtes de Sicile & de Naples tous les Corsaires de Barbarie. Il en prit plusieurs & rentra dans les Ports de l'Isle, traînant à sa suite les prises qu'il avoit faites. Les Commandeurs les plus riches, à son exemple, armoient chacun de leur côté, & les simples Chevaliers prenoient parti dans ces armemens particuliers, suivant leur intérêt & leur inclination.

La guerre continuelle que l'Ordre faisoit aux Infidéles, leurs côtes ravagées,

des vaiſſeaux Corſaires ou Marchands enlevés, le commerce des Chrétiens fortifié par ce ſecours, attirérent le reſſentiment du Grand-Seigneur, & il ſe répandit un bruit, que ce Prince faiſoit deſſein de les venir attaquer juſques dans Malthe, & qu'il s'étoit vanté de les en chaſſer, comme il l'avoit fait plus de quarante ans auparavant de l'Iſle de Rhodes. Des voyages qu'il fit en Aſie, & des guerres civiles, qui de ſon vivant, s'élevérent entre ſes enfans, tournérent ſes armes d'un autre côté. Cependant le Grand-Maître, pour n'être pas ſurpris, ordonna au nouveau Général des galéres de ſe remettre en mer; de tirer des côtes d'Italie & des Ports de Sicile le plus grand nombre de grains & de proviſions de guerre qu'il pourroit recouvrer; il en remplit les magaſins publics, ſans qu'il en coûtât rien à la Religion. On prétend qu'il étendit ſes courſes juſqu'aux bouches du Nil, d'où il enleva trois vaiſſeaux chargés de bled pour Conſtantinople & l'Egypte.

Pendant que par des priſes ce Général & d'autres armateurs faiſoient entrer continuellement des proviſions dans l'iſle de Malthe, le Grand-Maître étoit occupé par de nouvelles fortifications qu'il fit

CLAUDE DE LA SANGLE

ajouter au Fort de Saint-Elme, à l'Isle de Saint-Michel, & au Bourg, résidence ordinaire du Couvent. Il fit creuser & élargir les fossés; par son ordre on construisit un grand éperon au Fort de Saint-Elme: mais la plus grande dépense qu'il fit, & qui paroissoit la plus nécessaire, fut à l'isle de Saint-Michel. Cette langue de terre qui s'avance dans la mer étoit ouverte de tous côtés, & n'avoit qu'un petit château pour défense. Le Grand-Maître fit enfermer & clore d'épaisses murailles l'endroit de ce château opposé au rocher du Corradin. On fortifia ces murailles de boulevards & de bastions, ausquels on ajouta en différens endroits des flancs nécessaires; & on fit entrer l'eau de la mer dans les fossés. Toutes ces fortifications se firent des deniers du Grand-Maître, qui ne connoissoit point d'autre dépense que celle qui avoit pour objet la sureté & la défense de sa Place. Ce fut par reconnoissance de ce noble désinteressement & de ses bienfaits, que les Chevaliers donnérent son nom à cette presqu'Isle, qui s'appelloit auparavant l'Isle de Saint-Michel, & qu'on a toujours nommée depuis son magistére l'isle de la Sangle.

Malthe par ses généreux soins, & par la valeur des Chevaliers, devenoit tous les jours plus florissante, lorsque le vingt-trois de Septembre cette prospérité générale fut troublée tout-à-coup par un accident imprévû. Il s'éleva dans le Port sur les sept heures du soir un ouragan furieux, que les Mariniers appellent *tourbillon, grain de vent*, & les Grecs modernes *Syphon*. Cette tempête causée par la violence & la contrarieté de plusieurs vents opposés, souleva les flots, abîma plusieurs vaisseaux, en poussa quelques-uns hors de l'eau, & jusques sur le rivage, mit en piéces les brigantins & les galiotes; & ce qui fut encore plus déplorable, renversa quatre galéres, les carennes en haut & exposées à l'air, en sorte que la plûpart des Officiers, des Soldats, & la chiourme furent noyés ou écrasés par la pesanteur de ces bâtimens. Les maisons voisines du Port avec leurs habitans se trouvérent en un instant abîmées; le château Saint-Ange en fut même ébranlé; l'arbre qui soutenoit le grand étendart de la Religion, & qui y étoit attaché, en fut arraché & porté à un demi mille plus loin. La violence du vent, des torrens de pluye qui tomboient du Ciel, & les flots irrités de la mer, &

CLAUDE DE LA SANGLE.

qui ne préſentoient que des montagnes d'eau ou des abîmes, ſembloient menacer Malthe de ſon entiére deſtruction, lorſqu'en moins d'une demie heure cette horrible tempête ceſſa auſſi promptement qu'elle s'étoit élevée; le calme & la bonace parurent tout d'un coup; & ſans les horribles débris des maiſons abbatues, & des vaiſſeaux démâtés & mis en piéces, on auroit eu peine à croire qu'un moment auparavant le Port alors ſi tranquille, auroit été le théatre d'une ſi funeſte révolution.

Le Grand-Maître, aux premiéres nouvelles qu'il en avoit euës, y étoit accouru avec la plûpart des Chevaliers du Couvent; & quoique la tempête durât encore, il donna tous ſes ſoins pour ſecourir ceux qui ne ſçavoient pas nager, ou pour tirer de la mer les corps de ceux qui avoient péri : mais on fut obligé, à cauſe de la nuit qui ſurvint, d'attendre au lendemain pour relever les galéres. Le retour de la lumiére fit voir ce triſte ſpectacle dans toute ſon horreur : plus de ſix cens perſonnes, Chevaliers, Officiers, Soldats, eſclaves & forçats avoient été noyés ou écraſés par le renverſement des galéres, & on trouva encore ſur

les ſoldats la paye & leurs montres qu'ils avoient reçûs la veille. Le Grand-Maître entendant du bruit, qui partoit d'une galére renverſée, la fit percer & lever quelques planches : un ſinge en ſortit le premier, & on en tira le Chevalier de l'Eſcut, ſi connu depuis ſous le nom de Romegas, & pluſieurs autres Chevaliers, qui pendant toute la nuit, & ayant tout le corps dans l'eau juſqu'au menton, s'étoient attachés avec les mains au fond de la carene, où à peine ils avoient aſſez d'air pour reſpirer. Ils ſortirent d'un endroit ſi funeſte, pâles & tranſis de froid ; & à peine furent-ils expoſés au grand air, que la plûpart s'évanouirent. On n'oublia rien pour les ſecourir ; & ſi-tôt qu'ils eurent repris leurs eſprits, ils allérent droit à l'Egliſe la plus voiſine pour remercier Dieu de les avoir conſervés. Le Grand-Maître fit travailler inceſſamment à relever les galéres ; on en trouva la plus grande entiérement détruite, & hors d'état de pouvoir être miſe en mer ; les autres avec une grande dépenſe furent rétablies. Le tréſor fournit ce qu'il avoit d'eſclaves pour la chiourme ; & pluſieurs Payſans de l'Iſle s'offrirent pour ſervir en qualité de bonnes vogles : quelques Princes Chré-

tiens, & ce qu'il y avoit dans l'Ordre de Commandeurs riches & puiſſans, s'intéreſſérent comme ils devoient dans une ſi grande perte. Le Grand-Maître pour leur en donner l'exemple, fit conſtruire à ſes frais une galére dans le port de Meſſine, dont le Pape, touché d'un ſi grand déſaſtre, fournit libéralement les forçats qu'on prit dans ſes priſons, & des criminels condamnés par la Juſtice.

Philippe II. Roy d'Eſpagne, qui regardoit Malthe comme le boulevard de la Sicile & de ſes Etats d'Italie, fit préſent à l'Ordre de deux galéres bien armées. Philippe du Broc, ancien Chevalier de la Langue de Provence, & Prieur de Saint-Gilles, donna à la Religion un grand gallion que le Commandeur Paſchal du Broc ſon neveu conduiſit à Malthe, chargé de proviſions de guerre & de bouche, armé de bons Soldats, & en état de tenir la mer. Preſque en même-tems on vit arriver dans le port avec deux galéres, François de Lorraine, Grand-Prieur de France, qui par des ſentimens de zele pour ſon ordre, vint offrir ſes ſervices au Grand-Maître. Ce jeune Prince ſoutint depuis en différentes occaſions la réputation de valeur, héréditaire dans ſon

illuſtre Maiſon. L'Ordre, après une auſſi grande perte que celle qu'il venoit de faire, avoit bien beſoin de ces différens ſecours, d'autant plus que les Corſaires de Barbarie, dans l'eſpérance de ſe prévaloir de ce déſaſtre, infeſtoient les côtes de l'Iſle, & en tenoient ſouvent le Port comme bloqué. Dragut ſur-tout, ce redoutable ennemi de la Religion, croyant en trouver les forces en déſordre, y aborda avec ſept galéres chargées de troupes de débarquement; & après les avoir miſes à terre, il ravagea la campagne, & fit un grand nombre d'eſclaves: mais avant qu'il eut pû ſe rembarquer, le Commandeur Louis de Laſtic, de la Langue d'Auvergne, & Grand-Maréchal de l'Ordre, à la tête de trois cens Chevaliers, tomba ſur ces Corſaires, en tailla en piéces une partie, reprit les priſonniers & le butin, & força Dragut de regagner ſes vaiſſeaux. Pour ſe venger de cette inſulte, le Prince de Lorraine ſe mit auſſi-tôt en mer avec ſes galéres & deux autres de la Religion, courut à ſon tour toutes les côtes de Barbarie, prit entre Malthe & Tripoli un brigantin d'Aſſanbaly, fameux Corſaire, donna la chaſſe à Ulucchialy, auquel il enleva une galére & une galiote; & avant que de

CLAUDE DE LA SANGLE.

rentrer dans le Port de Malthe, il prit encore deux vaisseaux chargés de sel & de différentes marchandises.

La Religion par la valeur de ce Prince & des autres armateurs, reprenoit dans ces mers la supériorité dont elle étoit en possession avant que d'avoir essuyé la fureur de l'ouragan, lorsqu'il survint un nouvel accident qui causa dans l'Ordre de grands troubles & de fâcheuses dissensions. Pour l'intelligence de ce différend auquel le Pape & les plus grands Princes de l'Europe prirent part, il faut sçavoir qu'après la mort du Prieur de Capouë dont nous venons de parler, le Seigneur Strozzi son frére s'étoit approprié ses galéres, dont à la vérité il y en avoit une qui lui appartenoit; & comme ayant le commandement d'une armée de terre, il ne pouvoit pas lui-même conduire ses galéres, il les avoit jointes à quelques galéres de France, qui étoient dans le port de Civita-Vecchia, sous le commandement du Chevalier Sforce, Prieur de Lombardie, & frére du Cardinal de ce nom, Camerlingue de la sainte Eglise. Le Roy & Strozzi y croyoient leurs galéres en sureté: mais le Prieur de Lombardie quitta en ce tems-là le service de France pour s'at-

tacher à celui d'Espagne ; & de concert avec le Camerlingue, qui par sa dignité avoit beaucoup d'autorité dans les places de l'Eglise, & pour se rendre plus considérable dans le nouveau parti qu'il embrassoit, il enleva deux galéres du Roy qu'il conduisit dans le port de Naples ; & par son conseil & une pareille trahison, un Piedmontois appellé Moret de Nissard s'étoit emparé d'une des galéres de Strozzi, & s'étoit retiré dans le port de Villefranche, où le Duc de Savoye lui donna un asyle, & permission d'arborer son pavillon.

Un pareil brigandage contre la foi du serment, fit beaucoup de deshonneur au Prieur de Lombardie, & excita la colére & le ressentiment du Pape. Paul IV. gouvernoit alors l'Eglise en cette qualité, & il étoit gouverné lui-même par un de ses neveux, Chevalier de Malthe, que ce Pape à son avénement au Souverain Pontificat, avoit revêtu de la Pourpre Romaine sous le nom du Cardinal Caraffe. L'oncle & le neveu faisoient négocier en ce tems-là une ligue avec la France contre l'Espagne. Outre la souveraineté de l'Eglise qui étoit violée par cet attentat, il étoit de leur intérêt de per-

ſuader au Roy qu'ils n'y avoient point eu de part. Dans cette vûe, on arrêta le Cardinal Camerlingue ; il fut jetté dans une affreuſe priſon : on le menaça même de la mort, ſi les galéres du Roy de France n'étoient ramenées inceſſamment dans le Port d'où on les avoit tirées furtivement. Le Prieur qui connoiſſoit l'humeur violente du Cardinal Patron, les renvoya auſſi-tôt ; & pour rendre la liberté au Camerlingue, il fallut encore qu'il donnât pour deux cens mille écus de cautions, qu'il ne ſortiroit point de Rome ſans la participation du Pape & de ſon neveu. Il ne fut pas ſi aiſé de retirer la galére de Strozzi que Moret avoit conduite dans le Port de Ville-Franche. Pour éluder les plaintes & les inſtances du Pape, le Duc de Savoye envoya cette galére dans le Levant avec ſon pavillon, & une commiſſion particuliére autoriſée de ſon ſceau. Le Cardinal Patron & Strozzi ayant appris qu'elle étoit en mer, pour ſe venger de cette perfidie, envoyérent à ſa pourſuite avec une autre galére un Capitaine François appellé le Fouroux, bon Officier de mer, attaché à la Maiſon de Strozzi, auquel on recommanda d'employer également ſon adreſſe

& sa valeur pour retirer la galére des mains de Moret. Le Fouroux pour ne point laisser pénétrer le sujet de son voyage, se rendit d'abord à Malthe, demanda au Grand-Maître, & en obtint la permission d'aller en course de concert avec ses galeres, & sous le pavillon de la Religion. Il sortit du Port avec la capitane, & il n'eut pas été long-tems en mer, qu'il rencontra la galére qu'il cherchoit: le Piedmontois qui la commandoit ayant pris le vaisseau monté par le Fouroux pour la capitane de la Religion, le salua, se mit dans sa chaloupe; & pour entretenir le Général, aborda la galére & entra dedans: mais il fut bien surpris de se voir au pouvoir d'un Officier de Strozzi. On l'arrêta aussi-tôt; il fut mis aux fers, & le Fouroux joignit ensuite sa galére, comme s'il en eut ramené à bord la capitane. Les Officiers & les Soldats sans aucune défiance, le laissérent approcher: il entra dans la galére, & il s'en étoit rendu maître avant qu'ils se fussent apperçu qu'ils y avoient reçu leur ennemi.

Le Général des galéres de la Religion, indigné qu'on se fût servi du pavillon de l'Ordre pour surprendre la galére d'un Prince Chrétien, menaça le

Fouroux de le combattre, s'il ne la relâchoit, & s'il ne remettoit Moret en liberté : mais ce Capitaine lui ayant fait voir des ordres précis du Roy, & une commission expresse du Pape, le premier Supérieur de l'Ordre, il ne jugea pas à propos de prendre sur lui la décision d'une affaire aussi délicate ; & ayant fait convenir le Fouroux de le suivre à Malthe avec sa prise, ils se présentérent peu de jours après devant le Port. Le Capitaine François envoya aussi-tôt au Grand-Prieur de France ses commissions, & l'instruisit par un Mémoire particulier de la supercherie que Moret avoit fait au Seigneur Strozzi. Le Prince de Lorraine en fit part au Grand-Maître, & en obtint pratique pour la galére de Fouroux & pour sa prise. Ces deux galéres étant entrées dans le Port, le Capitaine Moret s'adressa aux Chevaliers Savoyards & Piedmontois, & se plaignit amérement qu'on se fût servi du pavillon de la Religion pour surprendre une galére qui appartenoit à leur Souverain, & en haine de l'étroite alliance que ce Prince avoit avec l'Espagne : ces Chevaliers présentérent aussi-tôt en son nom une Requête au Conseil, que le Viceroi de Sicile appuya depuis de toute son autorité. On

fit intervenir des Marchands de Raguſe & de l'Iſle de Scio, qui reclamoient les marchandiſes qui s'étoient trouvées dans la galére de Moret ; & d'ailleurs les Officiers du tréſor prétendoient que cette galére, comme faiſant partie de la dépouille & de la ſucceſſion du Prieur de Capouë, lui appartenoit. Tant d'intérêts différens excitérent de fâcheuſes diviſions dans le Couvent, & chacun prenoit parti ſuivant ſa Langue & ſa Nation. Le Conſeil qui alloit toujours au bien de l'Ordre, ne put s'empêcher de blâmer le Grand-Maître d'avoir ſans ſa participation admis dans le Port les deux galéres en queſtion, & s'être attiré par cette conduite une affaire fâcheuſe, & dont il eût été à ſouhaiter qu'il eût renvoyé la diſcuſſion aux Princes intéreſſés : mais comme le paſſé ne ſe pouvoit rappeller, & que ces deux capitaines avoient chacun un puiſſant parti dans Malthe, le Conſeil nomma des Commiſſaires pour informer des prétentions de l'un & de l'autre. Moret ſe plaignoit toujours que ſe croyant en ſureté à la vûe des galéres de l'Ordre, on lui avoit pris par trahiſon & par ſurpriſe celle que le Prince ſon maître lui avoit confiée ; & il en demandoit avec de grandes in-

CLAUDE DE LA SANGLE.

ſtances la reſtitution. Mais le Fouroux ſans vouloir reconnoître l'autorité du Conſeil, pour toute défenſe produiſit ſes commiſſions, & dit qu'en exécution des ordres du Pape, il avoit repris une galére qui appartenoit à ce Pontife, que le Moret à la vûe de toute l'Italie, lui avoit méchamment enlevée; & que ſi la Religion ne puniſſoit pas ce voleur, le Pape ſçauroit bien s'en faire juſtice ſur ceux même qui par des conſidérations politiques, & au préjudice de l'obéiſſance qu'ils lui devoient, auroient diſſimulé un pareil brigandage.

Le Conſeil ayant avéré que la galére en queſtion avoit été enlevée des ports du Pape, fit arrêter le Moret qui avoit conduit cette intrigue, & on ſe contenta de laiſſer le Fouroux en la garde du Grand-Prieur; & ce Prince ayant pris ſa parole, s'en chargea volontiers. Le Grand-Maître dépêcha auſſi-tôt un Ambaſſadeur au Pape pour recevoir ſes ordres ſur ce différend; & il écrivit en même tems au Roy d'Eſpagne & à ſes Miniſtres en Italie pour leur en faire part: le Pape & le Roy de France de concert demandérent hautement qu'on leur envoyât le Fouroux avec ſa priſe, & qu'on

leur remît ſur-tout le voleur pour le punir ſuivant les loix de la diſcipline militaire. On ne put ſe diſpenſer d'obéir au Pape : la galére volée fut remiſe dans le Port de Civita-Vecchia ; & les marchandiſes reſtituées à ceux auſquels elles appartenoient. Pour le Moret, par conſidération pour le Roy d'Eſpagne, après avoir été retenu quelque tems en priſon, on facilita ſon évaſion, dont le Conſeil voulut bien ne pas s'appercevoir ; & le Duc de Médina-Céli alors Viceroi de Sicile l'envoya prendre ſur la côte par un brigantin. Le Conſeil fit dreſſer un procès-verbal de ſa fuite qu'on envoya au Pape, qui après la reſtitution de la galére, parut ſatisfait.

Quoique cette affaire eût été conduite & terminée avec une grande prudence, la diviſion qu'elle excita dans le Couvent, & les reproches même que le Grand-Maître eſſuya à ce ſujet de la part du Conſeil, le touchérent ſi ſenſiblement, qu'il en tomba malade. Il ne fit depuis ce tems-là que traîner une vie languiſſante, & qui fut terminée par une mort très-chétienne. Il ne voulut diſpoſer d'aucun de ſes effets, quoiqu'il en eût eu la permiſſion d'un Chapitre général ; & après

CLAUDE DE LA SANGLE.

avoir employé des sommes considérables à fortifier l'Isle de Malthe, il laissa encore plus de soixante mille écus dans sa dépouille. Le Conseil édifié d'un si noble désintéressement, envoya en France douze mille francs pour contribuer à la dot de la Demoiselle de Mont-Chanar sa niéce. On fonda à l'intention du défunt une Messe à perpétuité dans la Chapelle du Château Saint-Ange ; & d'une partie de cet argent, on fit faire pour l'Eglise conventuelle des ornemens de velours cramoisi brodés en or ; & on y mit les armes de la Sangle, comme un monument de sa piété & de la gratitude de la Religion.

Le choix de son successeur ne causa pas beaucoup de difficulté. A la vérité le Bailli de Lion, neveu du Maréchal Villier, quoique absent, eut d'abord quelques voix : mais un des Electeurs n'eut pas plutôt proposé le Commandeur DE LA VALETTE, que tous les suffrages se réunirent en sa faveur. Ce Seigneur n'étoit point sorti de Malthe depuis qu'il avoit pris l'habit & la croix de l'Ordre ; il avoit rempli successivement toutes les Charges ; Soldat, Capitaine, Général, sage politique, plein de fermeté, & aussi esti-

JEAN DE LA VALETTE.

21 Août 1557.

mé parmi ses Confréres, que redoutable aux Infidéles. Sous son gouvernement la Religion reprit son ancienne autorité, qui étoit fort diminuée dans quelques Provinces d'Allemagne, & dans les Etats de la République de Venise.

Depuis que les Hussites avoient ruiné la plûpart des Commanderies de Bohême, le trésor commun de l'Ordre n'avoit pu rien tirer de ce Royaume & des Provinces voisines. Des guerres continuelles qu'il avoit fallu depuis soutenir en Hongrie, & dans les Pays héréditaires de la Maison d'Autriche, avoient succedé aux guerres civiles excitées par les Hussites, & interrompu le payement des responsions que les Chevaliers de cette Nation devoient envoyer, soit à Rhodes ou à Malthe; & les Prieurs de ces grandes Provinces s'étoient mis en possession de nommer de leur chef aux Commanderies vacantes dans leurs Prieurés. Le Grand-Maître incapable de souffrir des abus, qui par la prescription pouvoient devenir des titres & des coutumes, en écrivit fortement dans toutes ces Provinces : il s'adressa même pour les faire cesser, à l'Empereur & à Ferdinand Roy des Romains son frére. Ces Prin-

ces qui connoiſſoient le digne uſage que la Religion faiſoit de ſes biens, firent dire aux Prieurs & aux Commandeurs qui avoient des Commanderies dans leurs Etats, que leur intention étoit qu'ils donnaſſent une entiére ſatisfaction au Grand-Maître. La Langue d'Allemagne aſſemblée en Chapitre, dépêcha auſſi-tôt à Malthe Wenceſlas de Heſſe-Aſſembourg, Prieur de Bohême, Sigiſmond Romer, Commandeur de Mielperg, & Henry de Rietchenau, Commandeur d'Eſtugne, qui aprés avoir prêté au nom des Chevaliers de leur Langue, le ferment d'obéiſſance qu'ils devoient au Grand-Maître, ſe ſoumirent à payer les reſponſions & les taxes que les Chapitres généraux impoſeroient ſur leurs Provinces; & par un acte ſolemnel, ils ſe déſiſtérent au nom de tous les Prieurs d'Allemagne, de conférer les Commanderies de leurs Prieurés, à l'exception d'une ſeule, à laquelle, ſuivant l'uſage général de tout l'Ordre, ils avoient droit de nommer une ſeule fois en cinq ans.

Les Commandeurs Venitiens, à la faveur de la protection qu'ils tiroient du Sénat, & ſous prétexte du ſervice qu'ils rendoient à leur Patrie contre

les Turcs, tâchoient à l'exemple des Allemands, d'éloigner le payement de leurs reſponſions. Comme ces ſortes de contributions étoient uniquement employées aux armemens contre les Infidéles, le Grand-Maître ſçut ſi bien leur repréſenter leur devoir & leurs premiéres obligations ; & il parla ſi haut & avec tant de fermeté, que tout plia ſous ſes ordres, & on vit en peu de tems arriver à Malthe leurs reſponſions & celles des Allemands, qui furent depuis acquittées fort exactement.

De ces ſoins qui regardoient les Provinces, &, pour ainſi dire, les dehors du Couvent, le Grand-Maître paſſa à une affaire qui avoit fait beaucoup de bruit à Malthe, & même dans toute l'Europe, & dont ſuivant le ſort des plus grands évenemens, à force de vieillir, on ne parloit plus. Le Maréchal de Vallier, ce Gouverneur de Tripoli, que le Grand-Maître d'Omédes avoit perſécuté ſi opiniâtrément, vivoit encore ; & cet ancien Commandeur auquel avant cette malheureuſe affaire, la plûpart des Chevaliers deſtinoient la Grande-Maîtriſe, languiſſoit alors dans une vie obſcure, & conforme à ſes malheurs. A la vérité

JEAN DE LA VALETTE.

le Grand-Maître de la Sangle avoit rompu ſes fers, & lui avoit rendu ſa liberté : mais différentes conſidérations, & des égards qu'il crut devoir conſerver pour la mémoire & les amis d'Omédes, ne lui permirent pas de rétablir le Maréchal dans tous ſes honneurs.

Le Grand-Maître de la Valette plus intrépide, & perſuadé du mérite & de la bonne conduite du Maréchal, ſe fit un devoir de lui rendre juſtice ; & après une exacte réviſion de ſon procès, il le déchargea des injuſtes accuſations dont ſes ennemis avoient tâché de le noircir ; & il lui conféra en même tems le titre de Grand-Bailli de Lango, comme la preuve & le ſceau de ſon innocence. Il fit plus, & pour le venger & tout l'Ordre des inſultes, & des mauvais traitemens qu'il avoit reçus des Infidéles à la priſe de Tripoli, il entra dans le deſſein que lui propoſa Jean de Lacerda, Duc de Médina-Céli, Viceroi de Sicile, de tenter la conquête de cette Place.

Dragut en étoit alors maître ; ce fameux Corſaire n'ayant pû obtenir du Sultan le titre de Bacha, & la Charge de Grand-Amiral de ſon Empire, dignité que Barberouſſe avoit poſſédée,

lui avoit remis le Sangiacat de Sainte-Maure ; & ſous prétexte de zele pour les intérêts de ſon maître, & de défendre les côtes d'Afrique contre les incurſions des Chevaliers de Malthe, il s'étoit borné à la qualité de Gouverneur de Tripoli, mais dont par l'éloignement où cette Place étoit de la Porte, il s'étoit fait comme un petit Etat qu'il gouvernoit avec une autorité preſque abſolue ; quoique pour ſe conſerver la protection du Grand-Seigneur, il affectât une entiére dépendance de ſes ordres.

JEAN DE LA VALETTE.

Depuis qu'il s'étoit établi dans Tripoli dont il vouloit faire ſa place d'armes, & le ſiége de ſa domination, il avoit fait relever & terraſſer les murailles de cette place. On y avoit ajouté par ſon ordre des baſtions, & tous les ouvrages que le terrein avoit pû permettre, & que l'art avoit inventés en ce tems-là. Le château n'étoit pas moins fortifié ; & malgré la ſituation qui n'étoit pas avantageuſe, par ſes ſoins continuels & par une dépenſe prodigieuſe, il en avoit fait une des plus fortes places de l'Afrique De groſſes tours garnies d'une nombreuſe artillerie défendoient l'entrée du port, & ce port ſervoit de retraite aux vaiſ-

seaux de Dragut, & à ceux des Corsaires qui navigeoient sous le pavillon du Grand-Seigneur; c'étoit de-là que partoient tous les vaisseaux des Infidéles, qui infestoient les côtes de Sicile, de Naples, & même celles d'Espagne.

Le nouveau Viceroi de Sicile, pour signaler son avénement à cette dignité, forma le projet d'assiéger Tripoli; & pour y réussir, il tâcha d'y associer le Grand-Maître: il n'eut pas de peine à le faire entrer dans un dessein qui avoit pour objet de ruiner cette retraite de Pirates. Ils en écrivirent de concert à Philippe II, Roy d'Espagne. Ce Prince n'étoit pas guerrier: mais comme il s'agissoit de la sureté de ses côtes & du repos de ses Sujets, & qu'il craignoit même que Dragut n'entreprît de se rendre maître de la Goulette, il approuva un projet autorisé de l'avis du Grand-Maître, dont il connoissoit la valeur & la capacité, & dont ses Chevaliers devoient partager les frais & les périls.

Ce Prince envoya des ordres précis au Duc de Sesse, Gouverneur du Milanois, au Duc d'Alcala qui commandoit dans le Royaume de Naples, & à Jean André Doria alors Général de ses galéres, de joindre leurs forces pour les faire passer

en Sicilé, & il en déféra le commandement général au Duc de Médina-Céli, qu'il chargea expressément de se condui-re dans cette entreprise par les conseils du Grand-Maître. Mais ces trois Seigneurs dont nous venons de parler, qui par l'éloignement où ils étoient de la Cour, s'étoient rendus comme arbitres de leur devoir, & jamais de l'autorité que le Roy leur maître déferoit au Viceroi de Sicile, sous différens prétextes, retardérent l'exécution des ordres de Philippe : il fallut que ce Prince envoyât en Italie le Commandeur de Guimeran, ancien Chevalier qui étoit alors à sa Cour, pour faire marcher & pour conduire ces différentes troupes en Sicile.

Le Grand-Maître voyant l'année fort avancée, étoit d'avis qu'on remît l'entreprise au Printems suivant, & il en écrivit son sentiment au Viceroi : mais ce Seigneur craignant que le Roy ne changeât de dessein, ou que par quelque intrigue de Cour, on ne lui enlevât une commission où il se flattoit d'acquérir beaucoup de gloire, se pressa de partir. Après avoir assigné le rendez-vous général des vaisseaux & des galéres dans l'Isle de Malthe, malgré la rigueur de la saison, il s'y rendit

vers le milieu du mois de Décembre. Il y fut reçu avec tous les honneurs qui étoient dûs à sa dignité, & au puissant Roy qu'il représentoit : les troupes qu'il avoit amenées furent logées commodément. La Valette fit devant ce Général la revûe de celles qu'il avoit destinées pour cette expédition ; elles étoient composées de quatre cens Chevaliers, & de quinze cens hommes à la solde de la Religion, sans compter les volontaires. Le Chevalier d'Urre de Tessiéres, Grand-Commandeur, & alors Général des galéres, en avoit le principal commandement : le Grand-Maître & le Conseil qui avoient une entiére confiance dans sa valeur & dans son expérience, lui avoient même laissé le choix de son Lieutenant, & de l'Officier qu'il substitueroit en sa place ; soit pour commander les troupes de débarquement, s'il jugeoit à propos de tenir toujours la mer ; soit pour rester sur les galéres, s'il prenoit le parti de commander lui-même les troupes qui devoient faire le siége.

Le Viceroi remercia le Grand-Maître d'un si puissant secours : il fut sur-tout charmé de voir ce corps de quatre cens Chevaliers prêts à s'embarquer, tous anciens guerriers, qui avoient vieilli dans

le ſervice. Ce Général ne fut pas moins édifié des ſoins pleins de charité, que les autres Chevaliers prirent depuis des Officiers & des Soldats de ce Viceroi, qui étoient tombés malades: & pendant deux mois que ces troupes étrangéres reſtérent dans l'Iſle, leurs malades furent ſecourus & ſervis avec un zele, qui depuis la fondation de l'Ordre n'y a point dégénéré.

Enfin les troupes du Milanois & du Royaume de Naples étant arrivées à Malthe au commencement de Février, on tint pluſieurs conſeils de guerre ſur les opérations de la campagne. Le ſiége de Tripoli, comme nous venons de le dire, étoit le principal objet de cet armement: mais le Viceroi informé des nouvelles fortifications qu'on avoit faites à cette Place, & ſur-tout que Dragut, Capitaine redoutable, s'y étoit enfermé, & qu'il y avoit fait entrer ce qu'il avoit de meilleures troupes, avec un amas prodigieux de proviſions de guerre & de bouche, craignoit les perils de cette entrepriſe, & l'incertitude du ſuccès; & plus habile Courtiſan que grand Capitaine, il propoſa la conquête de l'Iſle de Gelves, où il eſpéroit trouver de la gloire ſans péril.

Le Grand-Maître convint qu'à la vérité il ne rencontreroit pas de grandes difficultés à se rendre maître de cette petite Isle, ouverte de tous côtés, & sans autres forteresses qu'un simple château, & de peu de défense : mais que ce qui en faisoit la foiblesse, & la facilité de la conquête, empêcheroit de s'y maintenir, & feroit naître aux Infidéles, quand la flotte seroit retirée, le dessein de la reprendre; d'ailleurs que la campagne étoit peuplée de Maures ou d'Arabes, qui à la faveur des forêts de palmiers, dresseroient des embuscades, & empêcheroient dans un lieu si aride d'aller puiser de l'eau dans quelques puits qui avoient été creusés dans cette isle ; qu'on avoit même à craindre que pendant qu'on seroit attaché à cette entreprise, la flotte du Grand-Seigneur dont on étoit menacé, ne survînt, & ne coulât à fonds les galéres : au lieu que s'ils pouvoient se rendre maîtres de Tripoli, elles trouveroient un asyle & un abri dans le port ; & même que les bancs de sable & les basses qui étoient le long des côtes de Tripoli, leur en serviroient contre les grands vaisseaux du Sultan.

Le Viceroi jaloux de l'honneur de son sentiment, ne voulut point se ren-

dre à ces raisons : il soutint toujours qu'il seroit en possession de l'isle avant que le Grand-Seigneur eût pû armer, & mettre sa flotte en mer ; & que pour assurer sa conquête, il feroit fortifier le château de quatre bastions, qui le mettroient & toute l'isle hors de surprise & d'insulte. Des avis si opposés partagérent ceux qui composoient le conseil de guerre : mais comme la plûpart des Officiers dépendoient du Viceroi, il y en eut peu qui osassent se déclarer contre son sentiment. En vain le Grand-Maître lui représenta qu'en changeant le projet & le plan de la campagne, il alloit directement contre les intentions du Roy son maître, & les instructions dont il étoit chargé ; Lacerda demeura obstinément attaché à son sentiment. La Valette qui prévoyoit tout ce qu'on avoit à craindre de cette entreprise, lui dit qu'il étoit maître de porter les armes du Roy son maître du côté qu'il jugeroit à propos : mais que s'il abandonnoit le premier projet que le Roy d'Espagne avoit approuvé, & qui avoit été communiqué au conseil de l'Ordre, il ne laisseroit sortir aucun Chevalier des ports de l'isle. Le Viceroi chagrin de trouver tant de fermeté

JEAN DE LA VALETTE.

dans le Grand-Maître, & qui ne se pouvoit passer de son secours, parut se rendre à son avis; il reprit en apparence le premier projet; on ne parla plus que du siége de Tripoli: mais comme la Valette laissoit toujours voir quelque défiance de la sincérité de ses intentions, le Viceroi pour l'éblouir jura solemnellement par la vie du Roy son Seigneur, & par la tête de Gaston de Lacerda son fils, jeune Seigneur qu'il avit amené avec lui, que sans s'écarter il se rendroit incessamment devant cette Place. Cependant ce n'étoit pas son dessein: mais il se réservoit de le faire éclater quand il seroit en mer, & seul maître des mouvemens & de la route qu'il feroit faire à l'armée qu'il commandoit.

L'embarquement se fit le dix de Février; le Grand-Maître ajouta aux troupes de l'Ordre deux cens pionniers Malthois pour servir au siége de Tripoli. Les Chevaliers Flotte & de la Roche eurent la conduite de l'artillerie qu'on devoit débarquer, & le Commandeur Garcie de Contreras fut chargé avec plusieurs Chevaliers du soin de l'Hôpital des malades, & des Officiers & des Soldats qui seroient bles-

res. La flotte Chrétienne tint la route de la côte d'Afrique, & arriva aux Séches de Querquénes. L'Isle de Gelves avoit toujours eu ses Seigneurs particuliers : mais depuis que Dragut, sous l'autorité du Grand-Seigneur, s'étoit établi dans Tripoli, il avoit rendu ces petits Souverains tributaires de la Porte. Ce Corsaire n'eut pas plûtôt appris que le Viceroi étoit avec sa flotte à la hauteur de cette Isle, qu'il s'y rendit avec deux galéres, qui entrérent dans le canal de Cantara, dont nous avons parlé dans l'onziéme Livre de cet Ouvrage. Le Général Chrétien ayant découvert ces deux galéres, en détacha un plus grand nombre pour s'en emparer : mais l'Officier qui commandoit les galéres Chrétiennes, ayant apperçû deux vaisseaux marchands qui venoient d'Alexandrie ; l'avidité du butin lui fit négliger la poursuite des deux galéres de Dragut : il fut droit aux vaisseaux marchands, & s'en rendit maître. Pendant qu'il étoit attaché au pillage, Dragut avec ses deux galéres sortit du canal. Il en envoya une commandée par le Corsaire Uluchiali pour donner avis à la Porte qu'une puissante flotte composée des différentes escadres du Roy d'Espagne

JEAN DE LA VALETTE.

& des Chevaliers de Malthe, ravageoit les côtes d'Afrique, & menaçoit Tripoli d'un ſiége. Par le même courier il demandoit un prompt ſecours : en l'attendant, & après avoir laiſſé ſes ordres dans l'iſle de Gelves pour ſa défenſe, il retourna avec la même diligence qu'il étoit venu, ſe renfermer dans Tripoli. Soliman n'eut pas plûtôt reçu ces nouvelles, qu'il envoya des ordres très-preſſans dans tous les Ports de l'Archipel, pour armer inceſſamment autant de vaiſſeaux & de galéres qu'on en pourroit mettre en mer : Cara Muſtapha ſon Grand-Amiral, & qui devoit commander la flotte, prit le même ſoin dans le Port de Conſtantinople.

Cependant le Viceroi fut obligé en différentes fois de débarquer pour faire de l'eau. Les Gelvains, quoique ennemis ſecrets des Turcs, dont ils ſouffroient impatiemment la domination : mais irrités du pillage des deux vaiſſeaux marchands qui leur appartenoient, s'oppoſérent à ces deſcentes, & chargérent les Chrétiens. Alvare de Sande, un des principaux Chefs de l'armée, fut bleſſé dans ces eſcarmouches ; & les Chrètiens, après avoir perdu près de deux cens hommes, & cinq Capitai-

Jean de la Valette.

ſes d'infanterie, furent obligés de ſe rembarquer. La flotte remit à la voile, tint la route de Tripoli, & s'arrêta aux Séches de Palo, ainſi appellées à cauſe de différens courans qui laiſſent quelquefois cet endroit de la mer à ſec. Le Viceroi en attendant une partie de ſes troupes qui n'avoient pû partir de Malthe avec le corps de l'armée, s'arrêta proche de ces courans, & il débarqua ſur la côte voiſine quelques compagnies, qui creuſérent des puits en différens endroits. L'eau en parut claire & douce; on en tranſporta une grande quantité ſur la flotte; l'Officier comme le Soldat en but avec avidité. Mais l'expérience la fit trouver d'un dangereux uſage; la plûpart de ceux qui en bûrent, tombérent malades: il en mourut même un grand nombre, & parmi eux, pluſieurs Chevaliers des premiers de l'Ordre. La flotte Chrétienne eut en même tems à eſſuyer une violente tempête: & la capitane de Sicile ayant heurté contre le gallion de Malthe, ſe briſa, & coula bas. Ces accidens ſi ordinaires en mer, ne furent que les préludes d'une perte plus déplorable.

Après que le calme fut revenu, le Viceroi propoſa dans le Conſeil de quit-

JEAN DE LA VALETTE

ter cet endroit. Le Commandeur de Tefsiéres, suivant ses instructions, lui proposa d'aller d'abord à Langir, lieu sain, & d'une bonne tenure ; que de-là on se rendroit aisément à Tripoli ; que par la prise de cette Place, & sur-tout du Port, on mettroit en sureté la flotte contre les tempêtes, & même contre l'armée qu'on disoit qui venoit de Constantinople ; d'ailleurs que les Maures & les habitans du pays voyant les Chrétiens maîtres de cette Place, se déclareroient avec plus de confiance contre les Turcs ; & qu'après la conquête de Tripoli, celle de Gelves ne coûteroit que d'en faire le voyage.

Mais le Viceroi qui n'aimoit pas les entreprises difficiles, sous prétexte que les vents étoient contraires, rejetta cette proposition. Les Officiers qui composoient le Conseil, & qui dépendoient de lui, n'osérent être d'un avis différent. On revint à Gelves le sept Mars, d'où le Général des galéres de l'Ordre dépêcha une frégate au Grand Maître, pour lui donner avis de ce qui se passoit : il lui marquoit par sa lettre, que le Viceroi n'avoit pas eu le courage d'aller jusqu'à Tripoli.

Les Chrétiens débarquérent dans cet-

te isle sans obstacle, & sans qu'il parût aucun Maure qui leur en disputât l'entrée. Ils avancérent dans les terres près d'un endroit où il y avoit des puits d'eau douce ; mais ils les trouvérent comblés. Après qu'on les eut débouchés avec beaucoup de peine, l'eau en parut très-amére, par la quantité de feuilles d'aloës que les Gelvains y avoient jettées. Pendant que l'armée Chrétienne campoit en cet endroit, il y vint des Députés, ou pour mieux dire, des espions du Cheque ou Seigneur de l'isle, qui sous prétexte de se plaindre de la guerre qu'on lui faisoit sans aucun sujet, & sans la lui avoir déclarée, demandoit une entrevûe avec le Viceroi. Ils proposérent de sa part que l'armée sortît de l'isle, & que la conférence se pût faire à la Rochette, où ils dirent que les Chrétiens trouveroient de bonnes eaux en abondance. Le Viceroi, sans accepter ni rejetter tout-à-fait cette proposition, leur dit qu'il conféreroit volontiers avec leur maître : mais que ce ne pouvoit être qu'au pied du château, où il alloit s'acheminer incessamment. Ces Députés, après avoir reconnu ses forces, en firent le rapport au Cheque, qui ne se trouvant pas en état de tenir dans une si mauvaise

JEAN DE LA VALETTE.

Place contre des troupes nombreuſes & aguerries, étoit diſpoſé à capituler. Mais ſes principaux Officiers, & la jeuneſſe ſur-tout demandérent le combat avec de grands cris : & ſoit que ce Seigneur fût bien-aiſe avant que de traiter, de tenter le ſort des armes, ou peut-être que n'étant pas tout-à-fait maître des habitans, il ne fût pas fâché qu'un peu de diſgrace les rendît plus dociles, il leur permit ce qu'il ne pouvoit empêcher. Ces Barbares pleins de fureur, & avec plus d'impétuoſité que d'ordre, croyant ſurprendre les Chrétiens, s'acheminérent vers le camp.

Le Viceroi avoit été averti par deux eſclaves Chrétiens qui s'étoient échapés, qu'il ſeroit attaqué le lendemain. Il ne jugea pas à propos d'attendre les ennemis ; & après avoir réglé le rang & la marche de ſes troupes, il s'avança au-devant d'eux. Les Chevaliers de Malthe avec deux compagnies d'Allemands étoient à l'avant-garde ; il y avoit dans le corps de bataille trois mille Italiens & Siciliens, & l'arriére-garde étoit compoſée de trois mille Eſpagnols. Telle étoit l'ordonnance de cette petite armée, lorſque les Gelvains au nombre d'environ deux mille, ſortant de derriére une col-

ſine qui les couvroit, & pouſſant à leur ordinaire des cris horribles, ſe jettérent l'épée à la main ſur l'avant-garde. Mais comme ils n'avoient ni cavalerie, ni arquebuſiers, les Chevaliers avec le feu ſeul de la mouſqueterie, en tuérent un grand nombre, & eurent bien-tôt diſperſé & mis en fuite cette multitude de payſans. Le Cheque pour prévenir ſa perte, & le ravage de l'iſle, traita avec le Viceroi, lui livra les clefs du château, reconnut le Roy d'Eſpagne pour ſon Souverain, & s'engagea de lui payer tribut. Lacerda charmé de cette conquête, ſe laiſſa aller à des tranſports extraordinaires de joie : il ſe vantoit d'être le premier Capitaine de ſa Nation, qui depuis l'avénement du Roy ſon Maître à la Couronne d'Eſpagne, en eût étendu la domination ; & pour conſerver ce monument de ſa valeur, il entreprit d'y conſtruire un Fort dans la vûe de tenir en bride l'humeur mutine & inconſtante des Maures. Suivant le plan qu'il en fit dreſſer, cette fortereſſe devoit être compoſée de quatre baſtions : André Gonzague ſe chargea de la conſtruction de celui qui regardoit l'Orient ; les Chevaliers de Malthe entreprirent celui qui lui étoit oppoſé, &

JEAN DE LA VALETTE.

qui ſe trouvoit à l'Occident. Le Viceroi fit travailler ſes troupes de Sicile à celui qui regardoit le Midi, & Jean André Doria, Général des galéres, employa ſa chiourme à travailler au dernier, qui fut placé entre celui des Chevaliers de Malthe & celui du Viceroi. L'endroit qui s'étend de l'Occident au Septentrion, étoit défendu par la mer; & une épaiſſe muraille bien terraſſée devoit enfermer le côté qui va du Septentrion à l'Orient.

Les Chevaliers qui avoient amené à leur ſuite deux cens pionniers, avancérent conſidérablement leur ouvrage: mais dans les autres endroits le travail alloit lentement par l'avidité du Soldat, qui au lieu de charier de la terre & des matériaux, ſe déroboit à un ouvrage pénible, pour tranſporter ſecrettement dans les vaiſſeaux de la laine, & de l'huile dont il trouvoit une grande abondance dans cette iſle. D'ailleurs les maladies ſe renouvellérent ſur la flotte & dans l'armée de terre par les chaleurs exceſſives du pays, par l'intempérie de l'air, l'amertume des eaux, & ſur-tout par la nourriture de la chair des moutons à longue queuë, qui ſe trouva mal ſaine. Jean André Doria en tomba malade: Quirico

Spinola en mourut, & outre plusieurs Chevaliers qui eurent le même sort, un si grand nombre fut affligé de différentes maladies, que le Commandeur de Tessiéres, Général des galéres de la Religion, fut obligé d'en donner avis au Grand-Maître, & de lui demander ses ordres.

JEAN DE LA VALETTE.

La Valette fut sensiblement touché de ces nouvelles: & comme par une longue expérience il connoissoit le pays & les mers qui l'environnent, il prévit avec douleur que si le Viceroi restoit plus long tems dans cette isle, il pourroit être surpris par la flotte des Turcs. Il manda à Tessiéres qu'il ne pouvoit approuver la construction d'un Fort dans un endroit stérile, éloigné de tout secours, sans eau, & sur-tout sans Port où les vaisseaux pussent aborder. Il dépêcha en même tems un Chevalier au Roy d'Espagne, pour lui donner avis du péril où par un trop long séjour dans l'isle, le Viceroi exposoit son armée. Il fit sçavoir la même chose à Lacerda, & par le même courier qu'il envoya en Afrique, il ordonna au Commandeur de Tessiéres, si le Viceroi s'obstinoit, pour continuer son ouvrage, à rester dans un lieu si dangereux, de demander son congé, & de revenir

inceſſamment à Malthe, où ſon ſecours ſeroit plus utile, en cas que les Turcs pour faire diverſion attaquaſſent les iſles de la Religion. Peu de jours après il renvoya un ſecond courier pour donner avis qu'il venoit d'être averti que le Grand-Seigneur avoit fait partir quarante galéres pour venir au ſecours de Tripoli, que ce Prince croyoit aſſiégée ; que vingt vaiſſeaux corſaires devoient ſe joindre à cette flotte, qui étoit attendue ſur les côtes d'Afrique par vingt-deux autres, commandés par Dragut, & que cette flotte chargée de troupes fraîches, & ſupérieure à celle des Chrétiens, dont la plûpart des Soldats étoient languiſſans, n'auroit pas de peine à en triompher.

Le Commandeur de Teſſiéres, & Jean André Doria ſollicitoient vivement le Viceroi d'abandonner pour un tems ſon entrepriſe du nouveau Fort : l'un & l'autre lui conſeilloient d'embarquer toutes ſes troupes, d'aller au-devant de la flotte de Conſtantinople juſques dans l'Archipel, & de la combattre avant ſa jonction avec les galéres des Corſaires. Ils lui repréſentoient qu'après avoir écarté les vaiſſeaux du Grand-Seigneur, ils pourroient reve-

nir en Afrique former le siége de Tripoli, dont la conquête assureroit celle de l'isle de Gelves. Mais le Viceroi étoit si préoccupé par la passion qu'il avoit d'achever son ouvrage, & de laisser en Afrique une Forteresse qui portât son nom, qu'il n'écoutoit les avis qu'on lui donnoit, que comme excités par une secrette jalousie de sa gloire : rien ne put vaincre son opiniâtreté. Le Commandeur de Tessiéres prévoyant sa perte infaillible ; & la plûpart des Chevaliers, des Soldats & des Matelots étant mourans, lui demanda son congé, & partir. Il perdit dans la traverse encore neuf Chevaliers qui moururent de maladie ; & peu de jours après son arrivée il en mourut lui-même avec la plûpart de ses Soldats, des esclaves & des forçats ; en sorte que ces galéres ne furent de long-tems en état de retourner en mer.

Pour les remplacer, le Grand-Maître toujours inquiet du salut de la flotte Chrétienne, renvoya en Afrique trois autres galéres armées de nouveaux Soldats, & d'une nouvelle chiourme. Le Chevalier de Maldonat devoit les commander en mer, & le Commandeur de Guimeran avoit ordre de se mettre à la tête

des troupes de débarquement. Ce petit ſecours arriva à Gelves le vingt-ſept d'Avril, dans le même tems que le Lieutenant du Viceroi de Naples, qui craignoit une deſcente des Turcs dans ce Royaume, avoit envoyé en Afrique deux brigantins pour en ramener les vieux Soldats Eſpagnols, qu'il croyoit néceſſaires pour la défenſe du pays. Le dix de Mai il arriva de Malthe un nouveau brigantin, dans lequel étoit le Chevalier Hugues de Copones, que le Grand-Maître envoyoit à Doria, pour lui donner avis, qu'enfin l'armée navale des Turcs, composée de quatre-vingt cinq galéres, avoit paru ſur les côtes du Goze le ſept de Mai. Doria qui étoit malade envoya ces lettres au Viceroi, & il lui manda que s'il ne faiſoit rembarquer promptement ſes troupes pendant la nuit, & avant que le jour parût, il ne devoit pas s'attendre d'échapper à la puiſſance formidable des Turcs. Mais rien ne pouvoit diſſiper l'aveuglement du Viceroi : & quoiqu'il ne pût plus douter de l'arrivée de la flotte Ottomane, il ſe flatta que le Commandant iroit d'abord à Tripoli pour conférer avec Dragut, & que dans l'intervalle il auroit tout le tems néceſſaire de rembarquer ſes troupes & ſon artillerie. Un fu-

neste succès fut la suite malheureuse de son entêtement : la flotte ennemie parut à la pointe du jour : Cara Mustapha en avoit la conduite, & le Bacha Piali favori du Grand-Seigneur avoit le souverain commandement des troupes de débarquement. Doria voyant cette flotte s'avancer en bonne ordonnance, s'écria : *Enfin l'opiniâtreté d'un seul homme nous a tous perdus : mais au moins nous ne serons pas vaincus sans avoir prévû notre défaite.*

A la vûe de l'armée des Turcs, la consternation & le désordre se mirent dans la flotte Chrétienne. Par les maladies, les galéres étoient sans un nombre suffisant de Forçats & de Soldats ; chacun dans ce désordre & cette confusion ne prenoit l'ordre que de sa peur : & sans rendre de combat, chaque Capitaine ne cherchoit qu'à échaper à la furie de l'artillerie des ennemis. Les Turcs prirent vingt galéres & quatorze gros navires avec leur équipage, & tous ceux qui les montoient ; & leurs barques armées de Soldats s'emparérent sans résistance de plusieurs galéres Chrétiennes, qui faute d'eau se trouvérent alors arrêtées dans ces bancs de sable qu'on appelloit *les Séches* ou *les Basses*. Le Commandeur de

Maldonat voyant toute la flotte en déroute & diſperſée, & ſes trois galéres pourſuivies par celles des ennemis, ne perdit ni le courage ni le jugement: & comme il n'étoit pas moins habile Pilote que Capitaine plein de valeur, à force de faire de fauſſes routes, & comme s'il eût voulu échouer à terre, il gagna le cap de Sphax: de-là prenant à droite, il ſe jetta en pleine mer, d'où il ſe rendit heureuſement à Malthe.

Les Turcs ne voyant plus d'ennemis qui puſſent leur diſputer la victoire, la célébrérent par une décharge de leur artillerie, & par toutes les marques d'une réjouiſſance publique: le lendemain ils réſolurent de débarquer leurs troupes pour s'emparer de l'Iſle, & faire eſclaves ce qui y reſtoit de Chrétiens. Pendant que tout retentiſſoit de cris de joie ſur leur flotte, le Viceroi déſeſpéré de ſa défaite, confus & honteux de n'avoir pas ſuivi les conſeils de Doria, ne laiſſa pas d'y avoir encore recours. Il le vint trouver dans ſon lit où il étoit malade, & en approchant: *Doria*, lui dit-il, *qui avez eu ſeul de la ſageſſe & du bon ſens en cette occaſion, que me conſeillez-vous de faire? Seigneur*, lui répondit Doria, *comme vous commandez les troupes de terre, c'eſt à vous*

à prendre le parti qui vous paroîtra le plus avantageux. A l'égard de notre malheureuse flotte, j'ai résolu de me faire porter cette nuit sur un leger brigantin : je tâcherai à la faveur des ténébres, de percer au travers de cette forêt de vaisseaux dont nous sommes environnés : & si je puis m'échaper, je courrai la mer pour rallier les tristes débris de notre défaite, & gagner ensuite le Port de Messine, où j'attendrai les ordres de la Cour.

JEAN DE LA VALETTE.

Le Viceroi lui dit qu'il vouloit le suivre, & qu'il s'abandonnoit à sa conduite : & quoiqu'il lui restât encore dans l'Isle & dans le Fort près de cinq mille hommes, il aima mieux s'enfuir, & survivre à sa défaite, que de s'ensévelir généreusement sous les ruines de cette forteresse. Il en laissa le commandement à Alvare de Sande, Capitaine fameux, qui avoit acquis beaucoup de gloire dans les guerres de Piedmont. Il s'embarqua ensuite avec plusieurs Officiers généraux, & par l'habileté & l'adresse de Doria il se démêla des vaisseaux Turcs, gagna l'Isle de Malthe, & de-là se rendit en Sicile, où il alla cacher sa disgrace & ses malheurs.

Ceux des Chrétiens qui étoient restés dans l'Isle, ne finirent pas par la dé-

JEAN DE LA VALETTE.

route de la flotte. Les Turcs ayant débarqué leurs troupes & leur artillerie, aſſiégérent le Fort, & le battoient avec dix-huit canons. Ce n'étoient pas les ſeuls ennemis auſquels de Sande eût à réſiſter : pendant trois mois de tems qu'il ſoutint ce ſiége avec un courage invincible, il eut à combattre non-ſeulement contre des hommes, mais encore contre la faim, la ſoif, & pour ainſi dire, contre tous les élemens. L'eau manquoit dans les citernes, & il n'y avoit pas même de bois dans la Fortereſſe pour cuire les alimens. La plûpart des Soldats, plûtôt que de mourir de ſoif, déſertoient par bandes, & alloient ſe rendre à l'ennemi. De Sande voyant ſon canon démonté, les ouvrages de la Place ruinés par celui des Turcs, ſe trouvant ſans eau, ſans bois, & voyant le reſte de ſes Soldats malades, extenués & languiſſans, réſolut de s'ouvrir un paſſage par une vigoureuſe ſortie, & de mourir honorablement l'épée à la main. Après avoir repréſenté à ſes Soldats que leur ſalut dépendoit de leur courage, il ſe mit à leur tête, & ſortit dans une heure où il croyoit ſurprendre les Infidéles : mais les Turcs avertis par des transfuges, l'attendoient en armes. A peine fut-il ſor-

ti, qu'il ſe vit environné & accablé par différens corps de troupes qui tombérent ſur lui. Il n'eut pas même la conſolation de mourir les armes à la main : il fut pris & mis à la chaîne par ces barbares avec ce qui lui reſtoit d'officiers & de ſoldats. Le bacha entra enſuite dans la place, dont il fit raſer les fortifications, de peur qu'après ſon départ les Chrétiens n'y rentraſſent : & ce Général reprit le chemin de Conſtantinople, couvert de gloire, & traînant à ſa ſuite les galeres chrétiennes, avec un nombre infini de priſonniers. Près de quatorze mille hommes périrent dans cette malheureuſe expédition, ſoit par le fer ennemi, ſoit par les maladies, ou dans l'eſclavage. L'Eſpagne ſeule y perdit vingt-huit galeres, & quatorze vaiſſeaux de charge, ſans compter celles du Pape, & deux qui appartenoient à Coſme duc de Florence. Pierre Machiavel qui les commandoit, en ſauva d'abord deux autres ; mais peu de tems après, treize galeres d'Alger les ayant rencontrées près de l'iſle de Giglio, elles furent contraintes d'échoüer contre des écueils qui ſe trouvent le long des côtes de l'iſle de Corſe. Les officiers & les ſoldats ſe ſauvérent à terre

JEAN DE LA VALETTE.

après avoir abandonné le corps des galeres, & la chiourme composée de Mahometans, que ces infidéles mirent en liberté.

Ce fut à peu près en ce tems-là que Cosme, duc de Florence, voulant se précautionner à l'avenir contre les incursions, forma un corps de marine : & pour en attacher les officiers à sa fortune, il en fit un Ordre de Chevaliers qui furent depuis les éleves des Chevaliers de Malthe. Ce nouvel Ordre fut institué sous l'invocation de saint Etienne Pape, dont on célébroit la Fête le deuxiéme d'Août, jour heureux pour ce Prince, & auquel peu auparavant ses généraux avoient gagné contre les bannis de Florence, la bataille de Marciano. Cosme établit à Pise la maison chef-d'Ordre : il y attacha de grands revenus ; lui-même en dressa les loix & les statuts : & pour ne pas laisser ce corps de noblesse sous une autre autorité que la sienne, il s'en fit le chef & le Grand-Maître : & les Princes ses enfans en furent les premiers Chevaliers. Il en avoit trois, *François* qu'il destinoit pour son successeur, & qu'il envoya depuis à la Cour d'Espagne ; *Jean*, qui quoique à peine âgé de seize ans, étoit déja revêtu de

la poupre Romaine ; *Garsie* le dernier des trois, étoit un Prince d'une humeur féroce. Ces deux derniers, par une jalousie & une émulation réciproque, dès leur plus tendre enfance avoient conçû l'un contre l'autre une haine dont on n'avoit jamais pû les faire revenir, & qui éclata en ce tems-là d'une maniere funeste. Pendant que Cosme suivi de toute sa famille, pour donner une forme constante à son Ordre militaire, visitoit les ports & les places maritimes de ses Etats, ces deux jeunes Princes, dans une partie de chasse qu'ils firent dans des bois proche de Grosseto, s'étant querellés, de concert s'éloignérent de la suite des chasseurs, s'enfoncérent dans le bois, se battirent, & Garsie tua d'un coup de poignard le Cardinal. Il rejoignit ensuite la chasse sans faire paroître le moindre trouble ; & comme s'il se fût seulement égaré, il demanda ce qu'étoit devenu son frere. Mais comme ce jeune Prince ne paroissoit point, & que la nuit approchoit, ses officiers se partagérent pour le chercher. Celui qui étoit chargé particulierement de sa conduite, après avoir couru tout le bois, le trouva enfin étendu par terre, mort & noyé dans son sang. Il courut aussi-

tôt porter une ſi triſte nouvelle à Coſme. Ce Prince ſoupçonna ſans peine la main d'où un ſi cruel coup étoit parti ; & quoique pénétré de la plus vive douleur, il eut aſſez de force pour la diſſimuler : il ordonna même à cet officier de tenir la choſe ſecrette, & qu'à la faveur des ténébres, il lui apportât dans ſon cabinet le corps de ſon fils enveloppé dans un tapis, ſans qu'il pût être apperçû.

On ne lui eut pas plûtôt obéï, qu'il fit appeller Garſie ; & après s'être enfermé avec lui, il lui demanda ce qu'étoit devenu ſon frere. Ce jeune Prince avec une aſſurance qui n'étoit pas de ſon âge, lui répondit froidement qu'il l'avoit perdu de vûë à la chaſſe, & dans la pourſuite du cerf. Coſme lui commanda alors de lever le tapis qui couvroit le corps du Cardinal, dont les playes jettoient encore du ſang. A ce ſpectacle, le Duc ne pouvant plus retenir ſa douleur & ſa colere : *Malheureux*, lui dit-il, *voïlà le ſang de ton frere qui crie vengeance au ciel contre toi : faut-il que j'aye mis au monde un parricide, qui par la perte de ſon frere s'eſt fait un chemin pour aſſaſſiner ſon pere même ?* Garſie intimidé, ſe jetta à ſes pieds, confeſſa ſon crime : & pour en di-

minuer l'horreur, il allegua que ſon frere l'avoit attaqué le premier, & qu'il n'avoit pû ſauver ſa vie que par ſa mort. Mais Coſme rejettant de ſi foibles excuſes, & le regardant avec des yeux pleins de fureur : *Il faut*, lui dit-il, *que je venge moi-même la mort de l'innocent par la perte du coupable, & que tu rendes la vie à celui de qui tu la tiens.* En diſant ces paroles, il lui arracha le poignard dont il avoit tué ſon frere, & le lui enfonça dans le ſein. On les enterra enſuite l'un & l'autre ſecrettement. Pour cacher un ſi grand malheur, on publia qu'ils étoient morts dans une maiſon de campagne d'une maladie contagieuſe, dont la Toſcane étoit alors infectée. On leur fit depuis de magnifiques funérailles dans la principale Egliſe de Florence, auſquelles on ajouta leur oraiſon funebre. Dans ce diſcours, l'Orateur, par ordre de Coſme, affecta exprès, pour diminuer le ſoupçon de ce meurtre, de s'étendre principalement ſur les loüanges de Garſie. C'eſt ainſi que Monſieur de Thou rapporte un évenement ſi tragique, dans le trente-deuxiéme livre de ſon hiſtoire ; quoiqu'on prétende que ce fait ne ſe trouve point dans ſa premiere édition, & qu'il a été inſeré depuis par les

JEAN DE LA VALETTE.

éditeurs des éditions posterieures. Eleonore de Tolede mere de ces deux jeunes Princes, & à laquelle on ne put cacher les circonstances de leur perte, en mourut de douleur. Cosme sans se laisser abattre par tant de disgraces, cherchoit sa consolation dans les soins qu'il prenoit du gouvernement. Sa principale occupation étoit alors de faire fleurir son nouvel Ordre. Ce Prince habile, & grand politique, pour attacher par cette marque de distinction les principales familles de Flerence aux intérêts de sa maison, avec permission du Pape Pie IV. dispensa les nouveaux Chevaliers des loix du célibat qui s'observoit dans l'Ordre de Malthe, & il étendit cette grace jusqu'à ceux qui avoient été mariés deux fois. Il y ajouta le privilege, au défaut d'enfans légitimes, de pouvoir tester de leurs biens en faveur de leurs bâtards, à condition en ce cas d'en laisser à leur Ordre la quatriéme partie. Son intérêt ne lui permit point de se conformer sur tous ces articles à la rigueur & à la sévérité des statuts qui s'observoient par les Chevaliers de Malthe, & il se contenta d'exhorter ceux de saint Etienne à les imiter au moins dans la valeur & dans le zéle qu'ils faisoient

paroître depuis tant de ſiécles contre les Turcs & les Infidéles.

Ce fut dans cette vûë, & pour les former dans la diſcipline militaire, qu'il ordonna aux commandans de ſes galéres, quand ils rencontreroient celles de Malthe, de s'y joindre, de voguer enſemble, & d'attaquer de concert tous les Corſaires qu'ils rencontreroient. En exécution de ces ordres, Baccio Martelli, Chevalier de ſaint Etienne, & qui commandoit quatre galéres de Florence, ayant trouvé à la hauteur du Cap Lupo, Vincent de Gonzague Prieur de Barlette, Général des Galéres de la Religion, & qui en avoit ſept ſous ſes ordres, le ſalua le prémier, l'aborda enſuite, lui demanda & obtint la permiſſion de le ſuivre: dans leur courſe, il prit toujours l'ordre du Prieur, qu'il donnoit enſuite à ſes Officiers ſubalternes. Le Général avec ces quatres galéres ſe trouvant commander à onze bien armées, courut toutes les mers du Levant; ſauva pluſieurs vaiſſeaux Chrétiens pourſuivis par les Infidéles; prit pluſieurs Corſaires, & à la fin de la campagne il ſe ſépara des Florentins à la hauteur de Corfou. Il entra enſuite dans le Port de Malthe, où ſuivant l'eſprit de l'Ordre, il reçût plus de témoigna-

ges de congratulation pour les vaiſſeaux Chrétiens qu'il avoit défendus & ſauvés, que pour ceux qu'il avoit pris ſur les Infidéles.

C'étoit dans cette vûë que les galéres de la Religion étoient preſque toujours en mer. Le Grand-Maître en fit même conſtruire deux nouvelles à ſes dépens : les plus riches Commandeurs à ſon exemple faiſoient tous les jours & ſuivant leurs forces, différens armemens : jamais l'Ordre n'avoit été ſi puiſſant ſur mer ; & ce qui le rendoit ſur-tout redoutable aux Infidéles, c'eſt que ces différentes eſcadres étoient commandées par des Chevaliers qui avoient vieilli dans le ſervice, & dont la plûpart auroient été capables de commander des flottes entieres : tels étoient alors le Commandeur Gozon de Melac, Général des galéres de la Religion, le Commandeur de Guimeran, que le Roy d'Eſpagne avoit demandé au Grand-Maître pour commander celles de Sicile, les Commandeurs de Giou & d'Elbeines, & les Chevaliers de Thiange & de la Motte, tous excellens hommes de mer, & célébres par leur valeur & leur expérience. Mais parmi ces Capitaines, aucun n'avoit fait tant de priſes & ſi conſidérables que le Comman-

deur de Romegas, Chevalier qui depuis sa jeunesse avoit fait la course. Personne ne connoissoit aussi-bien que lui les côtes, les Ports & jusqu'aux moindres cales qui se trouvent le long de la mer Méditerranée : d'ailleurs brave, intrépide, qui n'avoit jamais connu de périls, & qui ne souffroit dans son bord que des officiers & des soldats d'une valeur déterminée. La vie qu'il passoit presque entiere à la mer, lui avoit donné un air farouche : on l'accusoit même de traiter cruellement ses prisonniers ; mais il prétendoit qu'il ne tenoit cette conduite à leur égard que par représailles, & pour réduire les Corsaires à en agir avec plus d'humanité envers les esclaves Chrétiens. On ne laissoit pas de soupçonner que dans ces représailles il ne se faisoit pas beaucoup de violence, & que son humeur naturellement dure & violente y avoit peut-être autant de part que la politique.

Ce fut en ce tems-là qu'il rencontra le long des côtes de Sicile une grosse galiotte commandée par un fameux Corsaire appellé Ysuf Conciny, renégat Calabrois, & le tyran ou plûtôt le boureau des esclaves Chrétiens. Il en avoit dans sa chiourme & sur son vaiſ-

Jean de la Valette.

ſeau deux cens, & deux cens cinquante ſoldats. La partie étant aſſez égale, le Corſaire n'évita point le combat; les deux galéres s'approchérent, & après avoir eſſuyé le feu l'une de l'autre, on en vint aux coups de main. Le combat ſe maintint long-tems avec un avantage égal, & ſans qu'on eût diſcerné quel en ſeroit le ſuccès. Romegas irrité d'une ſi longue réſiſtance, ſe mit à la tête de ſes plus braves officiers; ſe jetta dans la galiote l'épée à la main, & franchit la rambade. Le Corſaire le reçut avec le même courage, & tua deux Chevaliers de ſa main: mais étant tombé ſur un banc de ſa chiourme d'un coup que lui porta Romegas, ſes eſclaves, pour ſe venger des mauvais traitemens qu'ils en avoient reçûs, ne virent pas plûtôt le Malthois maître du vaiſſeau, que ſans qu'il s'y oppoſât, ils firent paſſer le Corſaire de main en main. Chacun lui donnoit un coup; pluſieurs même pour aſſouvir leur vengeance, le déchiroient avec les dents: il n'y en avoit point qui ne voulût en avoir quelque membre; & avant qu'il fût parvenu au dernier banc, à peine en reſta-t-il la moindre partie.

Un renégat de Melaſſo en Sicile ne fut pas mieux traité. Sous ſa conduite, des

Corſaires avoient ſurpris cette petite place, l'avoient pillée, enlevé pluſieurs habitans de différent ſexe : pour ajouter la lubricité au brigandage, un infame Marabout avoit violé de jeunes filles Chrétiennes. Les galéres de Malthe jointes à celles de Sicile, en ayant été averties, pourſuivirent les Pirates ; mais elles ne les purent joindre. Après cette expédition elles s'étoient ſéparées. Les galéres de Malthe plus legeres que celles de Sicile, & dont la chiourme étoit plus fraîche, joignirent la principale galére des Corſaires, qui portoit le butin & les eſclaves qu'ils avoient faits. Comme la réſiſtance d'une ſeule galére contre toute une eſcadre n'auroit ſervi peut-être qu'à la faire couler à fond, les Infidéles ſe rendirent. Le Prieur de Barlette qui commandoit dans cette occaſion, délivra la chiourme qui étoit compoſée de Chrétiens, mit en leur place quatre-vingt Turcs, & ramena heureuſement à Melaſſo les hommes & les femmes qui en avoient été enlevés. Le peuple, après lui avoir témoigné ſa reconnoiſſance à ſa maniere, & par des acclamations & des cris tumultueux de joye, lui demanda ce renégat leur compatriote, qui avoit conduit les Corſaires,

JEAN DE LA VALETTE

& l'insolent Marabout qui avoit traité si indignement leurs filles. Le Prieur ne leur eut pas plûtôt abandonné ces deux scelerats, que la populace en furie s'en fit justice par ses mains, les déchira & les mit en piéces.

Romegas qui en ce tems-là étoit à la mer, traita plus favorablement un gallion qu'il rencontra proche de l'isle de Scarpento, & entre celles de Candie & de Rhodes. Ce gallion venoit de Satalie, & il étoit commandé par le Rais Ugly, Capitaine qui ne manquoit pas de valeur, & qui avoit même sur son bord grand nombre de braves Soldats, & accoutumés au feu. Romegas n'avoit alors que les deux galéres qui appartenoient au Grand-Maître, & dont le Chevalier de la Motte commandoit la moindre. Ce Chevalier dont la galére étoit plus legere, commença le combat : Romegas étant survenu, s'approcha du gallion : après l'avoir examiné, & vû son tillac couvert de mousquetaires, & l'artillerie bien servie, il jugea sans peine que deux galéres comme celles qu'il commandoit, s'il ne changeoit l'ordre de son attaque, n'emporteroient pas ce superbe vaisseau, qui par sa hauteur, & en comparaison des galéres, paroissoit un Château flot-

tant. Mais comme les Chevaliers ne comptoient jamais le nombre & les forces de leurs ennemis, & que de son caractere sur-tout il auroit mieux aimé périr que d'abandonner son entreprise, il prit le parti de battre de loin cette grosse caraque. Heureusement un calme étant survenu, qui l'arrêta, les deux galéres à la faveur des rames s'en approchoient; faisoient leur décharge & s'éloignoient: & après avoir rechargé revenoient ensuite avec la même legereté. Romegas profitant de la bonace, continua cette manœuvre si long-tems, que le gallion, après avoir perdu beaucoup de monde par les coups de coursier, fut obligé de se rendre. Les Chevaliers entrérent dedans, & le trouvérent chargé de riches marchandises: mais à peine commençoient-ils à s'en rendre les maîtres, qu'il coula bas des coups qu'il avoit reçûs dans ses œuvres mortes. Tout ce qu'on put faire fut de sauver l'équipage, parmi lequel on trouva un vénerable vieillard âgé de soixante & dix-huit ans, sangiac du grand Caire, & près de six cens hommes Turcs, Maures & Négres, qui tenoient comme lui la route de Constantinople.

Pendant que les Chevaliers de Mal-

JEAN DE LA VALETTE.

the expoſoient tous les jours leurs vies contre les infidéles, l'Egliſe Catholique aſſemblée à Trente dans un Concile œcumenique, oppoſoit le zéle & la ſcience de ſes Prélats aux nouveautés des Proteſtans. Le Grand-Maître y avoit été invité comme les autres Souverains de la Chrétienté. Ce Prince & le Conſeil de l'Ordre y députérent en qualité d'Ambaſſadeurs les Chevaliers de Villegagnon, & Royas de Portalrouge; mais le premier retenu par ſon âge avancé & par une grande maladie, ne s'y put rendre. Royas s'y trouva ſeul: avant que d'y être admis, il eut à eſſuyer de grandes oppoſitions de la part du corps des évêques, leſquels repréſentérent qu'il n'étoit pas juſte qu'un ſimple Religieux, & le député d'une ſocieté de Freres, prit ſa place parmi les Ambaſſadeurs, & eût en cette qualité la préſéance ſur les Evêques. L'affaire s'accommoda, on convint que l'Ambaſſadeur de Malthe ſe placeroit parmi les autres Ambaſſadeurs des Princes Chrétiens, ſans

1563. préjudice des proteſtations de l'Ordre Epiſcopal; ainſi Royas fut admis dans la Congregation qui ſe tint le 7. de Septembre de l'année 1563. Ce Miniſtre commença ſa harangue par excuſer

le Grand-Maître & le Conseil, s'ils n'avoient pas envoyé plûtôt au saint Concile des Ambassadeurs ; & il allégua pour raison que l'Isle & le Canal de Malthe étoient infestés continuellement par des escadres de Corsaires, & qui sembloient attendre la flotte du Grand-Seigneur, destinée pour entreprendre la conquête de l'Isle entiere de Malthe. Il passa à l'origine de son Ordre, fondé, dit-il, 40. ans avant la premiere Croisade. Il parla ensuite magnifiquement des exploits heroïques faits par leurs ancêtres ; & il ajouta que s'ils ne pouvoient à présent les égaler, c'est que les Protestans s'étoient emparés d'une partie de leurs Commanderies, & même que des Prélats & des Princes Catholiques, contre l'usage & les privileges de l'Ordre, se faisoient souvent pourvoir par les Papes des Prieurés & des plus riches Commanderies. Il pria les Peres au nom de tout l'Ordre, d'avoir égard à son ancienneté, à sa noblesse, & aux services que depuis tant de siécles il rendoit à toute la Chrétienté ; d'ordonner que les Commanderies qu'on avoit usurpées, lui fussent rendues, & qu'il fût fait un Decret qu'elles ne pussent être possedées à l'avenir que par des Che-

JEAN DE LA VALETTE.

valiers, selon leur ancienneté de religion ; & que le Decret fût suivi d'une confirmation solemnelle de tous les privileges accordés à l'Ordre depuis sa fondation.

Le Promoteur lui répondit en termes généraux, & au nom du Concile, que les Peres admettoient son excuse sur le retardement que l'Ordre avoit apporté à faire partir ses Ambassadeurs, & qu'ils auroient égard à la conservation des Commanderies & des privileges d'un Ordre si utile à l'Eglise.

L'Ambassadeur donna des Mémoires aux Légats du Concile, concernant la confirmation des immunités de l'Ordre, & sur-tout pour en obtenir un Décret qui interdît la possession des Prieurés & des Commanderies à toutes personnes, de quelque dignité qu'elles fussent, qui n'auroient pas fait les trois vœux solemnels de la Religion dans l'Ordre de saint Jean de Jerusalem. Les Légats n'osérent proposer ce Decret dans les Congregations, avant que d'être instruits des intentions du Pape. Ils lui en écrivirent. Pie IV. qui étoit alors sur la Chaire de saint Pierre, & très-attentif à ce qu'il ne passât rien dans le Concile qui pût donner des bornes à son autorité, n'ignoroit

pas que plusieurs Papes s'étoient crû en droit de nommer aux Prieurés & aux Commanderies vacantes dans l'étenduë de leurs Etats, & en Cour de Rome; quoique plusieurs autres Souverains Pontifes eussent passé des déclarations contraires en faveur de l'Ordre. Cependant il récrivit à ses Légats que le Décret que sollicitoit le Grand-Maître ne regardoit point le Concile, & que c'étoit à lui seul à faire un pareil reglement quand il le jugeroit à propos. Après la conclusion du Concile, qui lui avoit toujours donné un peu d'inquiétude, il oublia les Chevaliers de Malthe, & les services continuels qu'ils rendoient à tous les Chrétiens, & sur-tout aux peuples qui habitoient les côtes de Sicile, de Naples, de l'Italie entiere, & d'Espagne, dont depuis la conclusion du Concile, ils assurérent le repos par la part qu'ils eurent à la prise de Gomere de Velez, située sur la côte d'Afrique, & qui n'étoit au plus éloignée de l'Espagne que de quarante lieues.

Quoique le Port de cette Place ne pût pas contenir de grands vaisseaux, il en partoit tous les jours des fustes & des galiotes : & quand leurs armemens étoient plus considérables, le Roy de

JEAN DE LA VALETTE.

Fez leur voiſin leur fourniſſoit des Soldats, la plûpart tirés des montagnes voiſines, tous courageux, & qui pour gagner quelque choſe ne connoiſſoient aucun péril. A mille pas de cette ville eſt le Pignon de Velez, bâti dans une petite Iſle, ou pour mieux dire, ſur un rocher où l'on ne peut monter que par un chemin taillé dans le rocher même, qui n'eſt ſéparé du continent que par un canal fort étroit, qui lui ſert de Port, & qui ne peut contenir au plus que dix ou douze petits bâtimens. Ce fort ſervoit d'aſyle aux Corſaires; & quand ils étoient pourſuivis, le canon de la Place empêchoit leurs ennemis d'en approcher. Le Roy d'Eſpagne avoit tenté inutilement l'année précédente de ſe rendre maître de cette Place : il reprit le même deſſein cette année, & après avoir raſſemblé toutes ſes forces maritimes, il en écrivit dans les termes les plus preſſans au Grand-Maître & à différens Princes d'Italie ſes alliés, pour demander le ſecours & la jonction de leurs galéres. De ces différentes eſcadres il ſe forma une puiſſante flotte, dont ce Prince donna le commandement, avec la conduite de toute l'entrepriſe à Garſie de Tolede, Viceroi de Catalogne. Ce Général partit

du Port de Malaga le dixiéme d'Août : ayant eu le vent favorable, il arriva en deux jours ſur les côtes d'Afrique. Il débarqua ſans obſtacle ſes troupes & ſon artillerie ; l'avant-garde étoit compoſée de troupes Eſpagnoles, & des Chevaliers de Malthe ; il y avoit des Portugais & des Italiens dans le corps de bataille, & les Allemands fermoient la marche. L'armée Chrétienne marchant en bonne ordonnance, arriva devant la ville de Gomere, éloignée ſeulement de ſix milles de l'endroit où l'on avoit débarqué. Le Général Chrétien, pour couper toute communication avec cette Place, à la garniſon de Pignon, & pour l'empêcher d'en tirer du ſecours, avoit réſolu de commencer ſon entrepriſe par en former le ſiége. Elle étoit ſituée entre deux montagnes, & même ſans aucunes fortifications, comme la plûpart des Places d'Afrique, qui étoient dans les terres. Les habitans, à l'approche des Chrétiens, l'avoient abandonnée, & s'étoient réfugiés avec ce qu'ils avoient pû emporter, dans les endroits les plus reculés des montagnes. Garſie profitant de leur conſternation s'empara de la Ville : après avoir fortifié ſon camp par des lignes & de bonnes redoutes, il fit dreſſer

une batterie de ſix gros canons, qui d'une colline voiſine tirérent un jour entier contre le Fort, en même tems que du côté de la mer les galéres de Malthe & un grand gallion le canonérent ſi furieuſement, qu'un grand pan de muraille, & une partie du donjon furent renverſés. Le commandant épouvanté, & ne voyant point paroître de ſecours, réſolut d'abandonner ſa Place, & de s'enfuir avec ſa famille & ſes principaux effets. Mais comme il n'avoit qu'un petit eſquif caché au pied du rocher; pour empêcher que ſa garniſon ne le retînt, ou ne le voulût ſuivre, il leur dit qu'il alloit raſſembler les montagnards; & qu'il ſe mettroit à leur tête, & qu'il périroit ou qu'il forceroit les Chrétiens à lever le ſiége. Mais cette garniſon qui n'étoit que de trente hommes, ne voyant aucun effet de ſes promeſſes, & ſans s'intereſſer davantage à la défenſe d'une Place abandonnée par ſon Gouverneur, ne ſongea plus qu'à ſa propre ſureté. Les ſoldats qui ſçavoient nager, gagnérent la terre dans des endroits éloignés du camp des Chrétiens : ceux qui étoient privés de ce ſecours ſe rendirent, & ouvrirent les portes du fort. C'eſt ainſi qu'une Place qui paſſoit pour

Jean de la Valette.

imprénable, & contre laquelle toutes les forces de l'Eſpagne avoient échouées l'année précédente, fut priſe en peu de jours, autant par la lâcheté du Gouverneur, que par la valeur & la capacité du Général Chrétien.

Le bruit de cette conquête allarma extrêmement tous les Corſaires de Barbarie : ils en portérent les nouvelles & leurs plaintes juſqu'à Conſtantinople, & ils firent repréſenter à Soliman que les Eſpagnols étant maîtres de la Goulette, du Pignon de Velez, & même de Thunis, ils tenoient, pour ainſi dire, toute la côte d'Afrique dans leurs fers. Soliman leur fit dire que dans peu il briſeroit ces chaînes ; & comme on lui eut rapporté que les galéres de Malthe avoient beaucoup contribué à cette conquête, il forma le deſſein de commencer à aſſurer la 1564. liberté de l'Afrique par la conquête de l'Iſle de Malthe ; & dès ce tems-là, ſans s'en ouvrir qu'à ſes miniſtres, il fit travailler ſecrettement à un puiſſant armement naval, dont nous verrons les effets l'année ſuivante.

Une nouvelle priſe faite peu après par les Chevaliers, acheva d'irriter le Grand-Seigneur, & hâta ſon armement. Après la conquête du Pignon de Ve-

lez, les cinq galéres de la Religion commandées par le Général de Giou, & les deux galéres du Grand-Maître qui étoient aux ordres de Romegas, s'étant jointes, & voguant de concert, rencontrérent entre les Isles de Zante & de Cephalonie un puissant gallion chargé des plus riches marchandises de l'Orient, & qui pour sa défense avoit vingt gros canons de bronze, un grand nombre de moindre calibre, de bons Officiers d'artillerie, & plus de deux cens Janissaires, tous excellens arquebusiers. Ce vaisseau étoit commandé par le Raïs ou capitaine Bairan-Ogli, & il appartenoit au Kuslir-Aga, chef des eunuques noirs du Serrail, le ministre des plaisirs de son maître, & le gardien des jeunes filles & des beautés qui y sont destinées: plusieurs même de ces dames étoient intéressées dans ce gallion. Le général de Giou qui se voyoit à la tête d'une escadre de sept galéres, fit d'abord tirer un coup de canon sans balle, afin que le capitaine de ce vaisseau amenât: mais les Turcs lui répondirent d'un autre coup portant balle, & ils arborérent aussi-tôt leur pavillon & toutes leurs enseignes, comme une déclaration de guerre & une marque qu'ils étoient résolus de se battre.

Le général de Giou, & le Commandeur de Romegas voyant bien qu'ils ne se rendroient maîtres de ce vaisseau que par la force des armes, convinrent qu'ils l'attaqueroient les premiers; qu'après avoir fait leurs décharges le plus près qu'ils pourroient, les deux Capitaines seroient relevées par les deux patrones, & ces deux galéres par les trois derniers, en sorte que le feu fût continuel & sans relâche. Mais cet ordre du combat fut mal observé par la jalousie & l'émulation des deux Généraux, qui sans agir de concert, comme ils en étoient d'abord convenus, se flattoient d'emporter seuls, & à l'envi l'un de l'autre, tout l'honneur de la victoire. La capitane du général Giou s'étant poussée jusques sous la poupe de ce grand vaisseau, se vit en un instant couverte de feux d'artifices, & les Chevaliers & les soldats accablés de coups de pierres & de mousquets: le canon même chargé à cartouche, en tua un grand nombre, en sorte que le Général fut obligé de s'élargir en mer. Romegas de son côté attaqua le gallion avec son intrépidité ordinaire; mais un coup de canon parti du vaisseau renversant la rambade, tua vingt-deux soldats; & un autre coup en fit sauter

vingt autres dans la mer. Romegas craignant d'être coulé à fond par un gros canon qu'il voyoit braqué à fleur d'eau, prit, quoiqu'a regret, le parti de s'éloigner : pour lors les deux patrones s'avancérent à leur tour, & chacune d'un côté & de concert s'attachérent au gallion, & firent un feu ſi terrible, qu'elles tuérent ou mirent hors de combat pluſieurs Janiſſaires. Mais cette courageuſe milice, dont le corps entier fait la principale force de l'Empire Turc, ſe battit toujours avec la même intrépidité. Il falut que les deux patrones appellaſſent à leur ſecours les trois derniéres galéres ; les deux commandans rétablirent & remirent en ordre leurs galéres,& le combat recommença avec une nouvelle fureur. Il dura cinq heures entieres ſans qu'on pût démêler quel en ſeroit l'évenement : & quelque valeur que fiſſent paroître les Chevaliers, peut-être auroient-ils été obligés de ſe retirer ſur leur perte, ſi les Turcs avoient pû ſe ſervir de toute leur artillerie. Mais par malheur pour eux, leurs meilleures pieces, par l'avarice des marchands,s'étant trouvées embaraſſées dans des balots de marchandiſes, leurs canoniers n'en purent tirer de ſervice, & le feu

des

des galéres devenant ſuperieur, les Chevaliers à la fin entrérent dans le vaiſſeau & s'en rendirent les maîtres. Cette victoire fut enſanglantée par la mort de plus de ſix-vingt Chrétiens, Chevaliers ou Soldats. Parmi les Chevaliers, on regretta principalement la Fonde, Provençal; Berzet, Italien; Parceco, Eſpagnol; Antoine Fernandès Poſſelin. Diego, & Dineſtroſa bleſſés mortellement, moururent peu de jours après: Fernand Ruis de Correal, Ernard de Zuniga, Jerôme Caraffe, Napolitain, & un grand nombre d'autres ne ſortirent qu'avec des bleſſures conſidérables, d'un combat ſi long & ſi opiniâtre. Les Turcs, ſans les bleſſés, y perdirent de leur côté quatre-vingt Janiſſaires, pluſieurs Officiers, & entre autres un Ingenieur, qui par ſon courage & ſon habileté à pointer le canon, avoit eu plus de part à une ſi courageuſe défenſe, que le Capitaine même du vaiſſeau.

Cette priſe fit plus de bruit à Conſtantinople, & ſur-tout dans le Serrail, que n'auroit fait la perte d'une Place importante. Le Kuſlir Aga, & les Odaliques, ou favorites du Grand-Seigneur qui y étoient intereſſées, ſe jettérent aux pieds du Sultan, & lui de-

JEAN DE LA VALETTE.

mandérent vengeance des Chevaliers. Ce Prince qui regardoit cette priſe comme une inſulte faite à ſa maiſon même, jura par ſa tête qu'il extermineroit tout l'Ordre ; & pour conſoler ces Dames & le chef des Eunuques de leur perte, il les en dédommagea magnifiquement des deniers de ſon tréſor. La plûpart de ſes Officiers, & les Miniſtres de la Religion, entrérent dans ſon reſſentiment : le Mufti qui en étoit le chef, dans une audience particuliere lui repréſenta que les Muſulmans & tous les fidéles étant obligés au moins une fois en leur vie de viſiter le tombeau de leur Prophete, ſes ſujets de l'Europe ne pouvoient plus s'acquitter de ce devoir ſans s'expoſer à devenir la proye des Corſaïres Chrétiens ; que Malthe étoit remplie d'eſclaves Turcs, & qu'un grand Prince auſſi religieux qu'il étoit, & dans ce haut degré de puiſſance où Dieu l'avoit élevé, devoit ſe faire un juſte ſcrupule de laiſſer dans les fers & au péril de changer de Religion un ſi grand nombre de fidéles. Le Kuſlir Aga, qui étoit le plus animé, & qui conduiſoit toute cette intrigue, pour déterminer le Grand-Seigneur, par préference à ſes autres entrepriſes, à porter ſes armes dans

l'Isle de Malthe, engagea l'Iman ou prédicateur de la principale Mosquée, à en faire entrer adroitement le discours dans son sermon. Le Grand-Seigneur, Prince Religieux, s'y étant trouvé le Vendredy suivant, qui parmi les Turcs est leur jour de fête, cet orateur, sous prétexte de traiter de la charité qu'on devoit exercer envers les pauvres & les misérables, ne manqua pas de déplorer d'abord en termes généraux, la disgrace & le malheur des vrais croyans qui gémissoient dans les chaînes des Chrétiens : adressant ensuite la parole au Grand-Seigneur, après lui avoir donné les louanges que méritoient justement sa valeur, ses conquêtes, & même la douceur de son gouvernement, il ajouta qu'il ne manquoit à sa gloire que d'être le libérateur de tant de malheureux Musulmans, ausquels les Malthois avoient ravi les biens & la liberté. Il entra ensuite dans un détail exact de toutes leurs prises, dont apparemment on lui avoit fourni des mémoires, & il fit voir que depuis cinq ans, ces armateurs s'étoient rendu maîtres de plus de cinquante vaisseaux chargés des plus riches marchandises de l'Orient, sans compter les felouques, les brigantins, les galéres &

JEAN DE LA VALETTE.

les galiotes armées en course. *Ces vaisseaux*, lui dit-il, *leurs charges*, *ceux qui les montoient*, *tout a été envahi par ces impitoyables Corsaires ; & il n'y a, Seigneur, que ton épée invincible qui puisse rompre les fers de tant de malheureux : le fils te redemande son pere, la femme son mari ou ses enfans, & tous attendent de ta justice & de ta puissance, la vengeance de leurs cruels ennemis.*

Un discours si hardi, & en même tems si pathétique, excita dans l'assemblée des murmures confus, qui éclatérent même en plaintes, contre ce qui se pratiquoit ordinairement dans les mosquées, où l'on observoit toujours un silence religieux. Soliman en parut surpris & même inquiet ; mais en ayant appris la cause, pour calmer l'assemblée, il lui fit dire par son Grand-Visir, que dans peu de tems ils seroient tous vengés & satisfaits ; & il sortit de la mosquée dans la résolution, s'il n'en étoit pas empêché par la guerre de Hongrie, de faire tomber tout l'effort de ses armes sur l'Isle de Malthe.

D'ailleurs depuis long-tems il en étoit vivement sollicité par Hascen, Bacha ou Viceroi d'Alger, fils & successeur du fameux Barberousse ; & par Dragut alors gouverneur de Tripoli. Ces deux

De Thou, l. 37.

Miniſtres lui avoient mandé pluſieurs fois, & ſur-tout depuis la priſe du Pignon de Velez, que les Chrétiens, ſi on n'y donnoit ordre, alloient ſe rendre infailliblement maître de toutes les côtes d'Afrique; que tant que Malthe ſeroit au pouvoir des Chevaliers, on ne pourroit ſans s'expoſer à être pris, ni leur faire paſſer du ſecours, ni en tirer de leurs gouvernemens; que ce rocher étoit comme une barriere oppoſée à ſa puiſſance, & qui par ſes eſcadres & ſes armateurs, interrompoit continuellement la communication de l'Afrique avec l'Aſie, & les Iſles de l'Archipel.

Soliman n'ignoroit pas l'importance de cette conquête; mais en Prince ſage & prudent, il ne voulut point s'y engager qu'il n'eût pris l'avis de ſes principaux capitaines. Dans cette vûe, & ſuivant la coutume des Turcs, il tint en pleine campagne & à cheval un grand Conſeil de guerre. On agita dans cette aſſemblée la néceſſité de chaſſer les Chevaliers d'une Iſle d'où ils troubloient tout le commerce des ſujets du Grand-Seigneur, & interrompoient même les pelerinages de Medine & de la Mecque. On convint que la Reli-

gion & l'Etat étoient également interessés à les exterminer, & on examina ensuite les moyens d'exécuter ce projet.

La plûpart des Bachas qui avoient pressenti l'inclination du Sultan, en bons courtisans lui dirent que la conquête de l'Isle de Rhodes devoit faire connoître ce qu'on devoit attendre de l'entreprise sur celle de Malthe ; que ces Chevaliers, qu'ils traitoient d'infâmes Corsaires, ne tiendroient jamais contre la moindre partie des forces de son Empire, & qu'il suffisoit d'y faire passer sur les galéres d'Alger & de Tripoli un corps de troupes qui s'emparât de quelques forts que ces armateurs avoient fait construire pour la défense des Ports & des côtes de cette Isle.

Un Lieutenant de Dragut appellé Aly, qu'il avoit envoyé exprès à Constantinople, & qui se trouva à ce Conseil, représenta de la part de son Général, que si on commençoit cette entreprise par le siége de Malthe, on ne devoit pas douter que les Chevaliers ne tirassent de grands secours du fort de la Goulette, du Pignon de Valez, & même des Maures de Tunis, feudataires de la couronne de Castille, & ennemis de la domination des Turcs ; que

Dragut étoit d'avis d'ouvrir la campagne par le siége de la Goulette & celui du Pignon de Velez ; qu'après avoir chassé les Chrétiens des côtes d'Afrique, & soumis les habitans du pays, on pourroit l'année suivante porter les armes du Grand-Seigneur dans l'Isle de Malthe. Mahomet, le plus ancien des Bachas, qui avoit vieilli dans le commandement des armées du Grand-Seigneur, & qui fut depuis élevé à la dignité de Grand-Visir, s'opposa hautement à l'entreprise de Malthe ; & outre les raisons que l'agent de Dragut avoit alléguées, il ajouta qu'on devoit faire une grande différence entre l'Isle de Rhodes, & celle de Malthe ; que la premiere étoit située au milieu de tous ses Etats, très éloignée de l'Europe & du secours des Chrétiens, & dont le terroir abondant en grains & en pâturages, avoit fourni de quoi subsister a son armée ; que Malthe au contraire voisine de la Sicile, en pouvoit recevoir du secours à tous momens ; que le Roy d'Espagne qui regardoit cette petite Isle comme le boulevard des Etats qu'il possedoit en Italie, employeroit pour sa défense toutes ses forces ; que la plûpart des Princes Chrétiens, par des motifs de religion,

JEAN DE LA VALETTE.

s'intéressoient dans cette guerre ; qu'on ne trouveroit dans Malthe qu'un rocher escarpé, sans grains & sans pâturages, & pour défenseurs, des guerriers courageux & déterminés à se faire tous tuer plûtôt que de se rendre ; que supposé même qu'on s'en rendît maître, il falloit être assuré d'y pouvoir faire subsister l'armée pendant qu'on travailleroit à en rétablir les fortifications, & à en ajoûter de nouvelles ; qu'on avoit encore à craindre qu'une ligue & une nouvelle Croisade des Princes Chrétiens n'amenât au printems une flotte nombreuse, & chargée de troupes fraîches, qui bloquassent les vaisseaux des Turcs dans l'Isle de Malthe ; qu'il seroit bien plus glorieux au Grand-Seigneur, & plus utile à son Empire, d'employer ses forces en Hongrie, ou de tenter la conquête de l'Italie, & sur-tout de la Sicile, qui par sa prise, feroit tomber nécessairement Malthe sous sa puissance ; qu'après tout, sans s'engager dans une entreprise aussi difficile que celle qu'on proposoit contre les Chevaliers de saint Jean, il étoit aisé par de bonnes escortes, de pourvoir à la sureté des marchands sujets du Sultan, & des pélerins que la devotion conduiroit au tombeau de Mahomet.

Quelque ſolides que fuſſent ces raiſons, Soliman qu'on avoit ſçû prendre par des motifs de conſcience ; & touché d'ailleurs des plaintes & des larmes de ſes favorites, ſe déclara pour l'entrepriſe de Malthe : peut-être même que l'eſpérance d'augmenter ſa gloire l'y détermina, & qu'après avoir enlevé aux Chevaliers l'Iſle de Rhodes, les autres Iſles ſituées dans l'Archipel, & qui en dépendoient, avec les Châteaux & les terres dont ils jouiſſoient dans le continent de l'Aſie mineure, il ſe flatta que la conquête de Malthe rendroit ſon nom célébre & formidable dans l'Europe & dans l'Afrique. Quoi qu'il en ſoit de ces différens motifs, on arma par ſon ordre dans toute l'étendue de ſon Empire, le plus grand nombre de vaiſſeaux & de galéres qu'on pût trouver dans ſes Ports en état de tenir la mer. Ulucchialy, renégat Calabrois lui en amena pluſieurs d'Alexandrie ; le Gouverneur de Rhodes fournit ſes galéres ; Haſcen & Dragut, Vicerois ou Bachas d'Alger & de Tripoli eurent ordre de ſe rendre à la tête de tous les Corſaires de Barbarie devant le Port de Malthe, & d'y venir joindre la flotte Ottomane, ſi-tôt qu'ils auroient appris qu'elle y ſeroit arrivée. Soliman

JEAN DE LA VALETTE.

ajouta à tous ces préparatifs la précaution d'envoyer jusqu'à Malthe d'habiles Ingénieurs, qui s'étant déguisés en pêcheurs, sous prétexte de jetter leurs lignes dans les fossés, & de vendre ensuite leur poisson dans la Ville, en reconnurent les fortifications, & la hauteur des murailles, & levérent le plan entier de la Place, que le Grand-Seigneur remit depuis à ses Généraux.

Il en choisit deux pour cette expédition, Pialy & Mustapha. Pialy, quoique d'une naissance inconnue, avoit beaucoup de part dans la faveur du Prince, qui lui avoit même fait épouser une de ses petites filles. Soliman au retour de sa premiere campagne en Hongrie, & après la prise de Bellegrade, le trouva au maillot exposé sur le soc d'une charue, où apparemment sa mere effrayée par la marche de l'armée, l'avoit abandonné. Le Grand-Seigneur qui prenoit en chemin le plaisir de la chasse, se le fit apporter, & trouvant dans les traits de sa physionomie, quoique informe, quelque chose qui lui plut, il le fit élever avec soin : après l'avoir fait passer par tous les grades de la milice, il lui avoit fait épouser une de ses petites filles. Il le nomma Bacha de la Mer ; & dans cette occasion, il lui

donna en cette qualité le commandement général de sa flotte.

JEAN DE LA VALETTE.

Plusieurs victoires considérables que Mustapha avoit remportées, lui avoient attiré l'estime & la confiance de Soliman, qui le nomma Général des troupes de débarquement. C'étoit un vieux Officier, âgé de soixante & cinq ans, dur & sévere dans le commandement, cruel & sanguinaire à l'égard des ennemis qui tomboient entre ses mains, & qui se faisoit sur-tout un mérite de violer la foi & la parole qu'il donnoit à des Chrétiens. Soliman qui avoit une égale confiance en l'un & l'autre, leur recommanda de vivre en bonne intelligence, d'agir en toutes choses de concert, & sur-tout de n'entreprendre rien sans la participation de Dragut, qu'il regardoit comme l'ennemi déclaré des Chevaliers, & en même tems le plus grand homme de Mer qu'il y eût alors dans tout son Empire.

L'armement des vaisseaux & des galéres, la marche des troupes qui se rendoient de tous côtés dans les Ports de la Morée, & les mouvemens différens qui se faisoient dans tout l'Empire Ottoman inquiétoient extrêmement les Princes Chrétiens, voisins des Etats du Grand-Seigneur, sans cependant qu'on pût pé-

JEAN DE LA VALETTE.

nétrer où tomberoit l'orage. Les uns prétendoient que cet arméement regardoit le Fort de la Goulette, la clef du Royaume, & particulierement de la Ville de Tunis, ou le Pignon de Velez, qui ouvroit pareillement l'entrée dans la Province d'Alger : d'autres ſoupçonnoient que Malthe étoit l'unique objet de cette entrepriſe : ce dernier ſentiment étoit même confirmé par différentes lettres qui venoient du Levant.

Dans cette incertitude, comme le Roi d'Eſpagne avoit un intérêt particulier à la conſervation & à la défenſe de Malthe, le boulevard de la Sicile, Dom Garcie de Tolede ſon Viceroi, en allant à la Goulette, paſſa par ſon ordre à Malthe pour en conferer avec le Grand-Maître. Ils ſe communiquérent réciproquement les différens avis qu'ils avoient reçûs : ils convinrent, s'ils étoient attaqués, de s'aſſiſter réciproquement de toutes leurs forces ; & comme le Grand-Maître lui fit voir qu'il avoit beſoin de grains & même de Soldats, s'il étoit obligé de ſoutenir un ſiége, le Viceroi s'engagea à ſon retour en Sicile de lui en envoyer une traite avec deux compagnies de Soldats Eſpagnols : & pour gage de ſa parole, il lui laiſſa comme en ôtage un

de ſes enfans, qui prit depuis l'habit de la Religion.

A peine étoit-il parti de Malthe, qu'il y arriva de nouveaux avis de Conſtantinople, que des eſpions ſûrs & fidéles envoyoient au Grand-Maître : il apprit par leurs lettres, que les Turcs ouvriroient infailliblement la campagne par le ſiége de Malthe, & qu'après la conquête de l'Iſle entiere, dont Soliman ſe flattoit, il avoit donné ordre à ſes Généraux de paſſer en Afrique, & d'employer toutes ſes forces pour en chaſſer les Eſpagnols.

Le Grand-Maître ne s'épouvanta point de ces nouvelles : après en avoir fait part au Conſeil de l'Ordre, avec ſa participation & de ſon conſentement, il ordonna une citation générale pour appeller à Malthe tous les Chevaliers qui étoient en différentes Provinces de la Chrétienté. Les agens que la Religion tenoit en Italie, y levérent juſqu'à deux mille hommes d'Infanterie, & le Viceroi de Sicile lui envoya les deux compagnies d'Eſpagnols qu'il lui avoit promiſes. Les galéres & les vaiſſeaux de la Religion ne furent occupés juſqu'au commencement du ſiége, qu'à tranſporter à Malthe, des armes, de la poudre & des proviſions de guerre & de bou-

Jean de la Valette.

che ; & on voyoit arriver tous les jours par la même voye un grand nombre de Chevaliers, qui dans l'empreſſement de ſignaler leur zéle & leur courage contre les infidéles, accouroient au ſecours de la Religion.

La Valette fit de la plûpart de ces Chevaliers des Capitaines & des Officiers, qui par ſon ordre formérent des habitans des Villes & de la campagne, des compagnies de nouveaux Soldats, la plûpart bons arquebuſiers, & dont il y en avoit peu qui n'euſſent fait la courſe & ſervi ſur les galéres de la Religion. Ces compagnies compoſoient un corps de quatre mille hommes d'infanterie, que la Valette diſtribua dans les différens poſtes qui en avoient beſoin ; mais pour ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer à ſa défenſe, il envoya au Pape & à la plûpart des Princes Chrétiens le double des lettres qu'il avoit reçues de Conſtantinople. Après leur avoir fait voir le péril où tout ſon Ordre alloit être expoſé, il leur demandoit du ſecours en faveur des Chevaliers, qui n'en avoient beſoin que pour réſiſter à l'ennemi redoutable de tous les Chrétiens. Pie IV. qui étoit alors ſur la Chaire de ſaint Pierre, fit remettre au comman-

deur de Cambian, Ambaſſadeur de l'Ordre à Rome, une ſomme de dix mille écus. On ne put rien tirer de la France, alors affoiblie par ſes diviſions & par ſes guerres civiles ; mais le Roy d'Eſpagne, dans la crainte de voir les Turcs s'approcher ſi près de la Sicile, réſolut d'employer toutes ſes forces pour les en éloigner. Il écrivit aux Miniſtres qu'il avoit en Italie, & même à différens Souverains de cette Nation, ſes alliés, de former inceſſamment un corps de vingt-mille hommes d'infanterie, & qui fut en état de s'embarquer aux premieres nouvelles qu'on auroit des deſſeins des infidéles : par le même courier il chargea le Viceroi de Sicile de veiller à la défenſe de l'Iſle de Malthe avec le même ſoin qu'il apporteroit à la conſervation de la Sicile même.

Le Viceroi perſuadé que dans l'inquiétude où il croyoit que devoit être le Grand-Maître, c'étoit lui avancer en quelque maniere ce ſecours, que de lui en donner des aſſurances, lui fit part des ordres qu'il avoit reçus de la Cour de Madrid. Le Grand-Maître n'y fut pas inſenſible ; mais il ne ſe repoſa pas tellement ſur ces promeſſes magnifiques, qu'il ne ſe préparât à ſou-

tenir avec les ſeules forces de la Religion tous les efforts d'une puiſſance auſſi redoutable que celle des Turcs. Les périls inévitables qu'il prévit, ne firent qu'exciter ſon courage. C'étoit un homme d'une fermeté ſupérieure aux évenemens ; une valeur naturelle lui avoit inſpiré ſans effort une noble indifférence pour la vie ; il avoit paſſé par toutes les charges de la Religion, & ce paſſage ſucceſſif à de nouvelles dignités avoit toujours été le témoignage & la récompenſe d'autant d'actions mémorables, qui l'avoient à la fin élevé à la dignité de Grand-Maître.

Tel étoit Frere Jean de la Valette, que le ſiége de Malthe va mieux faire connoître, que tout ce que nous pourrions dire d'avance de cette grandeur d'ame & de cette hauteur de courage, qu'il fit éclater au milieu des plus grands dangers. Sur ſes ordres, & en vertu de la citation, il étoit déja arrivé à Malthe plus de ſix cens Chevaliers, la plûpart ſuivis de domeſtiques courageux, & dont on fit de bons Soldats dans la ſuite. Les Commandeurs qu'un âge avancé, ou des infirmités retenoient dans leurs Provinces, au défaut de leurs perſonnes, ſe dépouillérent de la meil-

leure partie de leurs biens, & les firent paſſer à Malthe. Pluſieurs anciens Prieurs, par ordre du Grand-Maître, reſtérent en Italie dans le Royaume de Naples, & auprès du Viceroi de Sicile, pour hâter le ſecours qu'il avoit promis, ou pour faciliter l'embarquement de quelques Chevaliers François, Eſpagnols & Allemands, qui n'étoient pas encore partis de leurs Provinces. Le Grand-Maître les recevoit tous comme un bon pere, qui revoit ſes enfans avec plaiſir : il avoit pourvû d'avance à leur logement & à leur ſubſiſtance. Dans la multitude & l'importance des différens ſoins dont il étoit chargé, rien ne l'embarraſſoit ; il vouloit être inſtruit de tout, il entroit dans les plus petits détails ; Soldat, Capitaine, Officier d'artillerie, Infirmier, Ingenieur, de la même main dont il avoit tracé une nouvelle fortification, il remuoit lui-même la terre, & on le trouvoit preſque en même tems en différens endroits, tantôt à la viſite des magaſins, & ſouvent même à l'Infirmerie, occupé à pourvoir au ſoulagement des malades.

De nouvelles lettres lui étant arrivées de differens endroits, & qui confirmoient ce qu'on lui avoit mandé des deſſeins du Turc contre Malthe, il aſ-

JEAN DE LA VALETTE.

ſembla ce qu'il y avoit alors de Chevaliers au Couvent, pour leur en faire part ; il ne leur diſſimula ni la grandeur du péril, ni l'incertitude du ſecours dont on le flattoit. *Une armée formidable*, leur dit-il avec une noble audace, *& une nuée de Barbares va fondre ſur cette Iſle ; ce ſont, mes Freres, les ennemis de Jeſus-Chriſt : il s'agit aujourd'hui de la Foi ; & ſi l'Evangile doit ceder à l'Alcoran, Dieu dans cette occaſion nous redemande la vie que nous lui avons déja engagée par notre profeſſion. Heureux ceux qui pour une ſi bonne cauſe conſommeront les premiers leur ſacrifice ; mais pour nous en rendre dignes, allons, mes chers Freres, renouveller nos vœux aux pieds des autels, & que chacun puiſe dans le ſang même du Sauveur des hommes, & dans la pratique fidéle des Sacremens, ce généreux mépris de la mort, qui peut ſeul nous rendre invincible.*

Il prit en même tems le chemin de l'Egliſe, ſuivi de tous les Chevaliers : le ſaint Sacrement y étoit expoſé. A l'exemple du Grand-Maître il n'y eut point de Chevalier ce jour-là & les ſuivans, qui après s'être confeſſé, n'approchât de la ſainte Table ; ils en ſortirent tous comme des hommes renouvellés. Après avoir pris le Pain des

forts, il ne parut plus parmi eux aucune foiblesse; plus de division, plus de haine particuliere : & ce qui étoit encore plus difficile, on rompit de tendres engagemens, si chers au cœur humain. Depuis ce jour-là nulle liaison avec les personnes de l'autre sexe, quelqu'innocente qu'elle pût être; aucune vûe d'intérêt ou d'ambition : un péril certain, & la consideration d'une mort presqu'inévitable avoit fait revivre le détachement du monde, & toutes les vertus de leurs prédécesseurs : tous ces Chevaliers s'embrassérent avec cette tendre effusion de cœur que produit la charité, & tous protestérent hautement de répandre jusqu'à la derniere goutte de leur sang pour la défense de la Religion & des Autels. Le Grand-Maître les voyant dans cette heureuse disposition; & dans la crainte d'être prévenu & surpris par les ennemis, il résolut d'assigner à chaque Langue les postes qu'elle devoit défendre.

Pour l'intelligence de cette distribution d'emplois, & des actions qui se passérent en différens endroits de l'Isle; quoique nous ayions déja parlé de sa situation dans le livre neuviéme de cette Histoire, peut-être qu'il ne sera pas inutile d'entrer ici dans un plus grand détail.

JEAN DE LA VALETTE.

Malthe eſt une Iſle ſituée entre la Sicile & l'Afrique ſous le trente-neuviéme dégré de longitude, & le trente-quatriéme de latitude. Cette Iſle la plus meridionale de l'Europe eſt éloignée de ſoixante milles du cap Paſſaro, & de deux cens ſoixante & dix milles de Tripoli en Afrique. Son circuit eſt de ſoixante milles, ſa longueur de vingt milles, & ſa largeur environ de douze milles. Elle a au levant la mer qui regarde l'Iſle de Candie; au couchant les petites Iſles ou rochers de Pantalarée, de Linoſe & Lampedouſe; la Sicile au ſeptentrion, & au midi le Royaume de Tunis. Du côté du midi & de Tripoli, on ne trouve que de grands écueils & des rochers ſans cales ni ports; mais en tirant vers le Levant, on rencontre d'abord la cale de *Marſa-Scala*, & en tournant à droite vers le ſud-oueſt, une autre cale ou anſe appellée *Marſa-Siroc*, qui eſt capable de contenir pluſieurs vaiſſeaux. En continuant ſa route vers le Lebeſche, & entre le midi & le couchant, on trouve deux grands golfes, l'un appellé *Antiſéga*, & l'autre *Muſiarro*, & à l'extrêmité de l'Iſle vers le Ponent, il y a une anſe fort commode pour ſe mettre à la rade, appellée *Méléca*, qui

n'eſt ſéparée de l'Iſle du Goze, que par un canal d'environ quatre milles de trajet. C'eſt au milieu de ce canal qu'eſt ſituée la petite Iſle de Cuming.

Si on continue de ranger la côte, & en approchant de l'endroit de l'Iſle qui eſt oppoſé à la Sicile, on trouve la cale *ſaint Paul*, ainſi nommée, parce que le vaiſſeau qui portoit à Rome ſaint Paul priſonnier, y fut jetté par la tempête. La cale *de ſaint George*, tournée du côté du nord, n'eſt pas éloignée de celle de ſaint Paul. Enfin en avançant vers l'endroit de l'Iſle qui regarde directement le cap Paſſaro, on rencontre deux grands Ports, dont l'un qui eſt à main gauche s'appelle *Marſa Muſciet*, ou *le Port Muſſet* : au milieu de ce Port on voit une petite Iſle proche de laquelle les vaiſſeaux qui viennent du Levant ou d'endroits ſuſpects, font la quarantaine ; l'autre eſt appellé ſimplement *Marſa*, ou *le grand Port*, qui eſt au Levant.

Ces deux Ports ſont ſeparés par une langue de terre ſur laquelle le Prieur de Capoüe, comme nous l'avons rapporté, avoit fait conſtruire un Fort appellé *le Fort ſaint Elme*, qui défendoit l'entrée de ces deux Ports. Il y a dans

JEAN DE LA VALETTE.

le grand Port deux langues de terre paralleles, qui s'avancent dans la mer en forme de deux doigts, & qui ont beaucoup plus de longueur que de largeur. Le Château *Saint-Ange* a été conſtruit ſur celle de ces pointes qui approche le plus près de l'embouchure du Port : c'étoit l'unique Fort qu'il y eut dans l'Iſle, quand les Chevaliers en prirent poſſeſſion. Le Grand-Maître l'Iſle-Adam y avoit ajouté des remparts, des baſtions & des foſſés ; on y avoit conſtruit des citernes, un Arſenal & des magaſins. Ce Château avoit ſervi depuis de réſidence à tous les Grands-Maîtres ; mais dans cette conjonćture, la Valette pour être plus à portée d'envoyer du ſecours de tous côtés, s'étoit logé dans le Bourg. Ce qu'on appelloit *il Borgo*, étoit une petite Ville ſituée au nord du Château Saint-Ange, où le corps entier du Couvent s'étoit établi.

Nous avons déja dit que ſur l'autre pointe de terre ou de rocher qui avance dans le grand Port, & qui ſe trouve à main gauche, on y avoit auſſi conſtruit un Fort avec un Bourg, & que cet endroit, quoique ce ne fut qu'une preſqu'Iſle, portoit le nom de *l'Iſle de la Sangle*, du nom du Grand-Maître

qui l'avoit fait fortifier. Entre ce Bourg & le Château Saint-Ange, on trouvoit un Port où toutes les galéres se retiroient, & qu'on fermoit tous les soirs d'une grosse chaîne de fer, qui étoit tendue depuis la platte forme qui est au pied du Château Saint-Ange, jusqu'à la pointe de l'Isle de la Sangle où elle étoit attachée avec une grosse ancre; & elle étoit soutenue & portée à travers l'eau, & en différentes distances par des tonneaux vuides & des poutres croisées. Enfin derriere ce Fort de la Sangle, on rencontroit un autre Port destiné à recevoir les vaisseaux étrangers, que leur commerce, ou la crainte des Corsaires obligeoient de relâcher dans l'Isle. Je ne parle point ici de la *Cité notable*, capitale de l'Isle, & dont j'ai fait mention dans le livre précedent; je remarquerai seulement ici qu'elle est éloignée de près de six à sept milles des deux grands Ports dont nous venons de parler: ce qui fut cause appamment qu'elle ne fut pas d'abord attaquée, comme les autres Places, & les autres Forts de cette Isle.

Telle est sa situation, que nous n'avons décrite, que pour mettre le lecteur au fait de ce qui se passa pendant le siége. Le Grand-Maître, avant que

JEAN DE LA VALETTE.

les ennemis paruſſent, voulut reconnoître ce qu'il avoit de troupes à oppoſer aux Infidéles, pour les diſtribuer enſuite dans les Places & dans les Forts qui ſeroient attaqués. Après une révûe exacte, il trouva qu'il y avoit dans l'Iſle environ ſept cens Chevaliers, ſans compter les Freres ſervans, & huit mille cinq cens hommes de guerres, tant Soldats des galéres, troupes étrangeres à la ſolde de l'Ordre, que citadins & payſans dont on avoit fait des compagnies. Toutes les langues ſe chargérent de défendre les poſtes qui leur ſeroient aſſignés, & on partagea entre elles, les Soldats & les milices dont nous venons de parler. Les trois langues de France ſe chargérent du Bourg, la Place la plus importante de l'Iſle ; & comme cet endroit avoit beaucoup d'étendue, on y ajouta une partie de la langue de Caſtille.

L'Amiral de Monté, avec tous les Chevaliers de la langue d'Italie, entreprit de défendre l'Iſle de la Sangle. La langue d'Arragon qui comprenoit les Chevaliers de ce Royaume, ceux de la Province de Catalogne avec les Navarrois, occupérent tout le côté de la porte de Bormole avec le terreplein qui y étoit attaché. On plaça la langue

langue d'Angleterre, partie de celle de Castille, les Chevaliers Portugais & les Allemands, sur le mole du côté du Bourg, & ils s'étendoient jusqu'au fossé du Château Saint-Ange. Le Commandeur Garzerantos, Catalan, avec cinquante Chevaliers, & cinq cens hommes des plus aguerris, commandoit dans ce Château; & le Chevalier Mesquita, Portugais, dans la Cité notable: comme ce dernier poste étoit de conséquence, on ajoûta à la garnison ordinaire cinq compagnies des milices du pays, sous les ordres du Commandeur Vagnon. Le Commandeur Romegas si fameux par ses prises, & si rédoutable dans la Méditerranée, se chargea avec les Soldats des galéres de défendre l'entrée du grand Port: & le Commandeur Guiral, Castillan, excellent Officier d'artillerie fit dresser une batterie de neuf canons pour écarter les ennemis qui tenteroient de rompre la chaîne qui fermoit le Port particulier des galéres. Il n'y avoit ordinairement dans le Fort de saint Elme que soixante Soldats sous le commandement du Chevalier Broglio, ancien Officier Piedmontois; mais avant que les ennemis parussent, le Commandeur Deguarras, Bailli de Negre-

JEAN DE LA VALETTE.

pont, s'y enferma avec soixante Chevaliers ; & le Grand-Maître qui connoissoit l'importance de ce poste, y fit entrer encore une compagnie d'infanterie Espagnole, commandée par le Chevalier Jean de Lacerda. Les cruautés & les ravages que les Turcs, avant que d'entreprendre le siége deTripoli,avoient exercés dans l'Isle du Goze, engagérent plusieurs Chevaliers du Conseil, pour empêcher que ces Infidéles ne s'en rendissent maîtres une seconde fois, de proposer d'en raser le Château. Mais la Valette s'y opposa : il fut d'avis au contraire qu'on en augmentât la garnison ; il soutint qu'il étoit à souhaiter que les ennemis, avant que d'attaquer le Bourg, & le Château Saint-Ange, où résidoit le Couvent & la force de l'Ordre, s'attachassent à des Forts séparés, & que le tems qu'ils y employeroient, en donneroit autant pour attendre le secours qu'on faisoit esperer ; & même que si on pouvoit prolonger la défense des postes éloignés jusqu'à la fin de Septembre, les Turcs dans cette saison sujette aux tempêtes, auroient de la peine à tenir la mer. Il ajouta pour fortifier son sentiment, que le Château du Goze, la Cité notable, & le Château Saint-Ange

étant ſitués ſur des collines à peu près de la même hauteur, & peu éloignées les unes des autres, il ne ſeroit pas difficile en cas que la flotte des Turcs tînt l'entrée des deux Ports bloquée, comme on n'en devoit pas douter, d'envoyer de ces Châteaux des ſignaux pour avertir la Religion de ce qui ſe paſſeroit à la mer, ſur-tout quand le ſecours approcheroit. Il conclut à ce qu'on envoyât inceſſamment au Goze un commandant plein de courage, capable, s'il étoit aſſiegé, d'arrêter par une défenſe opiniâtre les ennemis le plus longtems qu'il pourroit, & qui plûtôt que de capituler, ſe ſacrifiât même généreuſement pour le ſalut de ſon Ordre. Tout le Conſeil revint à l'avis du Grand-Maître; & quelque périlleux que fût cet emploi, il y avoit une ſi noble émulation entre les Chevaliers, qu'il n'y eut point d'anciens Officiers qui ne fiſſent de grandes inſtances pour l'obtenir, ou du moins pour ſervir ſous celui qui en ſeroit pourvû. Le choix du Grand-Maître & du Conſeil tomba ſur le Chevalier Torreglias Majorquin, d'une valeur éprouvée, & qui n'avoit jamais connu de péril.

Outre ces differentes diſpoſitions, le Commandeur Copier, de la langue

d'Auvergne, & Grand-Maréchal de l'Ordre, ancien Capitaine, devoit obſerver la flotte ennemie, s'oppoſer à ſes deſcentes autant qu'il pourroit, la ſuivre dans ſes différens mouvemens: & quand les ennemis ſeroient débarqués, tomber ſur ceux qui s'écarteroient du gros de leur armée. Pour l'éxécution de ces deſſeins, il prit avec lui un bon nombre de Chevaliers, deux cens inſulaires à cheval, & un corps de ſix cens hommes d'infanterie, à la tête deſquels il côtoyoit le bord de la mer dans les endroits où la deſcente paroiſſoit plus aiſée.

De ſi ſages précautions étoient bien néceſſaires contre la puiſſance redoutable des Turcs; mais la principale reſſource de l'Iſle conſiſtoit dans la préſence du Grand-Maître, dont l'air tranquille & la contenance ferme & intrépide inſpiroit une confiance ſans bornes aux Chevaliers & aux Soldats. Il parcouroit continuellement les différens poſtes; il faiſoit fortifier les endroits qui lui paroiſſoient les plus foibles, marquoit à chaque commandant, s'il étoit attaqué, les mouvemens qu'il devoit faire, les endroits de la place où il devoit ſe retirer pied à pied & ſucceſſivement: & par tout où il paſſoit,

il laissoit une impression de son courage, qui rendit depuis les Chevaliers & les Soldats invincibles. JEAN DE LA VALETTE.

La flotte des Turcs parut enfin à la hauteur de Malthe le 18. Mai. Elle étoit composée de cent cinquante-neuf vaisseaux à rames, tant galéres que galliotes, & chargée de trente mille hommes de débarquement, Janissaires & Spahis, les plus braves Soldats de cette nation. Un nombre considérable de vaisseaux de charge suivoient la flotte, & portoient la grosse artillerie, les chevaux des Spahis avec les munitions de guerre & de bouche. Le premier Pilote, qui pour reconnoître la côte, & un endroit dont l'abri fût sûr, voguoit un demi mille devant la flotte, tenta de la faire entrer dans une anse ou calle appellée *Marsa Siroc*, qui se trouve à l'Orient. Mais un vent grec & levantin, qui soufloit alors, l'empêcha d'y entrer : & pour faire connoître qu'il ne falloit pas s'y arrêter, il fit tirer deux coups de canon ; puis continuant sa route, il passa avec toute la flotte entre l'Isle de Malthe & le rocher de Forfola. Sur la fin du jour, les Turcs jettérent l'ancre à l'entrée de l'anse ou golfe de Mugiarro, où les galéres & les vaisseaux s'arrêtérent.

1565.

JEAN DE LA VALETTE.

Le Maréchal Copier à la tête de deux cens Chevaliers & de mille arquebusiers, pour s'opposer à leur descente, se porta avec toute la diligence qu'il put au même endroit ; mais l'Amiral Turc à la faveur des ténébres, tira adroitement de son arriere - garde trente-cinq galéres chargées de trois mille hommes, qui débarquérent sans obstacle à la cale de *Saint Thomas*, que d'autres appellent le *Port de l'échelle :* sur quoi il est bon de remarquer que quoique la plûpart des historiens donnent le nom de Port aux golfes & aux anses qui se trouvent dans cette Isle, ce ne sont la plûpart, si on en excepte le grand Port, & le Port Musciet, que des cales, qui ne sont au plus à l'abri que des vents de terre.

Pendant que les Turcs étoient dans le golfe de Mugiarro, le Chevalier de la Riviere avec douze Chevaliers se mit en embuscade derriere de vieilles mazures pour surprendre quelque ennemi qui auroit été tenté de mettre pied à terre. Mais un Chevalier Portugais, qu'on avoit envoyé du même côté à la découverte ayant reconnu la Riviere, & le voulant joindre, reçut un coup de mousquet tiré par un parti des Turcs qui étoient cachés dans

des rochers voiſins, & dont il mourut ſur le champ. La Riviere qui ne le croyoit que bleſſé, accourut auſſi-tôt à ſon ſecours; mais les Turcs firent une nouvelle décharge, écartérent ſa petite eſcorte, tuérent ſon cheval, l'envélopérent & le firent priſonnier. On le conduiſit auſſi-tôt au Général, qui l'interrogea ſur la diſpoſition du Grand-Maître & des Chevaliers, & ſur les forces que la Religion avoit dans l'Iſle. La Riviere lui répondit qu'il n'y avoit point de Chevaliers qui ne fuſſent réſolus de répandre juſqu'à la derniere goute de leur ſang pour la défenſe d'une Iſle, qu'ils regardoient comme leur patrie; que tous les Forts étoient remplis d'une nombreuſe garniſon, & fournis abondamment de munitions de guerre & de bouche, & qu'on attendoit de l'Europe & de toute la chrétienté une puiſſante flotte qui venoit pour lui livrer bataille, ou pour le forcer à reprendre la route du Levant. Le Général Turc regardant ce diſcours de ſon priſonnier comme une eſpece de bravade, & pour en tirer une connoiſſance exacte de l'état de l'Iſle, lui fit donner une violente torture. Le Chevalier la ſoutint long-tems avec la conſtance d'un héros; à la fin comme s'il

eût cedé à la rigueur des tourmens, il avoua à ce barbare avec une feinte ingénuité que si Malthe avoit à être prise, ce ne seroit que par le poste de Castille, l'endroit du Bourg & de toute l'Isle le moins fortifié, à ce qu'il lui dit.

Le Bacha se reposant de la sincerité de son aveu sur la violence de la question, résolut de commencer le siége du Bourg par cet endroit; mais comme avant que de s'y engager il le vouloit reconnoître lui-même, il envoya en attendant, le Chevalier de la Riviere chargé de fers sur une galére destinée pour les prisonniers. Le vent ayant changé, la nuit suivante toute la flotte leva l'ancre, & à la faveur des fanaux reprit la route de Marsa-Syroc, où l'armée de grand matin débarqua en bonne ordonnance. Les premiers soins du Général furent de faire construire à l'entrée de cette grande cale & de chaque côté, deux redoutes où il mit un bon nombre de Soldats, & qu'il garnit d'artillerie pour la sureté de ses vaisseaux, & pour empêcher la flotte Chrétienne, si elle paroissoit d'en approcher. L'armée Turque s'avança ensuite dans les terres, & campa proche d'un Village appellé Sainte Catherine. Mustapha pour reconnoître par lui-mê-

me la ſituation du Bourg, du Château Saint-Ange, & des autres Forts de l'Iſle, ſe détacha avec quelques Ingenieurs, & gagna une hauteur appellée le *Mont Calcara*, d'où il découvroit preſque l'Iſle entiere. Il s'étoit fait ſuivre par le Chevalier de la Riviere ſon priſonnier: il voulut qu'il lui montrât le Fort Saint-Elme, celui de la Sangle, le Château Saint Ange, & le Bourg, & qu'il lui rendît en même tems un compte exact des fortifications qu'il y avoit en chaque endroit, & du nombre de troupes qu'on y avoit mis. Sur quoi l'adroit Chevalier ne manquoit pas de le doubler; mais le Bacha lui ayant demandé où étoit le poſte de Caſtille qu'il lui avoit répréſenté comme le plus foible de toute l'Iſle, le Chevalier ne le lui eut pas plûtôt montré, que ce Général l'ayant vû fortifié d'un large boulevard avec un ravelin & des caſemates au pied & dans le foſſé, perſuadé que la Riviere ne lui avoit indiqué cet endroit que pour le faire échouer dans cette entrepriſe, plein de fureur, il lui déchargea un coup de canne ſur la tête, & le fit achever à coups de bâton par les Soldats de ſon eſcorte.

Pendant qu'une ſcene auſſi cruelle ſe

paſſoit ſur le mont Calcara, l'armée Turque répandue dans la campagne mettoit le feu dans les Villages, maſſacroit les payſans, & enlevoit les beſtiaux qu'ils n'avoient pas eu la précaution de retirer de bonne heure dans les places fortes. Le Maréchal Copier qui ne perdoit point de vûe les ennemis, tomboit ſur ceux qui pour piller, s'écartoient de leur gros, les tailloit en pieces, ou les faiſoit priſonniers; & dans deux ou trois occaſions & en différentes eſcarmouches, il leur tua plus de quinze cens hommes ſans y en avoir perdu plus de quatre-vingt, parmi leſquels on regretta ſur-tout le Chevalier d'Elbene, d'une illuſtre maiſon de Florence, qui après s'être ſignalé dans ces combats particuliers, fut tué d'un coup de mouſquet.

Le Grand Maître, pour accoutumer ſes Soldats à la vûe & aux cris des Turcs, & pour les mettre, pour ainſi dire, en curée, ſouffrit d'abord ces eſcarmouches: mais comme elles n'avoient rien de déciſif, & que la moindre perte qu'il y pouvoit faire, lui auroit été plus préjudiciable dans la ſuite, qu'il n'auroit tiré d'avantage d'un plus grand nombre de Turcs, qui y auroient péri, il rappella toutes ſes troupes, les

renvoya dans leurs postes, & les reserva judicieusement pour la défense des forts qui seroient attaqués.

JEAN DE LA VALETTE.

Dès lendemain les Turcs tinrent un grand Conseil de guerre pour délibe-rer de l'endroit où l'armée s'attacheroit. L'Amiral Piali, suivant les ordres du Grand-Seigneur, vouloit qu'on sursît toute entreprise jusqu'à l'arrivée de Dra-gut, qu'on attendoit de jour en jour; mais le Bacha auquel la crainte du se-cours dont lui avoit parlé le Chevalier de la Riviere, causoit une secrette inquié-tude, soutint qu'avant que de songer à vaincre, il falloit sans perdre un mo-ment de tems, prendre de si justes me-sures, qu'ils ne pussent être ni surpris ni vaincus. Il ajoûta que si l'armée Chré-tienne survenoit à l'improviste, la flotte du Grand-Seigneur se verroit bloquée dans l'anse où elle s'étoit retirée, & qu'indépendamment de ce qu'on avoit à craindre de ce côté-là, elle n'étoit pas même à l'abri des vents Orientaux; ainsi il opina que sans différer, il falloit faire le siége du Fort Saint Elme, qui selon ce qu'il exposa, ne devoit pas durer plus de cinq à six jours. Il ajoûta que par sa prise ils seroient maîtres du Port de Mar-sa Musciet, où ils feroient entrer toute

JEAN DE LA VALETTE.

leur flotte ; & qu'après l'avoir miſe en ſureté, ils attaqueroient avec plus de confiance les autres Forts, & les différentes Places de l'Iſle. Cet avis paſſa à la pluralité des voix, & le ſiége du Fort Saint-Elme fut réſolu.

Ce Fort, comme nous l'avons dit, étoit ſitué ſur la pointe d'un rocher, à l'extrêmité d'une langue de terre qui ſépare les deux Ports : c'étoit l'ouvrage du Prieur de Capoue ; mais il l'avoit fait trop petit : & ſoit que la Religion en ce tems-là ne fût pas en état de fournir à la dépenſe néceſſaire pour le rendre plus grand & plus régulier ; ſoit que le Prieur en le plaçant à la pointe du rocher, n'eût eu en vûe que le côté de la mer, & de ſe ſervir de ſes batteries pour défendre l'entrée des Ports, la ſuite fit voir qu'il n'avoit pas fait aſſez d'attention à la défenſe même du Fort du côté de la terre, & qu'il l'avoit placé dans un endroit dont le terrein étoit ſi étroit & ſi reſſerré, qu'on n'avoit pû ajoûter au-dehors les ouvrages & les fortifications néceſſaires. Cependant comme tout le fond de l'Iſle n'eſt qu'un roc recouvert ſeulement en quelques endroits de deux ou trois pieds d'un terroir pierreux, les Ingenieurs Turcs prévirent que ce ne ſeroit pas ſans un

travail long & pénible qu'on pourroit ouvrir & conduire la tranchée ; d'autant plus que ce Fort étoit garni d'une nombreuse artillerie ; qu'ils ne pourroient même empêcher que le Grand-Maître à la faveur de légeres barques, n'y fît passer du secours par le Port Musciet, & qu'il ne rafraîchît & ne changeât de tems en tems la garnison. Ce qui augmentoit encore leur inquiétude, c'est que le Viceroi de Sicile répandoit des bruits, quoique avec plus d'ostentation que de diligence, qu'il viendroit au premier jour à la tête de la flotte du Roi son maître, livrer bataille, & combattre celle du Sultan.

Mais le Général Turc, grand Capitaine, se roidissant contre toutes ces difficultés, résolut de poursuivre son dessein. Après avoir été lui-même reconnoître la Place, il fit avancer ses troupes, l'investit du côté de la terre, marqua la place de son camp, & les différens endroits où il vouloit faire dresser des batteries. Ses troupes travaillérent ensuite à faire leurs approches par des tranchées ; & quelque dure que fût le terrein & le roc sur lequel le Fort étoit placé, à force de pionniers dont le Bacha prodiguoit la vie ; & malgré le feu continuel de la Place, ils

ne laiſſérent pas en pluſieurs endroits de ſe mettre à couvert : & dans ceux dont on ne pouvoit entamer le roc, il fit conſtruire des parapets qui tenoient lieu de tranchées, & qui étoient formés avec des poutres & d'épaiſſes planches, garnies par derriere de terre qu'on alloit querir bien loin, & qu'on détrempoit enſuite pour la liaiſon : on la mêloit avec des joncs & de la paille ; ce qui formoit une eſpéce de muraille qui couvroit le ſoldat.

Les Turcs avec les ſecours des bœufs qu'ils avoient pris dans l'Iſle, conduiſirent enſuite leur canon juſqu'au Mont Saint-Elme ; & après avoir dreſſé leurs plattes-formes, leurs gabions & leurs mantelets, le Bacha commença à faire tirer le 24. Mai avec dix canons qui portoient quatre-vingts livres de balle. Il avoit outre ces canons deux coulevrines de ſoixante, & un baſilic d'une énorme grandeur, qu'on prétend qui tiroit des boulets de pierre de cent ſoixante livres de péſanteur. Cette artillerie faiſoit un feu terrible : & quoique celle de la Place y répondît, comme ce Fort étoit petit & étroit, il n'y avoit point de coup qui ne portât, & qui ne ruinât quelque partie des dehors & des défenſes. Les Infidéles ayant augmen-

té leurs batteries, le Bailli de Negrepont qui commandoit dans la Place, & qui ne pouvoit résister à un feu continuel, vit bien qu'au défaut des fortifications, il ne conserveroit sa place que par le nombre & le courage de la garnison.

Dans cette vûe il envoya le Chevalier Lacerda au Grand-Maître pour lui démander du secours : & pour l'obtenir, cet Officier que la peur rendoit éloquent, exagera le péril où il dit qu'étoit la Place. Le Grand-Maître en parut surpris, & encore plus indigné contre cet envoyé de ce qu'en présence d'un grand nombre de Chevaliers, il avoit été assez imprudent pour lui dire qu'il ne falloit pas qu'il s'attendît qu'on pût tenir dans une aussi méchante place plus de huit jours. *Quelle perte avez-vous donc faite*, repartit le Grand-Maître, *pour crier au secours? Seigneur*, lui répondit Lacerda, *le Château doit être consideré comme un malade extenué, & sans forces, qui ne peut se soutenir que par des remedes & des secours continuels. J'en serai moi-même le Medecin*, lui dit le Grand-Maître avec un dépit secret; *& j'y en conduirai d'autres avec moi : s'ils ne peuvent pas vous guérir de la peur, ils empêcheront bien au moins*

par leur valeur, que les Infidéles ne s'emparent du Château.

Ce n'est pas que ce Prince se flatât de pouvoir conserver long-tems une Place si foible, contre les attaques continuelles des Turcs : & il déploroit même dans le fond de son cœur, le sort des Chevaliers qui étoient dans un poste si dangereux ; mais le salut de l'Isle entiére dépendant de la durée de ce siége ; & comme il falloit par une courageuse résistance donner le tems au Viceroi de Sicile d'avancer à son secours, il résolut de se jetter lui-même dans la Place, & de s'y ensévelir plûtôt que de souffrir que par une foible défense & une composition précipitée, on mît les Infidéles en état de s'attacher au Bourg, & au Château Saint-Ange, la derniere ressource des Chevaliers & de la Religion. La Valette se disposoit à conduire ce secours dans le Fort ; mais le Conseil & tout le Couvent s'y opposérent, & il se présenta en même tems un si grand nombre de Chevaliers qui demandoient avec empressement cette commission, qu'il n'y eut d'embarras que dans le choix qu'il en fallut faire. Le Grand-Maître mit à la tête de ce secours les Chevaliers Gonzales, de Medran &

de la Motte, avec les Compagnies d'infanterie qu'ils commandoient : plusieurs Chevaliers obtinrent la permission de se joindre à eux, & l'histoire a conservé le nom d'un Jean de Sola Navarrois servant d'armes, & brave Soldat, qui en conduisit plusieurs autres, ausquels il avoit inspiré sa fermeté & sa résolution, & qui à son exemple, se firent tous tuer en différentes occasions. Ils furent depuis remplacés par plusieurs Chevaliers de différentes Nations, Anglois, François, Flamans, & Allemans, qui par l'éloignement de leurs Provinces, n'arrivérent en Sicile que depuis le débarquement des Turcs à Malthe, & le siége du Château Saint-Elme. La plûpart, sans attendre une escorte, & dans l'impatience de partager les périls de la guerre avec leurs Freres, se jettoient dans de légeres barques; & suivant les occasions qu'ils en trouvoient, passoient à la file, les uns aprés les autres. Aprés avoir abordé au Bourg, & obtenu la permission du Grand-Maître, à la faveur des barques sans mats & sans voiles, de peur d'être découverts, ils traversoient le Port Musciet, & se jettoient dans la Place assiégée. Le Grand-Maître, pour favoriser leur passage, du Château Saint Ange qui

JEAN DE LA VALETTE.

étoit ſur une hauteur, battoit continuellement le camp ennemi. Un boulet de canon parti de cet endroit, qui tomba dans la tranchée, & ſur une pierre, la mit en piéces : un éclat alla frapper l'Amiral Piali qui viſitoit les travaux, & le bleſſa dangereuſement. On le crut mort ; & pendant que dans tout le camp, & principalement ſur la flotte, on n'étoit occupé que de cet accident, le Grand-Maître pour avancer le ſecours de Sicile, & pour empêcher la perte du Fort, dépêcha la nuit le Chevalier de la Valette Cornuſſon ſon neveu, & le Commandeur Salvago Genois, pour conjurer le Viceroi de Sicile de hâter le ſecours que le Roi ſon maître lui avoit fait eſperer ; & il le prioit de lui renvoyer en même tems deux galéres de la Religion qui étoient revenues de courſe, avec tous les Chevaliers aſſemblés à Meſſine, qui à la faveur de la flotte d'Eſpagne, eſpéroient rentrer dans le Port. Le Commandeur de la Valette lui remit en même tems un Mémoire exact de la route que devoit tenir la flotte Chrétienne, avec le double des ſignaux qu'il faudroit faire de part & d'autres, ſoit au Goze, ou au cales voiſines où l'on pourroit débarquer. Le Viceroi lui ren-

voya auſſi-tôt un Courier avec aſſurance d'un prompt ſecours, qu'il feroit partir au plus tard dans le quinze de Juin : & il l'exhortoit juſqu'en ce tems-là de faire filer de nouvelles troupes dans le Fort Saint-Elme, pour empêcher les Turcs de s'en rendre les maîtres. La Valette, pour encourager la garniſon, lui fit part des nouvelles qu'il avoit reçûes du Viceroi. Le Chevalier de Medran qui y avoit conduit le dernier ſecours, fit une ſortie, ſe jetta dans la tranchée, ſurprit les Turcs ; & favoriſé de l'artillerie du Château qui faiſoit un feu continuel, tailla d'abord en piéces tout ce qui ſe préſenta devant lui. Mais les Turcs revenus de la ſurpriſe qu'il leur avoit d'abord cauſée, s'étant ralliés, retournérent en foule à la charge ; & après un combat fort opiniâtré, regagnérent la tranchée, & forcérent les Chrétiens à ſe retirer dans la Place. Malheureuſement pour les aſſiégés, il faiſoit un vent violent, qui repouſſoit la fumée de l'artillerie ; cette fumée comme un nuage épais ſe raſſembla ſur la contre-eſcarpe. Les Turcs à la faveur de cette obſcurité, s'en emparérent, y firent un logement avec des arbres, des poutres & des ſacs de laine & de terre,

dont ils avoient fait provision ; & ils y dresférent en même tems une batterie.

Ces ténébres passageres étant dissipées, on vit du Fort avec beaucoup de surprise les enseignes des Turcs arborées sur cet endroit, d'où ces Infidéles commencérent à battre le ravelin. Cette piece n'étant pas assez élevée, se trouva même exposée au feu de leur mousqueterie ; en sorte qu'il ne paroissoit aucun des assiégés qui ne fût tué aussi-tôt par les Janissaires, qui tiroient avec beaucoup de justesse ; ce qui donna occasion au Capitaine de Lacerda, sous prétexte qu'il craignoit, disoit-il, que les Infidéles ne se logeassent dans cet ouvrage avancé, de proposer de le miner & de le faire sauter. Mais on rejetta ce conseil, qui ne lui fit pas beaucoup d'honneur, & qu'on soupçonna venir d'un homme qui pâtissoit dans le péril, & qui eût souhaité, quel que fût le succès de ce siége, d'en voir au plûtôt la fin.

Pendant que les Chrétiens & les Infidéles étoient tous les jours aux mains, on vit arriver dans la flotte des Turcs le renégat Uluccialy, fameux Corsaire, avec six galéres qu'il avoit amenées d'Alexandrie, & neuf cens hommes de

débarquement : & peu de jours après, Dragut Viceroi de Tripoli, y en amena seize cens sur treize galéres & deux galiotes. Nous avons dit que le Grand-Seigneur prévenu d'estime pour sa valeur & sa capacité, avoit expressément défendu à ses Généraux de Terre & de Mer, de rien entreprendre sans sa participation. Son mérite, & le crédit surtout qu'il avoit à la Porte, le fit recevoir par toute l'armée au bruit de l'artillerie, & avec toutes sortes de marques de déférence & de distinction : il ne fut pas plûtôt débarqué, qu'il voulut visiter le Camp, & les principaux endroit de l'Isle.

Quelques mesures d'honnêteté qu'il gardât avec les Généraux, il témoigna qu'il ne pouvoit approuver qu'on eût commencé cette entreprise par le siége du Fort Saint-Elme : il prétendit qu'on auroit dû d'abord s'attacher au Château du Goze, & ensuite à la Cité notable, qui fournissoient des vivres au Bourg & au Château Saint-Ange. Il ajoûta que par la prise de ces deux Places, non seulement on auroit coupé, disoit-il, les mammelles qui nourrissoient le reste de l'Isle, mais ce qui étoit bien plus important, qu'on auroit fermé aux Chrétiens le chemin du secours qu'ils

JEAN DE LA VALETTE.

prétendoient faire entrer dans l'Isle. Le Bacha, quoique révêtu de la dignité de Général, mais qui redoutoit le crédit du Corsaire, lui représenta que pour mettre la flotte du Grand-Seigneur à l'abri des vents, & même à couvert de l'armée des Chrétiens, il n'avoit pû se dispenser d'attaquer d'abord le Fort, dont la prise lui ouvroit une libre entrée dans le Port Musciet; qu'après tout, ce siége n'étoit pas encore si avancé qu'on ne le pût lever, s'il le jugeoit à propos, & transporter l'armée au Goze & devant la Cité. *Ce ne seroit pas le parti le moins prudent*, repartit Dragut, *si l'affaire n'étoit pas trop engagée; mais après l'ouverture de la tranchée, & plusieurs jours d'attaque, on ne pourroit lever le siége sans commettre la gloire de Sa Hautesse, & peut-être même sans décourager le Soldat.* Ainsi il conclut à employer toutes les forces de l'armée pour sortir avec honneur de cette entreprise, & pour faire voir qu'une basse envie, & cette malignité si ordinaire parmi les Courtisans, n'avoit eu aucune part à la liberté qu'il avoit prise de dire son sentiment. Depuis qu'on eut résolu de continuer le siége, il s'y employa avec autant de courage & d'assiduité, que s'il eût été res-

ponſable du ſuccès. On n'avoit guéres vû d'Officier Général plus intrépide : il étoit les jours entiers dans la tranchée ou aux batteries. Parmi ſes différens talens, perſonne n'entendoit mieux que lui la direction & la conduite de l'artillerie : c'étoit ſon premier métier, comme nous l'avons dit dans le livre précedent. Par ſon ordre, le premier de Juin, on dreſſa une ſeconde batterie perallele à la premiere, mais plus proche du Fort : & pour entretenir un feu continuel, elles tiroient l'une après l'autre contre un Cavalier qui couvroit le Fort. Il plaça quatre canons du côté du Port Muſciet, qui battoient du même côté, & on mit ſur la contre-eſcarpe deux autres canons qui plongeoient dans le foſſé, & battoient la caſemate : & ſur la pointe de l'entrée du Port Muſciet, qui a retenu depuis ce tems-là le nom de *Cap* ou *pointe de Dragut*, il y fit amener de ſes galéres quatre coulevrines, qui battoient le flanc du ravelin, du cavalier, & tout le côté du Fort qui regardoit l'Occident.

Les Ingénieurs Turcs, à la faveur de leurs mouſquetaires qui tiroient continuellement contre le ravelin, ſortirent de la tranchée. Pour reconnoître

JEAN DE LA VALETTE.

l'effet de leurs batteries, ils s'avancérent hardiment, & tout à découvert jusqu'au pied de ce ravelin, sans que personne leur en défendît les approches ; soit que la sentinelle eût été tuée, ou qu'elle fût endormie ; soit aussi par la faute des Officiers, qui laissoient aux simples Soldats le soin de faire les rondes. Ces Ingénieurs, à la faveur de ce profond silence, reconnurent tout à leur aise cet ouvrage détaché du Fort, & qu'on ne pouvoit y aller du cavalier que par une espece de pont composé de quelques planches. Ils découvrirent en même tems une canoniere placée dans un endroit si bas, qu'un de ces Ingénieurs étant monté sur les épaules d'un autre, apperçût les Soldats Chrétiens couchés négligemment, & ensevelis dans un profond sommeil. Les Turcs firent aussi-tôt venir des troupes, qui ayant posé des échelles, entrérent par la canoniere dans le ravelin, s'en rendirent les maîtres, & coupérent la gorge à la plûpart des Chrétiens. Ceux qui s'éveillérent les premiers, voyant cette foule d'ennemis, s'enfuirent ; & plusieurs pour éviter le sabre des Turcs, se précipitérent du pont dans le fond du fossé. Les Turcs profitant de leur

avantage,

avantage, ſe jettérent ſur le pont pour paſſer dans le chavalier ; mais ils furent arrêtés par Guerare Sergent-Major, qui au bruit qu'ils faiſoient, y étoit accouru avec quelques Soldats. Il fut bien-tôt ſecondé par les Chevaliers de Vercoyran & de Medran, qui s'y rendirent à la tête de leurs compagnies ; on vit enſuite arriver le Bailli de Négrepont avec pluſieurs autres Chevaliers. Le combat devint alors plus égal : & même les Chrétiens repouſſérent les Infidéles. Comme le ravelin n'avoit point de défenſe du côté du cavalier & du Fort, à la faveur de deux canons qu'on braqua contre cet ouvrage, & dont les coups écartoient les Turcs, on eſperoit de le reprendre, & de les en chaſſer. Mais leur Général de ſon côté fit avancer différens corps d'infanterie, qui ſans crainte du feu, ſe jettérent dans le ravelin : & ayant fait venir des pionniers, des ſacs de laine & des ſacs à terre avec des bariques & des planches, ils s'y longérent ; en ſorte que tout l'effort des Chrétiens ne les en put chaſſer.

Ils pouſſérent encore plus loin leur entrepriſe ; & voyant que le Bailli & les Chevaliers, pour ſe retirer dans le cavalier, avoient pris leur chemin par

le bas du foſſé ; avec une audace que l'eſpérance d'une entiere victoire leur inſpiroit, ils s'y jettérent l'épée à la main, les pourſuivirent opiniâtrément, & ne furent arrêtés que par l'artillerie du Fort, & par une grêle de feux d'artifices, de pierres, de coups de mouſquets, & de canonades qui tuérent les plus hardis, & qui en mirent un ſi grand nombre hors de combat, qu'ils furent obligés d'abandonner leur pourſuite, & de ſe retirer même hors du foſſé. Après s'être ralliés, & avoir reçu un nouveau renfort, ils y revinrent par une bréche qui étoit à la contre-eſcarpe; & par le moyen des échelles qu'ils placérent au pied du Fort, ils y montérent en foule, avec un courage ſi déterminé, qu'on ne ſçait pas quel auroit été le ſuccès de cette derniere attaque, ſi heureuſement les échelles ne s'étoient pas trouvées trop courtes. Ils furent obligés d'en deſcendre, & de les abandonner ; ce ne fut pas ſans perdre beaucoup de monde. On prétend que cette action qui dura depuis la pointe du jour juſqu'à midi, leur coûta près de trois mille hommes des plus braves de leur armée. La Religion de ſon côté, outre la perte du ravelin, eut vingt Chevaliers de tués, & près de cent Soldats

Le Bailli de Negrepont, le Sergent-Major Guérare, le Chevalier Adorne, & la Roche-Pereyra, jeune Chevalier Castillan, furent blessés.

JEAN DE LA VALETTE.

On rapporte que le Chevalier Abel de Bridiers de la Gardampe, ayant reçû un coup de mousquet dans le corps, & voyant que quelques-uns de ses confréres se présentoient pour le relever, & le conduire dans un endroit où il put être pansé, après les avoir remerciés affectueusement de leur bon office : *Ne me comptez plus*, leur dit-il, *au nombre des vivans ; vos soins seront mieux employés à défendre nos autres Frères.* Il se traîna ensuite jusqu'à la Chapelle du Château ; & après s'être recommandé à Dieu, il expira au pied de l'Autel, où on le trouva mort. A la faveur de la nuit, & avec la permission du Grand-Maître, on transporta les blessés dans le Bourg, pour les y faire panser : en leur place, & par la même voye, on ramena cent hommes commandés par le Chevalier Vagnon. L'artillerie du Fort, les batteries du Château Saint-Ange & de l'Isle de la Sangle, favorisoient ce passage : & quoique les Turcs eussent deux canons sur le haut de la grotte d'Alicata, qui battoient l'endroit par où l'on pouvoit entrer dans le Château, &

JEAN DE LA VALETTE.

que les Janiſſaires, excellens arquebuſiers, & qui ne ſe ſervoient que de mouſquets d'un gros calibre, & qui portoient fort loin, tiraſſent continuellement ſur le rivage le plus voiſin du Fort, ils n'avoient pû encore empêcher cette communication, & le paſſage de ces petits ſecours que le Grand-Maître y envoyoit.

Ce fut par le retour de ces bleſſés qu'il apprit avec douleur le détail de la perte du ravelin,& tout ce qui s'étoit paſſé dans cette derniere action : mais ce qui ne lui cauſa pas moins d'indignation, c'eſt qu'il découvrit que Lacerda, ſous prétexte d'une legere bleſſure, dont à peine on voyoit la marque, s'étoit mêlé parmi les bleſſés. Cette lâcheté dont juſqu'alors il n'y avoit point eu d'exemple dans la Religion, affligea ſenſiblement la Valette ; & quoiqu'il eût pitié de ſa foibleſſe, il ne laiſſa pas de le faire arrêter, & de l'envoyer en priſon ; châtiment encore trop doux pour un homme, qui pendant tout le ſiége, n'avoit fait paroître d'habileté & d'adreſſe que pour s'éloigner du péril.

Le Bailli de Négrepont, le Commandeur Broglio, quoique bleſſés, & tous deux fort âgés refuſérent avec beaucoup de courage la permiſſion que le Grand-Maître leur avoit envoyée de

revenir au Couvent : pour toute réponse, ils lui mandérent qu'ils vouloient mourir dans leur poste & au lit d'honneur. Ces Chevaliers si respectables, toujours sous les armes, les visages brûlés & défigurés par l'ardeur du Soleil, ne partoient point des endroits où il y avoit le plus de péril, & quoique d'une vieillesse presque caduque, ils portoient eux-mêmes de la terre dans les endroits qu'il falloit fortifier, ou secouroient les autres Chevaliers qui dans une place si étroite, étoient à tous momens blessés. On ne voyoit que des boiteux, des bras en écharpes, & même des membres separés du corps, épars confusément, & qu'on n'avoit pas le tems de couvrir de terre ; & ces hommes dont la plûpart n'étoient plus que la moitié d'eux-mêmes, conservoient un courage entier, servoient l'artillerie, se traînoient jusques sur les bréches, & présentoient par tout un front redoutable.

Le Grand-Maître leur faisoit passer successivement tous les secours que la place pouvoit contenir ; mais comme par le feu continuel des ennemis il n'y avoit presque point de jour qu'on ne perdît un grand nombre de Chevaliers & de Soldats, il fit partir la nuit une

JEAN DE LA VALETTE.

barque pour la Sicile, qui porta de sa part des lettres au Viceroi, par lesquelles il lui faisoit part de l'extrêmité où le Fort étoit réduit. Il lui marquoit expressément, qu'il étoit surpris qu'il n'eût pas encore tenté de faire repasser à Malthe sur les deux galéres de la Religion, les Chevaliers qui n'attendoient que cette occasion pour se rendre à leur devoir; & il lui demandoit en même tems un secours particulier de mille Soldats pour remplacer ceux qui périssoient journellement dans le Fort. Comme par la conduite que tenoit ce Viceroi, & par le peu d'empressément qu'il avoit à rassembler les différentes escadres du Roy d'Espagne, il craignoit qu'il ne se déterminât jamais à tenter le sort d'un combat naval, il lui marquoit à la fin de sa lettre, que pourvû qu'il voulût seulement débarquer huit mille hommes dans l'Isle, il se flattoit, avec ce qui lui restoit de troupes, de faire lever le siége, & de forcer les ennemis à se rembarquer. Le Viceroi lui renvoya sur le champ Salvago, qui par ordre du Grand-Maître, étoit resté auprès de lui pour hâter le secours : & il le fit accompagner par un autre Chevalier appellé Mirande, des premiers de l'Ordre, & des plus

zélés. Il les chargea d'assurer le Grand-Maître qu'il ne perdroit pas un moment de tems pour rassembler tous les vaisseaux & les galéres nécessaires pour lui porter le secours qu'il attendoit, mais qu'il n'en avoit pas encore un assez grand nombre pour hazarder une bataille contre la flotte des Turcs ; qu'il avoit besoin de celles de la Religion ; & que pour accelerer l'embarquement des troupes, il ne pouvoit les envoyer trop-tôt.

Les deux Chevaliers se jettérent dans un leger brigantin : escortés de deux galéres de la Religion que le Viceroi avoit retenues dans le Port de Sarragosse, * ils doublérent le cap de Passaro, d'où après avoir renvoyé les galéres qui ne pouvoient pas avancer plus près du Port sans être découvertes, ils entrérent dans celui de Musciet, à la faveur de la nuit, & gagnérent le rivage le plus proche du Fort Saint-Elme. Ils s'y retirérent pendant le jour ; & la nuit suivante, après avoir visité exactement les différens postes de cette Place, & en avoir reconnu le mauvais état, ils se rembarquérent, & se rendirent au Bourg auprès du Grand-Maître. Il fut fort surpris qu'ils arrivassent sans aucun secours, sur-tout sans

* C'est l'ancienne Syracuse, appellée aujourd'hui dans la langue du pays, Saragoça.

les deux galéres de la Religion, & que le Viceroi non content de les retenir, demandât encore les cinq autres, dont les Soldats & la chiourme travailloient continuellement à fortifier différens postes du Bourg & de l'Isle de la Sangle. Cette conduite le confirma dans le soupçon qu'il avoit que le Viceroi malgré ses promesses, & l'ostentation d'un puissant secours, n'osoit hazarder une bataille, & que par ces délais affectés, & la demande hors de saison qu'il faisoit des galéres, il ne cherchoit qu'un prétexte pour se dispenser de venir attaquer la flotte des Turcs. Il lui renvoya Salvago, Chevalier plein de zéle, & qui au péril d'être pris par les Infidéles, passa & repassa plusieurs fois pendant le siége au travers de l'armée ennemie. Le Grand-Maître le chargea de représenter au Viceroi, qu'il ne pouvoit lui envoyer les galéres de la Religion sans une escorte sur chacune au moins de cinquante Soldats, & un bon nombre d'Officiers pour contenir la chiourme & les esclaves, qui pourroient se révolter; & que bien loin de se défaire des uns & des autres, il ne croyoit pas pouvoir conserver l'Isle, si en attendant le grand secours qu'il lui faisoit esperer,

il ne lui fournissoit de nouvelles recrues pour résister aux attaques continuelles des Infidéles. Avant qu'il partît, il lui rémit d'amples pouvoirs de sa part, & de celle du Conseil, pour le Prieur Gatinare, par lesquels cet ancien Commandeur, des premiers de l'Ordre, étoit autorisé à emprunter des sommes considérables aux banques publiques, ramasser & recevoir les responsions; acheter des munitions de guerre, & envoyer le tout incessamment à Malthe avec les deux galéres, & tous les Chevaliers qui, pour y passer, s'étoient rendus à Messine, & attendoient avec impatience le départ de la grande flotte.

Salvago partit seul pour la Sicile; Lamirande plein de zéle demanda au Grand-Maître, & en obtint la permission de se renfermer dans le Fort assiegé; il y fut reçû avec la considération qui étoit dûe à sa valeur: c'étoit un ancien Chevalier également révéré par sa pieté & par son courage, & qui s'étoit signalé en plusieurs occasions. Tous les Chevaliers de la Place de concert lui déférérent la charge de Major; il s'en acquitta avec sa valeur & sa capacité ordinaire; son expérience, sa présence dans tous les endroits où il en étoit besoin, & sur-tout son exem-

Jean de la Valette.

ple augmentérent le courage du Soldat ; il leur apprit la maniere de se mettre à couvert des coups du canon ennemi, & en même tems de pouvoir, sans se découvrir, y répondre par le feu de la Place. Par ses soins il fit entrer une grande provision de vin, de vivres, & de remedes pour les blessés & pour les malades ; c'étoit le pere des Soldats ; rien n'échappoit à son attention, que le soin particulier de sa personne, & de sa propre conservation.

Dragut, pour empêcher ces secours continuels, & la communication du Bourg avec le Fort, proposa dans le Conseil de dresser une nouvelle batterie sur la pointe du grand Port, située à l'Orient, & à l'endroit où on avoit élevé des fourches patibulaires. Mais Mustapha lui représenta que cet endroit étoit trop éloigné du camp, & trop voisin du Bourg ; que les Chevaliers enleveroient le canon, ou du moins l'encloueroient ; qu'on ne pourroit conserver cette batterie, si on n'établissoit dans le même endroit une espece de camp, & un corps considérable de troupes pour s'opposer aux sorties & aux attaques des assiegés ; que son armée étoit trop affoblie par les pertes & les fatigues du siége, pour pouvoir la

partager ; mais qu'il falloit remettre ce dessein à l'arrivée du Viceroi d'Alger qu'on attendoit tous les jours avec toutes les forces de son gouvernement, & qui seroit ravi qu'on le chargeât de cette entreprise. Le Conseil s'arrêta à cet avis; cependant les Turcs continuérent jour & nuit leurs batteries du côté du Port Musciet ; & en même tems avec des fascines, de la terre, & des sacs de laine, ils élevérent le ravelin au-dessus du parapet de la Place, d'où ils découvroient tout ce qui se passoit : après y avoir fait monter deux canons qui tiroient continuellement, & par le feu de la mousqueterie, ils empêchoient les Soldats d'approcher du parapet. Pour pénétrer jusques-là, ils étoient réduits à s'y conduire par des tranchées & un souterrein qui y aboutissoit. Le Bacha voulant ruiner cette défense, fit avec des arbres, des antennes de vaisseau, & de grosses planches, construire un pont si large, que six hommes y pouvoient passer de front ; & de peur que les Chrétiens ne jettassent dessus des feux d'artifices pour le brûler, on le couvrit de terre jusqu'à une certaine hauteur. Par ce pont, & à la faveur du feu continuel du ravelin, les Turcs pénétrérent

jusqu'au parapet, s'y attachérent, & joignirent la sape à la mine. Lamirande qui se portoit par tout où il y avoit le plus de danger, ayant reconnu leur dessein, n'eut pas beaucoup d'inquiétude de la mine, que les Infidéles tâchoient de pousser dans un endroit, ou il sçavoit bien qu'ils trouveroient le roc vif, & trop difficile à entamer.

Mais comme par la sape ils ruinoient insensiblement le parapet; derriere cet ouvrage il en fit construire un second fortifié d'un bon fossé, & garni d'artillerie: la nuit suivante, il fit une sortie à la tête des plus braves Soldats de la garnison. Pendant que par une fausse attaque une partie feignoit de se vouloir jetter dans la tranchée, les autres se glissérent sous le pont, y mirent le feu, & ne s'en retirérent qu'après l'avoir vû embrasé de tous côtés. Les Turcs, travailleurs infatigables, le rétablirent dès le lendemain, & sur le soir firent la descente du fossé, & posérent des échelles au pied de la muraille, comme s'ils eussent fait dessein de monter à l'assaut. Les Chevaliers se présentérent aussi-tôt sur la bréche avec leur intrépidité ordinaire. Les Infidéles, qui n'avoient fait ce mouvement que pour les obliger à se découvrir, se re-

tirérent brusquement, en même tems que leur artillerie chargée à cartouche, fit un feu si terrible, que la Religion y perdit plus de Chevaliers qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, & dans les attaques les plus vives.

Ceux qui restoient, voyant le ravelin pris, qui découvroit tout le Fort, la plûpart de l'artillerie démontée, les défenses ruinées, de grandes bréches, & peu de Soldats pour les défendre, députérent au Grand-Maître pour lui représenter l'état déplorable de la Place, & demander que pour empêcher qu'on ne les emportât d'assaut, il leur envoyât des barques pour les repasser dans le Bourg. Les assiegés choisirent pour une si fâcheuse commission le Chevalier Medran, estimé du Grand-Maître par sa valeur, & dont le rapport ne pouvoit être suspect de foiblesse, ni de lâcheté. Il déclara franchement à ce Prince que la Place n'étoit plus tenable, & que quand on s'opiniâtreroit à y rester encore quelques jours, une défense aussi inutile ne serviroit qu'à faire périr le reste de la garnison; qu'il ne pouvoit même arriver rien de plus avantageux pour les Turcs, que de faire passer de nouveaux secours dans une Place si ruinée, qui con-

JEAN DE LA VALETTE.

ſumeroit inſenſiblement les troupes néceſſaires pour la défenſe des autres fortereſſes de l'Iſle. Il ajoûta qu'il étoit chargé cependant, quelque parti qu'il prît, de l'aſſurer de l'obéiſſance aveugle des Chevaliers, & de la garniſon.

Le Grand-Maître fit part au Conſeil du ſujet qui avoit fait venir au Bourg le Chevalier de Medran, & de l'état où ſe trouvoit le Fort & la garniſon. La plûpart des Grands-Croix qui compoſoient le Conſeil, opinérent à abandonner une ſi mauvaiſe Place, qui dévoroit, pour ainſi dire, ſes défenſeurs, & qui peu à peu, ſous prétexte de ſecours, laiſſeroit les autres fortereſſes ſans reſſource. Le Grand-Maître, malgré de ſi juſtes motifs, fut d'un avis contraire; il convint qu'à la vérité il ne croyoit pas la Place tenable, & il avoua même qu'il ne pouvoit s'empêcher de plaindre le ſort des Chevaliers qui étoient expoſés dans un poſte ſi dangereux, à périr tous les jours; mais il ſoutint qu'il y avoit des occaſions où il falloit hazarder les membres particuliers pour ſauver tout le corps; & qu'il étoit bien averti que ſi le fort étoit pris ou abandonné, le Viceroi avoit déclaré qu'il ne hazarderoit point pour la défenſe du reſte de

l'Isle, la flotte & les troupes du Roy son maître ; qu'ainsi le salut entier de Malthe dépendoit absolument de la durée de ce siége, & que quoiqu'il en coûtât à la Religion, il falloit le prolonger aussi long-tems qu'on pourroit. Tout le Conseil revint à son avis ; & de concert avec eux il chargea Medran de représenter de sa part aux Chevaliers qui s'étoient enfermés dans le Fort, que la conservation ou la perte entiere de l'Isle, & peut-être de l'Ordre, dépendoit du plus ou du moins de tems qu'ils tiendroient dans cette Place ; qu'ils se souvinssent des vœux qu'ils avoient faits à leur profession, & qu'ils étoient obligés de sacrifier leurs vies pour la défense de la Religion ; qu'on ne laisseroit pas de leur faire passer du secours autant que la petitesse du Fort en pourroit contenir, & qu'il étoit résolu, quand il en seroit besoin, de se jetter lui-même dans la Place, & d'y mourir avec eux.

JEAN DE LA VALETTE.

Medran ayant rapporté cette réponse, plusieurs Chevaliers, & surtout les plus anciens, protestérent de s'ensevelir sous les ruines du Fort, plûtôt que de l'abandonner ; mais le plus grand nombre, & des Officiers de la garnison, trouvérent cette réponse du-

Jean de la Valette.

re, & même cruelle : ils se plaignirent que le Conseil, & des gens qui ne partageoient pas le péril, les exposoient sans aucune apparence d'utilité à la boucherie, & à une mort inévitable. Une mine que les Turcs tâchoient de pousser sous le premier parapet, augmenta leurs murmures ; ils écrivirent au Grand-Maître pour lui demander la permission de se retirer dans le Bourg, & par leur lettre signée de cinquante-trois Chevaliers, ils lui déclarérent, que si la nuit suivante il ne leur envoyoit pas des barques pour les tirer d'un endroit où ils alloient tous périr, ils ne prendroient alors conseil que de leur désespoir ; qu'ils feroient une sortie l'épée à la main, & qu'ils se feroient plûtôt tous tuer que d'être étouffés sous des ruines, ou de se voir égorgés comme des bêtes, & exposés aux tourmens que la cruauté ingénieuse des barbares sçauroit bien inventer, dès que le Fort seroit emporté d'assaut.

Le Commandeur du Cornet fut porteur de cette lettre, que le Grand-Maître ne vit qu'avec beaucoup de trouble & d'indignation ; mais comme il avoit un courage superieur aux plus fâcheux évenemens, il leur récrivit que

pour mourir avec honneur, comme ils prétendoient, il ne suffisoit pas de périr les armes à la main; mais que ce devoit être encore sous le mérite de l'obéissance qu'ils lui devoient, & dans les occasions qu'il leur prescriroit; que s'ils abandonnoient le Fort, & qu'il les envoyât reprendre avec des chaloupes, on ne pouvoit plus esperer de secours du Viceroi; que les Turcs ne manqueroient pas aussi-tôt d'investir & d'assieger le Bourg, & qu'ils y trouveroient également la fin de leur vie, & la mort qu'ils se flattoient d'éviter par une honteuse désertion du poste dont la Religion leur avoit confié la défense; qu'au reste ils n'avoient rien à craindre des mines dans un Fort construit par tout sur le roc. Pour tâcher de les rassurer, ou pour mieux dire, dans la vûe de gagner du tems, il y envoya trois Commissaires, pour lui faire un rapport fidéle de l'état de la Place, & combien de jours elle pouvoit encore tenir.

Ces Commissaires étant arrivés, parlérent avec beaucoup de politesse & de douceur à tous les Chevaliers qui s'étoient assemblés pour les recevoir: ils donnérent même beaucoup de louanges au courage & à la fermeté qu'ils

JEAN DE LA VALETTE.

Le Commandeur de Medine, Espagnol, le Chevalier de la Roche, François, le Chevalier Cartriot, Italien.

JEAN DE LA VALETTE.

avoient fait paroître jusqu'alors, & ils les exhortérent à ne pas ternir leur gloire & leur réputation par une retraite précipitée. Ceux des Chevaliers qui avoient écrit au Grand-Maître exigérent, avant que de leur répondre, qu'ils visitassent les différens postes de la Place. Ils leur firent voir qu'elle étoit absolument commandée par l'exhaussement que les Turcs, depuis qu'ils étoient maîtres du ravelin, y avoient ajoûté; que ce Fort étant serré & étroit, il ne se passoit point de jour qu'on ne leur tuât beaucoup de monde; & que pour en mieux juger, il falloit avoir éprouvé toute la furie de leur canon & de leur mousqueterie; qu'après tout, plus on y envertoit de monde, & plus on en perdroit, n'y ayant plus même de terre dont ils pussent se couvrir.

Deux des Commissaires, gens sages & habiles, & qui par leur complaisance, vouloient amener les Chevaliers mécontens à leur sentiment, avouérent qu'ils ne comprenoient pas de quelle maniere on avoit pû tenir si long-tems dans ce petit Fort, & si ruiné, qu'il ne paroissoit plus que le cadavre défiguré d'une Place de guerre; mais ils ajoûtérent qu'ils ne déséspéroient pas que de si braves Cheva-

liers ne trouvassent dans leur valeur des ressources pour s'y maintenir encore quelques jours, & pour donner au Viceroi le tems de les venir dégager, & de faire lever le siége. Le troisiéme de ces Commissaires s'appelloit Constantin Castriot, Prince Grec, & descendu à ce qu'on prétendoit de la même maison que le fameux Scanderberg, le héros de l'Albanie, & de toute la Chrétienté. Castriot tout brûlant de zéle, & d'un caractere impétueux, sans avoir recours aux ménagemens de ses confréres, soutint hautement que la Place n'étoit point réduite à une si grande extrêmité, qu'il ne fût possible de s'y maintenir encore quelque tems; qu'il y avoit différens moyens de mettre le Fort à couvert de l'artillerie du ravelin; qu'en de-çà des bréches on pouvoit faire des coupures bordées de palissades & de bons retranchemens; d'ailleurs que personne n'ignoroit qu'une Place bâtie sur le roc ne pouvoit être minée.

Les Chevaliers ausquels ce discours s'adressoit, le prirent pour une injure, comme s'il leur eût voulu reprocher, ou qu'ils ne sçavoient pas leur métier, ou qu'ils n'avoient pas assez de courage pour recourir aux remedes périlleux de l'art mili-

JEAN DE LA VALETTE.

taire. Ce fut assez pour exciter de fâcheuses contestations : chacun soutenoit son sentiment avec ardeur ; la dispute s'échauffa ; quelques-uns des plus vifs s'écriérent qu'il falloit retenir un si habile homme dans la Place, & l'obliger de mettre lui-même en pratique ses leçons : quelques autres coururent à la porte du Fort s'en rendre les maîtres, & pour la fermer. Un tumulte pernicieux, & dont les Turcs pouvoient se prévaloir, commença à s'élever : pour l'appaiser, le Bailli de Négrepont & Lamirande firent sonner l'allarme : ce qui fit courir tous les Chevaliers chacun à leur poste.

Les Commissaires de retour au Bourg rendirent compte au Grand-Maître du mauvais état où ils avoient trouvé la Place, & lui déclarérent franchement qu'ils ne croyoient pas que la garnison pût soutenir un assaut. Castriot au contraire, soit par attachement pour son premier avis, & peut-être aussi par ressentiment de ce qui s'étoit passé entre lui & les Chevaliers, prétendit que la Place n'étoit pas hors de défense ; & il offrit au Grand-Maître, s'il vouloit lui permettre de lever quelques troupes dans l'Isle, de s'enfermer dans le Fort, & de s'y maintenir jusqu'à l'arrivée

du ſecours, contre tous les efforts des Infidéles.

Il y avoit peut-être dans ces promeſſes plus de courage & de réſolution, que de connoiſſance du véritable état de la Place, & le Grand-Maître lui-même ſçavoit bien à quoi s'en tenir; mais comme il avoit un intérêt eſſentiel à prolonger le ſiége à quelque prix que ce fût, il accepta les offres de Caſtriot, dont il prétendoit faire plus d'un uſage: il lui donna même en public de grandes louanges; & l'évêque de Malthe, de concert avec lui, & plein d'un zéle ſi convenable à ſa dignité, avança de ſon argent les ſommes néceſſaires pour faire les nouvelles levées, qui devoient relever les Chevaliers. On battit auſſi-tôt le tambour dans le Bourg, & dans toutes les Places. Un grand nombre d'habitans de la campagne, & même des principaux de la Ville, prirent parti; chacun à l'envi vouloit ſe faire enrôler. Les Chevaliers qui étoient dans le Fort, n'en apprirent les nouvelles qu'avec une ſurpriſe mêlée de chagrin: & ce qui l'augmenta encore, c'eſt ce que le Grand-Maître leur écrivit depuis d'un ſtile dur & ſec, & plein de hauteur, qu'il leur donnoit volontiers leur congé; que pour un Chevalier qui leur paroiſſoit rebuté de

JEAN DE LA VALETTE.

ſoutenir plus long-tems le ſiége, il ſe préſentoit dix braves Soldats, pleins de courage & d'ardeur, & qui demandoient avec empreſſement la permiſſion de ſe jetter dans le Fort. Il ajoûtoit qu'il feroit partir inceſſamment ſur des barques cette nouvelle garniſon; qu'ils pouvoient remettre leur poſte aux Officiers, qui la conduiroient, & que pour eux ils ſe ſerviſſent de la même voye pour ſe rendre au Bourg. *Revenez au Couvent, mes Fréres*, leur diſoit-il; *vous y ſerez plus en ſûreté; & de notre côté nous ſerons plus tranquilles ſur la conſervation d'une place importante, & d'où dépend le ſalut entier de l'Iſle & de tout notre Ordre.*

Les Chevaliers mécontens, ſentirent vivement l'indifférence, & même le mépris que ce peu de mots renfermoit. En remettant la place à des recrues & à de nouveaux Soldats, il ſe repréſentoient avec douleur la confuſion dont ils alloient ſe couvrir à la face de tout l'Ordre. *Comment*, ſe diſoient-ils les uns aux autres, *ſoutiendrons-nous la vûe du Grand-Maître, & les reproches de nos Confréres: & s'il faut que cette nouvelle garniſon ſoit aſſez heureuſe pour ſe maintenir dans la Place juſqu'à l'arrivée du ſecours, quel endroit de la terre pourrons-nous trouver, aſſez*

éloigné du commerce des hommes, pour y aller cacher notre honte & notre douleur? Pleins de ces triſtes réfléxions, ils réſolurent de ſe faire tous tuer plûtôt que de ceder leur poſte à cette milice, ou d'abandonner la Place aux Turcs; & ils priérent le Bailli de Négrepont & le Commandeur Broglio, de faire connoître au Grand-Maître leur repentir, & la diſpoſition où ils étoient de répandre juſqu'à la derniere goute de leur ſang pour la défenſe de la Place. Comme il étoit encore jour, & qu'on vouloit prévenir l'arrivée des barques, le Gouverneur lui dépêcha auſſi-tôt un habile nageur. Il lui marquoit par ſa lettre l'heureux changement qui s'étoit fait dans les eſprits, & il lui demandoit de la part des mécontens, le pardon de leur faute, & la permiſſion de l'effacer par une fermeté & un courage à l'épreuve des plus grands périls.

C'étoit à ce repentir que le Grand-Maître attendoit les mécontens: & quoiqu'il l'eût prévû, & même préparé, par l'émulation & la jalouſie qu'il avoit excitée dans les eſprits, il ne laiſſa pas d'abord de rejetter la priere du Gouverneur: il lui marquoit par ſa lettre,

JEAN DE LA VALETTE.

qu'il préfereroit toujours une nouvelle milice bien disciplinée, à de vieux guerriers, qui prétendoient se rendre arbitres de leur devoir. Les Chevaliers consternés de sa fermeté, lui demandérent grace dans les termes les plus soumis. Comme il eût été dangereux de les réduire au désespoir, il se laissa fléchir, & il voulut bien être appaisé : les nouvelles levées furent congediées, & on renvoya chaque habitant au poste qui lui avoit été assigné avant le projet & l'entreprise du Seigneur Castriot.

Pendant ces mouvemens, le Commandeur Salvago étoit repassé en Sicile, & avoit débarqué à Sarragosse : au défaut du secours dont le Viceroi differoit le départ sous différens prétextes, il ordonna de la part du Grand-Maître au Commandeur de Cornusson neveu de ce Prince, & au Commandeur de saint Aubin, tous deux Capitaines des galéres de la Religion, qui étoient dans le Port de cette Ville, de s'embarquer incessamment, & de conduire à Malthe tous les Chevaliers & les avanturiers, qui s'étoient rendus dans ce Port, avec une compagnie d'infanterie, levée des deniers de la Religion, & commandée par le Chevalier Augustin Ricca. Les deux galéres chargées

gées de ce petit ſecours, après avoir fait différentes manœuvres, gagnérent l'Iſle du Goze. Leur deſſein étoit de débarquer dans l'anſe ou cale de Malthe, qui leur paroîtroit la plus ſûre. Mais elles furent prévenuës par Dragut, qui ayant été averti de leur départ, par des eſpions qu'il entretenoit en Sicile, avoit mis différentes eſcadres le long des côtes, pour empêcher les vaiſſeaux Chrétiens d'en approcher.

Les Chevaliers, Capitaines des deux galéres, ne croyant pas devoir hazarder contre celles de Dragut, & contre des forces ſi ſupérieures, le ſecours qu'ils portoient à Malthe, prirent le parti de retourner à Sarragoſſe. Le Grand-Maître, qui pour réparer les pertes continuelles qu'il faiſoit à la défenſe du Fort, comptoit ſur ce ſecours particulier, fut ſenſiblement touché de leur départ. Il en fit par ſes lettres de ſévéres réprimandes à ſon neveu. Il lui marquoit avec une eſpéce de mépris, qu'il étoit rare qu'avec tant de circonſpection, un Capitaine pût acquérir beaucoup de gloire; & il ajoutoit qu'un Chevalier de Malthe ſur tout devoit plus oſer que tout autre guerrier.

Par le même courier il écrivit au Commandeur de Salvago, qui pour hâter le

grand ſecours & le départ de la flotte réſidoit auprès du Viceroi, de repréſenter de ſa part à ce Seigneur l'extrêmité où le Fort de Saint-Elme ſe trouvoit réduit, & de le conjurer, s'il n'avoit pas encore raſſemblé toutes ſes forces, de lui envoyer au moins les deux galéres de la Religion ; d'y en vouloir bien joindre deux autres de l'eſcadre de Sicile, & d'embarquer ſur ces quatre galéres ce qu'il y avoit à ſa Cour & dans les Ports de l'Iſle, de Chevaliers & d'avanturiers, & d'y ajoûter un Régiment d'Infanterie pour remplacer les Soldats de la Religion, morts, ou hors de combat par leurs bleſſures.

Le Viceroi toujours magnifique en promeſſes, & qui, pour intimider les Turcs, ne parloit que de la grandeur des préparatifs qu'il faiſoit pour le ſecours de Malthe, ſe ſeroit en quelque maniere démenti, s'il en eût refuſé un ſi petit : ainſi pour ſoutenir toujours aux yeux du public les bruits avantageux qu'il répandoit de ſes forces, il déſigna les deux galéres, qui de conſerve avec les deux de la Religion, devoient préceder le grand ſecours ; & il ordonna en même tems à Melchior Robles, Meſtre de Camp du terze de Sicile, de s'embarquer ſur ces galéres avec ſon Régiment. Mais ſous differens prétextes,

& par la lenteur affectée des Officiers de terre & de mer, cet embarquement se différoit de jour en jour : & le Viceroi qui eût bien voulu ne point partager ses forces, ne laissoit pas de se faire un mérite de ce secours particulier, dont cependant par des ordres secrets, il empêchoit l'exécution.

Quoique tout semblât s'opposer au secours du Fort, le Grand-Maître ne relâchoit rien de ses soins & de son activité ordinaire : par ses ordres & à la faveur de la nuit, on faisoit continuellement passer aux assiegés des recruës, des vivres, des munitions de guerre, & des feux d'artifice. Il en avoit même inventé pour un assaut, d'une nouvelle espéce. C'étoient des cercles d'un bois très-leger, qu'on trempoit d'abord dans l'eau de vie, ou qu'on frottoit avec de l'huile bouillante. On les couvroit ensuite de laine ou de coton, qu'on imbiboit dans d'autres liqueurs combustibles, mêlées avec du salpêtre & de la poudre à canon : après q e cette préparation étoit refroidie, on recommençoit jusqu'à trois fois la même opération, & dans un assaut, quand ces ce cles étoient enflammés, on les prenoit avec des pincettes, & on les jettoit au milieu des plus épais bataillons. Sou-

vent deux ou trois Soldats ennemis se trouvoient embarrassés dans ces cercles brûlans ; & ils étoient exposés eux-mêmes à brûler tout vifs, à moins qu'ils ne se précipitassent promptement dans l'eau, & qu'ils n'y restassent jusqu'à l'extinction du feu. Les Chevaliers qui défendoient le Fort, avoient bien besoin de ces différens secours contre leurs redoutables ennemis.

Depuis le dix-sept de Juin jusqu'au quatorze de Juillet, on en vint tous les jours aux mains ; comme ce Fort n'étoit guéres bien flanqué, il n'y eut point de jour que les assiégeans ne tentassent de l'emporter par escalade : mais ayant toujours été repoussés avec une grande perte de leurs plus braves Soldats, le Bacha honteux d'être arrêté si long-tems devant une si mauvaise place, résolut d'y revenir le seize avec toutes ses Troupes, & d'y donner un assaut général. Pour faciliter cette attaque, le quinze fut employé à battre en bréche, & son artillerie n'ayant point cessé de tirer, rasa la muraille jusqu'au roc sur lequel elle avoit été construite.

Le seize de Juin, jour destiné pour l'assaut, les galéres des Turcs, dès la pointe du jour, s'étendirent vis-à-vis de ce Châ-

teau, du côté de la mer, & le battirent avec toute l'artillerie des vaiſſeaux ; pendant que celle de terre compoſée de trente ſix gros canons, foudroyoit & réduiſoit en poudre ce qui reſtoit ſur pied de fortifications. Les Turcs au ſon des tambours, de leurs nacaires & d'autres inſtrumens barbares, entrérent dans le foſſé qu'ils avoient preſque comblé : & le ſignal de l'aſſaut ayant été donné par un coup de canon, ils y coururent avec un courage déterminé. Ils étoient favoriſés par quatre mille archers ou arquebuſiers, qui de la tranchée tiroient continuellement contre ceux qui paroiſſoient ſur la bréche. Elle étoit bordée par pluſieurs rangs de Soldats Chrétiens : mais pour les ſoutenir & les encourager on avoit placé dans ces rangs, & entre trois Soldats un Chevalier. C'étoit l'unique force & toute la reſſource du Château ; ces généreux guerriers, armés de piques & d'eſpontons, compoſoient comme une nouvelle muraille, impénétrable à tous les efforts des ennemis ; on en vint bien-tôt aux mains. Depuis le commencement du ſiége il ne s'étoit point fait encore d'attaque ſi vive ; ſouvent le Chrétien & le Turc, après avoir eſſuyé le feu l'un de l'autre, briſé leurs épées ;

& rompu leurs piques, se prenoient corps à corps, & alors le poignard décidoit du sort du plus vigoureux ou du plus adroit. Le feu de l'artillerie & celui de la mousqueterie continuoient des deux côtés ; & de part & d'autre on lançoit des feux d'artifice. Ce fut en cette occasion que les Chevaliers se servirent utilement de ces cercles enflammés, dont nous venons de parler : ils les jettoient au milieu des ennemis, & la plûpart de ceux qui s'y trouvoient pris, brûloient tout vifs. Les cris de ces malheureux, ceux des combattans, les plaintes des blessés & des mourans, le tonnerre & le bruit du canon & de la mousqueterie, tout cela répandoit de part & d'autre une espéce de terreur, sans cependant que les Turcs reculassent; & aussi sans que les Chevaliers eussent encore abandonné un pouce de terrein.

Du Château Saint-Ange, & même du Bourg, qui n'étoit éloigné du Fort Saint-Elme que de la largeur du Port, on découvroit distinctement tout ce qui se passoit dans une action si terrible & si meurtriere. Les Chevaliers & le peuple spectateurs de ce furieux combat, inquiets & agités pour le succès, se passionnoient comme s'ils eussent eux-mêmes soutenu l'assaut : & on voyoit tour à tour dans

leurs cris, & dans les différens mouvemens de leurs visages, une image naturelle des avantages ou des pertes de l'un & l'autre parti. Le Grand-Maître surtout, auquel la grandeur de son courage & son habileté ne permettoient pas d'être spectateur inutile, des batteries du Fort Saint-Ange, du Bourg & de l'Isle de la Sangle faisoit tirer continuellement contre les assiégeans.

Pendant que l'Isle entiere étoit, pour ainsi dire, en feu, trente Rais Turcs ou Officiers de galéres, voyant que toutes les forces des assiegés s'étoient portées dans l'endroit où se donnoit l'assaut, entreprirent de se rendre maîtres d'un boulevard, qui étoit moins défendu. Ils poséřent des échelles au pied, & gagnérent sans obstacle la pointe de ce bastion. Mais le Grand-Maître s'en étant apperçû, fit aussi-tôt braquer deux canons de ce côté-là; & de la premiere décharge en tua vingt. Les dix autres épouvantés, se jettérent bien vîte dans leur tranchée.

Les Turcs n'eurent pas un succès plus favorable au grand cavalier qui couvroit la tête du Fort; ils l'avoient battu longtems avec toute leur artillerie, sans avoir pû ébranler cette masse énorme de terre, qui se soutenoit par son propre

JEAN DE LA VALETTE.

poids. Ils préſentérent enſuite l'eſcalade, & y montoient l'épée à la main avec beaucoup de courage : mais le Chevalier Jean-Antoine Giugnio, Italien, qui commandoit dans ce poſte, ſecondé par pluſieurs autres Chevaliers, & ſur-tout par un Frere ſervant de la Ville de Marſeille, appellé Chanault, jettoient avec tant d'adreſſe ces cercles de feu dont nous avons parlé, que les Turcs épouvantés de ces machines, abandonnérent l'attaque. Le Janiſſaire le plus intrépide, & qui le ſabre à la main attaquoit hardiment le plus brave Chevalier, à l'aſpect de ces cercles brûlans, abandonnoit ſon poſte, & s'enfuyoit avec précipitation, ſans que les prieres, les menaces, & même les coups qu'il recevoit de ſes Officiers puſſent l'arrêter. Enfin les Chevaliers, après avoir ſoutenu un aſſaut pendant ſix heures entiéres, quoique couverts de bleſſures, brûlés par l'ardeur du Soleil, & épuiſés par une ſi longue réſiſtance, eurent la conſolation de voir les Turcs abandonner les premiers l'attaque. Le Bacha, après y avoir perdu plus de deux mille hommes, fut contraint à la fin de faire ſonner la retraite. Les Chrétiens du Fort en pouſſérent mille cris de joie, auſquels le Peuple du Bourg ſervit d'écho, & répondit par de-

vives acclamations. Un si heureux succès, dont on n'eût osé se flatter dans une si mauvaise Place, fut dû uniquement au généreux désespoir de la plûpart des Chevaliers, qui s'étoient en quelque maniére dévoués à la mort ; & ils vainquirent, parce que pendant le combat ils cherchoient moins à vaincre qu'à venger leur mort par celle de quelque ennemi.

La Religion dans cet assaut perdit dix-sept Chevaliers, qui furent tous tués sur la bréche. On regretta particuliérement le Chevalier de Medran, qui après avoir arraché à un Officier Turc son Enseigne, fut tué d'un coup de mousquet. Le Grand-Maître pour honorer sa mémoire, ordonna qu'il fût enterré parmi les Grands-Croix : dignité qui étoit bien dûe à sa rare valeur, & qu'il auroit obtenuë avec justice, s'il n'eût pas péri dans cette occasion. On perdit encore le Chevalier de Vagnon, celui de la Mothe, qui mourut de ses blessures deux jours après l'assaut, & le Commandeur de Morgut, qui pour se faire panser, passant du Fort au Bourg eut la tête emportée d'un coup de canon. On comptoit outre tous ces Chevaliers, plus de trois cens Soldats tués, ou mis hors de combat. Le Grand-Maître, pour les remplacer, y en envoya cent cinquan-

JEAN DE LA VALETTE.

te, la petiteſſe du Fort ne comportant pas qu'il y en fît paſſer un plus grand nombre ; & il ne choiſit même pour défendre un poſte ſi dangereux & ſi meurtrier, que les Officiers & les Soldats qui s'y offrirent volontairement.

Le Bacha jugeant que ces recrues qui filoient continuellement du Bourg au Fort, pourroient faire durer le ſiége autant de tems qu'il y auroit des Chevaliers dans les autres endroits de l'Iſle, réſolut de tout tenter pour interrompre & pour couper cette communication. Dans cette vûe, il tint dans la tranchée une eſpéce de conſeil de guerre avec Dragut, un Sangiac, & ſon principal Ingénieur.

Dragut, ſoit par ſon intrépidité naturelle, ſoit que comme les vieux Soldats, à force de ſe trouver dans les plus grands périls, il s'en fût fait une habitude, s'étant avancé au-dehors de la tranchée & à découvert, pour reconnoître la diſpoſition du terrein, fut atteint à côté de l'oreille droite de l'éclat d'une pierre qu'un boulet de canon parti du château Saint-Ange, avoit briſée ; du même coup le Sangiac fut tué ſur le champ. Dragut n'étoit guéres en meilleur état : il en perdit connoiſſance, tomba évanoui, & jettant des ruiſſeaux de ſang par la bouche, par le nez

& par les oreilles, le Bacha, pour ne point épouvanter le Soldat, fit jetter ſur lui une couverture ; & après l'avoir fait porter dans ſa tente, d'un air tranquille & intrépide, il s'avança en ſa place, & au même endroit, fit ſes obſervations, & convint avec l'Ingénieur, que pour empêcher le ſecours qu'on envoyoit dans le Fort, il faloit dreſſer une batterie ſur le mont Calcara, & étendre en même tems les lignes qui étoient au pied du château, & les pouſſer, ſi on pouvoit, juſqu'au rivage de la mer.

Ce poſte, comme nous l'avons dit, avoit été réſervé pour le Viceroi d'Alger & pour ſes troupes : mais comme il n'étoit point encore arrivé, Muſtapha le fit occuper par un bataillon de Janiſſaires, qui s'étendirent ſur-tout du côté de la mer, depuis la pointe des fourches, & le long de la Renelle, juſqu'à la pointe du Salvador. On dreſſa ſur la colline du Calcara, qui étoit compriſe dans cette étendue, une nouvelle batterie ; & les Janiſſaires y joignant le feu continuel de leurs longues carabines, tuoient tout ce qui ſe préſentoit au paſſage. Mais ils ne reſtérent pas long-tems dans ce poſte, & avant qu'ils y euſſent pû faire des logemens & s'y retrancher, le Grand-Maître, qui en prévoyoit les ſuites, fit ſortir du Bourg le Maréchal Copier, à la

JEAN DE LA VALETTE.

tête d'un bon nombre de Chevaliers, & de Soldats les plus braves de l'Isle : & le Maréchal chargea si rudement ces Infidéles, qu'après en avoir tué une partie, il contraignit les autres à s'enfuir & à chercher leur salut derriere les retranchemens de leur camp.

Le Bacha qui n'avoit alors pour objet, que d'empêcher ceux du Fort de recevoir le secours du Bourg ; par le conseil de son Ingénieur, fit faire une espéce de chemin couvert derriere la tranchée, qui étoit au-dessous de la contre-escarpe, & qu'on poussa ensuite jusqu'au rivage & au bord de la mer qui regarde la Renelle. On garnit cette ligne d'un grand nombre d'arquebusiers ; ensorte que par cet ouvrage, auquel les Turcs travaillérent jour & nuit, le Fort se trouva à la fin investi & enfermé de tous côtés, sans qu'il en pût approcher aucune barque, qui ne fût aussi-tôt arrêtée ou coulée à fond.

Le Grand-Maître jugea bien qu'à moins d'un puissant secours, & capable de faire lever le siége, le Fort ne pourroit plus tenir longtems. Il en écrivit aussi-tôt au Commandeur Salvago, son Résident auprès du Viceroi de Sicile ; avec ordre de renouveller ces instances auprès de ce Seigneur, pour le départ du secours.

Jean de la Valette.

Quoique ce Chevalier lui repréſentât l'extrêmité où le Fort étoit réduit ; qu'il le fît ſouvenir des promeſſes tant de fois réiterées qu'il avoit faites au Grand-Maître, & que pour le toucher, il reclamât la parole expreſſe & ſi reſpectable du Roy Catholique, Garſie inquiet & incertain, eût bien voulu différer encore. Mais ſe voyant preſſé par le Seigneur Gatinare, Prieur de Meſſine, & par plus de quatre-vingts Chevaliers, qui étoient abordés de différentes contrées à Meſſine, & qui demandoient avec de grands cris, que ſi la flotte entiére n'étoit pas encore en état de mettre à la voile, il leur fournît ſeulement quelques vaiſſeaux pour les paſſer à Malthe ; ce Seigneur pour ſe débaraſſer de ces Chevaliers, qui le tenoient comme aſſiégé dans ſon Palais, & vaincu par la honte plûtôt que par leurs priéres, conſentit à la fin qu'ils puſſent s'embarquer ſur les deux galéres que le Chevalier de Cornuſſon neveu du Grand-Maître avoit ramenées de Sarragoſſe. Il y en joignit deux autres, ſur leſquelles il fit embarquer un Régiment d'Infanterie Eſpagnole ; il donna le commandement de cette petite eſcadre à Jean de Cardone ſa créature : & par des ordres ſecrets, il lui commanda, s'il apprenoit que le Fort de

JEAN DE LA VALETTE.

Saint-Elme fût pris, de revenir sur le champ, sans mettre à terre & sans débarquer les Troupes qu'il lui confioit. Cardonne se mit aussi-tôt en mer, & s'avança dans le canal de Malthe. Mais sous prétexte des vents contraires, ou de vouloir éviter les escadres des Turcs répandues le long des côtes, au lieu de débarquer en quelque cale, il consumoit le tems par différens mouvemens, la plûpart inutiles; & il sembloit qu'il fût plûtôt parti de la Sicile pour montrer de loin le secours, que pour le débarquer.

A ne considérer que la conduite du Viceroi, on auroit crû qu'il manquoit ou de courage ou de fidélité pour ses promesses; & sa lenteur affectée à secourir Malthe, l'avoit même rendu suspect & odieux à la plûpart des Chevaliers. Mais on ne faisoit pas réflexion qu'avant toutes choses, ce Seigneur devoit répondre sur sa tête de la conservation & de la défense de la Sicile; qu'il étoit à craindre, si les Turcs se rendoient maîtres de Malthe, qu'ils ne vinssent ensuite l'attaquer dans son Gouvernement, & qu'il avoit des ordres du Roy d'Espagne, en voulant secourir le Grand-Maître, de ne pas hazarder témérairement sa flotte & son armée, en quoi consistoit la défense des Royau-

mes de Naples & de Sicile, & même des côtes d'Espagne.

Les Turcs profitérent de cet excès de précaution ; le vingt & un ils revinrent en foule à l'assaut : toute leur armée étoit dans les tranchées ou au pied des murailles. Le Bacha espérant enfin d'emporter la Place, ne ménagea point ses Soldats ; ils trouvérent dans toutes les attaques le même courage & la même résistance de la part des assiegés. Les Infidéles quittérent & reprirent jusqu'à trois fois ce terrible assaut ; un grand nombre de Chevaliers périrent dans ces combats continuels ; & si la nuit qui survint ne les eût fait cesser, ils n'étoient plus en état de soutenir les efforts de cette foule d'ennemis, dont ils étoient pressés. Cette nuit qui leur procura un peu de relâche, leur fit voir en même-tems la grandeur de leur perte : ils la passérent parmi les gémissemens de ceux qui se mouroient, & à panser les playes les uns des autres. Le Bailli de Negrepont, Lamirande, le Chevalier du Mas, & les principaux Chefs, par les secours charitables qu'ils donnoient aux pauvres Soldats, s'acquittérent dignement, & en veritables Hospitaliers, des devoirs de leur profession. Dans cette extrêmité, pour ne manquer encore à rien

de ce qui pouvoit contribuer à leur salut, ou du moins differer leur perte, ils se servirent d'un excellent nageur qui traversa le Port, & qui représenta au Grand-Maître l'état déplorable de la Place, & qui étoit perdue, lui dit-il, avec ce qui y restoit de Chrétiens, si on ne trouvoit moyen d'y faire entrer un puissant secours.

Le Grand-Maître fût moins surpris d'une si triste nouvelle qu'il avoit bien prévûe, qu'il fut touché de compassion pour la perte que l'Ordre alloit faire de si braves guerriers. Il chercha encore tous les moyens de leur faire passer quelques secours ; on ne laissa pas par son ordre d'armer promptement cinq grandes barques, où un grand nombre de Chevaliers, tous brûlans de zele & de courage, se jettérent en foule. Mais quelques efforts qu'ils fissent, ils ne pûrent pénétrer jusqu'au Fort. Mustapha avoit bordé le rivage de son artillerie, & d'un corps de mousquetaires ; & l'Amiral Turc, de concert avec lui, avoit fait avancer à l'embouchure du Port Musciet quatre-vingt galéres : & pour plus grande sûreté, il avoit encore jetté au-devant de sa flotte quinze barques, de legeres frégates, & des brigantins chargés d'excellens arquebusiers,

qui par un feu continuel, forcérent les Chevaliers à se retirer.

Ceux qui défendoient le Fort ayant perdu toute espérance de secours, ne songérent plus qu'à finir leur vie en bons Chrétiens, & en véritables Religieux. Pendant la nuit, tous s'y préparérent par la participation aux Sacremens de l'Eglise; après s'être tendrement embrassés, & n'ayant plus qu'à rendre leurs ames à Dieu, chacun se retira à son poste pour mourir au lit d'honneur, & les armes à la main. Ceux que leurs blessures empêchoient de marcher, se firent porter dans des chaises jusques sur le bord de la bréche; & armés d'une épée qu'ils tenoient à deux mains, ils attendirent avec une fermeté héroïque, que des ennemis qu'ils ne pouvoient aller chercher, les vinssent attaquer.

Le lendemain vingt-trois de Juin, les Turcs dès la pointe du jour, montérent à l'assaut avec de grands cris, & comme allant à une victoire qu'on ne pouvoit plus leur disputer. Mais le Soldat Chrétien se défendit avec un courage invincible; il sembloit même que la certitude qu'il avoit d'une mort prochaine & commune avec les Chevaliers, les eût rendus égaux en courage & en valeur; les uns

jettoient des pierres & des feux d'artifices ; d'autres s'avançoient fiérement au-devant des ennemis, & avec la même audace que s'ils en eussent été victorieux. Ceux qui ne pouvoient marcher, se battoient à coups de mousquet, & après avoir par un feu continuel consumé toute leur poudre, ils en cherchoient encore jusques dans les fournimens de ceux de leurs camarades, qui avoient été tués à leurs côtés. Enfin après un assaut soutenu pendant quatre heures entieres, ils se virent réduits pour défendre la bréche, à soixante personnes. Mais c'étoient plus que des hommes, qui par un généreux mépris de la mort, faisoient encore trembler leurs ennemis. Le Commandeur de Lamirande, de la Langue de Castille, grand Capitaine, qui s'étoit signalé pendant tout le siége, se voyant prêt d'être forcé par les Turcs, rappella quelques Soldats Chrétiens, qui s'étoient maintenus jusqu'alors sur le cavalier qu'on avoit construit au-devant du Fort. Le Bacha voyant la bréche fortifiée de ce petit secours, fit cesser tout d'un coup l'assaut, comme s'il eût été encore une fois rebuté par une résistance si opiniâtre, & il feignit de se retirer. Mais ce ne fut que pour faire occuper par des Janissaires, non-seulement le

Cavalier qu'on venoit d'abandonner, mais encore tous les poſtes ſupérieurs à la bréche, & qui voyoient le dedans du Fort à découvert.

Les aſſiegés employérent ce moment de relâche à bander leurs playes, moins pour conſerver un reſte languiſſant de vie, que pour pouvoir combattre encore quelques momens avec plus de force. A onze heures du matin, ils virent revenir les Turcs à l'aſſaut avec une nouvelle fureur ; & les Janiſſaires du haut du cavalier & des autres poſtes, avec leurs mouſquets choiſiſſoient ceux qu'ils vouloient tuer. La plûpart périrent par le feu ennemi ; le Bailli de Negrepont, le Chevalier Paul Avograde, Lamirande, & la plûpart des Chevaliers, avec ce qu'il leur reſtoit de Soldats, accablés par la multitude, ſe firent tous tuer ſur la bréche ; & ce terrible aſſaut ne finit que faute de combattans, & par la mort du dernier Chevalier.

La flotte des Turcs entra enſuite dans le Port de Marza-Muſciet comme en triomphe, & au bruit du canon, des trompettes & des autres inſtrumens militaires : tout retentiſſoit des cris de joie des Infidéles. Quelques Officiers de Dragut étant courus à ſa tente lui annoncer la priſe du Fort, le trouvérent à l'extrêmité : mais

quoiqu'il eût perdu la parole, il ne laiſſa pas d'en témoigner ſa joie par quelques ſignes extérieurs ; & levant les yeux au Ciel comme pour l'en remercier, il expira un moment après : Capitaine d'une rare valeur, & même plus humain que ne le ſont ordinairement les Corſaires.

Le Bacha entrant dans le Fort, & jugeant par la petiteſſe de cette Place, combien le Bourg lui donneroit de peine, s'écria : *Que ne fera pas le pere, puiſque le fils qui eſt ſi petit nous coûte nos plus braves Soldats !* On convient en effet que les Turcs, dans le ſiége particulier de ce Fort, perdirent au moins huit mille hommes : ce qui affoiblit conſidérablement leur armée. Muſtapha naturellement cruel & ſanguinaire, pour s'en venger, & pour intimider en même-tems les Chevaliers qui étoient dans le Bourg, & dans les autres Forteresſes de l'Iſle, fit prendre ceux qu'on trouva parmi les morts, & qui reſpiroient encore. Par ſon ordre on leur ouvrit l'eſtomach ; & après leur avoir arraché le cœur, par une barbarie & une cruauté qui n'avoit point d'exemple, & pour inſulter à l'inſtrument de notre ſalut dont ils portoient la marque, on fendit leurs corps en croix ; on les revêtit de leurs ſubreveſtes ; & après les avoir atta-

tachés sur des planches, il les fit jetter dans la mer, espérant, comme il arriva, que la marée les porteroit au pied du château Saint-Ange, & du côté du Bourg. JEAN DE LA VALETTE.

Un spectacle si triste & si touchant tira des larmes des yeux du Grand-Maître : la colére & une juste indignation succedérent à sa douleur : par représailles, & pour apprendre au Bacha à ne pas faire la guerre en bourreau, il fit égorger sur le champ tous les prisonniers Turcs : & par le moyen du canon, il en fit jetter les têtes toutes sanglantes jusques dans leur camp.

Fin du quatriéme Tome.

TABLE
DES MATIERES
Contenuës dans le quatriéme Volume.

A

L

Fin du quatrième Volume.